ŒUVRES POSTHUMES DU DOCTEUR MAHON.

On trouve chez les mêmes Libraires, la *Médecin Légale et Police Médicale*, en 3 *volumes*, *par* P. O. MAHON.

HISTOIRE
DE LA
MÉDECINE CLINIQUE,
DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,
ET
RECHERCHES IMPORTANTES,

Sur l'existence, la nature et la communication des Maladies Syphilitiques dans les Femmes enceintes, dans les Enfans nouveaux-nés et dans les Nourrices;

PAR P. A. O. MAHON,

Docteur de la ci-devant faculté de Médecine de Paris, Membre de la ci-devant Société Royale de Médecine, Professeur de l'Histoire de la Médecine Légale et de l'Histoire de la Médecine, à l'Ecole de Médecine de Paris, MÉDECIN EN CHEF DE L'HOSPICE DES VÉNÉRIENS DE PARIS, etc.

Et manière de traiter les Maladies Syphilitiques dans les Femmes enceintes, dans les Enfans nouveaux-nés et dans les Nourrices;

PAR LOUIS LAMAUVE,

Docteur en Médecine, Professeur d'Anatomie et de Médecine, ancien Médecin des Hôpitaux Militaires, Prévôt de l'Ecole Pratique de Paris, Membre de plusieurs Sociétés Littéraires, etc.

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille;
GABON, Libraire, Place de l'Ecole de Médecine;
MEQUIGNON, Libraire, rue des Mathurins;
LENORMAND, Lib., rue S.-Germain-l'Auxerrois;

ET A ROUEN,

Maison-ROBERT, Imprimeur-Libraire, rue des Murs-Saint-Ouen, n°. 4.

1er. VENTOSE AN XII (21 FÉVRIER AN 1804.)

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Paul-Augustin-Olivier MAHON, né à Chartres, le 6 avril 1752, d'un médecin de cette ville, docteur de la ci-devant faculté de Médecine de Paris, Médecin en chef de l'Hospice des Vénériens de Paris, membre de la Société d'Ecole de Médecine, connaissait parfaitement les langues Grecque, Latine et Anglaise ; il a traduit, de l'Anglais de Black, les observations Médicales et Politiques sur la petite-vérole, et du Latin de Stoll, la Médecine-Pratique. Il a inséré dans l'Encyclopédie un grand nombre d'articles intéressans. Son manuscrit sur la *Médecine Légale*, a paru il y a deux ans, et je viens d'imprimer son ouvrage sur la *Médecine Clinique et les Maladies Syphilitiques dans les femmes enceintes, dans les enfans nouveaux-nés et dans les nourrices.*

Il est malheureux que le docteur Mahon ait succombé à une maladie violente, dont le siége était dans la poitrine. Agé de 48 ans, il s'occupait de réviser, de parfaire les ouvrages qu'il a laissé à ses héritiers. « Pourquoi une mort prématurée, comme l'a dit la société d'instruction Médicale à l'Ecole de Médecine de Paris, pourquoi une mort prématurée l'a-t-elle enlevé

tout-à-coup aux travaux utiles qu'il se proposait d'ajouter à ceux qui déjà lui donnaient des droits à la célébrité. Nous perdons un guide sûr, et l'art perd un savant modeste.»

L'histoire de la Médecine, ou la Médecine *Clinique* a été lue et notée par l'un de ces savans distingués, dont la modestie est égale à la réputation. Louis LAMAUVE, Docteur en Médecine, Professeur d'Anatomie et de Médecine, ancien Médecin des Hôpitaux Militaires, Prévôt de l'Ecole-Pratique de Paris, Membre de plusieurs Sociétés Littéraires, a bien voulu en surveiller l'impression.

Il a vu avec regret que le manuscrit du docteur MAHON, *sur les Maladies Syphilitiques dans les enfans nouveaux-nés*, était imparfait, ou qu'une partie de son travail était égarée. Il a trouvé que cette perte était d'autant plus sensible que cet ouvrage renfermait des vues nouvelles que l'auteur défendait avec avantage contre les systêmes reçus. Il a pensé cependant qu'il était juste, et même nécessaire de rendre publiques les parties du manuscrit qui m'avait été remis, parce qu'elles sont précieuses, et cédant à mes vives instances, il a fait lui-même la partie qui manquait, de manière que l'ouvrage est complet.

AVANT-PROPOS.

Peu de sciences ont eu un aussi grand nombre, et l'on peut ajouter encore, d'aussi excellens historiens que la médecine ; mais quelques multipliées que soient ces sources de science et de lumière, elles ne sont pas en général aussi fécondes et aussi satisfaisantes qu'on se l'imagine au premier coup-d'œil. En effet, les ouvrages sur la médecine ancienne sont des mines profondes où les savans seuls peuvent descendre avec intérêt et profit. Ceux qui ont été faits sur la médecine du moyen âge, sont souvent diffus sur les objets les moins utiles, laconiques ou muets sur les points les plus intéressans. Enfin, quant à l'histoire des derniers siècles qui est la plus importante, nous n'avons que des fragmens épars dans un assez grand nombre d'auteurs, qu'il est aussi difficile de réunir qu'ennuyeux de compulser. Il nous manque donc une analyse simple et précise de l'histoire de la médecine, depuis son origine jusqu'à nous ; il nous manque un ouvrage qui, sans se perdre dans les profondeurs de l'érudition, ou sans s'égarer dans des détails minutieux, nous présente d'une manière abrégée, mais continue ; *quel a été l'état de la médecine dans les différens siècles* ; en un mot, un ouvrage qui soit l'histoire des révolutions de l'art plutôt qu'une longue chronique ou une sèche nomenclature des artistes. Je suis bien éloigné de croire que le tableau suivant puisse remplir toutes ces conditions ; ce n'est, à proprement parler, qu'une esquisse, dans laquelle j'ai essayé de peindre l'esprit de la médecine dans les différens siècles, en fixant mon attention sur les points les plus intéressans de son histoire ; et pour ne pas m'écarter de ce plan, en parcourant ses différentes périodes, avec une foule d'auteurs, dont le génie et le but étaient différens, je me suis principalement attaché à la Médecine-Pratique ou Clinique, *c'est-à-dire, au point le plus essentiel de l'histoire de l'art de guérir*. Dans ce long espace de tems, que j'essaie de parcourir avec rapidité, mais sans trop de précipitation, je m'arrête principalement à la Médecine d'Hippocrate et à la Médecine moderne, époques fort éloi-

gnées par les tems qui les séparent, mais rapprochées par l'analogie des opinions et des connaissances, qui semblent les unir. Dans les siècles intermédiaires, la médecine d'Hippocrate nous paraîtra souvent obscurcie et quelquefois même peu connue du plus grand nombre ; mais nous verrons cependant, qu'elle n'a jamais cessé d'être cultivée avec plus ou moins d'éclat, et qu'elle est parvenue jusqu'à nous par une tradition non-interrompue. Ainsi en suivant toujours le même fil, nous verrons la Médecine Clinique surmonter les préjugés de l'ignorance, qui ont toujours été les mêmes, et les erreurs ambitieuses des savans qui n'ont fait que changer de forme dans les différens âges. Le précis de son histoire nous fera connaître sa conformité dans les différens tems. Tel est le plan, telle est l'unité de cet ouvrage : et si nous y faisons quelques divisions, c'est pour mieux distinguer les époques qui en marquent les liaisons et la continuité. Ces époques sont au nombre de cinq.

La première commence à l'origine de la médecine jusqu'aux enfans d'Hippocrate, et s'étend depuis les tems fabuleux, jusqu'au siècle 37e.

La seconde conduit jusqu'à Galien inclusivement, c'est-à-dire, depuis le 37e. siècle jusqu'au 41e., ou 2e. siècle de l'ère Chrétienne inclusivement.

La troisième (depuis Galien jusqu'à la renaissance des lettres) embrasse depuis le 2e. siècle de l'ère Chrétienne jusqu'au 15e. siècle exclusivement.

La quatrième comprend l'histoire des quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Enfin la cinquième et dernière époque contient le tableau du siècle présent.

HISTOIRE
DE LA
MÉDECINE CLINIQUE.

Première époque depuis l'origine de la Médecine jusqu'aux enfans d'Hippocrate.

Soit vanité, soit reconnaissance, les hommes aiment à remonter fort haut pour trouver la source des sciences qu'ils cultivent, ou des établissemens qu'ils chérissent. Ainsi l'on a fait naître la chymie avant le déluge, la musique sous les fils de Noé, et l'astronomie chez les premiers Chaldéens. En cherchant de pareils titres de noblesse à la médecine, on placerait aussi son origine dans la plus haute antiquité. La tempérance de nos premiers ayeux ne les mettait pas à l'abri des vicissitudes de l'air et de l'impression des différens corps de la nature, qu'ils connaissaient si peu: la souffrance était dès-lors le triste appanage de notre faible nature, et celui qui chercha le premier les moyens de la soulager, a été sans doute le créateur de la médecine. Cet instinct secret qui nous fait sou-

pirer après les liqueurs rafraîchissantes dans l'ardeur de la fièvre, cette inquiétude qui porte les plus indifférens à secourir un malheureux qui souffre, cette sensibilité précieuse, fortement exaltée par les plaintes de ceux qui nous sont chers, ont dû porter les premiers hommes à des recherches et à des tentatives tumultueuses et aveugles d'abord, mais ensuite plus ordonnées, moins téméraires et moins incertaines. Mais à peine les hommes furent-ils réunis en peuplades, qu'ils se firent la guerre; alors les chûtes, les contusions, les plaies, les blessures, les fractures, plus communes chez un peuple sauvage, furent les maladies auxquelles on porta les premiers secours. On appliqua d'abord les plantes qui se présentèrent sous la main. Leurs bons ou leurs mauvais effets enseignèrent à les reconnaître; et l'on vint, par gradation, à séparer les plantes vénéneuses des salutaires, et à établir entre celles-ci des différences particulières; à distinguer, par exemple, les émollientes des caustiques, les aromatiques des astringentes. La chirurgie paraîtrait donc avoir précédé la médecine, comme tous les arts mécaniques ont précédé les arts libéraux, s'il était permis de donner le nom de chirurgie à ces tentatives aveugles et désordonnées, et de mettre de la distinction entre deux sciences qui

exigent toutes deux les plus rares qualités de l'esprit et du cœur.

Quelques simples que paraissent ces premières pratiques de l'art de guérir, elles ont dû être lentes à se former, et n'ont pu s'établir que lorsque les sociétés ont commencé à devenir un peu nombreuses; tant que l'homme a été errant et à peine capable de défendre son existence contre la faim, les injures de l'air et les attaques des animaux, sa pitié pour les souffrances de ses semblables a été barbare. Certaines nations de l'Inde abandonnaient leurs malades dans un désert jusqu'à ce qu'ils guérissent ou qu'ils meurent. Les Scythes plus humains dans leur cruauté, leur donnaient la mort pour abréger leurs souffrances. Enfin, les premiers Perses regardaient la lèpre comme une vengeance du Ciel, et délaissaient les malades, ou leur donnaient la mort. Nous avons retrouvé les mêmes mœurs dans les contrées de l'Amérique habitée par des anthropophages. Ce n'est donc, que dans des sociétés déjà un peu nombreuses et par-là même plus éclairées, ou chez un peuple naturellement doux et sensible, que nous pouvons trouver les premiers essais pour le traitement de maladies; et encore ces tentatives durent-elles s'exercer sur des tumeurs, des fractures, des luxations et d'au-

tres maladies externes qui d'abord excitèrent le plus d'intérêt.

Les connaissances acquises par ce manuel rustique enhardirent à appliquer à l'intérieur les plantes qu'on avait employées extérieurement. L'analogie, la témérité quelquefois heureuse, et peut-être aussi l'instinct plus fin dans cette enfance du monde, le hasard enfin, établirent pour l'usage interne de quelques plantes le même dégré de confiance qu'on avait pour leur application extérieure, et l'on vit naître quelques secrets.

Bientôt on distingua ceux qu'une industrie plus fine ou un hasard plus heureux avait rendu possesseurs de ces secrets ; le besoin et la reconnaissance en firent, pendant leur vie, des personnages distingués, et l'idée de leur mérite étant exaltée par le regret de les perdre, on en fit des Dieux après leur mort.

C'est ainsi que Bacchus, Mercure ou Hermés, Osiris et le plus souvent encore Apollon, sont représentés comme les inventeurs de la médecine, soit qu'ils aient réellement donné quelques principes de l'art de conserver et de guérir les hommes, soit que ces noms divers auxquels l'antiquité accorde les mêmes attributs dans son langage hiérogliphyque ne soient qu'une manière différente dont elle ait voulu peindre un être aussi supérieur aux au-

tres hommes par ses lumières, que précieux par ses bienfaits. Quoiqu'il en soit, les hommages que dicta la reconnaissance envers les inventeurs de la médecine, furent bientôt obscurcis par des fables religieuses. Nous ne pouvons découvrir les premiers secrets de l'art de guérir, qu'au travers du voile de la superstition, et tout est mystérieux dans l'enfance de la médecine. Ainsi, Mercure, chez les Egyptiens, grave sur des colonnes les principes de cette science. Ainsi, le berger Mélampe, poëte et devin, apprend d'un vautour le secret de guérir la stérilité, et ce secret consiste à mettre dans du vin la rouille d'un couteau qu'on trouvera enfoncé dans un chêne consacré aux Dieux. Ce même Mélampe, ayant remarqué que ses chèvres étaient purgées après avoir mangé de l'ellébore, imagina de purger les filles de Prêtus, roi d'Argos, qui étaient devenues folles; et voilà, dit-on, le premier exemple des purgatifs. Les Grecs n'étaient pas les auteurs de toutes ces fables; mais ils en avaient puisé le germe chez les Egyptiens, qui les avaient reçus d'autres peuples dont la trace a disparu.

Les Egyptiens, quelqu'éloignés qu'ils nous paraissent, sont encore un peuple nouveau, s'il faut en croire les annales des Indiens et des Chinois: cependant quand les premiers

Grecs voyagèrent en Egypte, ils y trouvèrent des lois, des mœurs, une police. La plupart des sciences étaient cultivées d'une manière régulière, et les Egyptiens avaient déjà perdu l'origine de leurs monumens, et la clef de leurs hiéroglyphes. Voilà ce qu'on sait de mieux sur l'origine des sciences en ce pays. Le gouvernement des Egyptiens commence par être théocratique; mais les prêtres, en même tems souverains et législateurs, avaient entre leurs mains tout ce qui peut appuyer et faire aimer l'autorité, la religion qui commande aux esprits, et la science qui gagne les cœurs quand elle travaille au bonheur des hommes. *Parmi ces sciences* qu'ils présentaient aux peuples sous les emblêmes les plus imposans, on remarquait sur-tout la médecine. Hermés, le fondateur de cette hiérarchie sacerdotale, y avait, dit-on, consacré plusieurs livres du code sacré qui servait de loi et d'instruction à ces prêtres. Mais, soit que ces livres aient été composés par Hermés ou non, il est certain que, long-tems avant l'introduction de la médecine en Grèce, la médecine sacerdotale jouissait de beaucoup d'éclat et de réputation en Egypte. Les médecins nommés *Pastophores* avaient non-seulement un code, suivant lequel ils étaient obligés, sous peine de mort, de traiter tous les malades qu'ils

suivaient en particulier ; mais leur corps avait l'autorité de promulguer des lois diététiques, dont l'institution, quoique religieuse en apparence, était cependant fondée sur les vrais principes de la médecine. C'étaient des règles sur la nourriture, les vêtemens, les ablutions, et l'usage des femmes; règles prudentes, puisées dans la connaissance intime du climat et du tempérament des habitans de ce pays. A certaines époques, il y avait des abstinences de dix jours, propres à changer favorablement les mauvaises influences du régime, en substituant les alimens végétaux à ceux tirés du règne animal. Un carême, plus rigoureux encore, tombait précisément dans les grandes chaleurs de l'été, tems dans lequel la sobriété et la continence sont nécessaires pour la conservation de la santé.

En même-tems le Temple d'Osiris s'ouvrait, et ce Dieu promettait la santé à ceux qui voudraient pénétrer dans le sanctuaire, et avoir confiance aux inspirations qu'il ferait en leur faveur. Les malades attirés par l'espérance, conduits par la crainte, et soutenus par la superstition, apportaient un esprit docile et un corps disposé favorablement aux remèdes. Le jeûne, les visions, les réponses mystérieuses et consolantes du Dieu, l'exactitude à se soumettre à ses ordres; enfin,

cette confiance qui élève l'ame et soutient le corps, servaient également les prêtres du Temple et ceux que la crédulité y amenait, en disposant leur imagination à seconder puissamment l'effet des remèdes. Les malades guéris écrivaient leurs histoires sur les murs des Temples, ou érigeaient des monumens qui en transmettaient la mémoire d'une manière plus éclatante. Les malades, qu'un trop grand éloignement empêchait de jouir du bienfait de ces guérisons miraculeuses, se faisaient transporter dans les rues et sur les chemins, pour interroger ceux que des maladies précédentes ou des voyages avaient rendus plus instruits. Telle était aussi la médecine primitive des Babyloniens et des Perses, chez lesquels c'eût été un crime de ne pas répondre à ceux qui interrogeaient en faveur des malades.

Les prêtres et les prêtresses qui gardaient les Temples, et qui préparaient les médicamens, convertissaient le culte en commerce lucratif; et nous avons raison de suspecter qu'ils agissaient souvent comme font aujourd'hui les propriétaires intéressés des eaux minérales. Ils inventaient des faussetés et forgeaient des cures pour accroître le nom de l'Oracle. Au reste, la saignée, les bains de pied, les scarifications, l'application du Moxa paraissent avoir été employés en Egypte,

dès la plus haute antiquité. Lorsqu'Hérodote voyagea en Egypte, peu de tems après le siècle d'Hippocrate, il y trouva la médecine unie à la magie, ou à la divination qui était héréditaire dans certaines familles, qui s'adonnaient chacune à traiter particulièrement une maladie. L'art des embaumemens [illegible] l'objet d'une science particulière et d'un commerce important. On vidait le cerveau en le tirant avec des crochets par les narines, et on remplissait le vide avec des gommes; les boyaux étaient mis à macérer pendant quelques jours dans du vin de Palme, où il y avait des drogues odoriférantes, et on les replaçait ensuite dans le corps avec des aromates, de sorte qu'il n'y eût aucun vide; on plongeait le cadavre ainsi préparé dans le nitre où il restait pendant 70 jours, après quoi on le serrait avec des bandes de soie gommées, en faisant une infinité de contours sur chaque partie, et on déposait le corps ainsi préparé dans un cercueil qu'on remplissait de go[illegible].

Formés à l'école des Egyptiens, les Grecs rapportèrent dans leur pays leurs sciences, leurs disciplines, leurs fables, auxquelles ils ajoutèrent encore de nouve[illegible]nges pour les rendre plus attrayantes. Chez les Grecs, les premiers médecins sont tous devins, enchanteurs, ou bien des êtres fabuleux.

Tel était Chiron, le Centaure. Jason, Hercule, Pelée furent ses élèves ; mais aucun ne lui fit plus d'honneur qu'Esculape.

La naissance d'Esculape est enveloppée d'un merveilleux, dont on s'est plû à voiler ou parer celle des plus célèbres héros de l'antiquité. Né des amours secrets d'Apollon et de la nymphe Coronis, il fut exposé aussi-tôt après sa naissance, mais les marques de la divinité qui brillaient autour de son berceau, le firent conserver, et son éducation fut confiée au Centaure-Chiron, qui lui enseigna la médecine. Esculape y fit bientôt les plus grands progrès. Les blessures, les fièvres, les douleurs ne résistaient pas à son pouvoir ; il les guérissait par des potions adoucissantes, par des incisions et par des remèdes qu'il appliquait extérieurement. Il ordonnait à plusieurs d'aller à cheval, à d'autres de prendre l'exercice étant armés ; et il leur marquait les divers mouvemens qu'ils devaient exécuter. Mais, ce que nous devons remarquer, c'est qu'il a étéen Grèce le premier inventeur de la Médecine Clinique ; ainsi, au lieu d'attendre les malades chez lui, comme le Centaure-Chiron, qui restait dans sa grotte ; au lieu de courrir le pays, comme les héros et les devins, il alla visiter lui-même les malades, et il s'acquît la plus grande ré-

putation. Les jumeaux Castor et Pollux voulurent l'avoir au voyage des Argonautes, et il était si charitable, dit un auteur ancien, qu'il aurait traité Péron et Irus, ou quelqu'autre pauvre que c'eût été. Enfin, il acquit tant de gloire, qu'on dit qu'il avait ressuscité des morts, et que Jupiter, jaloux de ce qu'il avait redonné la vie à Hippolyte, le tua d'un coup de foudre. Platon a critiqué avec envie tous les titres accordés à ce fondateur de la Médecine Clinique en Grèce. Pline et Celse réduisent le mérite d'Esculape à quelques pratiques chirurgicales et à quelques secrets de médecine; mais, en avouant que la médecine d'Esculape devait être bien grossière relativement à celle d'Hippocrate, on ne peut s'empêcher de trouver dans les monumens antiques, dans l'apothéose et dans la critique de ce premier Médecin Clinique, tout ce qu'il faut pour prouver l'éclat avec lequel il a vécu.

Aux moyens de guérir, dont nous avons parlé, Esculape unissait les charmes. C'étaient des vers ou des chants que l'on prononçait à l'oreille du malade, et quelquefois loin de lui, et qu'on accompagnait de cérémonies ou de gesticulations bisares; c'étaient des lettres ou des caractères magiques, que l'on attachait autour du lit du malade.

Ces superstitions très-anciennes venaient d'Egypte, comme le prouve l'histoire d'Hermés, de Zoroastre et de Moyse, et elles devaient avoir alors d'autant plus de crédit, qu'elles étaient autorisées par la religion. Il est certain, dit Leclerc, que ces pratiques pouvaient aider les malades et le médecin. Dans les maladies guérissables, la force de l'imagination a dû souvent accélérer l'effet des remèdes, et même quelquefois elle a pu y suppléer; dans les maladies incurables, ces enchantemens, ces amusettes étaient une consolation pour les souffrans, et une ressource pour le médecin dont les remèdes étaient épuisés. Nous avons retrouvé ces enchantemens chez les jongleurs du Canada, chez les Piayes de la Guyane, chez les Marabous d'Afrique, en un mot, chez tous les peuples ignorans et superstitieux; mais nous les retrouvons aussi avec bien de la surprise, chez les nations les plus éclairées; tant les préjugés primitifs impriment de profondes racines!

La mémoire d'Esculape fut honorée chez les Grecs par des autels, et c'était dans le voisinage de ses Temples que se tenaient les successeurs de ce demi-Dieu, pour recevoir, ou plutôt pour dicter les oracles qui semblaient sortir par sa bouche. Les deux premiers descendans d'Esculape furent ses deux

fils Machaon et Podalyre, qui furent du nombre de ces héros qui firent le siége de Troye, et qu'Homère a immortalisés. Au retour de cette expédition fameuse, Podalyre fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, et conduit vers le roi Dametas. La fille de ce prince venait de tomber du haut d'une maison, et était menacée d'une mort prochaine. Podalyre la rappela à la vie, en la saignant des deux bras; et cette cure lui valût la main de celle qu'il avait guérie, avec un important territoire. Voilà le plus ancien exemple de la saignée, embelli à la manière des Grecs par une fiction agréable. Mais une ancienne tradition revendique aux Egyptiens l'honneur d'avoir inventé cette opération, et Pline dit que ces peuples avaient trouvé la saignée d'après l'exemple de l'Hippopotame, qui se tire du sang des jambes, en se frottant sur des roseaux, ou avec la pointe osseuse dont sa tête est surmontée.

Depuis les premiers descendans d'Esculape, la médecine, comme une espèce de sacerdoce, fut concentrée dans le sein de quelques familles, et transmise avec respect de père en fils; elle consistait à faire connaître un peu d'anatomie, et quelques plantes usuelles, à transmettre quelques principes et quelques recettes; elle consistait encore plus

dans les leçons pratiques que faisaient naître les malades qui venaient consulter le Dieu, ou que ses prêtres allaient visiter. C'est-là, autant qu'on peut en juger, quel a été l'état de la médecine en Grèce, depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Peloponèse.

Plusieurs auteurs, dit-on, avaient écrit l'histoire de ces familles de médecins : mais leurs ouvrages sont restés ensévelis dans l'obscurité qui nous cache ces premiers tems. Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'outre plusieurs branches particulières de la famille des Asclepiades, on comptait trois célèbres écoles qui s'étaient établies par les soins des successeurs et des descendans d'Esculape. La première était celle de Rhodes, qui manqua, long-tems avant Hippocrate, par l'extinction de la branche qui l'avait établie. Celle de Cnide était la seconde; on peut juger de la méthode qu'on y suivait, par quelques échantillons qui se trouvent dans Hippocrate : ceux, dit cet auteur, qui ont compilé les sentences ou les observations Cnidiennes, ont fort bien marqué ce que les malades souffrent en chaque maladie, et comment une partie de cela leur arrive; en un mot, tout ce qu'une personne qui ne sait rien de la médecine pourrait écrire après s'être informée des malades, de tout ce qu'ils ont souffert. Mais ils ont oublié la plu-

part des choses qu'un médecin doit savoir, sans avoir ouï le rapport du malade. Du reste, les Cnidiens multipliaient beaucoup le nom des maladies, et employaient fort peu de médicamens; ils raisonnaient peu, mais avaient recours à l'analogie qui est une espèce de comparaison des maladies et des remèdes. L'école de Cos était la troisième et la plus fameuse; nous en verrons l'histoire fort au long dans celle d'Hippocrate. C'est donc à tort que Pline et Celse veulent qu'on n'ait point entendu parler de la médecine depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Peloponèse.

Cependant, dans l'intervalle qui sépare ces deux grandes époques, l'esprit humain avait fait chez les Grecs des progrès considérables dans toutes les connaissances relatives *à l'avancement de la société*. Au milieu des rivalités et des dissentions toujours renaissantes d'une foule de petits états voisins, deux sages avaient fondé des empires dont la gloire devait étonner la postérité. Lycurgue, le premier, avait établi sur la vertu la plus sévère la force de Lacédémone, où l'égalité la plus parfaite régnait entre les citoyens. Solon, plus indulgent pour les faiblesses humaines, avait mis les pauvres sous la protection des riches, et les riches sous le joug des loix qu'il dicta aux Athéniens, loix dont l'esprit était toujours

d'exciter chacun à travailler au bien public en vertu de sa puissance. Les progrès de ces deux républiques, leur commerce, ou leur puissance étaient favorables à la sûreté de leurs voisins, dont ils étaient les protecteurs et les arbitres.

Tandis que la guerre, la politique et la navigation assuraient au-dehors la force et la tranquillité de la Grèce, les sciences, amies de la paix, en cimentaient au-dedans la durée et la splendeur. La morale, la jurisprudence, étaient cultivées par des sages, qui prenaient le nom de philosophes. Mais ces mêmes philosophes, embrassant l'universalité des connaissances, mettaient aussi l'histoire naturelle et la médecine au rang des sciences qui devaient faire l'objet de leurs études.

Le plus célèbre d'entre eux est sans contredit Pythagore. Peu satisfait des connaissances qu'il avait acquises des philosophes Grecs, il alla chercher chez les prêtres Egyptiens les lumières que son esprit curieux désirait; et il vint ensuite établir à Crotone, sur le golfe de Tarente, cette école fameuse qui a fait respecter sa mémoire comme celle d'un Dieu. Scrutateur ardent de la nature, mais trop avide de pénétrer ses mystères, *ce philosophe* introduisit la philosophie dans la médecine, et chercha à expliquer ce que les

prêtres

prêtres de Cnide et de Cos se contentaient d'observer. On trouve dans ses ouvrages des systêmes sur la conception, sur la vertu des plantes : il pensait que la santé dépend d'une harmonie ou rapport du mouvement et des forces ; qu'elle consiste dans la permanence de la figure, comme la maladie dans le changement qui se fait dans la même figure, langage métaphorique puisé dans la doctrine métaphysique et mystérieuse des nombres. Cette doctrine obscure et inintelligible a fait juger Pythagore trop sévèrement, par ceux qui ne l'ont considéré que sous ce rapport. Il est vraisemblable, dit au contraire Cocchi, que la doctrine des nombres était pour ce philosophe une allégorie dont nous n'avons pas la clef. Au reste, ce que la médecine doit louer dans ses ouvrages, ce sont les livres qu'il a écrits sur la conservation de la santé et sur la diète.

C'est lui qui a introduit le régime végétal, que la moitié de l'Asie suit encore ; il proscrivait seulement les fèves, comme procurant une digestion laborieuse et peu honnête, et en cela il imitait les Egyptiens, ses précepteurs.

Le plus célèbre des disciples de Pythagore a été Empedocles. Au milieu de plusieurs systêmes bizares, il présenta des idées vraies sur le germe des plantes. Il passait pour croire aux agens surnaturels ; mais la manière dont

il préserva son pays, attaqué de la peste, prouve bien qu'il connaissait les agens naturels. Ayant remarqué que, dans les tems où cette contagion se renouvellait, le vent soufflait à travers les gorges de plusieurs montagnes voisines, il fit boucher ces gorges; et la peste cessa, pour ne plus reparaître. En même-tems vivaient Thales de Miles, Toxaris, ce médecin Scythe, auquel on éleva dans la suite des autels à Athènes, sous le nom de Médecin étranger, et Zamolxis, disciple de Pythagore qui, selon Platon, recommandait particulièrement, pour soulager le corps, de guérir l'ame par les enchantemens de la morale; moyen renouvellé très-récemment par cet empirique Anglais (Derrham), qui prétendait agir puissamment sur le corps, en échauffant l'esprit par des discours où régnait un libertinage métaphysique, et en charmant les sens par les sons de son *harmonica*.

Les philosophes Pythagoriens n'étaient pas les seuls qui voulaient introduire de la nouveauté et des systêmes dans la médecine. Héraclite, Ephesien, ce philosophe si triste qui s'affligeait sur toute la nature, critiqua vivement les médecins de son tems, et plein de présomption dans ses idées, il fut lui-même la triste victime de son opiniâtre erreur, en

mourant dans un fumier, où il s'était plongé pour se guérir d'une hydropisie.

Démocrite vînt ensuite; sa philosophie plus gaie, et son systême des atômes et du vide lui ont valu des sectateurs dans tous les tems. Les médecins le regardent comme un des créateurs de l'anatomie, et comme celui des anciens philosophes qui ait le mieux connu la nature des plantes. Son ardeur pour l'étude le fit passer pour fou aux yeux des Abdéritains, ses compatriotes, qui députèrent vers Hippocrate, pour qu'il vînt opérer sa guérison. Hippocrate vînt, et trouva Démocrite étudiant la nature dans les entrailles des animaux. Dans le même-tems Acron s'opposait à la propagation dangereuse de la philosophie en médecine, en prêchant l'empirisme sage des prêtres de Cnide et de Cos. C'est ce même Acron que Plutarque fait trouver à la grande peste d'Athènes, et qui, à l'exemple de l'Egyptien Jachen, y fit allumer desfeux de tous les côtés. Enfin, on trouve dans ces tems reculés Hérodicus, inventeur de la secte gymnastique, sorte de médecine faite pour plaire dans un pays où les jeux et les exercices du corps étaient d'institution politique et religieuse, et où l'on avait vu un sage législateur ordonner d'exposer les enfans faibles et déformés. Parmi les sectateurs d'Hé-

rodicus on se souvient d'Iccus, athlète, qui prescrivit de joindre aux exercices du corps la sobriété, et qui exécuta si bien lui-même ses préceptes, que, lorsqu'on voulait parler d'un régime sobre, on disait : C'est un repas d'Iccus.

L'ancienne médecine, ainsi que toutes les premières ébauches des connaissances des hommes est, comme l'on voit, un mélange de vérités, de fables, et de merveilleux. On y trouve des monstres, des demi-Dieux, des prodiges; mais cependant à travers l'obscurité et l'incertitude répandues jusqu'ici sur les commencemens de l'art de guérir, nous découvrons l'origine des principaux remèdes, tels que la saignée, les purgatifs, le petit lait, le nepentrès, sorte d'opium dont parle Homère, auxquels nous pouvons ajouter encore les bains, les scarifications, et l'application du feu par le lin brûlé. La connaissance de ces moyens de guérir et de leur emploi, perfectionnés de jour en jour par les enfans d'Esculape, était transmise avec respect et sous les voiles du mystère, par les prêtres de ses Temples. La dignité paternelle s'unissait à la dignité sacerdotale, pour rendre ces préceptes plus frappans et plus respectables.

Telle était la médecine de ces tems; bien différente sans doute de ce qu'elle devait être

par la suite, mais bornée sans faste à observer les infirmités humaines et à examiner sans raisonnement les effets des remèdes, elle cherchait à renforcer leur efficacité en les administrant d'une manière imposante et religieuse. En attaquant cette apparence superstitieuse, les philosophes introduisirent dans la médecine un esprit ambitieux et hardi, et troublèrent une science dont ils ne connaissent que l'extérieur. Leurs attaques étaient d'autant plus à redouter, qu'ils jouissaient alors du plus grand crédit. Les arts, l'éloquence, la poésie, la sculpture, les mathématiques brillaient à Athènes : Sparte voyait fleurir les lois de Lycurgue, et la Grèce approchait du moment de sa plus grande gloire; c'est dans ces circonstances que naquît Hippocrate, dans l'île de Cos, d'une famille Asclepiade, le huitième descendant d'Esculape, du côté de son père, et le dix-neuvième descendant d'Hercule, du côté de sa mère.

Ce génie sublime, destiné à honorer la Grèce chez les nations futures, et à fixer l'art de guérir, ne se contenta pas de recevoir des leçons de médecine de son père, il eût encore pour maître en cet art Hérodicus. Il suivit aussi le sophiste Gorgias et le philosophe Démocrite, et il apprit auprès d'eux les connaissances philosophiques, non pour faire de

la médecine une science raisonneuse et sophistique, mais afin que l'étude des choses naturelles, en quoi consiste la philosophie, le préparât plus sûrement à étudier la nature de l'homme. Ainsi, quoiqu'il ait dit qu'un médecin philosophe est égal à un Dieu, il a voulu dire que c'était celui qui faisait servir la philosophie à la médecine, *et non pas la médecine à la philosophie.* Il suffit de faire attention à ses ouvrages, pour voir, avec Celse, qu'il a fortement distingué la médecine de la philosophie, soit en séparant de la médecine toutes les obscurités que les sectes philosophiques commencent à y répandre, soit en établissant à jamais, par son exemple et par ses ouvrages, cette Médecine Clinique, que ses prédécesseurs avaient ébauchée. La tradition de ses ancêtres, les inscriptions des Temples, les sentences Cnidiennes, quelques autres fragmens semblables, les leçons prises dans le Temple de Cos, enfin les systêmes de Pythagore et de Démocrite, plus propres à égarer qu'à instruire, tels étaient les matériaux qu'Hippocrate trouva autour de lui, matériaux sans doute bien faibles, mais qui, animés par le feu de son génie, devaient servir à la construction d'un édifice immortel. Essayons de pénétrer dans l'intérieur de cet édifice, et nous aurons un tableau de la mé-

decine Hippocratique, vrai modèle de la Médecine Clinique.

En classant les écrits d'Hippocrate, nous les rangeons en trois classes, les uns faux et qui lui sont absolument étrangers. Les autres qui lui appartiennent, mais qui regardent moins la Médecine Clinique que la théorie ou la philosophie. Nous ne nous y arrêterons pas; nous observerons seulement que son anatomie est autant développée qu'elle pouvait l'être dans un tems où il n'était pas permis de disséquer des cadavres humains. L'ostéologie en est bonne. Il n'y a rien en myologie; mais le cœur, les poumons, l'estomac, le foie, la rate, les reins, les uretères, la vessie y sont décrits d'une manière très-reconnaissable. Plusieurs de ses vues physiologiques ont été la source où nos modernes ont été puiser leurs découvertes. Plusieurs autres sont le fruit de l'observation. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ces opinions ont fort peu d'influence sur la manière de considérer l'homme malade.

La troisième classe enfin, la plus nombreuse et la mieux choisie, présente les ouvrages qui ont un rapport immédiat à la Médecine Clinique. Ce sont ses livres de la diète, les coaques, les pronostics, les livres des épidémies, les livres des maladies des fem-

mes, et ses Aphorismes. Or, ces ouvrages, que le seul amour *des Lettres Savantes* aurait transmis à la postérité; ces ouvrages, couverts d'une apparence d'obscurité qui, comme une rouille antique les a fait souvent méconnaître à ceux que les difficultés rebutent; ces ouvrages enfin, remarquables par un laconisme simple et véridique, forment tout un corps de médecine expérimentale, digne de la plus grande admiration. Essayons d'en donner une idée.

Persuadé que la nature doit guérir les maladies, et que le médecin, son ministre, doit l'étudier avec d'autant plus d'attention que le tems est court, l'occasion rapide, et l'expérience difficile, Hippocrate a pris tous les moyens de la considérer avec étendue, et de l'embrasser sous tous ses rapports. Tantôt il examine la différente nature des saisons et leur influence sur le corps humain en général; et pour peindre d'une manière immuable les nuances infinies qui sont entre la constitution la plus favorable et celle qui est la plus pernicieuse, il recherche les effets des quatre influences opposées, et par cette division factice, il fait contraster les effets des quatre qualités qui composent la division naturelle. C'est ainsi que dans les tableaux des maladies générales qui se trouvent à la tête des épidé-

mies sous le nom de constitutions, il montre tout ce que les variations de l'atmosphère peuvent produire sur l'économie animale.

Tantôt voulant considérer les maladies dans chaque individu, il rassemble quarante-deux histoires, qui par la diversité de leurs symptômes, de leur durée, de leurs crises, contiennent tous les cas particuliers. Dans l'un et dans l'autre plan, sans système, sans méthode, arbitraire, avec une simplicité qui n'a redouté aucune des sectes nombreuses qui sont nées après lui, il présente des faits choisis, rangés avec la sagesse la plus profonde.

Observateur animé, mais tranquille; peintre fidèle, mais encore plus grand médecin, il s'attache seulement à ce qui doit instruire, et néglige des accessoires propres à distraire l'attention. Ainsi, ce ne sont point des détails d'historiens tels que ceux que Thucidide aurait pu donner, dit Galien; mais des détails de médecin, qui apprennent à connaître, peser et calculer les forces de la nature, à la voir se préparer aux crises, et à connaître la valeur des signes qui les précèdent, qui les accompagnent, et qui les suivent.

Les constitutions, les épidémies, et les quarante-deux histoires sont des livres historiques. Mais les autres livres d'Hippocrate, tels

que les aphorismes, les coaques, les pronostics sont dogmatiques; et ces dogmes sont si peu l'effet du système et du raisonnement, qu'ils sont le corollaire des livres historiques, ou le résultat de l'observation, comme M. Aubry l'a très-fortement et très-savamment prouvé. Aussi ces livres sont-ils tous des leçons vivantes et perpétuelles de Medecine Clinique. En effet, examinons, d'une manière rapide, mais claire et précise, ces dogmes, ou cette doctrine d'Hippocrate, sur les principaux points de notre art, et nous y trouverons tous les vrais principes de la médecine, auxquels le tems n'a presque rien ajouté. Nous commençons par la maladie la plus générale et la plus grave, la fièvre.

La fièvre est désignée dans les ouvrages d'Hippocrate sous le nom de FEU, parce qu'on ne reconnaissait alors ce genre de maladie qu'à la chaleur interne dont le malade se plaignait, et à la chaleur externe facile à découvrir par l'application de la main sur le corps. Il distinguait les fièvres en aigues, intermittentes et irrégulières.

Quand les fièvres aigues sont très-vives, il les appelle fièvres ardentes; quand elles ont un cours modéré, ce sont simplement des fièvres continues; quand elles passent vingt jours, ce sont des fièvres lentes.

Les fièvres aigues, soit continues, soit ardentes, sont bénignes ou malignes.

Aussi Hippocrate remarque-t-il dans la première constitution que, dans les fièvres ardentes *l'eustathie*, c'est-à-dire la bénignité était parfaite, qu'il n'y eut ni délire ni hémorrhagie, que tous les symptômes étaient bien ordonnés. Au contraire, dans les fièvres ardentes de la troisième constitution, après avoir décrit celles qui furent bénignes, il détaille les symptômes opposés à *l'eustathie*, qui en faisaient des fièvres pernicieuses. Tels sont les assoupissemens, l'insomnie, les urines crues, décolorées, les mauvais crachats, le goût dépravé, le délire, la fureur, les métastases ou dépôts de la matière de la maladie sur les viscères, etc. Il retrouve les mêmes symptômes, quoique moins prompts, dans la fièvre continue maligne.

A l'exception de ces divisions puisées dans la nature et dans la différence essentielle des symptômes, il n'en adopte aucune autre, et il reproche même aux médecins Cnidiens ces dénominations diverses, par lesquelles ils donnent, disait-il, des noms figurés aux choses naturelles. Pour lui, toute son application était de diriger son étude et sa méditation sur la véhémence de la fièvre, sur les forces du malade, sur le caractère ou la tendance de la

maladie, et sur-tout sur les signes de coction et de crudité. Suivons-le donc dans ces détails précieux, en prenant pour guide un de ses plus sages interprêtes, Thomas Glass, dont les commentaires sur cet article passent généralement pour un chef-d'œuvre.

Hippocrate appellait *humeurs crues*, non-seulement toutes celles qui n'ont pas subi l'élaboration nécessaire pour être dans l'état de coction, mais encore toutes celles qui s'éloignant des qualités salubres qui les constituent dans l'homme sain, inclinent à des qualités étrangères.

» Il est dans l'homme de l'amer, du salé, du doux, de l'insipide et mille autres qualités. Par leur nombre et par leurs propriétés particulières, elles ont des facultés très-variées; mais leur exacte combinaison en forme un mélange si heureux, qu'aucune d'elles n'est remarquable ni nuisible. Au contraire, si quelqu'une de ces substances est séparée de la matière générale, et existe seule, elle devient sensible et dangereuse. Ainsi, quand on se porte bien, la matière des excrétions, ainsi que celle que le corps assimile et retient, sont dans une parfaite coction.

Quand on se porte mal, ces mêmes substances ne subissent pas une bonne coction; et celle qui s'opère est d'autant moins mauvaise,

que les matières retenues dans notre corps, ou rejetées hors de lui, se rapprochent plus de ce qu'elles étaient dans l'état de santé. La crudité se connaît par une disposition contraire à la coction. Ainsi, dans les fièvres, les urines, les crachats, les déjections sont des tableaux où se peignent la crudité et la coction.

Des urines douées d'une bonne couleur, où l'on ne voit ni matière flottante, ni dépôt, sont vraiment des urines bien cuites; les autres sont crues. Dans une fièvre aigue, l'urine aqueuse présage le délire. L'urine long-tems retenue et roussâtre annonce, dans les maladies graves, une certaine impuissance de la nature à opérer la coction, et dans les maladies moins graves, la formation d'un abcès. Un nuage léger, blanc, poli, est un signe de coction presque achevée, sur-tout s'il se précipite promptement. S'il est doux et égal, mais qu'il se précipite sous la couleur roussâtre, il faut attendre une maladie longue, quoique peu dangereuse. Une alternative de coction et de crudité indique une affection longue et difficille. C'est une preuve non-équivoque de maladie difficille que de voir flotter dans les urines des corpuscules écailleux, farineux, ou bien des matières noires livides, ou ressemblantes à du son; et l'on forme aussi un pronostic fâcheux, lorsqu'on distingue à la sur-

face de l'urine une pellicule graisseuse et tenue sous la forme de toile d'araignée. Cette substance adipeuse, arrachée à l'économie animale, ces corpuscules farineux, démontrent une chaleur énorme et colliquative; et ces particules écailleuses et surfuracées ne sont que les débris des parties solides. L'urine la plus pernicieuse pour les enfans et pour les adultes, c'est la noire. Enfin, toutes les fois que l'urine se supprime tout-à-fait, ou qu'elle coule à l'insçu du malade, il y a un grand danger.

La coction du ventre a aussi ses signes; elle est parfaite, quand le ventre n'est ni plus prompt, ni plus lent que dans l'état de santé; quand les excrémens sont dans un juste rapport avec les alimens, quand ils sont jaunes, mous-figurés, d'une substance égale, sans porter une odeur trop forte. Ainsi, c'est une bonne disposition dans les maladies aigues qu'un état semblable à celui-ci. On ne doit pourtant pas condamner les déjections liquides, quand elles ne sont pas tenues ou copieuses, ou quand elles sont séparées par de grands intervalles. Au contraire, l'abondance ou la très-petite quantité, la limpidité et l'apparence aqueuse, la couleur argilleuse ou d'un verd pâle, enfin un mélange mal-ordonné décèle une mauvaise coction dans les premières voies.

Cependant le ventre ne donne pas seulement issue aux parties excrémentitielles des alimens ; il est encore le réceptacle par où le corps malade se débarrasse des impuretés qui le surchargent. On voit tous les jours des flux bilieux et muqueux terminer sans retour des inflammations intérieures, des abcès purulens, des fièvres aigues ; et cela arrive quand les évacuations sont jaunâtres, non aqueuses, d'une odeur supportable, ou mêlées de vers lombriques. Il n'en est pas de même des déjections très-tenues, purement bilieuses, écumeuses, graisseuses, et dont l'odeur fétide est trop exaltée. Elles sont toutes très-mauvaises, et il faut encore ranger dans cette classe celles qui sont sanguines sans être critiques, celles qui se font avec épreinte, avec ténesme, et celles dont l'abondance est extrême. C'est un mauvais signe que de voir les excrémens sortir sans que le malade s'en apperçoive; c'en est encore un plus mauvais, si les matières sont noires, livides, et que les forces soient abattues : car, le plus souvent, les malades meurent le lendemain.

Quand la poitrine est affectée, c'est aux crachats qu'il faut principalement faire attention ; un crachat qui est le fruit d'une bonne coction, doit être doux, blanc, égal, d'une seule couleur, et semblable au pus d'une bonne

qualité ; il doit être assez promptement chassé par une toux facile, et paraître assez abondant. Mais il faut bien remarquer les tems où l'on fait cet examen, car ce n'est pas dans le commencement des maladies qu'il faut s'attendre à trouver des signes de coction parfaite dans les crachats. Des crachats rougeâtres et mêlés de quelques filets de sang ne sont point à redouter, pourvu qu'ils sortent au début d'une maladie, et qu'ils tournent ensuite à la coction, en prenant une autre couleur. Si les crachats s'établissent dans le second période, et qu'ils aient d'ailleurs d'autres signes de coction, ils sont encore, comme dans le premier, l'indice d'une maladie courte et dangereuse. Mais l'absence des crachats dans les deux premiers périodes de la maladie n'est pas d'un bon augure, et il est encore plus sinistre de les voir paraître dans les premiers jours et se supprime rvers le tems de la crise. Des crachats blancs et glutineux, arrachés avec travail, ne valent rien; une couleur très-jaune, un aspect sanguin après les premiers jours, tout cela n'est pas avantageux et démontre la crudité. De la ténuité, de l'écume dans les crachats, une toux violente et souvent infructueuse, c'est un état dangereux, s'il persévère; enfin des crachats noirs, retenus dans la poitrine vers l'état de la maladie

ladie à cause de leur épaississement, l'étouffement, la *rascation*, ou le bouleversement de la poitrine qui en sont les suites nécessaires, doivent être regardés comme des signes pernicieux.

Les anciens entendaient par crise, le jugement des maladies, et Hippocrate admettait pour crises, non-seulement ces révolutions subites, précédées le plus souvent d'accidens alarmans, tels que maux de tête violens, vertiges, assoupissement, tintement d'oreilles, surdité, etc.; mais ces terminaisons des maladies aiguës qui sont amenées à pas lents, et qui s'opèrent par des évacuations successives. Or comme ces jugemens, et les signes qui servent le plus sûrement à les indiquer, ont paru se fixer et n'arrivent précisément qu'à certains jours, les anciens, et particulièrement Hippocrate, donnaient à ces jours le nom de *jours critiques*. Il avait observé que les fièvres aiguës se continuaient jusqu'au vingtième jour, par des périodes régulières de quatre jours, tels que le quatrième, le septième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième et le vingtième. Les quaternaires qui sont au milieu des septenaires étaient appelés indices ou contemplateurs, parce que la crise qui se fait au septenaire prochain est annoncée par le quaternaire précédent. Ainsi le

quatrième est indice du septième, le onzième du quatorzième et le dix-septième du vingtième. De cette façon les nombres sept, quatorze et vingt sont en même-tems quaternaires et septenaires. Les autres jours sont appelés jours pairs, et sont estimés si peu propres à terminer les fièvres, que, si elles cessent un de ces jours-là, il faut craindre la récidive.

On a critiqué ces rapports numériques; mais les médecins de tous les pays ont étudié les signes des crises présentés par Hippocrate; suivons-le donc dans cet examen intéressant.

Un malade dans la vigueur de l'âge et de ses forces, la saison de l'été heureusement constituée, ou une température à-peu-près semblable, un climat tempéré, un corps bien constitué et florissant, une fièvre véhémente, des signes de coction dès les premiers jours, et les autres symptômes plus alarmans; c'est le caractère d'une maladie qui doit se terminer au plus tard le quatrième jour. Plus l'on voit concourir de ces signes heureux, plus le présage est certain. Ainsi Périclès, dont les urines annonçaient une coction commençante le second jour, et une coction parfaite le troisième, éprouva le quatrième jour une crise qui jugea sa maladie. S'il ne paraît aucun si-

gne de coction le premier ou le deuxième jour, la maladie, quoique bénigne et bien réglée d'ailleurs, ne sera pas terminée dans la première période, c'est-à-dire dans les quatre jours. Si le quatrième jour, l'urine donne des marques de coction, on a lieu d'espérer une crise pour le septième, surtout si les redoublemens se font suivant le type des fièvres tierces, et qu'il ne survienne aucun obstacle de la part du médecin, du malade, des assistans, ou des choses étrangères. S'il n'y a point de coction avant le septième jour, il ne faut point attendre de jugement avant le onzième, et même il n'en faut point espérer ce jour-là, s'il n'y a point une chaleur considérable, des redoublemens impétueux et constamment réglés aux jours impairs.

Quand les excrétions donnent des marques de coction le onzième jour, ou que les symptômes alarmans sont considérablement adoucis, l'on comptera sur une bonne crise le quatorze, et cette période est une mesure assez commune de la durée des fièvres. Enfin, quand elles passent ce terme elles vont jusqu'au dix-sept ou au vingt-un.

Les fièvres les plus vives et qui sont plus ou moins longues, suivant la marche de la coction, se terminent presque toujours par quel-

que évacuation remarquable. Les fièvres les plus longues, et dont le mouvement est moins accéléré, se terminent par des abcès.

Les principales évacuations sont l'hémorrhagie, le vomissement, les sueurs, le flux de ventre, les crachats et les urines.

L'hémorrhagie a lieu principalement dans le printems et dans l'été, ou dans les constitutions sèches et chaudes, et dans le jeune âge. On la voit surtout dans ces fièvres aiguës, où la chaleur est forte dans les parties supérieures, et où les urines sont tenues après les signes de coction. La douleur de tête véhémente et continue, des vertiges, la dureté de l'ouïe ou des bourdonnemens dans les oreilles, le cou rouge et gonflé, le visage enflammé, des larmes involontaires, des démangeaisons aux narines, les hypocondres élevés sans douleur, une difficulté de respirer subite; voilà des signes dont la réunion, même fort-incomplète, présage l'hémorrhagie des narines. Au contraire, si aux dispositions générales de l'hémorrhagie, il ne se joint nul signe de direction vers les parties supérieures, et qu'il arrive au malade de se plaindre d'un certain sentiment de pesanteur, tention, chaleur et pulsation vers les lombes, il est évident que le sang se portera aux extrémités inférieures, soit par

les veines qui ont coutume d'être chargées de cette fonction, soit chez les femmes par les parties sexuelles. Le relâchement du ventre, la moiteur de la peau, sont les suites ordinaires d'une forte hémorrhagie.

Le vomissement est une évacuation assez particulière au moyen âge et aux gens bilieux. Il règne sur la fin de l'été et au commencement de l'automne. Les signes précurseurs ordinaires du vomissement, sont une douleur de tête aiguë, ou une très-grande pesanteur, une sensation douloureuse et incommode à la région épigastrique, de l'inquiétude, de l'anxiété, du froid aux extrémités, une irritation à l'orifice de l'estomac, des crachats fréquens et tenus, des nausées, le tremblement de la lèvre inférieure.

Les sueurs forment une évacuation sur laquelle il faut compter particulièrement en été et dans les printems doux. Les signes les plus prochains sont la molesse de la peau, le délire au commencement de l'accès, et une chaleur considérable aux pieds vers la fin, accompagnée de moiteur. C'est un présage assez favorable que de voir, vers le tems de la crise, le ventre se resserrer, et les urines en petite quantité. Alors, si le redoublement commence avec un frisson, ce redoublement

sera critique, et des sueurs chaudes couleront de toute l'habitude du corps.

Une constitution humide, la saison de l'automne, la nature des fièvres courantes sont des indices de cette crise. C'est ainsi qu'on voit qu'il arriva dans la troisième constitution du premier livre des épidémies, aux malades avancés en âge. Les symptômes qui annoncent des désordres du ventre sont des borborigmes, des vents, l'élévation du ventre, et une certaine douleur à la région lombaire.

Ce sont-là les principales excrétions par lesquelles se dépurent les fièvres, qui se jugent dans l'espace de quatorze jours, avec autant de promptitude que de véhémence. Mais la terminaison la plus commune se fait par les crachats et par les urines, qui épuisent et tarissent insensiblement le levain fébrile. Nous en avons donné les caractères. De toutes les excrétions, celles-là jugent une maladie avec plus de sécurité, qui, dès leur commencement, acquièrent de la maturité de jour en jour, et ne sortent les jours critiques que sous les apparences de coction favorable. Voici ce qu'il faut penser sur les abcès critiques.

On les voit succéder aux fièvres dont le mouvement est lent, et cela particulièrement pendant l'hiver, et chez les personnes qui ont

l'âge viril. Les abcès des parties supérieures ont l'éruption la plus prompte, et ils paraissent communément avant le 20e. jour. Ainsi, dans une fièvre dont la nature semble tourner à l'abcès, examinez les hypocondres; si vous les trouvez mous et indolens, s'il survient une difficulté de respirer subite et passagère, si cette difficulté de respirer est suivie d'une pesanteur, d'une douleur de tête, et même d'une affection suporeuse, il est très-probable qu'il se formera un abcès vers les oreilles. Quand le vingtième jour est passé, de la chaleur vers la région épigastrique, ou descendant vers les extrémités, de la pesanteur, de la tension, de la douleur ou de l'inflammation aux environs de quelques articulations ou des extrémités inférieures; c'est un signe qu'il se formera un abcès en cet endroit. Quand il y a une partie douloureuse et plus faible que les autres depuis long-tems, on peut être sûr que presque toute la matière morbifique s'y portera. C'est ce qui arriva à ces malades de Périnthe, qui furent attaqués de toux et d'angines. Il y a plus même, quand il arrive à des convalescens d'avoir des douleurs fixes et tenaces aux mains ou aux pieds, on peut être certain qu'il y viendra des abcès.

Dans l'histoire des abcès, il y a une chose assez importante à considérer, c'est un rap-

port constant et remarquable qui existe entre certaines parties du corps dans l'oppression ou la difficulté de respirer, les abcès aux jambes sont très-avantageux : des hémorroïdes très-fortes et très-douloureuses ont enlevé souvent la folie : on ne voit guères échapper à cette espèce d'angine, qui est la plus pernicieuse, que ceux à qui il survient des rougeurs à la poitrine ou à la tête. La surdité est jugée favorablement par un flux de ventre bilieux. Dans les fièvres ardentes, les affections comateuses ne sont presque jamais dissipées que par des dépôts aux environs des oreilles. La disparition d'un abcès, sans un autre dépôt ou une évacuation quelconque, est presque toujours un signe funeste. Au contraire, des urines copieuses, épaisses et déposantes, une hémorrhagie, des déjections bilieuses, purulentes, des crachats louables et abondans, ont souvent entraîné très-favorablement des abcès. Il faut pourtant regarder l'écoulement du sang par les narines comme la plus sûre sauve-garde d'un abcès commençant, surtout si l'éruption de cet abcès a lieu dans une fièvre aiguë, et vers les parties supérieures. Les crachats épuisent et tarissent les abcès qui naissent aux environs de la gorge et de la poitrine. Les déjections et les urines peuvent également les juger tous ; mais c'est un

signe propre à inspirer la plus grande sécurité, quand les urines emportent ces abcès qui ne sont pas aux environs des hypocondres ou du ventre.

Hippocrate met aussi au nombre des abcès les exanthèmes qui se portent à la peau: « De plus, dit-il, il faut regarder comme avantageuse l'éruption de ces humeurs putrescentes ou purulentes, comme les ulcères, ou toute autre éruption de ce genre, les squammations, pelade, chûte de cheveux, taches rongeantes, gales, et autres de même espèce, pourvu que leur dépôt ne se fasse pas d'une manière lente, incomplète, mais par un transport subit et avec un concours abondant, de manière que cette évacuation réponde assez exactement à la nature de l'excrétion que demande la maladie. »

Jusqu'à ce moment, nous avons vu un précis de la doctrine d'Hippocrate sur la fièvre. Nous avons vu quels sont les signes de coction et de crudité, quels sont ceux qui indiquent le tems de la crise, quelles variétés présentent ces crises, quels vices chaque évacuation en particulier est plus propre à guérir; en un mot, quels sont parmi les évacuations et les abcès non-critiques, ceux qui sont utiles, dangereux ou pernicieux. Cette exposition abrégée et méthodique des généralités de la

fièvre ne se trouve pas ainsi continue et rapprochée dans Hippocrate ; mais elle est si bien extraite de tousses ouvrages, que toutes les sentences qui offrent un sens pratique y sont puisées mot à mot. Au reste, cette doctrine salutaire est d'autant plus recommandable, qu'il n'est point de maladie à laquelle elle ne puisse s'appliquer. Passons à la méthode curative, et voyons maintenant en quoi Hippocrate faisait consister le traitement des fièvres et des autres maladies aiguës.

Un des principaux moyens qu'Hippocrate employait pour guérir les fièvres était le régime de vie, partie dans laquelle il a été créateur, et où les autres ont eu peu à ajouter. Voici ses principes :

Le régime de vie ne doit être ni trop sévère et trop tenu, et d'un autre côté, ni trop copieux et trop consistant. Le premier exténue les malades, l'autre les étouffe. C'est pourquoi il faut calculer la force et la nature de chaque maladie, et la comparer à la nature et au genre de vie de chaque malade, soit à l'égard des alimens, soit à l'égard des boissons. Un régime humide et tenu est celui qui convient à tous les fébritans. On y distingue trois dégrés que l'on désigne ainsi ; le régime simplement tenu, très-tenu, et parfaitement tenu. Le régime simplement tenu est l'usage de la

tisanne entière ; celui qui est très-tenu est la crême de cette tisanne, et celui qui est parfaitement tenu, c'est l'hydromel ou toute autre boisson semblable.....

Ecoutons Hippocrate lui-même sur les propriétés de la tisanne. » La tisanne, dit-il, paraît à juste titre préférable à toutes les nourritures farineuses, au moins dans les maladies aiguës, et je loue ceux qui l'ont préférée. En effet, elle a une viscosité douce, continue, agréable, et assez humectante. Elle est propre à laver et à délayer ce qui a besoin de l'être : elle n'est point astringente ; elle ne cause aucune intempérie du ventre et ne se gonfle pas dans l'estomac ; c'est en même-tems un aliment faible, délicat et dont la coction est très-facile. » (1)

Les maladies aiguës offrent de grandes différences dans leur marche, dans leur durée ; et c'est en appréciant justement toutes ces variétés, qu'on peut présenter aux malades le

---

(1) Voici la manière dont les anciens faisaient cette tisanne. Ils prenaient de l'orge choisi et mondé de son écorce ; ils le faisaient bouillir dans de l'eau fort légère, à une dose telle, qu'après un certain tems de coction, l'eau devint visqueuse comme la crême. Cette crême non-passée, formait la tisanne entière et le régime simplement tenu ; quand elle étoit passée, elle constituait le régime très-tenu.

genre d'aliment qui leur convient. Il n'y a qu'une loi générale ; c'est, dans les fièvres continues, de diminuer la nourriture à mesure que la fièvre devient plus forte ; dans les fièvres intermittentes, de retrancher toute espèce de nourriture avant l'accès, pour en accorder dans la déclinaison de la chaleur ; enfin, dans les fièvres continentes, de choisir, pour se relâcher un peu sur les alimens, le moment où la fièvre est la plus douce.

Outre toutes ces considérations, il faut faire une sérieuse attention à l'âge du malade, à sa nature, au climat, à l'habitude, à la saison, et aux accidens de la fièvre. Du côté de l'âge, les vieillards ; du côté de la nature ou du tempérament, les pituiteux, supportent le jeûne avec la plus grande facilité. Il n'en est pas de même des enfans, surtout de ceux qui sont pleins de vivacité, et de ces hommes qui ont toujours un confluent de bile amère et âcre aux environs du ventricule.

Dans le primtems et dans l'hiver, l'estomac est plus chaud et le sommeil plus long ; c'est pourquoi, dans ce tems, la coction des alimens est plus facile : dans l'été et dans l'automne, l'estomac est plus sur-chargé par les alimens, et il les digère avec peine. La méditation de ces principes peut encore apprendre quelle est l'espèce d'aliment propre à chaque

climat. La quantité et la qualité des alimens doivent encore varier suivant les accidens. Dans le cas où il y a une douleur de côté continuelle et permanente, sans que les crachats s'établissent favorablement, c'est tuer le malade que de lui donner de la tisanne entière, auparavant que les symptômes ne soient considérablement diminués, soit par la saignée, soit par un flux de ventre; car telle est la nature des maladies de la poitrine, que plus la respiration est libre et les crachats sont faciles, plus on peut user d'un aliment fort et consistant, tandis qu'au contraire le régime doit être d'autant plus tenu que l'affection est plus sèche et l'étouffement plus fort. Des veilles considérables et persévérantes exigent des alimens faibles et délicats. Car rien n'est plus propre à retarder la coction des boissons et des alimens, que cet accident. Enfin, si les fièvres sont pleines d'anxiété, que les hypocondres soient élevés, que les malades soient dans une agitation perpétuelle, il n'y a rien autre chose à donner qu'un hydromel très-aqueux avec un filet de vinaigre. Les boissons nourrissantes doivent être retranchées jusqu'à ce qu'il y ait des signes de coction dans les urines, et de déclinaison dans la fièvre. Enfin, pour la manière de mesurer la quantité et la qualité des alimens, il faut se souvenir que

tout changement extraordinaire et subit, soit en bien, soit en mal, est contraire à l'homme le plus sain et le plus robuste ; et par conséquent qu'il est encore plus nuisible aux gens délicats, aux malades.

Les potions usuelles, c'est-à-dire, les boissons journalières, tiennent tout-à-fait au régime ; aussi Hippocrate s'est-il expliqué d'une manière positive sur chacune de ces boissons.

L'eau pure est, de toutes les boissons, celle qui convient le moins dans les maladies aiguës. Bien loin d'appaiser la soif, elle l'excite, elle gonfle les hypocondres ; elle exténue et détruit les forces ; quand elle tombe dans un estomac vide, elle est bilieuse chez les tempéramens bilieux, et paraît beaucoup plus mauvaise que sa nature ne semble le comporter ; elle augmente les agitations du foie ; elle nage et balotte pour ainsi dire, dans le corps, et par cette froideur et cette crudité, elle ne pousse ni aux selles ni aux urines ; enfin, elle est d'autant plus nuisible, que par sa nature elle ne fait point de matière excrémentitielle. Cette mauvaise qualité semble encore augmenter pour ceux qui la boivent, ayant les pieds froids. Il est pourtant des cas où la boisson aqueuse est nécessaire ; mais dans ces cas, l'oxymel mêlé à l'eau est la boisson la plus salutaire.

Les anciens, du tems d'Hippocrate, distinguaient trois espèces d'oxymel: l'un très-âcre, l'autre moins âcre, et l'autre sentant très-légèrement le vinaigre. L'oxymel le plus âcre convient à ceux qui sont gravement affectés de la poitrine, faibles d'ailleurs, et qui ne peuvent ni tousser, ni cracher, ni rejetter aucune des matières qui les étouffent. L'oxymel moins âcre humecte la bouche et le gosier, facilite les crachats, appaise la soif, est bienfaisant pour l'estomac et les autres viscères qui l'environnent; car le vinaigre corrige le miel, en lui ôtant ce qu'il a de bilieux. Il pousse aussi aux urines, dirige les vents par en haut; mais il a l'inconvénient d'humecter trop les gros intestins, et de disposer par-là aux dévoiemens; ce qui fait qu'il peut nuire quelquefois, dans quelques maladies aiguës où l'on est souvent obligé d'éviter tout ce qui affaiblit et refroidit à un certain degré. Le moyen alors de dépouiller l'oxymel de sa qualité nuisible est de le faire si léger, que le vinaigre s'y fasse à peine sentir; car l'acidité du vinaigre n'est pas également convenable à tous les tempéramens. Si elle va bien aux bilieux, elle nuit aux tempéramens mélancoliques, chez lesquels il y a toujours des humeurs acides et mordantes, nidulentes dans la région des hypocondres.

L'acide, en effet, dissout ce qui est âcre et bilieux, et le fait quelquefois changer en substance pituiteuse; la bile noire, au contraire, fermente, s'exalte et devient plus épaisse par sa présence. Le vinaigre est encore moins bien convenable aux femmes qu'aux hommes, et la preuve en est qu'il fait naître quelquefois chez les femmes grosses, des dissenteries assez pernicieuses pour leur causer des avortemens.

L'hydromel est une boisson fort usitée; elle se fait en dissolvant simplement du miel dans de l'eau, ou en faisant bouillir et jeter une écume à cette eau miellée. L'hydromel bouilli a un coup-d'œil plus agréable, est plus léger, et relâche moins le ventre. En général, l'hydromel est préférable à toute autre boisson dans les fièvres qui n'admettent aucune autre espèce d'aliment. Quand elle ne relâche pas le ventre, cette boisson est nutritive et propre à désaltérer. L'hydromel léger, aqueux, adoucit le poumon, favorise les crachats, et pousse même un peu aux urines; l'hydromel plus fort produit un effet laxatif sur les intestins; il est nuisible, quand il existe des déjections crues, bilieuses, chaudes et mêlées d'écume; car bien loin de diminuer l'ardeur et la tention des hypocondres, les évacuations ne font que les augmenter et produisent

produisent en outre l'anxieté et des faiblesses.

Outre ces boissons, Hippocrate permettait à ses malades l'usage de plusieurs vins, qu'il étendait d'une suffisante quantité d'eau, suivant l'usage des anciens. Il en distinguait de plusieurs espèces, telles que le doux, le spiritueux, le blanc, le noir; et il raisonnait sur leurs propriétés comme nous venons de le voir dans le détail précédent, mais toujours d'après l'expérience, et avec tant de sagesse qu'on ne peut rien y ajouter aujourd'hui.

Ce n'est pas seulement dans un régime si bien proportionné à la force et aux tems de la maladie, ainsi qu'au tempérament du malade, qu'Hippocrate faisait consister toute la cure des fièvres; il y employait aussi la saignée et les évacuans, mais avec la modération et les restrictions que ses principes sur la coction et les crises devaient lui faire admettre. Dans les fièvres aiguës, dit le prudent vieillard, il faut saigner, si la maladie paraît violente, si l'âge est encore verd, et si les forces le permettent. Néanmoins, s'il y avait une douleur très-vive dans les parties supérieures avec une fièvre très-forte et très-aiguë, il faudrait saigner jusqu'à la syncope.

C'est par ces considérations, puisées dans la nature de la maladie et dans les forces du malade, qu'Hippocrate se décidait, beaucoup plus

que par l'époque de la maladie ; car on voit dans les épidémies qu'il a saigné dans l'état, c'est-à-dire, dans le milieu de la maladie. Hippocrate faisait la saignée fort ample, et il employait aussi souvent des ventouses scarifiées ou non-scarifiées, qu'il appliquait le plus près possible de la partie affectée.

Quant aux évacuans dans les fièvres, quoique Hippocrate ne se soit pas expliqué positivement sur cet article, on peut connaître sa doctrine par les principes suivans extraits de ses ouvrages. Ceux qui ont la tête pesante, avec du dégoût et de l'anxiété à la région de l'estomac, vomissent des matières bilieuses et pituiteuses ; ainsi, si dans une fièvre bilieuse le malade n'est purgé ni par haut ni par bas, et que tout le corps soit douloureux, il faut le purger le trois ou le quatrième jour, par un médicament purgatif doux, ou par un vomitif. N'est-ce pas le sens de cet aphorisme qui a donné tant d'embarras et de difficultés aux médecins pour son explication : *Il faut purger ce qui est cuit et non pas ce qui est crû, à moins qu'il n'y ait turgescence* ; il est évident que la turgescence veut dire un amas bilieux ou impur dans l'estomac. Si le vomissement ou les évacuations alvines n'avaient pas dissipé l'amertume de la bouche et l'anxiété de l'estomac, Hippocrate purgeait avec le lait

d'ânesse, dans lequel il mettait, comme le conjecturent plusieurs auteurs, des substances laxatives équivalentes à nos minoratifs. S'il y avait douleur ou tension aux hypocondres, toux, embarras, ou colique, il travaillait plus efficacement à lâcher le ventre, par des infusions faites dans l'eau miellée chaude. Enfin, quand la douleur était fixée aux parties qui sont sous le diaphragme, sans aucune douleur à la poitrine, il conseillait de purger avec des plantes âcres, telles que l'ellébore ou le peptium, en y ajoutant du daucus, du sezeli, de l'anis, ou quelqu'autre plante de bonne odeur, pour en corriger le mordant. Quant aux précautions à prendre en usant de ces évacuans, voici comment il s'exprime :

Les fièvres vives ne supportent guère ces évacuans, avant d'avoir été abbattues par la saignée. Les vomitifs doivent être donnés promptement, pour rendre le cours de la fièvre plus doux, et il est convenable de les placer dans les premiers jours. Ainsi la femme de Théotime ayant dès l'invasion de sa fièvre de l'anxiété, du vomissement, de l'horripilation, on lui donna du mélicrat, ce qui l'ayant fait vomir, l'anxiété et l'horripilation furent subitement dissipées. Les purgatifs doivent être placés les jours impairs, si toutes fois la nature termine son période critique

ce jour-là. Car, quand elle le termine le jour pair, c'est ce jour qu'il faut prendre pour purger. Une fois ce moment passé, les fièvres continues supportent moins facilement les purgatifs; mais on peut encore saisir le moment de les placer entre les redoublemens, et principalement vers les jours de crise, en saisissant toujours l'intervalle le plus tranquille. Quand les fièvres sont très-vives, elles ne présentent aucun espace, et on ne peut administrer le médicament purgatif que la fièvre n'ait décliné, et à moins de cela il faut attendre le quatorzième jour : car les chairs et les cavités, étant très-chaudes, absorbent les purgatifs, rien n'est rendu, la fièvre devient plus forte : la couleur change, et les malades deviennent jaunes. En effet, la bile étant émue et non purgée, le malade ne veut ni boire ni se désaltérer, et il périt le plus souvent. Enfin, le système d'Hippocrate était de ne tenir le ventre ni trop lâche ni trop serré dans les fièvres, et quand il en était besoin, il se servait des lavemens ou des suppositoires, pour obtenir ce juste milieu. On trouve la même sagesse et la même simplicité dans l'exposition des autres maladies. D'abord, Hippocrate avait pour le traitement de toutes les maladies des principes généraux, où sa

philosophie est trop bien peinte pour ne pas les rappeler. La médecine, disait-il, est une addition de ce qui manque et une soustraction ou un retranchement de ce qui est superflu. Ainsi, il y a des sucs ou des humeurs qu'il faut, en de certaines rencontres, faire sortir du corps ou dessécher, et d'autres qu'il faut ou remettre dans le corps, ou faire en sorte qu'elles s'y produisent de rechef. Or, dans le premier cas, il faut faire sortir par des voies convenables ce qu'il faut qu'il sorte, et l'empêcher de rentrer; et dans le second, il faut se garder de vider ou de remplir tout d'un coup, ou trop abondamment, car tout ce qui va à l'excès est l'ennemi de la nature. Il est des occasions où il faut adoucir, il en est d'autres où il faut endurcir. Dans celles-ci, il faut ramolir; dans celles-là, il faut rendre plus mince ou plus subtil; quelquefois il faut épaissir, d'autres fois l'on doit exciter et réveiller; il est des circonstances, enfin, où l'on est obligé de rendre engourdi ou d'ôter le sentiment, soit par rapport aux humeurs, soit par rapport aux parties solides du corps. Au reste, dit-il, il faut prendre garde au cours que les humeurs prennent, d'où elles viennent, où elles vont, et en conséquence de cela, lorsqu'elles vont où elles ne doivent point aller, l'office du médecin est de leur faire prendre un dé-

tour et de les conduire, à-peu-près, comme on conduit les eaux d'un ruisseau. C'est ainsi que dans certains cas il faut rappeler où l'on fait retourner en arrière les humeurs, en attirant en haut celles qui se portent en bas, et en dérivant en bas celles qui se portent en haut. Pour rendre un médecin aussi ferme dans ses principes qu'attaché à ses devoirs, Hippocrate a dit : « Quand on fait quelque chose selon la raison; quoique le succès ne réponde pas toujours, on ne doit pas trop aisément ni trop vîte changer de manière d'agir, tant que les raisons que l'on a eues au commencement subsistent. Cependant, il ne faut rien faire témérairement, il faut quelquefois se reposer ou demeurer sans rien faire. De cette manière, si vous ne faites pas de bien au malade, vous ne lui faites du moins pas de mal. » Mais suivons-le dans le traitement des maladies particulières.

Dans les maladies inflammatoires, Hippocrate suivait la même distinction, en admettant des maladies très-inflammatoires, comme l'angine, la pleurésie, la passion iliaque, ou simplement inflammatoire, telle que l'inflammation du poumon.

Il distinguait admirablement les différentes espèces d'inflammation, et savait y appliquer tous les remèdes qui y sont propres. Dans la

pleurésie, il commençait par des fomentations ou des onctions huileuses sur la partie malade, qu'il prolongeait quelquefois sur tout le reste du corps ; il faisait ensuite usage d'une ou de plusieurs saignées, et il employait des remèdes propres à lâcher le ventre ; mais le choix de la saignée et des purgatifs n'était pas indifférent. Il saignait, lorsque la maladie était très-aiguë et la douleur violente. Dans cette espèce d'affection, il croyait que la maladie était dans le sang, et que la cure devait être tentée par ce qui diminue le mouvement de ce fluide et tempère sa chaleur. Dans les pleurésies humorales, il saignait fort peu ; mais il avait promptement recours aux purgatifs. Il voulait qu'on choisit dans ces circonstances les purgatifs les plus doux, car en prescrivant pour ces maladies le panax cuit, il ne le conseillait que dans le dessein de lâcher le ventre. Quand la douleur était pressante, il avait recours aux remèdes qui font cracher, et qui entretiennent la liberté du ventre, comme le panax, l'ellébore noir, l'aurone et le poivre étendu dans l'oxymel, et formant ce que nous appelons un lok incisif ; et quand les forces baissaient, il se servait du vin, car son intention était de rafraîchir ou d'échauffer suivant les circonstances : variétés de traitement si bien senties par les

bons médecins de notre âge, et si judicieusement observées par Huxham, qui en a fait usage avec le plus grand succès à Plymouth.

Dans l'esquinancie ou angine, il ouvrait les veines des bras, celles qui sont sous la langue et sous les mamelles; il donnait des loks, ou eclegmes adoucissans, des gargarismes chauds et des parfums.

Dans l'inflammation du poumon, il cherchait à remplir les mêmes indications; mais communément il usait d'une méthode plus douce que pour la pleurésie; il saignait moins fort et moins fréquemment: il employait des loks plus adoucissans, faits avec les pignons et le miel; mais, si la maladie devenait rebelle, il se servait des loks âcres ou incisifs.

Il commençait la cure de l'iléon et du cholera par un vomitif, saignait ensuite du bras et de la tête, baignait la partie inférieure du corps, usait de suppositoires laxatifs, mais seulement pour faire place à un lavement propre à dissoudre les matières excrémentitielles. Ensuite, il baignait, et donnait des lavemens dans le bain, qu'il recommandait de garder le plus long-tems possible; si les suppositoires n'opéraient pas, il se servait, pour dilater les intestins, d'un soufflet de forgeron, méthode employée et perfectionnée par M. Dehaën.

Dans l'apoplexie, Hippocrate faisait saigner,

sollicitait le vomissement avec l'ellébore, pratiquait ensuite des fomentations, et finissait par purger avec le lait d'ânesse : ce qui prouve réellement qu'il faisait usage des substances purgatives dans la composition de ce lait d'ânesse.

Pour les convulsions qui n'étaient point fébriles, après avoir saigné, il donnait du poivre et de l'ellébore noir dans du bouillon de poule, il baignait, et oignait continuellement; quelquefois il conseillait la mandragore, qui a une qualité analogue à l'opium, mais il voulait qu'on la donnât en petite quantité, de peur que cela ne troublât le cerveau; ce qui prouve qu'il connaissait sa qualité calmante et vireuse. Enfin, dans quelques cas, il voulait qu'on fît du feu des deux côtés du lit du malade et qu'on lui appliquât des sachets fort chauds sur les tendons de derrière, c'est-à-dire, aux tendons de la nuque : il savait donc employer dans ces maladies les antiphlogestiques, les calmans, les stimulans internes et les stimulans externes. Il n'avait pas moins de sagesse et de pénétration dans le traitement des maladies chroniques.

Dans l'affection hypocondriaque, qu'il appelait maladie des hypocondres ou desséchante, il veut qu'on fasse vomir le malade de tems en tems, qu'il boive abondamment du petit lait,

qu'il use des choses rafraîchissantes et propres à lui tenir le ventre libre, comme les lavemens; il recommande les purgatifs, l'exercice à pied et à cheval et les voyages. Il traitait les phthisiques, 1°. Par des purgatifs violens, tels que les bayes de thymelca et par des sternutatoires. 2°. Par le cautère au dos et à la poitrine. 3°. Par l'empyème qu'il pratiquait hardiment dans tous les cas d'hydropisie de poitrine. 4°. Par la boisson du lait édulcoré avec du miel. 5°. Par un régime consistant en viandes grasses et salées, et du vin dur et noir: moyens qu'il savait varier suivant les différentes périodes de la maladie, bien différent en cela de plusieurs médecins modernes, qui ont voulu se faire une méthode exclusive, en adoptant dans tous les cas un des moyens prescrits par Hippocrate, et rejetant tous les autres. Il traitait la goutte par le régime; la sciatique ainsi que toutes les douleurs fixes exigeaient, selon lui, un traitement actif, et il employait l'action du feu.

L'hydropisie, suivant Hippocrate, est de deux espèces; l'une venteuse, pour laquelle il prescrit un régime sec, l'abstinence des boissons et des purgatifs, mais avec des restrictions pourtant, puisqu'il y ordonne quelquefois la saignée: dans l'enflure des jambes, les scarifications lui étaient familières. L'autre espèce d'hydropisie, dit l'excellent vieillard, pro-

vient d'obstructions au foie ou à la rate, et le traitement en est bien différent. Car dans celle-ci, il faut commencer la cure par l'abstinence des alimens solides et prendre dans le cours du traitement beaucoup de boissons. L'abstinence des alimens solides durait dix jours, pendant lesquels le malade buvait de la tisane *coulée*, cuite avec du miel et une sorte de vin blanc fort léger. L'effet de cette préparation faisait décider si la maladie était mortelle ou non. Ensuite, il faisait prendre un remède composé avec de l'origan cuit dans du vin, et du laserpitium gros comme un grain d'orobe. Ce breuvage devait être suivi de lait de chèvre, dont on prenait quatre hémines ou mesures, avec le tiers d'hydromel. Quand l'hydropisie était tout-à-fait formée, il venait au vin dur et noir, et aux purgatifs qui font vider en bas l'eau et la pituite, et non pas la bile. Enfin, quand les médicamens internes ne réussissaient pas, il ouvrait le ventre sur le nombril ou vers les hanches, et, ce qui est à remarquer, c'est qu'il n'attendait pas que le mal fut invétéré pour pratiquer cette opération.

Dans les fièvres-quartes, Hippocrate purgeait les humeurs contenues dans le ventre par en haut et par en bas; il purgeait aussi la tête, manière de purger familière aux anciens, et qui consistait à procurer une évacuation abondante

de pituite, en excitant les narines par des sternutatoires. Il baignait à l'eau chaude dans l'intervalle des accès, et donnait ensuite gros comme un grain de sémence de jusquiame, ou gros comme trois féves de laserpitium. Il changeait quelquefois sa marche; mais toujours le vomitif, les bains et l'usage des calmans. Qu'avons-nous trouvé depuis, si ce n'est le quinquina?

Moins heureux dans la connaissance de la dissenterie, le père de la médecine ne s'attachait guères qu'à adoucir les symptômes généraux, en employant moins de remèdes qu'un régime médicamenteux, tel que la bouillie, le petit lait de chêvre, la féve cuite avec le laserpitium.

La crainte d'alonger un tableau qu'on trouvera peut-être déjà trop étendu, nous empêche de suivre d'aussi près ce divin auteur, dans ses considérations sur les maladies des femmes; mais ce serait en quelque sorte un crime de n'en pas dire quelques mots. Après avoir dessiné d'une main de maître ces grands traits qui divisent les sexes, et ceux qui sont propres à mieux représenter la femme dans les différentes époques de sa vie, il ne fait pas difficulté d'attribuer la plupart de ses maladies à la matrice. Observateur attentif, il avait vu ses secousses subites dans lesquelles la matri-

ce refoule les viscères du bas-ventre, et il avait comparé ces mouvemens impétueux et désordonnés à ceux d'un animal qui change de lieu. Depuis Hippocrate, tous les médecins savent que la matrice ne peut guères changer de place : mais combien en est-il qui n'ont jamais observé ces refoulemens que les secousses de l'uterus font éprouver aux parties les plus éloignées! Quels étaient les remèdes qu'Hippocrate employait pour les principales maladies du sexe? Dans la suppression, il excitait des saccades par les purgatifs ou le vomissement, il prescrivait en boisson des médicamens aromatiques et âcres, ou bien il composait avec eux des pessaires dont l'usage est aussi fort ancien dans le flux immodéré; il allait avec autant de simplicité que de génie aux plus grandes indications. Il défendait les bains et les lits bas des pieds; il fomentait le ventre et les parties d'en bas avec des linges trempés dans l'eau froide. Il avait recours, suivant les différens cas, aux adoucissans, aux calmans, aux astringens. Enfin, quand tous ces remèdes avaient été infructueux, il faisait appliquer une grande ventouse sur les mamelles. Si le flux était putride ou sanieux, il faisait usage des adoucissans, des purgatifs; mais son traitement consistait principalement dans un régime adoucissant et glutineux. On a repro-

ché aux médecins l'espèce d'apothéose qu'ils font d'Hippocrate, et on a dit qu'ils voyaient tout dans cet auteur, comme le père Mallebranche voyait tout en Dieu. Ce n'est pourtant point une illusion qui nous a fait trouver dans les ouvrages de ce grand homme, les principes les plus lumineux sur l'art des accouchemens, et particulièrement la description rès-caractérisée de cette terrible maladie des femmes, en couche, que nous avons nommée *la fièvre puerpérale*, et dont nous parlerons par la suite.

Du tems d'Hippocrate, la médecine n'était pas encore divisée. Les Lithotomistes seulement étaient des artistes consacrés spécialement à ce genre d'opération, qui leur était devenue plus familière par adresse ou par habitude.

Mais Hippocrate est comme la tige première, de laquelle tous les ministres de santé se font gloire de descendre. Nous avons vu quel usage il faisait de la saignée et des ventouses; nous avons dit qu'il connaissait l'application des caustiques; nous avons fait voir avec quelle hardiesse et quel discernement il pratiquait la ponction dans l'hydropisie du ventre et de la poitrine; nous avons parlé des cautères; mais nous devons ajouter que ce remède lui était si familier, qu'il l'employait dans pres-

que toutes les maladies, dans la goutte, dans la sciatique, dans les fluxions des yeux, dans les douleurs de tête. Il appliquait courageusement ou le fer chaud ou le lin brûlé ; il poussait si loin cette pratique, que dans les hydropisies naissantes, il cautérisait le ventre en sept ou huit endroits du côté du foie, et pour exprimer en peu de mots l'opinion qu'Hippocrate avait de la chirurgie, il faut l'entendre. *Ce que les médicamens ne guérissent pas, le fer le guérit, et si le fer ne sert de rien, il faut avoir recours au feu.*

Entrer dans le détail des moyens dont Hippocrate se servait pour pratiquer ses opérations, décrire jusqu'à quel point l'observation de ses ancêtres et la sienne l'avaient instruit sur les plaies, les fractures, les luxations et les bandages, découvrir enfin dans ses ouvrages les traces d'opérations inconnues même en nos jours ; c'est un ouvrage qui n'entre point dans le plan de ce court tableau ; d'ailleurs, c'est un article sur lequel les recherches savantes de MM. Desjardin et Portcet ne laissent rien à désirer. Mais, pour achever de peindre le chef et le modèle des Médecins Cliniques, il ne nous reste plus qu'à parler de son art, de pronostiquer, art brillant, qui rapproche le médecin de la divinité, et qu'il a possédé, à ce qu'il paraît, à un de-

gré de perfection où ses successeurs sont rarement parvenus.

C'est principalement dans les maladies aiguës que le pronostic a plus d'éclat ; aussi c'est dans les jugemens que prononçait Hippocrate sur ces maladies, qu'il s'est acquis la plus grande gloire. Le caractère de ces affections, la force et la tendance de la maladie, l'efficacité des remèdes et la valeur des symptômes qui indiquent la crudité ou la coction, le triomphe ou la défaite de la nature, lui avaient fait établir des prédictions admirables sur le sort futur des malades, d'après leur état présent. C'est, dit-il, un des moyens les plus puissans qu'un médecin puisse employer pour s'attirer l'estime et l'admiration des assistans. Cependant, la modestie qu'il mettait à en user n'est pas moins étonnante que la sagacité avec laquelle il les plaçait; et pour arrêter lui-même ceux qu'une trop grande vivacité porterait à se livrer avec trop de témérité à cet art du pronostic qu'il loue tant, il a écrit en gros caractères : Les prédictions des maladies aiguës ne sont absolument certaines ni pour la vie ni pour la mort.

En général, un des premiers principes des pronostics, dit le divin vieillard, c'est qu'il est impossible de prévoir ceux qui doivent mourir ou guérir, et de prévoir le plus ou

le moins grand nombre de jours que durera la maladie, sans avoir balancé exactement en particulier la valeur de chaque signe, et sans les avoir comparé les uns aux autres. Rien ne peut mieux servir dans cette comparaison, que l'attention de bien connaître et calculer les signes de coction. Nous avons vu comment Hippocrate savait les étudier, et apprécier ces signes dans l'examen des urines, des selles, des crachats, dans l'article de la fièvre, dans celui des évacuations; mais il est encore d'autres moyens qu'il faut saisir, en considérant l'homme sous différens rapports, tels que sa posture, sa face, ses côtés ou les hypocondres, sa respiration, l'état de la tête et celui du repos.

La posture est bonne et naturelle, quand le malade est couché sur le côté droit, ses mains, sa tête, ses jambes un peu rapprochées, et le corps mollement posé. Au contraire, être couché sur le dos, les mains, la tête et les jambes étendues ou mal jetées, se découvrir les pieds, les avoir froids, ce sont de mauvais signes; couler au pied du lit est un signe formidable.

La face est d'autant plus mauvaise, qu'elle s'éloigne de l'état de santé; tels sont le nez aigu, les yeux creux, les tempes abbatues, les oreilles froides et renversées, la

peau du front dure, tendue et sèche, la couleur de la face d'un verd pâle et livide, ou noire, ou plombée, les larmes involontaires, des yeux obscurcis, livides, ternes, sales, des bleuettes blanches, les lèvres pâles, froides et tombantes.

Les hypocondres sont dans un bon état, quand ils sont mous, sans douleur et aussi peu élevés à droite qu'à gauche; au contraire, s'ils sont tendus, enflammés, douloureux, ou inégalement affectés d'une manière ou de l'autre, c'est une affaire grave; la douleur de l'hypocondre, accompagnée de stupeur, est très-mauvaise. La pulsation à l'hypocondre présage le délire, surtout quand les yeux sont agités; les tumeurs y sont encore plus funestes. Cependant, quand ces douleurs et ces tumeurs sont récentes, des borborgmes suivis d'évacuations excrémentielles en débarrassent. La respiration bonne est un des signes les plus consolans; quand elle est fréquente, elle indique une douleur ou inflammation dans les lieux au-dessus du diaphragme. Quand elle est grande et à longs intervalles, elle annonce le délire. Quand elle est écumante, fuligineuse, c'est un signe funeste. Il en est de même, lorsqu'elle est froide, ou lorsqu'au milieu d'une fièvre il n'y a point de tumeur au gosier, la suffocation survient.

Le délire est annoncé de loin par le spasme tonique des yeux ou par leurs mouvemens répétés, par le sommeil troublé, le réveil et l'hémorrhagie qui vient goutte à goutte. Il est voisin, quand les oreilles tintent, quand les yeux sont hébétés, les narines pesantes, à moins qu'il ne vienne un saignement de nez. En pareil cas, les urines claires et blanches sont de mauvais augure. Il en est de même de se coucher sur le ventre, de parler d'une manière féroce, de cracher fréquemment. Au reste, les délires gais, les délires qui s'appaisent par le sommeil sont les meilleurs.

Ne pas sentir ses douleurs, oublier ses amis, c'est du délire; rendre ses excrémens et ses urines involontairement, c'est un mauvais présage; mais les tremblemens, la carphologie, le silence absolu, le serrement des dents, sont des signes presque toujours mortels.

Le sommeil qui apporte du soulagement est de bon augure; la somnolence avec aphonie, le sommeil stertoreux accompagné d'une forte respiration, et des yeux à moitié fermés, sont des signes bien mauvais.

Les émotions subites, les douleurs des extrémités qui remontent ou qui ne soulagent pas, les convulsions dans la fièvre sont des signes très-dangereux, et constamment mortels, quand ils sont suivis de la fièvre.

Cependant il vaut mieux que la fièvre survienne à la convulsion que la convulsion à la fièvre. Après une blessure, après une perte, après une inflammation au foie, les convulsions sont mortelles. Les enfans sont sujets à avoir des convulsions dans les fièvres aiguës, quand le ventre est serré, quand ils ne dorment pas, et qu'ils sont pantaphobes ; mais, quelqu'en soit la cause, le pronostic est moins effrayant que pour les adultes, la metastase de l'érésipèle du dehors en dedans est mauvaise. Dans l'angine, c'est une bonne chose qu'une tumeur au cou, parce qu'elle désigne que le mal se porte au-dehors. Quand il vient une fièvre ardente après une parotide, et que cette parotide ne devient pas purulente, le malade guérit difficilement. C'est un bon signe de voir que tout le corps a une chaleur égale ; mais c'en est un bien mauvais, que de voir les extrémités froides, quand le coffre est chaud ou primitivement douloureux.

Enfin, ceux qui doivent guérir respirent facilement, sont sans douleur, dorment la nuit et ont tous les autres signes heureux. Un sommeil laborieux, tumultueux, peu stable, indique, au contraire, une crise imparfaite. La fièvre qui cesse sans signe de coction, ou aux jours non critiques, est sujette à rechûte. On en trouve des signes dans la douleur des mem-

bres, l'insomnie, la faiblesse, la douleur de l'estomac, dans la palpitation des hypocondres, dans de petites sueurs, et sur-tout quand le malade en mangeant bien ne se rétablit pas. C'est pourquoi les corps doivent être restaurés avec d'autant plus de précaution que leur affaiblissement date de plus loin.

Telles sont les principales prédictions d'Hippocrate, monument respectable du plus grand génie observateur de l'antiquité; graces aux travaux de ce prince de la médecine, elles sont devenues d'un usage si commun, qu'on les prendrait volontiers pour des vérités populaires, mais elles sont en cela semblables à ces sentences morales, qui se retrouvent chez toutes les nations et dans tous les âges, et qui, pour être apprises facilement et répétées par tout le monde, n'en démontrent pas moins l'esprit et la sagesse de leurs premiers auteurs.

Tel est le sommaire du système clinique d'Hippocrate; système auquel, après deux mille ans de travaux, on ne peut guères trouver que des fautes de détails; système expérimental, admirable par le génie qui en a lié toutes les parties, mais dont les médecins seuls peuvent saisir les rapports dans les fragmens laconiques et disjoints qui composent les œuvres immortelles de cet ancien grec; système enfin, méconnu du vulgaire, mais vé-

rifié dans tous les tems et dans tous les pays, et pour lequel semble avoir été fait cet adage d'un peuple Oriental : » Tous les arts peuvent bien être l'ouvrage des hommes, mais la médecine paraît sortie de la main des Dieux... » Mais peut-être ce langage paraîtra-t-il dicté par l'enthousiasme. Allons donc chercher les louanges d'Hippocrate dans l'histoire de ses successeurs.

SECONDE ÉPOQUE

DEPUIS LES

ENFANS D'HIPPOCRATE

JUSQU'A GALIEN.

Fidèles à la profession de leurs ancêtres, les enfans d'Hippocrate s'attachèrent à la doctrine immortelle de leur père, et firent tous leurs efforts pour la développer et la répandre au loin. Ils enseignaient la médecine, non-seulement dans leur famille, mais à des étrangers, que le désir de s'instruire rassemblait autour d'eux. Thessalus et Draco, fils d'Hippocrate, acquîrent, par ces moyens, une grande réputation; mais ils furent surpassés par Polybe, leur beau-frère, à qui on attribue quelques-uns des livres contenus dans le recueil des OEuvres d'Hippocrate. Ainsi, les dogmes et l'expérience du père de la médecine, transmis avec autant de fidélité que de zèle, se propagèrent avec la plus grande rapidité, et ils eurent bientôt un grand nombre de sectateurs, dont quelques-uns ont laissé leurs noms à la postérité. Dans quels pays et dans quels tems la médecine pouvait-elle espérer de produire des fruits plus heu-

reux ? La Grèce, affranchie du joug de ses tyrans, voyait éclore le siècle d'Alexandre et donnait déjà des signes éclatans de sa grandeur. Platon et Aristote, qui vinrent peu après Hippocrate, étaient trop curieux d'étudier la nature, pour ne pas s'attacher à la médecine. Le premier donna dans ses ouvrages une théorie de la médecine, puisée dans les livres théoriques d'Hippocrate, et des sophismes généraux sur la pratique de cet art ; sophismes qu'il débitait avec emphase dans son académie, et qui font voir qu'il n'avait pas la moindre idée des travaux Cliniques d'Hippocrate. Aristote, si célèbre par ses travaux sur l'histoire naturelle, introduisit en médecine une manière de voir et de raisonner plus dangereuse encore. Ces deux auteurs, dit M. Black, d'après le savant Bolingbroke, inventèrent des systêmes qui furent plus funestes à la vérité et au vrai savoir que les ravages des Goths et des Sarrasins. Platon changea la philosophie naturelle et l'étude de la science en métaphysiques et chimériques subtilités ; Aristote en fit un jargon scholastique plein de syllogismes, de thèses captieuses et de chicanes logiciennes. Chacun de leur systême fut de mode, non-seulement en Grèce ; mais il régna despotiquement à Rome et dans les siècles obscurs de la barbarie gothique, arabesque et

ecclésiastique : ils se mêlèrent à tous les différens systêmes de littérature, empêchèrent les hommes de suivre la seule route certaine pour arriver à la science, l'expérience et l'observation.

Le premier médecin qui ait paru avec grand éclat depuis Hippocrate, c'est Dioclès, que les Athéniens appelèrent le second Hippocrate. Il était observateur et en même-tems bon écrivain ; ses leçons, ses ouvrages, son exemple, servaient beaucoup à faire connaître l'excellence de la médecine Hippocratique. Il a décrit les maladies avec tant d'exactitude, qu'il a été copié dans la suite par des médecins fameux. On trouve dans ses livres des choses neuves et inconnues jusqu'alors en médecine. Tel est le tableau d'une affection mélancolique ou venteuse ; tel est l'usage d'une balle de plomb dans l'iléus. Du reste, sa pratique ne différait point du tout de celle du père de la médecine, et il a marqué comme lui les bornes dans lesquelles il fallait renfermer la théorie, en disant : « Il ne faut point écouter ceux qui veulent qu'on rende raison de tout, et il suffit pour compter sur un remède, qu'on l'ait souvent expérimenté. Cette manière d'unir en médecine les connaissances déjà acquises, avec le raisonnement et l'expérience, et constitue la médecine dogmatique ; après Hip-

pocrate, Dioclès est regardé comme son plus ancien et son plus ferme défenseur.

Après Dioclès, Praxagore est celui qui fixe les regards. Il soutint aussi la Médecine Clinique; mais, moins sage que Dioclès, il commença à donner trop de liberté au raisonnement; il distingua subtilement les hommes, et faisait dépendre la plupart des maladies de leurs qualités. Ayant vu que les vomitifs étaient utiles dans les maladies, il les donna dans presque toutes, les répéta souvent, et commit des fautes, en oubliant ainsi les principes d'Hippocrate.

Cette dangereuse liberté flattait trop l'orgueil de l'esprit humain, pour ne pas avoir d'imitateurs. Parmi les médecins qui ont succédé à Praxagore, on en voit déjà quelques-uns qui, au lieu de vérifier, par leur propre expérience, les remèdes que celle de leurs prédécesseurs avait autorisés, cherchaient à les décrier par des raisonnemens frivoles. Mais cette erreur était bien éloignée d'être générale; le plus grand nombre des médecins suivait fidellement l'exemple de Dioclès, et la médecine d'Hippocrate régnait généralement.

A cette époque toute la Grèce se trouvait remplie de la famille des Asclépiades et de ses disciples. Plusieurs même d'entr'eux, suivans les armes victorieuses de leur nation, portè-

rent la médecine de Cos jusqu'aux extrémités de l'Asie. Critodeme, médecin des armées d'Alexandre, était de la famille des Asclépiades, et Philippe, si connu par la confiance qu'il sut inspirer à ce prince, avait été instruit par les descendans d'Hippocrate.

Chrysippe, médecin Cnidien, fut le premier qui combatit ouvertement la médecine dogmatique, cent cinquante ans après Hippocrate. Il renversa, dit Pline, par un babil extraordinaire, les maximes des médecins qui l'avaient précédé; il ne voulait point de la saignée, et n'admettait d'autres évacuans que les vomitifs. L'abstinence, le changement de régime, les bains, les lavemens, l'exercice étaient les moyens de guérison auxquels il avait recours. Il avait plusieurs disciples, parmi lesquels on distingue Hérophile et Erasistrate, à qui l'anatomie doit ses premiers progrès; car, quoique Démocrite, Hippocrate, Aristote, et plusieurs autres philosophes ou médecins se fussent déjà occupés de dissections, ils n'avaient cependant point encore étudié l'anatomie sur le corps humain. Erasistrate et Hérophile furent les premiers qui disséquèrent des cadavres humains, dit M. Leclerc. Erasistrate s'est beaucoup occupé de l'anatomie du cerveau et des nerfs; il a connu les vaisseaux lactés, les ventricules du cœur; enfin

il a écrit sur le pouls. Hérophile a donné les premières connaissances sur les ventricules du cerveau, sur les sinus, sur l'origine des nerfs, les vaisseaux du mésentère, et sur les vésicules séminales.

Ces deux médecins vivaient à Alexandrie, sous les successeurs d'Alexandre-le-Grand. Ces princes protégeaient ardemment les arts et les sciences. C'est à eux qu'on doit les premiers fondemens de la fameuse bibliothèque de cette ville : le second Ptolomée avait déjà recueilli vingt mille volumes, il ne fallait pas moins que la protection immédiate de ces Rois pour sauver alors les anatomistes de la colère du peuple ; car les Egyptiens avaient un si grand respect pour les morts, que les embaumeurs même étaient regardés comme infâmes. L'horreur qu'inspiraient les anatomistes à ce peuple superstitieux est vraisemblablement ce qui a donné lieu d'imaginer qu'Erasistrate et Hérophile avaient disséqué des hommes vivans. Malgré leur savoir, ces deux médecins adoptèrent la manière de raisonner de Chrysippe leur maître. Ils attribuaient toutes les causes des maladies à la transfusion du sang dans les artères. Ils ne saignaient pas, même dans les maladies inflammatoires, et voici quels étaient leurs motifs : la faiblesse des malades exténués par la

diète, la difficulté de choisir la veine, la frayeur que cette opération pouvait inspirer, l'embarras de mesurer la quantité du sang, l'évaporation des esprits, enfin l'impossibilité de fondre par la saignée le sang coagulé dans les artères. Ils se servaient des mêmes raisons pour répudier les purgatifs, en ajoutant de plus que les médicamens corrompent eux-mêmes les humeurs qu'ils sollicitent. Par ces argumens sophistiques, ils voulaient procurer le danger du raisonnement en médecine; et pour montrer leur haine pour tout ce qui avait l'air composé, ils réduisaient la médecine à une si grande simplicité, qu'ils la faisaient consister dans la diète et dans l'exercice. Ainsi tous leurs médicamens consistaient à varier le régime de vie; l'abstinence, le régime végétal, les cataplasmes, les fomentations, les onctions, les bains, tels étaient, en général, leurs moyens curatifs; système de médecine séduisant par sa simplicité, et fait pour avoir d'autant plus de partisans qu'il flatte l'homme d'esprit qui veut raisonner, et la délicatesse de l'homme timide que les médicamens effraient. Il paraît cependant que, malgré ces protestations, ils manquaient souvent dans la pratique aux principes qu'ils établissaient dans la théorie, comme ont fait depuis tous les novateurs qui les

ont imités. En effet, Erasistrate voulait qu'on recherchât les causes apparentes ou générales des maladies, et qu'on y puisât son indication; c'est ainsi qu'il conseille de faire boire beaucoup d'eau, et de faire vomir un homme qui a pris du poison. Dans le cas où quelqu'un aura été mordu par un animal venimeux, il faut, dit-il, dilater la plaie, la sucer, appliquer une ventouse ou même couper la partie. Hérophile s'écartait encore plus qu'Erasistrate des principes de leur maître sur les purgatifs.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les disciples de Chrysippe abusaient du raisonnement, soit pour se faire une fausse théorie des maladies, soit pour se faire une fausse idée des moyens de guérir. Les connaissances qui distinguèrent Erasistrate et Hérophile dûrent sans doute donner du crédit à ce nouveau système, et nous voyons dès ces premiers tems que, si l'anatomie est propre à guider quelquefois le Médecin Clinique, elle n'est pas toujours un préservatif certain contre les erreurs et les systêmes.

On rapporte encore, au tems d'Erasistrate et d'Hérophile, un changement mémorable dans l'histoire de notre art; c'est la séparation de la médecine en différentes branches. Jusqu'alors tous les médecins, à l'exemple d'Hip-

pocrate, avaient rempli toutes les fonctions relatives au soulagement et à la guérison des différentes maladies, soit internes, soit externes. La lithotomie seulement était une opération réservée à ceux qui s'étaient voués à acquérir l'adresse et l'habitude propres à la faire avec dextérité. Mais il arriva sans doute que ceux qui avaient eu plus d'occasions ou plus de goût pour faire les opérations qu'exigent les maladies externes, cherchèrent à s'occuper particulièrement des maladies qu'ils savaient mieux guérir. D'un autre côté, le traitement des maladies internes étant livré à un petit nombre d'individus, ces médecins n'eurent plus le tems de préparer eux-mêmes les médicamens qu'ils jugeaient convenables à leurs malades. La médecine se trouva donc insensiblement divisée en trois branches, deux cents ans après Hippocrate. Les premiers étaient chargés de maladies internes, ou du général de l'art; on les appellait médecins diététiques, parce qu'ils guérissaient principalement par le régime de vivre. Les seconds, sous le nom de médecins-chirurgiens, pratiquaient seulement les opérations de la main, telles que les fractures et les luxations. Les troisièmes, appelés médecins-pharmaciens, étaient chargés de préparer les onguens et les emplâtres, et de les appliquer dans les cas de tu-

meurs, d'ulcères. Enfin, une quatrième classe peut être ajoutée à ces trois premières ; c'est celle que les latins connaissaient sous le nom de circulateurs, et sous d'autres noms qui répondent à ceux de charlatans et de bateleurs, sorte d'insectes attachée à la médecine dès son origine.

Tandis qu'Erasistrate et Hérophile faisaient naître du changement dans la médecine, en poussant le raisonnement trop loin, Philinus et Sérapion, animés aussi du désir de simplifier cette science, donnaient dans un abus contraire. Pour mettre l'art de guérir à l'abri de toutes les erreurs qui pouvaient s'y glisser par l'abus du raisonnement, ils le rejetèrent tout-à-fait, et soutinrent qu'il falloit se fier sur la seule expérience ; ce qui leur a fait donner le nom d'empiriques.

L'expérience qu'ils invoquaient n'était pas celle qui vient du hasard ou même de quelques tentatives faites sans suite ; mais une expérience imitatoire qui a lieu, lorsqu'ayant vu ce que produisent le hasard, la nature ou une tentative fortuite, on essaie une autre fois si l'on réussira de même, en imitant ce qui a été fait en ces occasions. Voilà, selon eux, en quoi consiste la véritable expérience de l'art. Les résultats de cette expérience étaient ce qu'ils nommaient *observation* ;

la

la narration de cette observation, ou sa rédaction, par écrit, était l'histoire; et cette histoire était le fanal du médecin. Comme l'histoire pouvait manquer pour quelques maladies nouvelles, qu'on chercherait en vain dans le répertoire général, ils suppléaient à ce vide, en prenant pour guide l'histoire de la maladie la plus analogue, et ils appelaient cette opération *substitution d'une chose semblable*. Ainsi, *l'observation*, *l'histoire et la substitution d'une chose semblable*, étaient, selon les empiriques, le trépied de la médecine. Pénétrons plus avant dans leurs principes.

Ces médecins n'avaient pas changé les noms des maladies; mais ils demandaient le plus grand soin dans la rédaction de leurs phénomènes. Fort attentifs à séparer les accidens légers des accidens plus graves, ils distinguaient dans chaque maladie les phénomènes légers et peu liés par eux-mêmes à la nature de la maladie et les phénomènes plus graves attachés par essence à la maladie, c'est-à-dire, qui commençaient, qui augmentaient et qui diminuaient avec elle. Les uns s'appelaient symptômes, et la réunion des autres formait ce qu'ils nommaient le *concours*, et c'est ce concours surtout qu'ils se sont attachés à bien peindre.

D'après ce court exposé, il est aisé de voir que, si les empiriques différaient beaucoup d'Hérophile et de ses sectateurs, ils différaient très-peu des médecins dogmatiques; car, de même que les dogmatiques, tout en vantant le raisonnement, en usaient cependant avec beaucoup de circonspection, et se conduisaient principalement par l'expérience; de même aussi les empiriques qui proscrivaient en apparence tout ce qui n'était pas expérience, ne laissaient pourtant pas que de faire entrer le raisonnement dans leurs combinaisons; et en effet, il étoit impossible d'établir l'observation, l'histoire et la substitution sans raisonner souvent. En un mot, la substitution des empiriques et l'analogie des dogmatiques, étaient la même opération nommée différemment, et les uns et les autres, après être partis de deux points qui semblaient opposés, se réunissaient à-peu-près au même milieu.

Aussi les empiriques comme les dogmatiques, concouraient-ils également pour regarder Hippocrate comme le modèle des bons observateurs.

M. Leclerc, dans sa savante exposition de la médecine ancienne, fait, d'après Celse, une sorte de plaidoyer, dans lequel les empiriques et les dogmatiques plaident tour-à-

tour leurs causes. Le jugement de Celse intervient ensuite; et ce jugement est lui-même examiné et discuté par l'auteur que nous citons. La conséquence de ces longues dissertations, est que les dogmatiques ont quelquefois abusé du raisonnement, mais que les empiriques ont souvent manqué de certaines connaissances fort précieuses pour la pratique de la médecine; que les erreurs des dogmatiques ont été plus fréquentes, et celles des empiriques plus graves; les premiers voulant étendre, les autres voulant restreindre le domaine de la médecine; enfin, qu'il est également nuisible de trop accorder ou de trop refuser au raisonnement. Dans cette exposition, M. Leclerc met toujours, dans la bouche des dogmatiques, l'apologie la plus outrée du raisonnement, et dans celle des empiriques, la proscription la plus absolue de ce même raisonnement. Il charge ainsi ses personnages pour rendre les débats plus vifs, et la question plus intéressante; mais, nous le répétons, la plupart des dogmatiques ne donnaient pas à leurs raisonnemens des conséquences fort étendues, et les empiriques les plus obstinés raisonnaient sur toutes les maladies, et semblables à ce philosophe qui marchait pour prouver que le mouvement n'existait pas, ils faisaient usage du

raisonnement, lors même qu'ils s'efforçaient de l'exclure. La division des dogmatiques et des empiriques nous paraît donc plus apparente que réelle, et ces deux sectes, opposées fortement de nom, l'étaient réellement fort peu sur la partie essentielle de la doctrine, c'est-à-dire, sur la Médecine Clinique.

En effet, parmi les disciples nombreux de Philinus et de Sérapion, plusieurs avaient une pratique on ne peut plus semblable à celle des dogmatiques. Tels étaient Glaucias et Appollonius; mais on reconnait surtout combien cette identité était parfaite, dans les ouvrages d'Héraclide de Tarente, disciple d'Aristote. Sa méthode curative est absolument conforme à celle d'Hippocrate et de Dioclès. La Médecine Clinique lui doit même le développement de plusieurs points fort importans. Il faisait vomir, après avoir saigné, dans l'esquinancie; rien n'est plus méthodique et plus raisonné que ce traitement qu'il prescrivait pour la frénésie; et il s'attachait avec un soin particulier à perfectionner la matière médicale. Enfin, on croit que c'est lui qui substitua le premier l'opium aux autres narcotiques, et qui sut l'employer suivant sa véritable indication.

Jusqu'à Héraclide de Tarente, on n'avait

presque rien ajouté à la pharmacie d'Hippocrate. Théophraste, disciple de Platon et contemporain d'Hérophile, avait, à la vérité, écrit sur les plantes, mais plus en philosophe et en naturaliste qu'en médecin. Cependant les ouvrages de Théophraste sont propres à donner une idée de la pénétration des anciens et de l'attention qu'ils mettaient à observer, car on y trouve la distinction du sexe des plantes, distinction dont Empedocles avait eu l'idée, et qu'on devait ensuite oublier pendant si long-tems.

Telle est l'idée qu'on peut se former de la Médecine Clinique, dans les beaux jours de la Grèce, c'est-à-dire, depuis le commencement du siècle trente-huitième jusqu'à la fin du siècle trente-neuvième. La scène du monde changea alors ; et les Romains, qui étaient parvenus en peu de siècles à envahir l'univers, opérèrent la plus grande révolution dans la destinée des empires et des sciences. Voyons donc qu'elle avait été la médecine de ce peuple fameux pendant ses conquêtes, et ce qu'elle devînt, lorsqu'ils eurent laissé pénétrer à Rome les arts et les sciences des nations qu'ils avaient subjugées.

Formés de l'assemblage de quelques aventuriers errans, les Romains toujours en course ou en guerre, ne connurent, à leur

origine, d'autre loi et d'autre science que celles d'envahir les états de leurs voisins, d'endurcir leurs corps à la fatigue, et de se soumettre à la discipline sévère sans laquelle tous les talens guerriers ne sont rien. Ensuite, déchirés par des guerres intestines, ou harcelés par des ennemis étrangers pendant près de quatre cents ans, ils regardèrent toujours les sciences comme des poisons propres à amolir et à corrompre les ressorts du gouvernement. En joignant à ces considérations la vie simple et exercée des Romains et le silence de presque tous leurs historiens sur les maladies les plus communes, on a débité très-anciennement que les Romains avaient été six cents ans sans connaître la médecine; et les philosophes détracteurs de l'art salutaire, se sont empressés d'étendre et de commenter cette opinion au désavantage de la médecine. Rien n'est cependant moins fondé que ce préjugé.

A la vérité, les Romains ont été fort longtemps sans connaître la médecine, telle qu'elle avait été cultivée en Egypte et chez les Grecs, comme ils ne connoissaient pas davantage la musique, l'architecture, et les autres arts qui ne peuvent exister chez un peuple pauvre et barbare; mais, de même qu'en ignorant les règles et les proportions de l'architecture, ils savaient pourtant élever

des édifices pour leur usage, de même aussi sans avoir idée de la médecine d'Hippocrate, ils devaient avoir une sorte de médecine grossière, proportionnée à leurs lumières et à leur vie simple et frugale.

On en a la preuve, dans l'exemple de toutes les nations anciennes et modernes, chez lesquelles on a trouvé un art de guérir plus ou moins développé, selon le génie des différens peuples. Les livres saints, qui nous retracent les mœurs les plus antiques, nous peignent la médecine comme un art fait pour attirer, sur celui qui l'exerce, l'honneur et les richesses. Chez les Gaulois, la médecine était entre les mains des Druides. En Asie, elle a été et elle est encore entre les mains des Brames, et il serait trop long de rapporter tous les pays éloignés et à demi-barbares, où la médecine est encore entre les mains des prêtres. Chez les Germains, l'exercice de la médecine était réservé aux femmes, et c'était une des causes de la grande considération dont elles jouissaient. Enfin, n'a-t-on pas trouvé dans toutes les parties de l'Amérique des hommes voués par état à la guérison des maladies? Dans les peuplades sauvages et barbares, la médecine y a paru grossière et ridicule, mêlée d'enchantemens et de remedes dangereux. Telle est la médecine des jongleurs au Cana-

da, des Pyaies dans la Guiane. Dans les contrées plus policées, telles que le Pérou et le Mexique, l'art de guérir était bien plus doux, étant dépouillé de toute espèce de superstitions, et soumis à une méthode éclairée. On sait que les médecins de Montezuma guérirent Cortez d'une maladie inflammatoire par un traitement sage et méthodique; et personne n'ignore que les Américains avaient su trouver dans leurs plantes le moyen de guérir les maladies vénériennes.

Si tous les peuples ont possédé et possèdent encore une médecine naturelle, analogue à leur lumière et à leur genre de vie, on doit donc admettre que les Romains n'ont jamais pu être sans médecine. Mais faut-il tant d'efforts, pour en avoir la conviction? Les Romains n'ont-ils pas eu dans tous les tems des plaies à panser, des chûtes à soulager, des fièvres à gouverner, et des maladies épidémiques à prévenir? Sans doute, ces maladies ou ces blessures étaient conduites alors d'une manière rude et peu réglée; sans doute, on y employa d'abord des pratiques, moitié médicinales, moitié religieuses, comme chez tous les peuples nouveaux ou ignorans.

Quand leurs villes furent devenues plus considérables, et leurs armées plus nombreuses, lorsque leurs conquêtes s'étendirent au-delà de

l'Italie, leurs relations avec les peuples voisins devinrent plus fréquentes et plus dangereuses. Ils eurent bientôt besoin de médecins étrangers, et ils en trouvèrent. Avant la seconde guerre punique, dit M. Black, le temple de Janus fut fermé pendant six ans seulement, et Tite-Live observe que cela n'arriva qu'une fois dans l'espace de cinq cents ans. L'étude, la méditation, les belles-lettres ne pouvaient pas s'accorder avec l'éducation militaire des Romains, et la destruction de l'espèce humaine était regardée alors comme le plus haut degré de vertu et de perfection. Mais, quand les conquêtes de ce peuple orgueilleux se furent étendues de tous les côtés, lorsque les richesses de l'Asie, la magnificence de la Grèce et les arts industrieux de la Sicile, eurent été amenés à Rome, la médecine s'y introduisit avec toutes les autres sciences des peuples conquis. Suivant Denis d'Halicarnasse, la peste étant venue à Rome, l'an trois cent-un de sa fondation, et s'étant rendue plus furieuse qu'aucune autre peste qui eut existé de mémoire d'homme, elle emporta presque tous les esclaves et la moitié des citoyens, *les médecins ne suffisant pas alors pour le nombre des malades*. Il y avait donc alors à Rome des médecins, comme il y en avait eu auparavant, et comme il y en eût depuis.

A la vérité, la politique des Romains ne leur permit pas de favoriser assez l'art de guérir, pour qu'il fit chez eux de grands progrès. Les premiers médecins étrangers qui s'établirent en Italie étaient des aventuriers hardis et ignorans, très-peu propres à donner une idée de la science qu'ils voulaient préconiser. Tel était Archagathus, qui parut à Rome l'an 534 de sa fondation. Plus familier dans le traitement des plaies que dans celui des maladies internes, il gagna d'abord la confiance des Romains par la douceur de ses traitemens; mais, changeant tout-à-coup de méthode par l'usage le plus hardi et le plus fréquent du feu et des instrumens tranchans, il révolta ceux qu'il avait flattés d'abord, et on le chassa de Rome.

Cet événement, étranger de toute manière à la médecine, contribua à entretenir les préjugés qui régnaient sur la valeur de cette science. Rome était déjà au plus haut point de sa grandeur, non sans avoir de médecine, mais sans accueillir la vraie médecine. Ces mêmes Romains qui décernaient la couronne civique à celui qui sauvait un citoyen dans un combat, regardaient encore avec une sorte de dédain l'homme qui par sa science pouvait sauver toute une cité dans une maladie épidémique. Les Grecs, irrités de leurs mépris pour les arts les

plus utiles, évitaient toute communication prochaine avec eux, et les appelaient des barbares, comme les mêmes Romains ont appelé les Goths et les Vandales. Les fiers conquérans de l'univers se vengeaient de la supériorité morale des Grecs, par la force de leur puissance qui subjuguait tout, et ils regardaient ce peuple savant comme une troupe d'esclaves dont les bonnes qualités même étaient suspectes. » Il est bon d'étudier, comme en passant, leurs arts et leurs sciences, dit Caton le censeur, en parlant des Grecs ; ils sont assez insolens pour nous appeler barbares, et ils ont juré de tuer tous les barbares par le moyen de la médecine ; encore exigent-ils pour cela un salaire de ceux qu'ils traitent, afin qu'ils se fient à eux et qu'ils puissent les perdre plus facilement. Ainsi, souvenez-vous, mon fils, que je vous ai défendu les médecins. »

La haine des Romains contre les médecins Grecs ne doit pas sans doute se mesurer par le sentiment de Caton, dont l'ame exaltée portait tout à l'extrême, et qui ne pouvait rien voir de bon dans les ennemis de la République. Caton lui-même nous a laissé la preuve de sa passion ; il aimait la médecine et il composa plusieurs livres sur cet art ; mais, au lieu de vouloir écouter les leçons des écoles Grecques, il était assez aveuglé sur cet article,

pour donner la préférence à des remèdes superstitieux et ridicules. Tel est, par exemple, celui qu'il conseille pour guérir les luxations, et qui consiste principalement à prononcer une douzaine de mots barbares, d'une certaine manière, et en faisant des gesticulations autour du malade.

Ces oppositions, quoique peu fondées, devaient retarder beaucoup l'entrée de la médecine grecque dans l'empire Romain. Les médecins qui y étaient attirés alors, plus flattés du profit que de la considération attachée à leur état, n'étaient pas de ces hommes propres à vaincre les obstacles et à faire connaître l'excellence d'un art qu'ils ne savaient pas apprécier. Asclépiades fut le premier qui sut faire goûter aux Romains l'art de guérir; heureux s'il n'eût dû ses succès qu'à son amour pour la Médecine Clinique!

Ce médecin, né en Bythinie et contemporain de Mithridate, arriva à Rome dans le tems des guerres de la république contre cet opiniâtre ennemi de sa puissance. Connaissant le génie des Romains et instruit de l'horreur que leur avait inspiré autrefois Archagathus par sa médecine ou plutôt par sa chirurgie barbare, Asclépiades chercha à gagner leur confiance par des moyens absolument opposés. Pour dissiper la frayeur et la défiance que tout mé-

decin étranger avait fait naître jusqu'à cette heure, il présenta avec adresse un système de médecine attrayant par sa douceur et sa simplicité. Sa théorie agréable et facile pouvait être saisie par tous les esprits, et sa pratique séduisait encore plus, en promettant pour la guérison, agrément, promptitude et sûreté: philosophie flatteuse, simplicité déceptive, promesses fausses, mais imposantes, faites pour frapper dans tous les tems !

Jusqu'à Asclépiades, dit Leclerc, d'après Pline, l'antiquité avait tenu bon ; Hérophile avait eu beau raffiner, ni lui ni ses semblables n'avaient pas été suivis de tout le monde, et l'on voyait encore des restes considérables de l'ancienne médecine, soutenir le crédit qu'elle avait eue dès le commencement. Mais ce nouvel Esculape ayant réduit toutes les connaissances d'un médecin, à la connaissance ou à la recherche des causes des maladies ; la médecine, qui était au commencement un art fixé par l'expérience, ne fut plus qu'une simple conjecture et changea absolument de face.

La théorie d'Asclépiades était toute philosophique. Epicure et Démocrite avaient admis des atômes indivisibles. Asclépiades les admettait divisibles, et il expliquait tout par leurs moyens. Selon lui, tout ce que nous voyons

est composé de petits corps, entre lesquels petits corps ou atômes il y a plusieurs vides ou pores. Mais le corps humain, également composé de petits corps, a aussi des pores qui contiennent d'autres petits corps ou d'autres matières qui passent et repassent par ces mêmes pores qui ont communication ensemble. Or, les maladies proviennent de la disproportion qu'il y a entre les pores et les matières qui doivent sortir ; cette disproportion vient ou des atômes qui s'arrêtent eux-mêmes aux passages qui sont mal disposés, ou de la part des pores qui sont quelquefois trop ouverts.

Ainsi, dédaignant tout ce qu'avait dit Hippocrate sur la nature, sur les facultés, sur les humeurs, rejetant encore plus sa doctrine sur la coction, les crises, les pronostics, il ne voulait voir dans toutes les diverses affections du corps humain que deux choses, le mouvement et la matière. Aussi insultait-il à la sagesse d'Hippocrate, qui avait mis tant de tems à recueillir les observations de ses ancêtres et les siennes, et il appelait ses ouvrages Cliniques des méditations sur la mort.

Toute la pratique d'Asclépiades consistait à animer ou à diminuer le mouvement des petits corps, à dilater ou à resserrer l'ouverture des pores ; les moyens qu'il employait étaient

simples et se réduisaient à la gestation, aux frictions, aux bains, au régime et principalement à l'usage du vin. Il faisait faire un violent exercice dans le commencement des fièvres, et garder une diète rigoureuse ; et il accordait ensuite à ses malades ce qu'ils désiraient. Il frottait les hydropiques, il faisait boire du vin dans les catarres et dans la frénésie ; il donnait au contraire de l'eau froide, et baignait dans la diarrhée. Il avait grande confiance dans le sel qu'il regardait comme un médicament pénétrant, et il l'unissait à l'eau ou au vin, suivant les différentes circonstances.

Cependant, comme tous les novateurs qui l'ont suivi, il était bien éloigné de suivre ces principes à la lettre dans toutes les circonstances, et après s'être servi de son système nouveau, pour attirer à lui les malades, il se rapprochait, en les traitant, de la pratique ancienne.

Il est certain qu'il faisait saigner dans la pleurésie et dans l'esquinancie, qu'il employait des vomitifs et même des purgatifs, et qu'il donnait d'autres médicamens dans les maladies chroniques ; car c'est lui qui a dit le premier ; qu'un médecin est bien chétif qui n'a pas deux ou trois compositions toutes prêtes, et dont il ait fait l'expérience par toutes sortes de maladies.

La doctrine d'Asclépiades avait trop valu à son auteur pour qu'il n'eût pas eu un grand nombre de disciples ; mais parmi ceux qui le suivirent, nul n'a été plus fameux que Thémison. Asclépiades était contemporain de Cicéron, et Thémison vivait pendant les guerres du Triumvirat et sous Auguste.

Moins éloigné de la Médecine Clinique que son maître, Thémison chercha à déguiser ses principes en les colorant d'un vernis d'empirisme.

Il bannit les raisonnemens d'Asclépiades sur les proportions des petits corps et l'ouverture des pores, rejeta la recherche de toutes les causes cachées et s'en tînt seulement à remarquer les causes évidentes. Ainsi, considérant seulement dans les maladies ce qu'elles ont de commun entre elles, il les rapportait à trois classes, au serré, au coulant et au mixte. Il observait de plus qu'il faut diviser les maladies aiguës des maladies chroniques, et qu'il faut se régler sur la manière dont elles vont en croissant ou en diminuant. Cette manière de considérer les maladies est ce qu'il appelait méthode, ou l'art de connaître ce que les maladies ont de commun entre elles, et ce qui est évident en même tems ; et c'est de-là que cette secte a pris le nom de secte méthodique. Thémison, comme on voit, avait d'un

d'un côté des rapports avec les empiriques, il en avait aussi avec les dogmatiques : car il admettait comme eux l'indication avec cette différence, portant qu'il ne la tirait que du genre de la maladie, sans songer, comme les dogmatiques, à la cause et aux circonstances qui s'y rencontrent. Il est question de l'application des sang-sues dans les ouvrages de cet auteur, et il paraît avoir eu plus de connaissance de la Médecine Clinique qu'Asclépiades. Cependant la modération de Thémison ne fut pas imitée par ceux qui le suivirent dans la même secte.

Thessalus, son disciple, embrassa le système méthodique avec l'esprit le plus hardi et le plus déréglé. Tout ce qu'on peut recueillir de ses ouvrages, c'est qu'il faisait consister la médecine en trois points : 1°. l'abstinence de trois jours, par laquelle il commençait le traitement de toutes les maladies ; 2°. le refus absolu de toute espèce de purgatifs ; 3°. une manière fatigante et superstitieuse d'opérer des changemens dans les pores, manière qui consistait dans une longue suite d'exercices, de frictions, de fumigations et de remèdes bisares à prendre dans une certaine période ou cercle, et qui était remplacée par une autre lorsqu'elle ne réussissait pas. On l'appellait pour cela métasynerisie. Mais il

fallait avoir la patience de Job, pour se soumettre à cette méthode fatigante; et il a été finement observé qu'un homme qui pouvait supporter les différentes épreuves de ce cercle méthodique, sans y perdre la santé, avait, de toute probabilité, les dispositions les plus propres à faire un bon soldat.

En ajoutant aux erreurs de cette nouvelle méthode, toutes celles qui découlent de l'envie de dominer et du désir d'en imposer aux hommes, on aura une idée du mal que Thessalus dût faire à l'art de guérir. Il prétendait avoir réduit la médecine en des principes si simples, que dans un livre dédié à Néron, il poussa l'imprudence jusqu'à promettre de l'enseigner en six mois. Tout le mystère consistait à serrer ou à relâcher les solides; et Gilblas est le seul commentaire ou le seul critique qu'il faille recommander sur ce systême. Cependant la conduite de cet ignorant personnage frayait une route aisée au charlatanisme, et bientôt Rome fut pleine d'une foule de médecins qui n'en avaient que le nom.

Voilà donc déjà trois sectes bien caractérisées; la secte dogmatique qui conservait le dépôt de la médecine d'Hippocrate; la secte empirique, plus opposée de nom que de fait à la première; et la secte méthodique opposée à

toutes les deux par ses principes et ses variations.

A-peu-près à cette même époque on place la naissance d'une nouvelle secte, de la secte pneumatique.

Athénée, médecin de Cilicie, en fut le fondateur, en admettant un nouveau principe, qu'il appelait esprit, auquel il faisait jouer le plus grand rôle dans l'économie animale; idée dont on trouve l'origine dans le livre de Flatibus, et qui a été ensuite si fort renouvelée par Vanhelmont et par les physiciens de nos jours. Mais si la considération de ce principe aérien influait sur la théorie d'Athénée, il ne paraît pas qu'elle opérât beaucoup sur la pratique, à juger de la Médecine Clinique d'Athénée que nous ne connaissons pas par celle d'Hérodote, d'Archigenes et d'Arétée, qu'on regarde comme ses disciples. On doit regarder Athénée, bien moins comme le chef d'une secte nouvelle, que comme un zélé partisan de la médecine d'Hippocrate. Et en effet, tandis que la secte méthodique devenait de jour en jour plus funeste à la médecine, la Médecine Clinique s'entretenait auprès des disciples d'Athénée, comme chez les vrais dogmatiques. On en voit sur-tout la preuve dans les ouvrages d'Arétée, de Cappadoce, qui ont été faits d'après ceux d'Athénée.

Ces médecins judicieux étaient si bien nés pour être de véritables observateurs, qu'ils oublièrent les erreurs de la théorie pour s'en tenir à la médecine expérimentale, à la vraie Médecine Clinique. Leur esprit était si juste, qu'il n'avait pu se forcer à embrasser d'une manière déterminée les opinions d'une secte particulière. Sans être trop attentifs à la recherche des causes, ni trop adonnés au raisonnement, comme certains dogmatiques; sans rejeter les lumières que la comparaison des objets et leur enchaînement peuvent répandre, comme faisaient certains empiriques; enfin, sans prescrire une marche illusoire, comme les méthodistes, ils avaient su choisir ce que ces sectes présentent de louable, et la nature avait été presque toujours leur guide. Le style d'Arétée est concis et serré, quelquefois vif et tranchant; d'autres fois plus étendu, mais avec agrément; enfin, il paraît avoir voulu imiter dans sa manière d'écrire, Hippocrate, dont il avait lu les ouvrages.

Arétée présente l'histoire toute simple des maladies et de leur guérison, et il décrit plutôt ce qui arrivait à ses malades que ce qu'il pensait de la cause de leurs maux: il commence chaque chapitre par une petite description anatomique. Sa manière de pratiquer approchait beaucoup de celle des anciens méde-

cins ; on doit sur-tout faire attention à ses principes sur la saignée. Il voulait qu'on saignât beaucoup dans la fièvre ardente, dans l'esquinancie ; il laissait couler le sang goutte à goutte, jusqu'à ce qu'on tombât en défaillance. Dans l'apoplexie, il craint les trop grandes saignées, parce qu'elles ne soulagent pas assez ; cependant, il croit qu'il vaut mieux tirer moins de sang, et y revenir plus souvent. Dans les vomissemens de sang, il ordonnait des saignées petites ; il admettait des saignées dans les différentes parties du corps. Il faisait usage de toutes les espèces de purgatifs, et même des lavemens âcres. L'ellébore blanc et l'hiera-picra sont les remèdes purgatifs dont il usait le plus familièrement dans plusieurs maladies chroniques. Il est un des premiers qui ait fait servir la poudre de cantharides à l'usage des vésicatoires : car Archigenes avait déjà employé un cataplasme de même nature. Il recommandait l'application du trépan, dans certains cas d'épilepsie où les vésicatoires ne réussissaient pas.

Il a parlé d'un mal de gorge gangreneux, particulièrement funeste aux enfans, d'une affection mélancolique ou sorte de folie propre aux fanatiques, qui se déchirent en l'honneur de leurs divinités. Parmi ses remèdes, les uns sont puissans, bien choisis ; les autres

moins actifs, mais très-multipliés, pour seconder les premiers, ce sont des applications ou des fomentations extérieures. Enfin, avec la sagesse d'Hippocrate, cet auteur a plus d'ordre et de clarté, et ses ouvrages sont d'autant plus des meilleurs de l'antiquité sur la Médecine Clinique, qu'il ne parle que de ce qu'il a vu et expérimenté.

Arétée n'avait pas été le seul qui eut refusé d'embrasser un système absolu depuis le commencement de l'anarchie, excitée par Asclépiades ; plusieurs médecins avaient eu la sagesse de sentir que les partis extrêmes allaient à l'erreur, tandis qu'ils laissaient la vérité au milieu d'eux. Ils choisirent donc ce qui leur paraissait le plus généralement adopté et le plus conforme à l'expérience dans les sectes précédentes, et ils furent appelés, à cause de cela, épysynthétiques ou éclectiques. Ainsi, portant l'étendard de la paix au milieu de plusieurs sectes rivales, ils ont recherché la vérité et combattu pour elle, ce qui n'est pas former une secte nouvelle. Et l'on doit ranger dans la classe de ces médecins, fidèles sectateurs de la Médecine Clinique, non-seulement ceux qui se déclaraient neutres, mais encore ceux qui n'étaient engagés à une secte que pour la forme, et qui auprès des malades n'avaient d'autre guide

que l'observation de la nature, à la manière d'Hippocrate. Tel fut, peu de tems après Arétée, Soranus, autre médecin Grec, et qui fut, ainsi que le premier, imité et copié par les médecins latins. Cependant, il y avait assez de division pour causer bien du trouble, et le peu d'attention que les Romains portaient à l'art salutaire, augmentait encore la confusion. Depuis que la médecine avait été introduite à Rome par Asclépiades, on avait vu bien des Romains étudier la médecine; ils apprenaient le Grec pour mieux copier leurs maîtres; mais aucun ne s'était distingué par des ouvrages qui témoignassent leur amour pour la science, et la plupart n'étaient que de vils disciples de Thessalus. Et comment auraient-ils pû avoir assez de courage pour travailler à s'instruire sous un gouvernement semblable à celui où ils vivaient? Après la mort d'Auguste, Rome devient un théâtre d'horreur, et toute la faveur était pour les ames lâches et basses, qui flattaient les vices des grands.

Ainsi tout entiers à leur fortune, et de plus en plus corrompus sous le joug des tyrans qui dominèrent l'univers, les médecins Romains n'avaient d'autre émulation que de faire leur cour aux grands, et les premières places n'étaient données qu'à l'intrigue. On en dis-

tingue pourtant quelques-uns, dont le nom est digne de passer à la postérité par leur mérite et par leurs mœurs. Tel est Quintus, dont la science et la probité avaient ravi l'amitié de Cicéron; tel est Musa, ce médecin qui parvînt à une si grande faveur, pour avoir guéri Auguste d'un mal d'estomac, par l'usage des bains froids, mais qui paraissait digne de sa fortune, puisqu'il acquît l'estime de Virgile et d'Horace.

Si les médecins d'alors écrivaient peu, ils cherchaient à se faire valoir d'une autre manière, et se faisaient suivre d'un grand nombre de disciples. Nous voyons, par une épigramme de Martial, qu'un certain Symmachus se faisait accompagner chez ses malades par une centaine de disciples; pompe ridicule et qui ne pouvait guères servir que l'ostentation du maître. Cette fausse gloire des médecins se faisait encore voir par la classe nombreuse des ministres subordonnés à leur pouvoir.

Nous avons déjà dit, en parlant d'Erasistrate, que la médecine en Grèce se partagea en trois parties; les diététiques, les chirurgiens, les pharmaciens, sans compter les circulateurs. Arrivés à Rome, dans un tems où le luxe et le faste étaient poussés au dernier période, les médecins Grecs empruntèrent l'orgueil de

ceux avec qui ils vivaient, et les disciples qu'ils firent parmi les Romains, renchérirent encore sur leurs prétentions. Bientôt les différentes opérations de chirurgie furent confiées à différens esclaves. La vente des drogues, leur préparation, la composition des emplâtres, leurs applications, formèrent autant de classes séparées. L'usage des parfums, celui des onguens, le service des bains, les frictions, le soin de la tête, des pieds, des ongles, tout cela ne s'exécutait pas par la même main, et une foule de serviteurs subalternes se partageait ces diverses fonctions. On distingue parmi ces fonctions celles de certaines femmes ou de certains esclaves plus adroits, exercés à frotter molement les articulations, à les tirer pour les étendre, et à les pétrir sous leurs doigts avec tant de molesse, qu'ils faisaient éprouver des sensations délicieuses. Ces recherches voluptueuses, qui se retrouvent encore dans les bains asiatiques, avaient été enseignés aux Romains par les Orientaux. D'abord, toutes ces pratiques de santé et de plaisir s'exerçaient dans le même lieu nommé Gymnase. Mais bientôt on donna ce nom à des palais consacrés aux exercices du corps. Hérodicus, Chrysippe, Asclépiades, avaient, comme nous l'avons vu, fait un grand cas de la Médecine Gymnastique, et ils avaient même abusé de ce

moyen utile, en l'appliquant dans tous les tems, et dans toutes les circonstances.

Thessalus et ses disciples les recommandèrent encore avec plus de force. On éleva de tous côtés des Gymnases particuliers, et ils étaient si multipliés, dit Varron, que chacun avait le sien. La lutte, le pugilat, le disque, la course, étaient les exercices les plus fréquens. Cependant, les esclaves employés à ces différentes fonctions, étaient devenus nécessaires à un peuple délicat et corrompu, et ils cherchaient à cacher leur bassesse sous un nom honorable. Ils se décoraient tous du titre de médecins, et joignaient à ces prétentions fastueuses des résultats plus utiles; ils faisaient quelquefois des fortunes immenses. Si l'on en pouvait douter, on en serait convaincu, en se rappelant qu'on a rencontré des monumens superbes qui avaient été élevés à des médecins unguentaires, à des médecins baigneurs, et à d'autres ministres inférieurs de l'art de guérir.

Tel était l'état de la médecine, à Rome, et dans presque tout l'Empire Romain, vers la fin du siècle quarantième, ou du premier siècle de l'Ere Chrétienne, lorsque parut Celse.

Sans examiner ici si les ouvrages que nous possédons sous le nom de Celse, sont ceux

d'un médecin inconnu, rédigé par Celse, le grammairien; ou si réellement ils appartenaient à un médecin nommé Celse, nous pourrions nous contenter de dire qu'ils sont pour nous un monument précieux à mille égards; mais les recherches savantes et exactes de Goulin nous prouvent que Celse était médecin. Quintilien l'a désigné sous le nom *Celse, médecin, homme d'un génie perçant*; et d'ailleurs ses ouvrages décident cette question aux yeux de tous ceux qui sont initiés dans l'étude de la médecine. Le style qui pare les ouvrages de cet auteur estimable, la méthode qui y règne, les monumens antiques qu'on y rencontre, les rendent recommandables aux yeux de tous les littérateurs; mais c'est une mine féconde et agréable pour l'homme voué par goût comme par devoir à l'art de guérir. Un seul volume renferme beaucoup de richesses, dont voici l'échantillon. La moitié de ce volume, ou les quatre premiers livres, sont consacrés proprement à la médecine ou aux maladies internes. On y trouve des recherches importantes sur la médecine ancienne, une exposition très-précise et très-bien ordonnée des maladies internes, et un traité fort étendu de la diète ou du régime de vivre, dans lequel il est question non-seulement des différens genres de nourriture, mais des différens exerci-

ces qui peuvent contribuer à entretenir ou à rétablir la santé. La seconde partie du volume ou les quatre derniers livres sont consacrés aux maladies externes. Le cinquième et le sixième présentent, dans un fort grand détail, la nomenclature et la composition des remèdes qu'on appliquait extérieurement, sous une infinité de formes différentes. Le septième et le huitième, spécialement consacrés à décrire les maladies qui exigent l'opération de la main, et à diriger cette opération, contiennent non-seulement ce que les autres anciens connaissaient; mais on y découvre encore la plupart des découvertes modernes destinées à rester ensévelies avec cet excellent auteur dans les siècles suivans.

Dans la partie médicale, Celse, après avoir offert le tableau de la médecine ancienne et des sectes nouvelles qui régnaient de son tems, emprunte de chacune d'elles ce qu'il croit le plus conforme à la vérité. Décidé en apparence pour la secte méthodique qu'il loue fréquemment, on voit pourtant, en l'étudiant avec attention, qu'ainsi que plusieurs de ses contemporains, il était plutôt sectateur de la secte éclectique, secte sage qui cherchait la vérité, et qui ne différait pour ainsi dire que de nom de la secte Clinique. La médecine doit être rationnelle, dit Celse, déduite de causes évidentes, en rejetant tout ce qui est obscur,

non aux yeux de l'artiste, mais aux yeux de l'art. Mais, pour savoir jusqu'à quel point cet auteur fameux a favorisé la médecine, examinons sa doctrine avec un peu de détail, et voyons en quoi il se rapprochait et en quoi il s'éloignait d'Hippocrate.

Il y a deux choses à considérer dans les fièvres : la conduite générale que cet auteur prescrit dans toutes les maladies aiguës, et le traitement particulier à chaque espèce de fièvre. Pour le premier article, on trouve que Celse diffère d'Hippocrate, sur la manière d'user de la saignée, d'employer les purgatifs, et de régler le régime. Il n'est pas nouveau, dit-il, de saigner dans les maladies ; mais il est nouveau de saigner dans toutes les maladies et dans tous les âges ; car Hippocrate avait particulièrement interdit la saignée à la vieillesse et à l'enfance. Celse recommande des purgatifs plus doux que ceux des anciens, et veut qu'on en use avec la plus grande circonspection ; enfin, d'après les idées des méthodistes, il commençait le traitement des maladies fébriles par une diète absolue, pour désigner le traitement qui convient à chaque espèce de fièvre ; il les distingue en plusieurs genres. Dans la fièvre pestilentielle, il saignait, lorsqu'elle était vive ; il faisait vomir, quand elle était plus faible ou sur son déclin. Pour les

enfans, il préférait les ventouses à la saignée; il conseillait les lavemens, les bouillons d'orge. Il est même des circonstances où il baignait, soit les enfans, soit les adultes. Dans la fièvre ardente, il saignait, rafraîchissait à l'extérieur, faisait vomir quand il y avait pituite, et prescrivait des onctions répétées; ensuite, dans le fort de la maladie, après avoir fait souffrir la soif, il donnait largement l'eau froide, ce qui faisait souvent vomir, après quoi il faisait couvrir les malades pour exciter la sueur, et amener le sommeil. Une attention générale et qu'il recommande fort dans toutes ces fièvres, c'est de bien veiller à la nourriture. On pêche également, dit-il, en la donnant trop tôt, ou trop tard, trop faible, ou trop forte. Mais il a trop suivi sur cet article la doctrine d'Asclépiades; car il veut commencer le traitement par l'abstinence de trois jours; il interdit toute boisson dans la force de la fièvre, et propose ensuite une nourriture trop forte et trop substantielle, qu'il fait placer sur la fin de l'accès. Il traitait les fièvres intermittentes par l'abstinence, les vomitifs, les frictions, les onctions, les bains, le vin. Dans la plus rebelle de ces fièvres, la fièvre-quarte, il conseille d'abord de se conduire à-peu-près comme dans les autres fièvres intermittentes. Ensuite, dit-il, si la mala-

die ne se guérit pas, on reprendra de la nourriture, on ne se baignera plus, on s'en tiendra aux frictions, aux onctions, et on s'attachera à faire de violens exercices, sur-tout à l'heure des accès. Enfin, si cette marche ne réussit pas, on prendra, avant l'accès, des remèdes qui produisent un grand mouvement dans le corps, tels que deux verres de vinaigre, un verre de moutarde ou un breuvage fait avec du poivre, du castoréum, de la myrthe, du laserpitium.

Dans cette manière de gouverner les fièvres, Celse paraît avoir donné des règles du régime, qu'il serait dangereux de suivre à la lettre. En même-tems il est aisé de voir que la grande confiance qu'il mettait dans sa manière d'ordonner les bouillons et la nourriture, les onctions et les frictions, l'a empêché de goûter la doctrine de la coction, si bien présentée par l'école de Cos. Aussi blâme-t-il ouvertement tout ce qu'Hippocrate a dit sur les crises et les jours critiques ; mais nonobstant cette opposition, nous trouvons encore une sorte d'analogie entre la manière dont Celse et le père de la médecine guérissaient les fièvres. D'abord, le médecin Romain, comme le médecin Grec, s'attachait bien moins au pouls qu'à la chaleur, à la figure, au site, à la voix, à la respiration, pour juger de l'exis-

tence de la fièvre et de son intensité. L'un et l'autre font consister la plus grande partie de la cure des fièvres dans le régime ; et si Celse paraît différent d'Hippocrate en ce point, par quelques-uns de ses préceptes, il s'en rapproche par d'autres ; car, tantôt il fait des exceptions, selon les différences des pays, des âges, du tempérament ; tantôt il convient qu'il faut se régler sur la force de la fièvre, et recommande la tisanne d'orge comme la meilleure nourriture.

Celse a plus étendu l'usage de la saignée qu'Hippocrate ; mais il suit ses préceptes dans son application, puisqu'il n'en fait usage qu'en consultant la véhémence de la fièvre et l'état des forces. Les vomitifs étaient employés par l'un et par l'autre dans les mêmes indications. Celse dit qu'il fallait éviter que le ventre fut serré ou trop relâché, sorte d'expression tenant à la secte des méthodistes ; mais Hippocrate voulait de même que le ventre fut seulement tenu libre dans le cours de la fièvre pour ne purger qu'à la fin. Celse et Hippocrate ont une égale confiance dans l'eau miélée, et dans le vin, qu'ils prescrivent tour-à-tour, pour relâcher ou pour fortifier. A la vérité, Celse ne reconnaissait pas les crises ni la coction ; mais instruit par l'expérience, il ne donne aucun médicament à l'interieur propre à la troubler.

bler. Les secours extérieurs, quelquefois dangereux, en imprimant un mouvement trop vif, ou un changement trop subit, apportaient souvent du rafraîchissement et de la souplesse. Hippocrate les avait recommandés en plusieurs occasions, ainsi que l'eau froide, dont Celse faisait grand cas. Il y a donc plus d'analogie qu'on ne le croirait d'abord entre la manière dont ces deux auteurs ont traité les fièvres aiguës : mais cela ne nous empêche pas de convenir que Celse était bien inférieur au père de la médecine sur cet article.

A l'article des fièvres lentes, Celse présente une idée fort singulière, dont on a fait depuis usage dans plus d'un cas. Il faut, dit-il, n'employer ni médicament, ni règle particulière pour la nourriture; mais travailler à faire changer la maladie d'espèce, c'est-à-dire, à la rendre plus vive et analogue aux fièvres aiguës. On parvient à ce but, en lavant le corps avec l'eau froide, l'huile et le sel; ce qui cause des frissons, qui sont le commencement d'un nouveau mouvement, parce qu'ils sont suivis d'une chaleur plus grande qui se termine enfin par un relâche. Cette méthode n'est pas nouvelle, ajoute notre auteur, elle est due à Petrou; mais toute grossière qu'elle paraisse, elle n'a pas laissé que de tirer des malades abandonnés par les meilleurs dis-

ciples d'Hippocrate, et c'est ce qui lui fait dire : *Ferè quos ratio non restituit, temeritas adjuvat.*

Dans les maladies inflammatoires, Celse marche de plus près sur les traces d'Hippocrate. Lorsqu'il y a une inflammation seulement locale, il n'ordonne pas d'eau froide, comme dans la fièvre. Dans la peripneumonie, il saignait, appliquait les ventouses, fomentait, scarifiait l'endroit douloureux, ou bien il y appliquait un emplâtre d'œil qui faisait l'effet d'un vésicatoire. Dans l'esquinancie, après avoir placé les saignées du bras, il tirait du sang de la langue, et scarifiait la luette et les amigdales ; il faisait gargariser et fomenter intérieurement, et appliquait au-dehors ou de l'huile chaude ou un sachet de sel. Dans le cholera-morbus, il faisait boire une grande quantité d'eau chaude ; et quand la crudité de l'estomac était déchargée, il donnait du vin pour restaurer les forces. Si la maladie était rebelle avec évanouissement et contraction des extrémités, il appliquait la moutarde à l'estomac, et faisait des fomentations chaudes aux extrémités. Il parle avec beaucoup de justesse des maladies du foie et des intestins, de la jaunisse, des hémorroïdes et de la dissenterie. Il attaquait la frénésie par la saignée, les fomentations, les

douches et les calmans ; et il recommande, comme moyen auxiliaire, une diète faible et modique. Il y ajoute encore les soins d'un directeur adroit, qui imprime de la crainte au malade, et qui puisse faire taire ses passions par des menaces et par des corrections. La folie mélancolique est traitée aussi sagement. Il prescrit d'abord la saignée, ensuite un vomitif et purgatif tel que l'ellébore blanc et noir ; les bains, les douches, les onctions, les calmans artificiels, les cautères, sont les autres moyens physiques, qui peuvent devenir efficaces dans cette maladie ; mais il est encore des secours moraux, auxquels on a recours avec avantage ; la distraction, les voyages sont toujours convenables, et quelquefois il est utile d'imprimer une frayeur soudaine. Enfin, cette triste et effrayante folie, qui succède à la morsure des animaux enragés ; l'hydrophobie qui est désignée dans les auteurs les plus anciens, se trouve décrite dans Celse, et les remèdes qu'il conseille sont la cautérisation de la plaie avec le fer rouge, les bains d'eau chaude, et l'immersion dans la mer.

Les maladies chroniques sont exposées avec la même justesse et la même précision. La phthisie pulmonaire est combattue d'abord par le régime et par la tempérance. Il conseille

les loks de miel et de beure pour adoucir la toux ; les sucs de plantain et de marrube, ou de l'huile de térébenthine avec du miel ; dans le second degré, il recommande les frictions, l'exercice à pied, en voiture et sur mer, des cautérisations avec le fer chaud au côté de la poitrine : enfin, pour dernière ressource, le voyage d'Alexandrie par mer. Les mêmes conseils, à-peu-près, sont donnés pour l'asthme : quelquefois la saignée y est requise vers le commencement ; mais il recommande particulièrement une tisanne faite avec l'hyssope et le miel, et de prendre de tems en tems des substances stimulantes, telles que l'ail, pour pousser aux urines. L'épilepsie est est bien décrite. Il prescrit la saignée le jour de l'accès, des bains avec l'huile et le vinaigre sur la tête rasée, des douches sur la même partie, des scarifications ou un cautère à la nuque, des purgatifs avec l'ellébore de tems en tems. Il faut en même-tems éviter le froid, le chaud, le vin et les passions, particulièrement celle de l'amour. Dans les léthargies et dans les maux de tête obstinés, il avait recours aux mêmes remèdes.

Dans toutes ces parties, nous retrouvons les principes Cliniques d'Hippocrate, quelques fois développés et enrichis, mais n'ayant souvent d'autre avantage que d'être

présentés avec plus de méthode. Il est une autre partie, dans laquelle Celse est vraiment le premier et le plusexcellent auteur de l'antiquité: c'est la chirurgie. Nous avons dit qu'on y trouvait non-seulement toutes les connaissances des anciens sur cette belle branche de l'art de guérir, mais qu'on y voyait encore très-distinctement le germe de presque toutes les découvertes modernes en cette partie. Un coup-d'œil rapide sur la chirurgie de Celse va nous le prouver.

Dans les inflammations qui surviennent après les plaies, Celse prescrit la saignée; il la recommande encore plus vivement, lorsqu'il y a hémorrhagie: si cette hémorrhagie ne cède pas aux saignées, il ordonne l'application d'une éponge trempée dans le vinaigre et la compression. Il savait combien la dilatation des plaies est nécessaire pour nettoyer leur fonds, et n'oublie jamais d'insister sur cette précaution. Les fractures y sont traitées dans le plus grand détail. La fracture du crâne n'est pas la seule cause, dit-il, qui exige le trépan; il y a des lésions du cerveau sans fracture, qui nécessitent cette opération. La manière d'inciser les tégumens, d'appliquer l'instrument perforatif, est expliquée avec la plus grande clarté; la fracture des côtes exige la saignée, le silence et la tranquillité. Les

fractures des extrémités sont simples ou composées. Par fractures composées, Celse entend non-seulement les fractures avec plaies, mais les fractures près l'article. L'extension, les bandages, les éclisses, différens appareils pour contenir en situation le bras ou la jambe fracturée, sont exposés avec autant de simplicité que de précision. Il admettait pour les luxations la même pratique qu'Hippocrate. Il n'est pas à beaucoup près aussi abondant et aussi instructif sur l'amputation des membres; parce que ces sortes d'opérations étaient rares de son tems. Mais cependant nous y retrouvons un procédé renouvellé dans ce siècle; procédé qui consiste à retirer les chairs pour couvrir l'os. Il connaissait le charbon, et s'opposait à sa propagation rapide et dangereuse en cautérisant la partie gangrenée. Les maladies des yeux y sont décrites jusqu'aux détails les plus minutieux. Il lie le staphilôme; il parle fort au long de la trichiaise; il regardait l'égilops comme mortel, arrachait le drapeau comme on le fait aujourd'hui; mais, ce qu'on a longtems oublié après lui, il connaissait la nature de la cataracte, savait juger de sa maturité et la levait alors en déprimant le crystallin au fonds de l'orbite. En traitant des hernies, il décrit une manière de diminuer l'étendue de la peau qui répond à l'anneau, et de fermer

ainsi son entrée par une cicatrice artificielle. Il faisait la ponction dans l'hydropisie avec beaucoup d'exactitude, et connaissait toutes les précautions qu'il faut prendre à cet égard. Il employait deux aiguilles pour la gastroraphie; il coupait l'épiploon lorsqu'il était corrompu, et remettait la partie saine dans l'abdomen, sans employer de ligature, comme on a appris à le faire de nos jours.

Il s'est fort étendu sur la variété des hernies; il distingue les différentes espèces d'hydrocèles, et il propose une opération hardie pour les guérir radicalement. Les signes de la pierre, la manière de sonder, celle de tirer la pierre, sont des matériaux qui excitent la curiosité de tous les connaisseurs. Il opère les femmes en coupant entre le canal de l'urètre et l'os pubis, et attend une hémorrhagie. Quant aux hommes, la description de sa méthode est la source où le célèbre Rau disait avoir pris sa manière si heureuse de tailler; et certainement, dit M. Dehaller, de même que Rau, Celse coupe les tégumens par une incision semi-lunaire, dont les cornes tournées du côté de l'os des isles se prolongent jusqu'au cou de la vessie; ensuite, plongeant sous la peau par cette partie où l'ouverture inférieure est la plus étroite, il ouvre le cou de la vessie par une incision transversale, de façon que l'ouverture soit plus

grande que la pierre : car il vaut mieux, dit-il, couper que déchirer. Il enseigne à traiter les fistules par le caustique, à les ouvrir jusqu'au fonds par l'instrument, en coupant sur le conducteur; enfin, à les guérir par la ligature, lorsqu'elles sont plus légères. Pour cette opération, il employait du fil de lin, et la découverte des modernes consiste à y avoir substitué le plomb. Il n'ignorait pas non plus l'avantage des ligatures dans une grande hémorrhagie; et après avoir lié le vaisseau au-dessus et au-dessous, il coupait la portion du vaisseau intermédiaire. Il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à la ligature dans les amputations. Il n'était pas pour l'extirpation du cancer, parce qu'il ne regardait pas cette opération comme une cure radicale. Il est le premier qui ait parlé des écrouelles, qui renaissent sous leurs cicatrices. Il extirpait beaucoup plus volontiers les tumeurs enkistées, qu'il enlevait comme des noyaux; et il connaissait la manière différente et variée dont ces tumeurs sont composées. Dans la gangrène, il ordonne de couper entre le vif et le mort, quoiqu'il craigne l'hémorrhagie. Enfin, tout aussi exercé dans le traitement des os caries, il cherche à en procurer l'exfoliation, non-seulement en brûlant et en rapant, mais en perçant l'os malade par des trous multipliés;

méthode qui devait faire tant d'honneur à Belhoste quinze siècles après. C'est à tous ces titres que Celse a reçu et a mérité le nom d'Hippocrate latin.

Vers le tems de Celse, vivait un autre médecin méthodiste de nom, mais vraiment choisisseur au milieu des différentes sectes, et digne de figurer parmi les dépositaires de la Médecine Clinique ; c'est Cœlius Aurelianus.

Ce médecin, né en Afrique, et dont on ignore le véritable séjour, n'est, comme il a la modestie d'en convenir lui-même, que le copiste de Soranus, médecin élevé dans l'école d'Alexandrie, mais qui avait pratiqué la médecine à Rome sous le règne de Trajan et d'Adrien. Les ouvrages de Cœlius Aurelianus, sous le voile de médecine méthodique, sont souvent très-rapprochés de la Médecine Hippocratique. A la vérité, il faisait observer la diète de trois jours, et faisait passer les malades par ce cercle superstitieux de remèdes dont nous avons parlé : mais, d'un autre côté, il a donné le tableau le plus précis des maladies longues et courtes, ce qui renferme presque toutes les maladies internes. Suivant les méthodistes, Cœlius évite de définir les maladies ; mais il substitue des descriptions aux définitions, et c'est en cette partie un des

auteurs anciens les plus lumineux. Il range les maladies aiguës et les maladies chroniques sous trois classes ; l'une qu'il rapporte au genre serré, l'autre au genre lâche, et la troisième au mixte. Il évitait la multiplicité des remèdes, et préférait les plus simples aux plus composés. Il regardait la saignée comme le plus grand relâchant, mais il n'admettait guères les purgatifs que dans l'hydropisie. Il prescrivait dans cette même maladie la scille dans du vin pour pousser aux urines, des étuves, des aromatiques chauds, et la ponction dans laquelle il a senti la nécessité de soutenir l'abdomen par un bandage approprié. Dans l'apoplexie, il faisait usage des saignées, des lavemens purgatifs, des scarifications, des douches; il essayait de donner du mouvement aux membres paralytiques par des frictions, des vésicatoires, des eaux minérales chaudes, ou des bains de mer. Il rejetait les spécifiques et les narcotiques, suivant les principes des méthodistes, mais il faisait l'usage le plus heureux des bains, de l'eau, de l'air, et de tous les moyens accessoires ou auxiliaires que cette secte revendiquait; il y mettait même quelquefois de la pompe et de l'ostentation, en faisant répandre dans l'appartement des malades des branches d'arbres fraîchement cueillies, qu'il faisait arroser avec soin; ma-

nière à-peu-près indifférente pour le malade, mais excellente pour le médecin à qui elle donne un air de singularité qui le fait rechercher. Du reste, il traitait les maladies aiguës et chroniques à-peu-près comme Celse. On trouve dans Cœlius la description des vers ronds et ascarides : mais ce qui est le plus digne d'être remarqué, c'est le tableau des causes, des symptômes et des effets de la goutte. Les relâchans, les tempérans à l'extérieur et à l'intérieur, les bains et les sinapismes à l'extérieur y sont fort loués, suivant les différentes circonstances : mais il s'attachait moins à en guérir le paroxisme, qu'à en prévenir le retour, par la sagesse, la sobriété, et l'exercice. La goutte, dit-il, est plus fréquente chez les hommes que chez les femmes ; elle vient dans l'âge adulte ; elle est héréditaire, et reconnaît souvent pour première cause l'ivrognerie et l'indolence.

Depuis Celse jusqu'à Galien, on voit encore beaucoup de médecins dont les noms ont surnagé, mais qui sont bien éloignés pour la plupart d'être aussi distingués que les précédens. Tel fut Stribonius Largus, qui a écrit un recueil de médicamens externes pour la plupart ; et Philinus, qui vantait un remède infaillible pour guérir une dartre affreuse et rebelle, qui fit alors beaucoup de ravages. Cette

dartre, qui avait son siége au menton, se déclara chez tous les gens distingués de la cour de l'empereur Claude, remède qu'indiquèrent les médecins d'Egypte, familiarisés avec cette maladie plus commune dans leurs climats que dans tout le reste de l'univers. Cette dartre avait inspiré tant de frayeur, qu'un sénateur paya deux cent mille sesterces pour être guéri. Ainsi, tandis que la médecine devenait de jour en jour plus pauvre, la fortune des médecins adroits devenait plus considérable.

Aleon, médecin des plaies, devint excessivement riche sous le règne de Néron. Crinas, médecin de Marseille, le premier des Romains qui étudia le cours des astres, gagna des sommes immenses à faire des éphémérides : mais il parut digne de cette grande fortune par l'usage qu'il en fit, en dépensant un million pour l'embellissement de sa patrie, et en lui en léguant un autre pour rebâtir ses murailles.

Charmis, médecin ignorant, qui vivait sous Néron, ne fut pas moins heureux, quoique bien moins délicat dans le choix des moyens. Il en avait deux principaux : le premier était de dire beaucoup de mal de tous ses confrères; le second d'ordonner des bains froids pour toutes les maladies.

On courut à Charmis, et les bains froids devinrent à la mode, de manière, dit Pline,

qu'il y avait des vieillards consulaires qui faisaient gloire d'être vus tous roides au sortir de l'eau.

Attirés par des faveurs aussi étonnantes, une foule d'autres médecins cherchait à fixer l'attention publique, en vantant avec effronterie des mixtures nouvelles auxquelles ils donnaient des noms pompeux. L'art des poisons, devenu si commun sous les règnes de Tibère et de Néron, ne servait pas peu à préconiser ces préparations, qui, parmi mille qualités, avaient la propriété d'être considérés comme des antidotes puissans. Nous avons encore un monument de l'esprit qui régnait alors, dans cet électuaire fameux que nous nommons thériaque. Andromaque, son auteur, en consacra la composition dans des vers élégiaques, qu'il dédia à Néron, dont il devint le premier médecin.

La pharmacie chimique se moque de ces préparations qu'elle appelle monstrueuses ; mais la pharmacie galénique, c'est-à-dire celle qui s'attache plus aux effets qu'aux causes, en porte un autre jugement sans croire à la nécessité absolue de tel ou tel ingrédien dans la thériaque ; elle observe que le mélange qui résulte de leur union a des qualités certaines, que les sens savent remarquer, sans qu'on puisse en donner la raison. Un fameux

chimiste, apothicaire de Paris, distinguait à l'odorat la thériaque où il manquait une ou deux drogues, et les médecins-praticiens ont observé qu'ils ne trouvaient pas dans la thériaque réformée les mêmes effets que dans la thériaque d'Andromaque.

Ce médecin est le premier qu'on voie décoré du nom d'Archiatre ou de prince des médecins. Et comme les médecins les plus célèbres qui l'ont suivi depuis n'ont point pris de pareils titres, qu'ils n'en ont point parlé ou qu'ils en ont parlé sans aucune explication de ce mot, cela a donné lieu à de grandes disputes entre les savans, pour savoir si ce nom a été donné à Andromaque comme une épithète qui signifie grand médecin, ou comme le titre d'une dignité dont il était revêtu; c'est-à-dire, si la dignité d'Archiatre, accordée depuis par les empereurs aux médecins de leurs personnes et de leurs palais subsistait déjà, ou si elle n'a été établie que dans le Bas-Empire. Pour nous borner à recueillir ce qui tient à la Médecine Clinique, nous remarquerons seulement qu'on peut conclure de ces disputes savantes que dans le troisième siècle de l'ère Chrétienne, il a existé à Rome et à Constantinople, et peut-être aussi dans d'autres villes deux sortes d'Archiatres; les uns attachés à la personne des empereurs et nom-

més Archiatres du palais, et les autres constitués par les empereurs pour visiter les pauvres des différens quartiers de la ville et connus sous le nom d'Archiatres publics. Ces Archiatres avaient un endroit du palais pour s'assembler, pour juger ceux qui voulaient être admis dans leur collège. Enfin, par la suite, les empereurs Grecs élurent un comte des Archiatres pour présider à ce collège, et juger les différends des médecins.

On vit après Andromaque un grand nombre d'auteurs qui écrivaient sur les médicamens et sur les poisons. Tels sont Julius-Bassus, Niger, Nicératus, Pétronius; mais Dioscoride-Pedanius les surpassa tous, par son ardeur à s'instruire sur cette matière, et par son empressement à transmettre ses connaissances. Après avoir suivi les armées Romaines, pour aller reconnaître, dans les pays éloignés la nature et les différences des substances naturelles, il écrivit cinq livres sur les plantes, les animaux et les minéraux. La manière de les conserver, les qualités particulières qui leur sont propres pour la guérison des différentes maladies, s'y trouvent exposées avec beaucoup d'ordre et d'exactitude. Cette méthode et le soin d'éviter les disputes et les longs raisonnemens qui sont fort communs dans les ouvrages de

ses prédécesseurs, sont, selon lui, tout le mérite de son travail ; et il faut convenir qu'on ne pourrait pas donner de meilleurs conseils à ceux qui voudraient écrire aujourd'hui sur cette matière.

Dioscoride n'était pas le seul animé de l'amour du bien et du désir de le faire connaître. On vit encore, au milieu des méthodistes outrés et des charlatans, plusieurs médecins s'élever en faveur d'Hippocrate, et combattre pour la véritable Médecine Clinique. Tels ont été Erotianus, qui composa un glossaire sur Hippocrate et Archigenes, médecin actif et laborieux, qui vivait sous Trajan. On le range dans la secte des médecins pneumatiques et éclectiques. Mais, nous l'avons déjà dit, ces sectes n'étaient séparées que de nom de la secte dogmatique, et révéraient particulièrement Hippocrate ; on en trouve la preuve dans les fragmens qui nous restent de ce médecin, et dans l'éloge répétée qu'en a fait Galien.

Archigenes, suivant lui, a écrit des choses excellentes, et mêmes neuves, sur les maladies de la peau.

En même-tems un philosophe, avancé dans les dignités du gouvernement, Pline écrivait sur l'histoire naturelle en judicieux historien, et même quelquefois en bon médecin.

cin. On trouve dans ses ouvrages quinze livres sur la médecine, proprement dite. La médecine empyrique était celle qu'il regardait comme la plus naturelle. Il trouvait beaucoup d'affectation dans les médecins de son tems; trop de goût pour les grandes compositions. Il a censuré Asclépiades, pour avoir voulu changer la vieille médecine, c'est-à-dire, la médecine d'Hippocrate, et pour avoir rendu cet art conjectural, en le réduisant à la recherche des causes des maladies.

Mais, au lieu de conclure directement, d'après des idées aussi saines, qu'il faut dépouiller la médecine de ses parures étrangères, pour lui donner l'éclat qu'elle avait dans sa première simplicité, il veut proscrire tous les médicamens qui ne naissent pas dans les forêts, et toute méthode qui adopte d'autres remèdes que les plantes; contradiction, au reste, qui a été copiée et répétée dans tous les siècles.

On voit dans le siècle de Pline un Sabinus, commentateur d'Hippocrate; un Criton, qui, suivant Galien, avait très-bien écrit sur la propriété des cosmetiques, et était devenu médecin de cour; et un Quintus, médecin bien moins favorisé; car, quoiqu'il fut savant dans la connaissance d'Hippocrate, et le

plus habile anatomiste de son tems, il fut chassé de la ville, sous le prétexte qu'il n'était pas heureux, mais réellement par la jalousie de ses confrères.

C'est au milieu de ces sectes rivales, et de ces médecins avilis, pour la plupart, que Galien arriva à Rome, sous l'empire d'Adrien. Né à Pergame, ville fameuse par son Temple, consacré à Esculape, disposé par sa naissance et par son éducation à révérer la médecine, il l'avait étudiée dans sa véritable source, et croyait trouver dans les médecins de la capitale du monde le même amour pour leur art, et la même attention à le faire considérer. Quelle fut sa surprise, en voyant les fidèles sectateurs de la médecine dogmatique, les médecins Hippocratiques négligés ou méprisés, pendant qu'une foule de disciples de Thessalus, aussi impudens qu'ignorans, obtenaient la plus grande faveur. Ecoutons-le lui-même. » A Rome, personne ne s'occupe à la recherche de la vérité ; on ne désire que l'argent, les charges publiques, les plaisirs ; on ne travaille, on ne s'agite que pour se les procurer. Celui qui se livre à l'étude de la philosophie est regardé comme un insensé. Parmi ceux qui paraissent s'intéresser à moi, quelques-uns me reprochent souvent d'être trop attaché à la vérité ; ils prétendent que je n'en re-

tirerai jamais aucun avantage ni pour eux, ni pour moi, tant que je ne renoncerai point à cet attachement; tant que je ne serai point exact à faire ma cour le matin, et que je n'irai point souper chez les grands. C'est par ces assiduités, en effet, qu'on se procure des connaissances, qu'on s'attire des protections, qu'on obtient d'être appelé; c'est par ces assiduités que les artistes inspirent de la confiance, et non par des talens réels dans leur profession. Eh! qui serait capable d'en juger? Serait-ce des hommes dont tous les instans de la journée sont employés en occupations frivoles ou déshonnêtes? Lors donc que tous ces gens viennent à tomber malades, ils n'appellent point les plus habiles médecins, qu'ils ont négligé de connaître, étant en santé; mais ceux qui sont de leur parti, qui les flattent, qui leur accorderont de l'eau froide, s'ils en demandent, le bain s'ils le désirent, de la glace ou du vin, en un mot, tout ce qu'ils s'aviseront de souhaiter. Ce n'est pas la conduite que tenaient ces anciens médecins, illustres enfans d'Esculape, etc. etc. »

Cependant, Galien se fit bientôt distinguer; il obtînt même des faveurs particulières de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus sur-tout, qu'il avait guéri d'une maladie fort grave. Mais sa supériorité, qu'il n'eut pas assez l'a-

dresse de voiler, lui fit encore plus d'ennemis que d'admirateurs, et il ne put rester à Rome quand il eut perdu les protecteurs puissans qui l'avaient comblé de bienfaits. Les méthodiques, plus nombreux que les dogmatiques et les empyriques, et qui croyaient avoir encore pour eux les éclectiques, formaient donc la secte régnante. Galien traitait d'esclaves ceux qui se disaient sectateurs de tel ou tel qui les avait précédés ; il disait qu'il ne fallait embrasser d'autre secte que celle de la vérité, et choisir dans les écrits de tous ceux qui avaient précédé, ce qu'il y avait de meilleur. A la vérité, il annonça par ses œuvres et sa pratique qu'il prenait décidément le parti des dogmatiques ; mais s'il se montrait le plus zélé apologiste d'Hippocrate, ce n'était qu'en démontrant la supériorité de sa doctrine sur celle des autres sectes.

Pour rendre son choix plus éclatant, et pour augmenter le nombre des partisans de la secte dogmatique ou de la vraie Médecine Clinique, il commença par travailler à ranger, interpréter et commenter les livres d'Hippocrate. Cette partie des ouvrages de Galien, la moins considérée pour lors et dans quelques-uns des siècles suivans, est la plus importante et la mieux traitée. Presque toujours traducteur fidèle, quelquefois interprète lumineux,

il joint à ces avantages celui d'être souvent un commentateur intéressant, quoique, dans bien des endroits, ce commentaire soit défiguré par un asservissement minutieux, ou par une prolixité fondée sur des mots.

Galien, admettant les mêmes principes qu'Hippocrate, suivait aussi la même marche dans le traitement des maladies; il avait pour loi fondamentale qu'il faut étudier la voie que la nature veut suivre dans les maladies, et que les maladies se guérissent par leurs contraires.

Il suivait Hippocrate dans ses vues générales sur les fièvres, sur la coction, et sur les crises, dans l'explication desquelles il a pourtant mis trop de subtilité, par rapport aux jours critiques, comme nous le verrons dans la suite. Pour les maladies chroniques, il était enrichi de plusieurs remèdes inconnus à Hippocrate, du moins quant à la méthode de les appliquer. Il employait les sang-sues et les ventouses inventées par les méthodistes pour relâcher doucement; moyens puissans, dont l'un a été renouvellé de nos jours, peut-être, avec trop de mode, et l'autre est trop resté dans l'oubli.

Du reste, pour trouver la conformité de sa pratique avec Hippocrate, il suffit de voir la manière dont il usait des principaux remèdes.

Il purgeait, pour évacuer les humeurs cacochymes; il usait des somnifères, plus souvent cependant contre les douleurs et les fluxions que contre les symptômes fébriles; il employait la saignée dans les fièvres, dans les inflammations, et il saignait des différentes parties, et à toute heure du jour; il observait les mêmes précautions que lui, relativement à l'âge, à la force, à la maladie; mais il avait soin, de plus, d'observer la quantité du sang et le pouls. Hippocrate avait certainement connu la pulsation des artères; Hérophile le premier avait interrogé le pouls; les médecins qui le suivirent firent de même; ils se vantaient même d'y avoir acquis de grandes connaissances. Car Tibère, dans sa dernière maladie, ne voulant pas donner son bras aux médecins, pour qu'on ne connut pas la gravité de son mal, son médecin lui tâta le pouls en lui baisant la main, et prédit qu'il mourrait deux jours après. Galien renchérit sur tous ceux qui l'avaient précédé; mais pour avoir voulu prétendre plus qu'il ne savait sur cet article, il n'a pas même pu nous donner une idée nette de ce qu'il en savait; car les divisions et subdivisions multipliées qu'il fait des différentes espèces de pouls, les noms bisares qu'il leur donne, forment de ce traité un labyrinthe inexplicable.

Cependant, s'il n'eut commis que cette faute, il aurait eu peut-être l'avantage de gagner et de convaincre tous les détracteurs de la doctrine Hippocratique, qu'il confondait d'ailleurs par la pratique la plus heureuse. Mais la trop grande facilité de raisonner, et l'amour de la dispute, firent égarer dans la théorie celui que la force de la vérité avait conduit au bon chemin dans la pratique, et malheureusement il déploya cette théorie avec tant d'emphase et de fécondité, qu'elle devint par la suite une source de maux pour la médecine. Hippocrate, à la vérité, avait une théorie souvent fausse et sujète aux erreurs de son siècle ; mais sa théorie n'était nullement liée à sa pratique. Sa médecine, faite d'après ce que lui ou les autres ont vu, est une vraie médecine expérimentale, dans laquelle il n'y a, pour ainsi dire, que le raisonnement nécessaire pour unir les faits, et son système donne très-peu de prise à la critique. La médecine de Galien, au contraire, surchargée de raisonnemens et des disputes, de divisions et de subtilités d'après lesquelles il tire ses indications, a été pour ses successeurs comme un champ vaste, dans lequel les mauvaises herbes étouffent, ou du moins dérobent aux yeux, l'herbe qui doit nourrir.

L'éclat qu'a fait cette théorie, et l'influen-

ce qu'elle a eue dans la pratique pendant un certain tems, nous obligent de l'exposer.

Comme un architecte doit connaître toutes les parties d'une maison, soit qu'il veuille bâtir, soit qu'il veuille réparer, de même un médecin doit connaître toutes les parties du corps. De plus, le médecin doit connaître l'action ou la fonction de chacune de ces parties. Or, ces parties sont similaires ou organiques. Il y a dans le corps animé trois principes: les parties, les humeurs et les esprits. Les premiers élémens des uns et des autres sont le feu, l'eau, l'air et la terre. Les élémens ont quatre qualités: le chaud, le froid, l'humide et le sec. Tant que l'un de ces élémens, ou l'une de ces qualités, ne prédomine pas sur les autres, mais qu'il y a une proportion conforme à la disposition naturelle des parties similaires, ces parties ont une juste température et exécutent leurs fonctions ordinaires; mais dès que ces mêmes qualités pêchent dans l'excès ou dans le défaut, il s'ensuit une intempérie qui, lorsqu'elle est venue à un certain point, fait que les fonctions cessent ou ne se font pas comme il faut. Ainsi la médecine est un art qui apprend à connaître ce qui est sain, ce qui n'est pas sain, et ce qui est neutre ou qui tient le milieu entre le sain et le mal-sain.

Le corps sain est celui qui est d'une bonne température par rapport aux parties dont il est composé, et dans lequel il y a une juste proportion entre les organes qui forment ses parties. Le corps non-sain est celui qui est déchu de la température et de la proportion dont nous venons de parler. Le corps neutre tient un milieu entre le sain et le non-sain. Le corps sain forme une constitution parfaite par l'harmonie qu'il y a entre les parties similaires et organiques; mais il est très-rare. On s'en écarte suivant l'influence ou la diverse combinaison des qualités premières; et par cet arrangement sont formées huit températures; les quatre premières sont celles dans lesquelles une des qualités ci-dessus nommées domine, et forme, par conséquent, une température, ou chaude ou froide, ou sèche ou humide. Les quatre dernières espèces résultent de leurs différentes combinaisons; savoir: une température chaude et sèche, une température chaude et humide, et une température froide et sèche. Chacune de ces constitutions du corps a ses signes et ses causes dans la prépondérance des qualités premières, ou dans le défaut d'ordre et de nombre des parties organiques.

Les humeurs admises par Galien sont les quatre humeurs d'Hippocrate; le sang, la

pituite, la bile, la mélancolie. Le sang est une humeur chaude et humide; la pituite une humeur blanche froide et humide; la bile une humeur jaune, chaude et sèche; la mélancolie un suc froid, noir et sec. Cette combinaison des quatre humeurs avec les qualités premières, forment ce qu'on appelle le tempérament propre à chaque sujet; et ces tempéramens sont pour cela au nombre de quatre: le sanguin, le bilieux, le mélancolique, le pituiteux: leurs traits sont bien dessinés par notre auteur.

Les esprits, ou ce qui donne du mouvement aux parties et aux humeurs, sont au nombre de trois: les esprits naturels, les esprits vitaux et les esprits animaux. Les premiers ne sont, selon lui, qu'une vapeur subtile, qui s'élève du sang, et qui tire son origine du foie comme du lieu où se fait le sang. Ces premiers esprits, après s'être portés dans le cœur, deviennent, conjointement avec l'air que nous attirons par les poumons, la matière des seconds, c'est-à-dire, des esprits vitaux; et ceux-ci se changent en esprits animaux dans le cerveau. Ces esprits répondent et servent d'instrumens à trois facultés résidentes dans la partie où se forme chaque esprit; la faculté naturelle dans le foie, la faculté vitale dans le cœur, la fa-

culté animale dans le cerveau. Delà dérivent les actions vitales, naturelles et animales.

Galien admettait de plus des facultés particulières, qui résident, à ce qu'il croyait, dans chaque partie du corps, et qui pourvoient aux besoins de ces parties. Si l'on demandait à Galien quel est le premier mobile de toutes ces facultés, il répondait : C'est la nature. Ainsi Galien a créé des qualités, des esprits, des facultés de différens ordres, pour l'explication des fonctions animales, comme on avait imaginé dans le paganisme des dieux, des demi-dieux, et cette longue série de divinités qui animaient toute la nature.

Le malheur est qu'il se servit de ces moyens métaphysiques pour classer les maladies qu'il divisait relativement à leurs températures, à leur cause, à leur mouvement, pour en ordonner les symptômes, pour en marquer les indications, et pour en désigner les remèdes; ainsi, divisant relativement à la température, il admettait des intempéries avec matière et sans matière, des intempéries simples et composées. Relativement aux causes, il admettait les causes externes, procathartiques ou commençates ; c'est l'action des causes dont on ne peut se passer pour la conserva-

tion de la vie, telles que l'air, le manger, le boire, l'exercice, le mouvement, le repos, le sommeil.

Les causes internes, qui consistent le plus souvent dans les humeurs, sont dues à l'abondance de ces humeurs ou à leurs mauvaises qualités. Les mauvaises qualités de ces humeurs sont très-multipliées. Cependant Galien, croyant que l'aigre, le salé, l'âcre, l'amer, se rapportent aux quatre grandes qualités ci-dessus nommées, n'admettait que ces quatre qualités dominantes pour cause interne des maladies.

L'abondance des humeurs est ou sanguine, ou bilieuse, ou mélancolique. Au reste, cette plénitude peut encore être considérée sous un double rapport. Ou elle est réelle, ou elle est fausse. Elle est réelle, quand la quantité de ces humeurs ne peut être contenue dans les vaisseaux : elle est fausse, quand la quantité des humeurs qui n'est pas trop grande relativement aux vaisseaux, est trop abondante relativement aux forces.

En divisant les maladies pour le mouvement, Galien rentre dans la médecine expérimentale, et il les divise en aiguës, chroniques, bénignes, malignes, épidémiques, sporadiques ; et c'est-là la vraie di-

vision, car c'est celle des sens et de l'expérience.

Les symptômes sont des affections qui dépendent de la nature de la maladie, ou qui la suivent comme l'ombre suit le corps. Il y a trois sortes de symptômes ; l'un consiste en l'action lèsée ou empêchée ; l'autre, dans le changement de qualité des parties, leur action subsistant toujours ; la troisième concerne les vices d'excrétion ou de rétention.

Les signes sont ce qui fait connaître une chose auparavant inconnue ; et ils sont de deux espèces ; les diagnostics et les pronostics. Les signes diagnostics se tirent ; 1°. de la constitution lèsée des parties ; 2°. des causes des maladies ; 3°. de leurs symptômes ; 4°. de l'idio synerasie ; 5°. de l'épidémie régnante.

Quant aux pronostics, il y en a, dit-il, trois sortes ; les uns regardent la coction ou la crudité des humeurs ; les autres, la mort ou la guérison du malade ; les troisièmes sont pour les crises en particulier. Tous les pronostics en général, se tirent de trois sources différentes. La première, sont les trois ordres des facultés ou d'actions, c'est-à-dire, l'action vitale, l'action naturelle et l'action animale. La deuxième, sont les ex-

crémens ou les choses qui sortent du corps. La troisième, sont les qualités changées. Tout ce que dit Galien sur cet article est absolument la doctrine d'Hippocrate sur la coction, la crudité et sur les crises, à l'exception des signes tirés de la faculté vitale qu'il explique par le pouls.

L'indication est une insinuation, pour ainsi dire, de ce qui doit être fait par rapport à quelque chose tirée de la propre nature ou du propre état de cette chose. Ainsi, d'après Galien même, le raisonnement y agit seul, et l'expérience n'y a nulle part. Cette indication se tire de la maladie, de la cause, des symptômes ou des forces.

Toutes les indications, de quelque nature qu'elles soient, se remplissent par la diète, la pharmacie, la chirurgie. Pour ces trois choses, comme nous l'avons dit, Galien a suivi, en général, les principes d'Hippocrate, qu'il a développés et enrichis dans plus d'un endroit.

On a conservé quelques livres de chirurgie qui lui font honneur, et qui feraient croire qu'il a exercé cette partie de la médecine. On serait encore à portée de le conclure, en considérant les connaissances anatomiques de ce médecin fameux. Quoi qu'il ait beaucoup plus étudié la conformation de l'homme

dans le singe que dans le cadavre humain, auquel on ne pouvait toucher alors sans sacrilége, il a donné un ouvrage d'anatomie bien supérieur à tout ce qui avait été fait jusqu'à ce moment. Il est même le premier qui ait donné un traité régulier de cette science et des idées philosophiques admirables. Ses livres sur la diète comprennent tous les âges, toutes les saisons et tous les différens cas de santé et de maladies; et ils sont fidèlement subordonnée aux idées d'Hippocrate sur la digestion et la coction. Enfin, sa matière médicale, sa pharmacie sont étendues et remplies d'excellentes maximes. Mais il les présentait d'une manière longue, diffuse, métaphysique, en voulant les amener par la série de ses principes de théorie. Ainsi, quand il parle des médicamens, il y distingue les quatre qualités premières, le chaud, le froid, le sec, l'humide; et dans chacune de ces qualités, il y distingue quatre degrés; c'est-à-dire, que ce qui est chaud, par exemple, l'est au premier, au deuxième, au troisième ou au quatrième degré; la chicorée est froide au premier degré; le poivre est chaud au quatrième. C'est, selon lui, par ces qualités, et par leurs différentes combinaisons, que la plupart des médicamens opèrent: et quoiqu'il reconnaisse

qu'il y a des médicamens aigres, salés, âcres, il tâche de prouver que ces dernières qualités dépendent des premières ; en sorte que le salé, par exemple, a la châleur pour principe de sa salure, que l'amer dépend du sec, que l'âcre est très-chaud, que l'aigre est froid. Il remarque, en second lieu, que tout ce qui est chaud, froid, etc., *est tel ou actuellement, ou en puissance.* La glace est froide actuellement ; la mandragore et la ciguë sont froides en puissance ; le feu est chaud actuellement ; le poivre l'est en puissance. Les matières qui n'agissent point par les qualités que l'on a désignées, agissent par toute leur puissance. Tels sont les remèdes appelés spécifiques, certains poisons et contre-poisons : tels sont encore les purgatifs ; ils agissent par une propriété particulière de toute leur substance, en attirant chacun une certaine humeur, comme le croyait aussi Hippocrate.

Mais arrêtons-nous ici ; c'est assez parler de théorie dans un discours consacré à la Médecine Clinique : et si nous nous y sommes arrêtés plus long-tems peut-être que nous n'aurions voulu, c'est que, comme nous l'avons dit, cette théorie a été plusieurs fois le fondement de la Médecine Clinique dans les siècles suivans.

Tel

Tel est le précis du systême par lequel Galien avait voulu lier les principes simples d'Hippocrate ; systême dont l'idée est ingénieuse, l'ensemble bien lié, les détails très-souvent intéressans, mais dans lequel les meilleures choses sont noyées dans une quantité de mots. Aussi les efforts de cet auteur, en faveur de la Médecine Clinique, faute d'être concentrés et réunis, ont-ils manqué de renverser l'édifice qu'il voulait soutenir. En effet, cet abus des raisonnemens révolta dans Rome une partie de ceux que Galien aurait pu convaincre par une analyse claire, un commentaire précis d'Hippocrate, et fournit des prétextes à cette espece de gens qu'on ne peut convaincre, pour méconnaître alors son mérite : et dans quelques-uns des siècles suivans, nous verrons un grand nombre de médecins incapables d'aller saisir, au travers des subtilités et des disputes de Galien, la doctrine Hippocratique que ses ouvrages renferment, et laisser le centre pour ne s'attacher qu'à l'écorce. Cependant ce moment de trouble était encore éloigné, et la médecine avait encore de beaux jours.

[illegible] les [illegible] du [illegible] par lequel [illegible] [illegible] es [illegible] est ingé-nieuse [illegible], [illegible] très-souvent [illegible], rares dans lequel les [illegible] des choses sont réduites dans une quantité de mots. Aussi les [illegible] cet auteur devenir de la [illegible] Catholique, mais [illegible] concentrés et réunis, ou ils manqué [illegible] l'édifice qu'il vouloit soutenir. [illegible], cet [illegible] raisonnemens révolta dans l'école une partie de ceux que Galien avoit pu convaincre par une analyse claire [illegible] préceptes d'Hippocrate ; et tou-[illegible] à cette espèce de gens qu'on le plus commode, pour méconnoître alors son mérite ; et dans quelques-uns des siècles suivans, nous verrons un grand nombre de médecins incapables d'aller saisir, au travers des subtilités et des disputes de Galien, la doctrine hippocratique que ses ouvrages ren-fermoient, et laisser le centre pour ne s'attacher qu'à l'écorce. Cependant ce moment de trouble étoit encore éloigné, et la médecine avoit encore de beaux jours.

TROISIÈME ÉPOQUE
DE LA
MÉDECINE CLINIQUE,

Depuis Galien *jusqu'à la renaissance des Lettres au Quinzième Siècle.*

Les ouvrages multipliés que Galien avait laissés sur les différentes branches de l'art de guérir, se répandirent de tous côtés, et devinrent bientôt les livres favoris, non-seulement des écoles de Rome, mais de toutes les autres écoles de médecine qui se trouvaient alors sous la vaste domination des Romains. Ils furent sur-tout bien accueillis en Asie, où les siences et les arts trouvaient déjà un sol plus heureux et plus tranquille qu'en Italie. L'empire Romain, qui avait été menacé d'une prompte dissolution sous les indignes successeurs de Marc-Aurèle, venait à peine de se relever par les soins d'Aurélien, de Tacite et de Probus, lorsque l'imprudence et la vanité de Constantin lui portèrent un coup dont il ne pouvait pas

se relever. En transportant le siège de l'empire à Constantinople, cet empereur quitta le centre pour une extrémité; et hors d'état de veiller à l'union des différentes parties dont il ne pouvait ni éclairer, ni diriger la marche, il accéléra les ruines de ce corps colossal dont il sappait ainsi les fondemens. Bientôt l'Italie, dépourvue de défenseurs, et attirant, par ses richesses, la cupidité des autres nations, fut remplie d'une foule de barbares, dont la présence fit disparaître les sciences et les arts, qui se réfugièrent en Orient, où elles trouvèrent des asiles multipliés.

La médecine paraît avoir été d'abord cultivée avec quelque soin à Constantinople, si l'on en juge par l'attention qu'on donna alors à l'art vétérinaire, dont les progrès sont nécessairement liés à la médecine de l'homme. Aristote avait parlé de la gale, de la rage des chiens, de la goutte des chevaux et du *malis* des ânes, sous lequel nom il paraît avoir compris ce que les Latins appelèrent *profluxium atticum*, et ce que nous désignons par le mot de morve; plusieurs fois les historiens Romains avaient fait mention de maladies épizootiques, qui, des animaux, se communiquaient aux hommes, et frappaient particulièrement les prêtres et les sacrifica-

teurs. On trouve dans Lucrèce et dans Virgile la description de plusieurs maladies, telles que la gale, le feu sacré et la péripneumonie maligne. Columelle avait donné encore plus d'étendue au tableau des maladies des bestiaux. Dans le quatrième siècle, Cœcilius-Severe, poëte chrétien, fit un poëme, en forme de dialogue, sur une maladie pestilentielle qui affectait alors généralement le bétail. Mais le premier qui s'acquit une grande réputation dans l'art vétérinaire, fut Absirthus, soldat de Nicomédie, qui servait dans les troupes de Constantin. Il écrivit deux livres sur les maladies des chevaux. Enfin, en 380, sous le règne de Valentinien, un comte de l'Empire, Vegece, si célèbre par ses instituts militaires, ne dédaigna pas d'écrire sur les maladies des animaux; et il fit le traité le plus complet sur cette matière, dont on ne devait plus s'occuper que bien des siècles après. Voilà à-peu-près tous les vestiges de médecine qui se rencontrent à Constantinople dans les quatrième et cinquième siècles. L'art de guérir prospéra davantage à Alexandrie.

Cette ville avait été, depuis son fondateur, le centre des sciences et des arts. La bibliothèque des Ptolomée, accrue par les soins de leurs successeurs, avait été brûlée, tandis

que César faisait le siége de cette ville ; mais ce malheur dû au hasard avait été bientôt réparé par les soins d'un vainqueur, ami des sciences, par ceux de Cléopâtre et de tous les illustres Romains à qui elle fit partager ses goûts et ses passions. La position d'Alexandrie contribuait encore à lui donner cette supériorité. Placée entre le Nord et le Midi de l'Asie, pouvant communiquer en même-tems avec l'Europe et avec l'Afrique, Alexandrie devait répandre de tous côtés les richesses de son commerce et de ses lumières. Mais, ce qui doit intéresser, c'est qu'elle devint en peu de tems l'école de médecine la plus fameuse. A Alexandrie, dit Freind, il n'y avait point de sectes ; c'était l'expérience suivie du raisonnement, c'était la médecine d'Hippocrate qui dirigeait les leçons de ces maîtres fameux, qui formaient des disciples pour toutes les parties du monde. Suivons donc, avec le savant docteur anglais, ces médecins sortis d'une école si digne d'être appellée Ecole Clinique.

Oribase, né à Pergame, est le premier qui se présente. Ses ouvrages sont clairs, et ses principes puisés dans la partie la plus saine de Galien et de plusieurs auteurs. On y trouve pourtant des choses qui lui appartiennent particulièrement, soit sur l'anato-

mie, soit sur la Médecine Clinique. Plein de méthode, il a grand soin de décrire toutes les parties du corps, et d'exposer ensuite leurs fonctions. Il admettait pour traitement général d'évacuer et de corroborer ensuite, méthode plus conforme à la nature qu'on ne pense, que les anciens pratiquaient assez généralement, que l'empyrisme confirme quelquefois sous nos yeux, et qui paraît être encore en usage aujourd'hui dans une grande partie de l'Asie.

Oribase est un des premiers qui ait fait un grand usage des scarifications, auxquelles il attribuait de grands effets, et dont il avait éprouvé l'efficacité sur lui-même, en tems de peste. Ces espèces de scarifications des anciens ne se faisaient pas par le moyen des ventouses; mais il y a lieu de présumer, par quelques passages de Galien, qu'elles se pratiquaient, comme Prosper Alpin les a vu pratiquer plusieurs siècles après en Egypte. On liait la jambe au jarret et on la frottait; ensuite, on la mettait dans l'eau, on la battait de roseaux jusqu'à ce qu'elle fut grosse, moment que l'on saisissait pour faire une scarification profonde. On voit dans ce même auteur une cure très-méthodique de l'épilepsie, dans laquelle la saignée, les purgatifs, les cautères précèdent l'usage des

anti-spasmodiques. C'est encore dans les ouvrages d'Oribase qu'on trouve la première description de la lycantropie, ou folie mélancolique qui faisait ressembler les hommes aux loups. Les principaux symptômes de cette triste maladie sont, suivant ce judicieux observateur, l'aridité et la pâleur du visage, l'enfoncement des yeux, le silence le plus profond et le plus obstiné, des ulcères sordides aux jambes, et la manie de courir la nuit et de se plaire à errer au milieu des tombeaux. Pierre Foret, fameux médecin du seizième siècle, se rapporte avec le médecin grec dans la description de cette maladie.

Par cette idée des livres multipliés que nous a laissés Oribase, il est aisé de voir que la médecine du cinquième siècle ne se bornait pas à copier ou à imiter Galien; les médecins d'Alexandrie travaillaient déjà à perfectionner l'art de guérir, soit en choisissant la doctrine la plus pure de Galien et des premiers médecins Grecs, soit en s'appliquant sans système à l'observation des maladies. Ils n'étaient cependant pas exempts d'erreurs, mais ces erreurs étaient inévitables dans le tems où ils vivaient, et plus remarquables par leur singularité que dangereuses par leurs mauvais effets : voilà en quoi elles consistaient.

Aux charmes ou aux vertus superstitieuses

que les médecins payens accordèrent à certaines manières d'administrer les médicamens, on commençait à faire succéder des espèces d'invocations ou conjurations.

Le premier médecin que nous trouvons après Oribase, Aétius, cite une de ces invocations connues sous le nom d'Oraison de Saint-Blaise. On s'en servait avec beaucoup de confiance, pour faire vomir un os imprudemment avalé. Il y en avait une autre fort merveilleuse pour la guérison de la fistule. En même-tems, on vendait en secret des remèdes prétendus spécifiques, comme des remèdes de la plus grande importance : reproche dont notre siècle savant aurait lui-même beaucoup de peine à se laver. Au reste, ces puérilités n'avaient pas eu la moindre influence sur les ouvrages d'Oribase et d'Aétius. Mais, auparavant de parler de ce médecin, nous devons annoncer Némésius, évêque de Mésa ou Emese, qui écrivait assez clairement sur la bile et sur ses usages, d'une manière plus obscure, mais pourtant digne d'attention, sur la circulation du sang.

Aétius, médecin chrétien, né à Ameda en Mésopotamie, est auteur d'une collection fort intéressante sur toutes les parties de la médecine. Il suit Galien dans sa thérapeutique, et paraît aussi dans plusieurs endroits

avoir copié Soranus, que nous avons peint comme un des meilleurs Médecins Cliniques de l'ancienne Grèce. Aétius paraît avoir été un excellent Médecin Clinique : il a écrit beaucoup d'excellentes choses sur la chirurgie ; et la postérité lui doit encore de la reconnaissance pour plusieurs idées dans lesquelles il a été inventeur. Il a traité des maladies cutanées avec le plus grand discernement. Dans celles qui sont aiguës ou accompagnées de fièvre, il voulait qu'on commençât par saigner ; il faisait vomir ensuite ; puis venait aux discussifs et aux purgatifs, ayant toujours pour but d'empêcher les humeurs de se porter à la tête, et de dissiper une plénitude qui empêche souvent les humeurs de se porter librement du centre à la circonférence ; dans les maladies cutanées, plus froides et plus lentes, comme dans les pustules indolentes et dans les tumeurs, il admettait l'application des topiques ; et il a raisonné sur leur choix avec une sagacité à laquelle il n'y a rien à ajouter dans ce moment-ci. Il faisait grand usage du cautère avec des différences, suivant les différentes maladies, mais toujours avec une hardiesse étonnante, et avec des succès, dans des maladies où nous en avons le plus souvent si peu. Il est vrai que sa manière d'user de ce remède ferait frémir au-

jourd'hui les moins timides. Dans la paralysie, il ne balançait pas à distribuer les cautères de cette manière ; un à la nuque, à l'endroit ou la moëlle alongée prend son origine, et deux autres à peu de distance de celui-là, l'un à droite et l'autre à gauche, ou bien une large escarre au sinciput et quatre aux environs. Dans l'asthme invétéré, la phthisie ou l'empyème, il ordonnait d'en appliquer deux auprès de la clavicule, deux autres entre la troisième et la quatrième côtes sous les mamelles, deux autres au dos entre la cinquième et la sixième côtes, un autre un peu au-dessus du cartilage xiphoïde, un autre entre la huitième et la neuvième côtes de chaque côté, enfin, un autre au milieu du dos, et deux autres un peu plus bas aux deux côtés de la vertèbre où le premier est appliqué. Enfin, il demandait une longue suppuration, et pronostiquait la guérison ou la mort du malade, sur la quantité plus ou moins grande d'humeur fournie par cette suppuration. On ne sait pas si ce médecin a rencontré beaucoup de malades assez courageux pour se laisser déchirer sur toute la surface antérieure et postérieure de la poitrine ; mais ce dont on ne peut douter, c'est qu'on voit tous les jours succomber à ces maladies bien des malades, qui auraient

guéri, ou au moins qui auraient vécu long-tems, en se faisant appliquer le tiers des cautères que le médecin grec conseille. Au reste Freind remarque ici, 1°. que du tems d'Aétius, ces cautères ou ces escarres se faisaient plus par le moyen des caustiques que par celui du feu ; 2°. que les anciens ne distinguaient point les cautères des fonticules ; 3°. que la plupart des choses qu'Aétius a écrites sur les cautères étant tirées d'Archigenes, cela prouve combien cette manière de guérir est ancienne. Tels ont été les travaux d'Aétius pour la Médecine Clinique, travaux recommandables sans doute, mais qui devaient être effacés par ceux de son successeur, Alexandre de Tralles.

Ce médecin, né à Tralles, en Lydie, a écrit sur l'art de guérir avec une exactitude et une clarté qui le font regarder comme le meilleur auteur qui ait paru depuis Hippocrate jusqu'à la renaissance des lettres. Elevé par un père médecin, et après avoir voyagé dans les Gaules, en Espagne et en Italie, il vint se fixer à Rome où il eut le plus grand succès. Ses ouvrages sont ordonnés avec une méthode admirable. Il s'y plaint que la doctrine de Galien est trop embrouillée, et il ne le suit pas toujours. Son raisonnement est juste et précis, son diagnostic clair, et sa

manière de traiter les maladies, simple, bien raisonnée, et toujours salutaire, parce que le raisonnement ne passe pas les bornes qui lui sont prescrites.

Alexandre a ce rapport avec Aétée, qu'il ne rapporte que cinquante ou soixante maladies des plus communes, et que, tout entier à la Médecine Clinique, il ne parle guères ni d'anatomie, ni de matière médicale, ni de chirurgie; mais il est encore supérieur à Aétée par la méthode et la justesse qu'il fait paraître dans la considération des différentes maladies.

Dans les fièvres-tierces et quotidiennes, il n'employait que les remèdes les plus simples et les plus doux, tels que les doux purgatifs.

Dans les fièvres-quartes, il recommande les vomitifs et prescrit sur-tout de les placer un peu avant l'accès. Il parle d'une fausse fièvre ardente, qu'il attribue à la bile, et dans laquelle il croit que la saignée est d'autant moins convenable que la nature la guérit souvent par la diarrhée, et qu'il y a éprouvé très-souvent l'efficacité des vomitifs et des doux purgatifs. Cependant, dit-il, si la plénitude des humeurs était évidente, qu'elle produisit une syncope en se portant à la tête, il faut saigner. Rien de plus exact que le tableau de la frénésie. Il rejète l'opinion la plus commune alors, qui en mettait le siège

dans le diaphragme, et il reconnaît que la tête est principalement affectée. C'est pourquoi il conseille de préférence d'ouvrir la veine du front ; il pratiquait de même des saignées locales dans l'angine, et c'est lui qui, à cette occasion, a parlé le premier de la saignée de la jugulaire. Dans cette maladie, après la saignée, il faisait promptement suivre les purgatifs. Ainsi, mettant toute sa curation dans les relâchans et dans les révulsifs, il défend absolument les répercussifs, excepté dans le commencement de la maladie.

La pleurésie, la mélancolie sont encore des articles parfaitement traités. Ce qu'il dit de la parotide prouve combien il savait respecter les dépôts critiques, et comment il les distinguait des dépôts froids, qui exigent un traitement tout différent. Il s'est récrié sur l'abus des purgatifs violens, auxquels il préférait souvent des purgatifs doux, même dans la manie ; et on trouve chez lui cette idée si médicale, que les purgatifs doux peuvent, dans certains cas, produire plus d'effet que les purgatifs violens, parce qu'au lieu de se précipiter par en-bas, dit-il, ils s'insinuent dans les vaisseaux, et qu'en circulant ainsi avec les autres humeurs, ils peuvent attirer et discuter celles qui sont trop épaisses et qu'on veut expulser. Il ne

croyait pas à la guérison de la goutte. Il connaissait trois espèces de vers existans dans l'homme. On lui attribue d'être l'inventeur de deux médicamens bien précieux, du fer et de la rhubarbe, ou du moins d'être le premier qui ait spécialement parlé de leur usage. Mélampe, il est vrai, avait conseillé à Iphiclès de boire de la rouille d'un couteau sacré dans le vin; mais ce trait est plus fabuleux qu'historique. Alexandre recommande l'usage intérieur du fer pour corroborer; il recommande la rhubarbe dans la faiblesse du foie et dans la dissenterie. Il serait trop long de détailler toutes les beautés qui se rencontrent dans les ouvrages de ce grand médecin. Il suffit de dire qu'il en est peu, même dans l'âge moderne, qui se fassent lire avec autant d'intérêt.

A-peu-près à l'époque de ce médecin fameux, l'histoire de notre art rappelle deux hommes, dont les noms sont passés à la postérité par des titres bien différens.

Le premier est un certain Vranus Syrien, philosophe de nom, sans doctrine, babillard ridicule, vain et ignorant au dernier excès; ce faux médecin était depuis longtems le jouet de la cour de Constantinople. Il quitta cette ville pour aller auprès de Cosroes, roi de Perse, avec un ambassadeur de

l'empereur. Son charlatanisme et son impudence eurent le plus grand succès dans cette nouvelle cour ; sa réputation et sa fortune furent en peu de tems considérables, et il devint un personnage. Ainsi, pour avoir fait deux cents lieues et changé d'habit, le plus vil et le plus ignorant des médecins se trouva transformé en homme de mérite ; métamorphose étonnante, à laquelle on ne pourrait pas croire, si on n'en avait eu plusieurs fois des exemples en Europe!

Le second dont l'histoire nous présente le nom est Procope, si connu par la belle description qu'il a faite de la peste de Constantinople sous Justinien. On ignore s'il a été médecin ; mais ce dont on ne doit pas douter, dit Freind, c'est que le tableau qu'il nous donne de l'affreuse maladie qu'il a voulu peindre ne soit fort médical. On en a la preuve en comparant la description de Procope avec celles des médecins et des historiens qui avaient parlé auparavant lui de ce redoutable fléau ; car il y avait déjà eu des pestes mémorables avant celles de Constantinople, et il ne sera pas mal de les rappeler ici en peu de mots.

La peste d'Athènes est la première. Elle arriva dans le trente-sixième siècle du monde, quatre cent trente ans avant Jésus-Christ. Thucydide,

Thucydide, qui en a été le témoin oculaire, nous en a donné la description la plus circonstanciée. Les premières impressions étaient subites, on était saisi tout-à-coup d'un violent mal de tête, les yeux s'enflammaient, la langue était rouge, le gosier brûlant, l'haleine infecte, la respiration laborieuse. A ces accidens succédaient des éternumens fréquens, un enrouement qui éteignait la voix, une toux continuelle, des maux de cœur, des vomissemens bilieux, des cours de ventre, des hoquets violens, et d'autres accidens plus légers. La peau était fraîche et la chaleur interne dévorante; des insomnies opiniâtres, des inquiétudes mortelles mettaient les uns dans l'agitation et le désespoir le plus affreux, tandis que les autres, accablés par un assoupissement léthargique, avaient à peine la sensation de leur triste existence: enfin la mort, également favorable à tous, terminait leurs souffrances vers le septième ou le neuvième jour. Ceux qui passaient ce terme dangereux, n'avaient presque d'autre perspective qu'une fin plus lente et plus affreuse. Le plus grand nombre, déchiré par une dissenterie cruelle, succombait à une colliquation douloureuse; et si quelques-uns échappaient à travers les horreurs dont ils étaient entourés, ce n'était

qu'en sacrifiant plusieurs de leurs membres à la fureur du mal.

L'an 166 de l'ère chrétienne, sous l'empire de Marc-Aurèle, la peste ravagea l'Europe et l'Asie. Galien, qui l'a éprouvée sur lui-même, ne la désigne point autrement qu'en la comparant à la peste d'Athènes. Il ajoute seulement qu'elle produisait une fièvre fort légère, la gangrène aux pieds, et une mortalité affreuse.

Près d'un siècle après, l'an 252, sous l'empire de Gallus et de Volusien, il s'éleva une nouvelle peste dont Saint-Cyprien nous a donné la connaissance; et c'est encore la peste d'Athènes : les accidens qui étaient les plus communs, étaient des évacuations continuelles, une soif inextinguible, et des pertes de membres.

La peste décrite par Procope est la quatrième; elle commença en 544, sous le règne de Justinien : ayant pris son origine à Péluse en Egypte, elle commença par parcourir ce pays et la Palestine, et se porta ensuite sur toute la surface de la terre, ravageant tout, et pénétrant jusques dans les endroits les plus secrets. Elle commençait d'abord par se manifester sur les côtes, et pénétrait ensuite dans l'intérieur des terres; elle se déclara à Constantinople, deux ans après son

origine, au milieu du printems. L'invasion était subite, et glaçait tout-à-coup le cœur d'effroi. La plupart croyaient voir des fantômes de diverses figures qui les frappaient d'un coup mortel. Quelques-uns couraient aussi-tôt se prosterner dans les temples; mais ils n'y étaient pas plus à l'abri que les autres des progrès rapides du mal, la fièvre n'avait rien d'alarmant; car le plus souvent il y avait à peine un changement remarquable dans la couleur et la chaleur: mais elle était bientôt suivie de bubons, de charbons, de taches pourprées. Le délire, la frénésie ou bien l'assoupissement s'établissaient bientôt. Les uns mourraient dès le premier moment de l'invasion; les autres périssaient dès le premier jour, en vomissant du sang, et cela arrivait principalement à ceux qui avaient des taches pourprées lenticulaires et distinctes. Ceux qui étaient dans le délire se plaignaient encore d'être poursuivis de fantômes funestes, et étaient emportés par la violence de la frénésie, ou bien se jetaient dans la mer ou dans l'eau, quoiqu'ils ne fussent aucunement tourmentés de la soif; les autres succombaient à l'assoupissement. Enfin, quelques-uns sans délire, sans assoupissement, mais en cela bien plus malheureux, voyaient la gangrène ronger leurs bubons, et ren-

daient le dernier soupir au milieu des tourmens les plus atroces. Tous ces malades mouraient en peu de jours. Le bain fut utile aux uns, nuisible aux autres; et les soins ne changeaient rien à la fureur de cet épouvantable fléau. Ceux qui guérirent ne furent sauvés que par la suppuration des bubons ou l'écoulement abondant de toute autre ulcère. Quelques-uns de ces guéris avaient encore perdu la moitié de la langue. Les femmes grosses furent universellement attaquées, et périrent presques toutes. On ne peut rien connaître aux causes de cette maladie cruelle; en ouvrant les cadavres, on trouva l'intérieur du corps gangrené, au point de présenter un grand charbon; mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucun de ceux qui assistaient les malades ne fut attaqué de la maladie; et que tel homme absent de sa ville natale, ne pouvait manquer d'éprouver la maladie du moment où ses concitoyens en avaient été attaqués, quoiqu'il vécut fort éloigné d'eux. Cette désastreuse calamité régna quatre mois à Constantinople, mais elle sévit sur-tout pendant trois mois avec fureur. Dans les premiers jours, la mortalité ne paraissait pas beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire. Mais dans peu, la maladie se développant avec la rapidité d'un violent incendie, on vit mourir depuis

cinq jusqu'à dix mille hommes par jour. D'abord, on enterra les morts; mais bientôt, le trouble et la confusion étant devenus généraux, le plus grand nombre des cadavres restait sans sépulture. Les esclaves abandonnés n'avaient plus de maîtres. Les riches aussi à plaindre, n'avaient plus d'esclaves ni de domestiques. Enfin, la cité désolée ne présentait que des maisons vides, et des boutiques fermées qui annonçaient la cessation de tout commerce.

Telle est l'esquisse de l'éloquent tableau de Procope, dans lequel on reconnaît tous les grands caractères de la peste d'Athènes; mais dont les différences sont si bien décrites et les détails si bien ordonnés, que l'on peut dire que si Thucydide nous a transmis la peste d'Athènes, en excellent historien, Procope a tracé celle de Constantinople, en historien et en médecin.

En présentant ainsi la doctrine de ces fameux médecins, doctrine si conforme à celle d'Hippocrate, et si bien soutenue pendant plus de trois cents ans, on voit comment la Médecine Clinique d'Hippocrate s'est soutenue au milieu des bouleversemens des empires et du changement de toutes les autres sciences. Car la doctrine que ces médecins fameux avaient puisée à l'école d'Alexandrie,

était portée dans toutes les parties de l'Asie, passait en même-tems à Rome, et delà se répandait dans toutes les Gaules.

Ces hommes, aussi bienfaisans que philosophes, voyageaient pour s'instruire, laissaient des marques de leur science par-tout où ils passaient, et enrichissaient particulièrement le lieu où ils se fixaient. C'est ainsi qu'ont vécu Oribase, Aétius, Alexandre et Paul Dægine, le dernier de cette école célèbre, qui vivait dans le septième siècle.

Paul Dægine est célèbre, non-seulement par ses voyages et par son avidité à recueillir les connaisances de ceux qui l'avaient précédé, mais pour avoir avancé les progrès de la science à laquelle il s'est consacré. Copiste de Galien en beaucoup d'endroits, et encore plus grand admirateur d'Alexandre, il a suivi ce dernier auteur dans tout ce qui regarde la médecine; mais ce qui l'a immortalisé, c'est ce qu'il a écrit sur les maladies des femmes, sur les accouchemens, et particulièrement sur la chirurgie. En général, ses descriptions sont succinctes, ses opinions sont à lui, ses observations modestes et sans fard. Mais il est original dans le sixième livre, où il traite de la chirurgie d'une manière supérieure à Celse lui-même. Il a dit des choses nouvelles et intéressantes sur l'hydrocéphale,

la paracenthèse, la lithotomie et l'anévrisme; et il est le premier qui ait parlé de l'ouverture des artères de l'oreille pour les fluxions de la tête; de la saignée à la jugulaire pour l'ophthalmie, et de l'extirpation des mamelles dans le cancer. Il est aussi l'inventeur de la bronchotomie; et il a décrit non-seulement la manière de la pratiquer, mais même l'espèce d'angine dans laquelle elle convient. Enfin, sans entrer sur cet article dans un détail qui excéderait les bornes du plan que nous nous sommes fait, nous dirons seulement que Fabrice d'Aquapendente, ce restaurateur de la chirurgie, après la renaissance des lettres, faisait tant de cas de la chirurgie de Paul Dægine, qu'il y renvoie sans cesse. Nous remarquerons encore que ce grand chirurgien ne paraît pas avoir été fort grand anatomiste; sorte de singularité qui fait voir d'un côté qu'il lui manquait quelque chose, mais qui prouve d'un autre que le génie, l'observation et l'adresse, peuvent souvent être plus utile que l'anatomie fine.

Tels sont ces médecins Grecs, l'honneur de l'école d'Alexandrie, que Freind appelle écrivains classiques, et qui sont également dignes d'être placés parmi les auteurs les plus distingués, et parmi les plus recommanda-

bles successeurs d'Hippocrate. On voit, par le superbe et clair exposé que le médecin anglais fait de leur doctrine, combien l'école d'Alexandrie a été recommandable. Elle était si fameuse du tems de l'empereur Valens, dit Ammien Marcellin, qu'il suffisait à un médecin d'y avoir étudié pour être célèbre. Elle fut dans sa splendeur pendant près de quatre cents ans. Mais la même cause qui avait favorisé sa gloire devait amener sa destruction.

Tandis que l'Italie était inondée d'une foule de barbares, que la faiblesse superstitieuse et cruelle soutenait à peine en Orient le scèptre des Césars, Mahomet faisait naître une révolution encore plus étonnante en Arabie. Du sein de l'ignorance, il se faisait prophête; de la servitude, il avait passé au souverain empire; et soumettant les esprits par le glaive de la persécution et celui de la force, il avait établi une nouvelle religion sur les débris du Sabéisme, du Judéisme et du Christianisme. Cette religion nouvelle, qui avait pour principe de faire des prosélytes, et qui brûlait du feu de l'enthousiasme, se répandit comme un torrent au-delà du pays qui l'avait vu naître.

Vers le milieu du septième siècle, les Sarazins, zélés partisans du mahométisme, firent la conquête de l'Egypte. Le plaisir de détruire

les monumens dont s'honoraient les peuples qu'ils domptaient, le fanatisme de leur religion, qui proscrivait les arts et les sciences, fit réduire une seconde fois en cendres la fameuse bibliothèque amassée depuis cinq cents ans à Alexandrie. Toutes les écoles furent suspendues, et c'est véritablement de cette époque qu'on peut dater la déclinaison de la médecine. Les médecins Grecs, réfugiés à Constantinople, voulurent en vain y faire renaître l'école d'Alexandrie, comme un arbre transplanté dans une terre étrangère; la médecine y fut cultivée avec assez de soin pour y subsister jusqu'à la fin de cet empire, mais ne produisant que des fruits faibles et sans vie. Le despotisme ou l'indifférence d'un prince usurpateur ou chancelant, les vices multipliés d'un peuple orgueilleux et lâche, superstitieux et cruel, étaient des obstacles permanens à l'entretien et au progrès d'une science qui ne peut se développer que sous l'ombre de la liberté, ainsi que par l'émulation la plus vive et la plus continuée. Dans l'espace de cinq siècles qui se sont écoulés depuis la prise d'Alexandrie jusqu'à celle de Constantinople, les noms de Théophile, Actuarius, Myrepsus, sont presque les seuls qui nous restent; et quels sont leurs ouvrages? Des compilations mal faites et incomplètes d'Hippocrate et de

Galien, des dissertations vagues sur plusieurs points théoriques ou accessoires de la médecine, des recueils de recettes où les formules se trouvent unies aux pratiques superstitieuses. Mais c'en est assez, au moins, pour prouver que si la Médecine Clinique était bien éloignée d'être à Constantinople ce qu'elle avait été à Alexandrie, les principes d'Hippocrate servaient encore de base à la conduite pratique des médecins.

Heureusement les ennemis qui avaient paru les plus redoutables pour la médecine, le furent le moins, et la farouche ignorance des nouveaux conquérans de l'Egypte était bien éloignée de devenir aussi funeste à cette science que le faux savoir, la superstition et le charlatanisme des médecins de Constantinople.

En effet, de toutes les sciences qui se trouvèrent rassemblées dans les pays de la nouvelle domination des Arabes, la médecine fut la moins maltraitée. Les ouvrages des médecins Grecs furent les seuls exceptés de la fatale proscription qui fit brûler tous les autres livres de la bibliothèque d'Alexandrie, ce monument fameux élevé par Cléopâtre sur les ruines de la bibliothèque des Ptolomée. Les écoles de médecine même se trouvèrent promptement rétablies; et il est question de Théodonus et de Théodocus comme de deux fa-

meux professeurs, existans en cette ville sur la fin du septième siècle. Peu de tems après, ces écoles furent transférées à Antioche et à Bagdad, alors le centre de l'Empire des Arabes. Almanzor ou Aarou-Rasehild protégea la doctrine des médecins Grecs, soit en faisant traduire leurs ouvrages par des Syriens qui connaissaient également le Grec et l'Arabe, soit en attirant dans ses états des médecins Grecs voyageurs qui communiquèrent leurs livres et leurs sciences. Pour favoriser davantage ce plan salutaire, ce prince aussi éclairé que bienfaisant, fit élever à Bagdad plusieurs monumens publics, tels que des temples et des écoles, et établir cette coutume si louable et si bien suivie depuis en Orient, de ne point bâtir un temple sans bâtir à côté un hôpital et un collège.

Le prêtre Aaron, dit-on, fut d'abord employé à la traduction des livres Grecs : mais Mesné, médecin Syrien, fut le premier dont la réputation devint éclatante. Après avoir été médecin de l'hôpital de sa ville natale, il vint à Bagdad, où il se fit un grand nombre de disciples en expliquant les anciens auteurs, et sut gagner la confiance du peuple et l'amitié de son souverain. La faveur et le crédit de Mesné devinrent encore plus considérables sous le règne d'Almamon, fils d'Almanzor.

Quelle belle famille dans l'histoire des sciences que ces derniers Abbassides! Un des plus grands princes dont l'histoire ait jamais conservé la mémoire, Almamon ne faisait pas consister la gloire dans l'éclat des conquêtes, mais dans le bonheur de son peuple, et il croyait que la médecine bien ou mal administrée, pourrait singulièrement augmenter ou diminuer ce bonheur. Il fit donc pour les sciences, et principalement pour la médecine, ce que les princes font pour les choses les plus importantes au salut de l'état. Il envoya des ambassadeurs chez les Grecs pour obtenir des savans qui pussent éclairer une nation aveugle et guerrière, et appela en même tems ces savans par les sollicitations les plus flatteuses et les plus honorables. Des soins aussi vifs et aussi éclairés devaient être heureux. Aussi la parfaite intelligence de la langue Grecque s'établit-elle bientôt généralement! La médecine d'Alexandrie, c'est-à-dire, la médecine d'Hippocrate, fut connue dans tous les pays soumis aux Arabes, et bientôt, enrichissant les pays qu'ils conquéraient, ils portèrent à Cordoue, à Grenade, et dans mille autres contrées, la doctrine et les principes qu'ils avaient puisés dans la traduction des véritables médecins Cliniques. Mais, pour voir jusqu'à quel point ils ont conservé la pureté de

la doctrine que ces ouvrages contenaient, arrêtons-nous un moment sur les travaux des médecins Arabes.

Un des premiers, et le plus fameux sans contredit, est Rhazés, dont les ouvrages ont servi de modèle à presque tous les autres médecins Arabes qui l'ont suivi. Rhazés, persan d'origine, étudia la philosophie et la médecine à Bagdad, où la langue Grecque était alors bien interprêtée par les soins de George Bachtrie et de Sérapion. Il y travailla avec tant de succès, qu'on lui confia de bonne heure la direction d'un grand hôpital, bonne fortune précieuse pour un médecin curieux d'avancer dans son art. L'attention qu'il mit à étudier la nature dans ce nouvel asile, lui valut le surnom d'expérimenteur, une réputation qui le fit appeler à Cordoue, lieu de la cour des Rois Maures qui avaient déjà commencé à abandonner l'Asie. C'est-là qu'il a composé un traité général de médecine qu'il appela *totum continens*.

Cet ouvrage immense est tiré d'Archigènes, d'Actius, de Paul Dægine, et principalement d'Hippocrate. Il forme un cours de médecine complet, écrit dans le goût et dans les principes des meilleurs médecins Grecs, et dans lequel on trouve, en outre, bien des choses neuves et intéressantes. Il avait une

manière hardie et particulière de traiter les maladies des articulations ; c'était de chercher à produire une révulsion puissante, par le moyen de saignées fortes, faites toutes les trois heures à la basilique et à la saphène ; ce qui lui réussissait. Il avait encore un plus grand succès dans d'autres maladies, en cherchant à remplir la même indication de dériver par l'emploi des purgatifs violens, donnés après les vomitifs. Ainsi, il assure avoir guéri des milliers de malades attaqués de la sciatique, en faisant administrer des lavemens si âcres qu'il tirait le sang ; que ce remède était infaillible toutes les fois que le mal n'était pas assez invétéré pour demander l'ustion. Ses descriptions étaient courtes, mais claires, comme on le voit sur-tout dans celle de l'hydrophobie. Il s'exprime en maître, lorsque parlant du cancer, il dit : Ceux qui coupent un cancer, ne font autre chose que l'ulcérer et l'irriter, à moins qu'il n'y ait possibilité de l'enlever tout entier, soit par le moyen du fer, soit par celui du cautère. Il faisait si grand cas des sétons, qu'il a passé pour en être l'inventeur. Il se servait de ventouses dans l'apoplexie, d'eau froide dans les fièvres continues, dont il faisait boire abondamment. Il employait les acides et la diète végétale comme de moyens préservatifs de la peste ; il condamnait les re-

mèdes chauds dans la pleurésie. En un mot, il a décrit le premier cette maladie interne des os, si cruelle dans ses effets, le *spina ventosa*, dont les Grecs n'ont pas fait mention. La nature de ce mal, selon lui, consiste dans l'érosion et la corruption de l'os, accompagnées de douleur pungitive. A la vérité, on reproche à Rhazés, comme aux autres médecins Arabes, d'avoir été trop prolixe dans la matière médicale et dans la pharmacie; mais on lui doit des remèdes nouveaux, tels que l'huile de brique et le sublimé corosif, dont personne n'avait parlé avant lui. Enfin, ce qui rend les ouvrages de ce médecin plus précieux encore, c'est le soin avec lequel il a traité des maladies des enfans, renchérissant de beaucoup d'un côté sur les médecins Grecs, et de l'autre ayant eu à décrire un genre de maladie absolument inconnu aux Grecs et aux Romains.

Le genre de maladie désigné alors et longtems après sous le nom de *morbilli*, et malheureusement trop connu depuis quelques siècles sous ceux de rougeole et de petite-vérole, était né bien auparavant Rhazès. Suivant les traditions Arabes, ces maladies ont commencé à paraître sous le califat d'Omar, successeur de Mahomet, et il est douteux si elles ont pris naissance à cette époque, ou si elles

venaient des contrées plus Orientales. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur propagation fut très-rapide.

Les Sarrazins Espagnols, facteurs du commerce du monde, les communiquèrent bientôt dans les parties du Nord de l'Europe; et comme les Latins avaient nommé *vari* les pustules qui s'élèvent à la surface de la peau, la première maladie fut nommée vérole.

La première origine de ces maladies paraissait aux Arabes une chose aussi étonnante que difficile à expliquer, qu'elle nous le paraît aujourd'hui. Cependant, en jugeant par comparaison avec la peste, la lèpre et les autres maladies virulentes, on pourrait supposer que la petite-vérole née d'une cause particulière dans un coin de l'Asie, s'est communiquée par contagion, et a ainsi assuré sa perpétuité en étendant de jour en jour son foyer. Mais ne peu-t-on pas espérer que cette contagion, à force de s'étendre et de se multiplier, diminuera de force et d'intensité, comme on voit un torrent effrayant et rapide le long de la montagne où il prend sa source, perdre sa fureur en s'étendant et en se divisant de mille manières dans les vastes plaines où il se précipite? La lèpre, autrefois si affreuse et si multipliée, a disparu presque généralement de toute la surface de la terre. La peste paraît

moins

moins souvent en Europe qu'elle n'y paraissait autrefois. Il n'est plus question de feu St.-Antoine, qui a causé tant de mal depuis le onzième juqu'au treizième siècle. Cette peste caractérisée en Angleterre par la sueur, et qui en peu d'années s'y est fait sentir jusqu'à quatre fois, était à chaque fois moins cruelle. Les pestes annuelles de Constantinople et d'Egypte sont bien éloignées d'être aussi funestes que les anciennes pestes d'Athènes et de Constantinople. La maladie appelée par les anciens *g emursa*, qui naissait entre les doigts du pied, est si bien éteinte, que le nom même en est oublié. Enfin le virus vénérien est amorti, et la maladie syphilitique est bien éloignée, en général, de présenter des symptômes aussi violens et aussi féroces que dans son origine. Mais la petite-vérole n'a encore rien perdu de sa force. La contagion est de la plus grande facilité. En tous tems, en tous lieux, la plus petite parcelle de matière variolique peut la renouveler. Ce germe destructeur n'est pas éteint dans la poussière des cadavres qui ont succombé à cette cruelle maladie; et il y a lieu de croire malheureusement qu'elle sera encore long-tems la même. Une chose cependant qui peut nous promettre qu'elle sera maîtrisée par le tems, comme tous les virus épidémiques et contagieux,

c'est l'observation faite en Amérique et dans certaines Isles nouvellement découvertes, que la petite-vérole qui s'introduit pour la première fois dans un pays, y fait d'abord les plus grands ravages, et quelle revient ensuite par degrés à produire une mortalité à-peu-près égale à celle qu'elle opère dans les autres pays. (1)

Rhazés attribuait la première formation de ces maladies nouvelles à un ferment dérivant du sang maternel pompé dans l'utérus, et qui doit se purifier tôt ou tard en déposant aux glandes de la peau ce qu'il y a d'impur, comme on voit qu'il arrive dans le moût : hypothèse qu'on n'attribuera pas à l'esprit de son siècle, quand on songera qu'un médecin fameux du nôtre a voulu que la petite-vérole ne fut qu'une effervescence et un développement. Sans croire que la rougeole fut d'une nature différente de la petite-vérole, Rhazés distingue ces deux maladies, même dès le prélude, en désignant dans l'énumération des

(1) Quand l'auteur a parlé ainsi de la petite-vérole, la découverte inappréciable de la vaccine n'était pas faite; il est aujourd'hui physiquement prouvé que la vaccine annulle et détruit le germe de la variole, et en est l'antidote certain.

(*Note de l'éditeur.*)

symptômes précurseurs ceux qui sont propres à l'une, et ceux qui sont propres à l'autre. Tout le reste du diagnostic est très-exact.

Dans l'exposition de la petite-vérole, qu'il caractérise par ses exanthèmes, il s'attache à faire remarquer les signes qui annoncent sa bénignité ou sa gravité ; il peint la forme, la couleur et la manière dont ils sont rangés. Enfin, il y joint ce que peut présenter de consolant ou d'alarmant l'état des différentes fonctions. Si cet auteur n'a pas donné au tableau de cette maladie tout l'éclat qu'il devait avoir sous le pinceau de Sydenham, il a laissé peu de choses à désirer sur la partie curative. En lisant cette partie, et en réfléchissant, comme dit fort bien Freind, qu'il écrivait pour le climat de la Perse, on voit qu'il a saisi toutes les différentes indications qu'il y a à saisir dans cette maladie. Il prescrit la saignée, même pour les enfans. Il veut qu'on donne dès le commencement assez d'eau froide, pour que le malade vomisse et sue ensuite ; il emploie des lotions d'eau chaude pour attirer les pustules à la peau ; il ne donne d'autre aliment que la tisanne. Ses médicamens, dans cette première période, sont des herbes acides et astringentes ; il veut que la chambre soit toujours fraîche, et le régime rafraîchissant ; mais il recommande d'user de ces rafraîchis-

sans avec modération, de peur d'éteindre la chaleur naturelle. Si la fièvre est vive et que l'éruption ne soit pas favorable, il faut donner une décoction de figues, de raisins, de lentilles. Quand l'éruption est facile, il ne faut pas non plus persévérer dans les rafraîchissans, mais prendre la décoction précédente, en y ajoutant un peu de safran. L'éruption complète demande des délayans, tels que l'eau d'orge, de grenadiers, de melons; si les pustules ne continuent pas à se disposer à la maturation, il faut donner des médicamens propres à accélérer leur marche, en observant cependant ce que demandent l'état des symptômes, et la fièvre que vous reconnaîtrez, dit-il, principalement à la respiration et au pouls. Les calmans conviennent dans les insomnies et dans le dévoiement. Ne purgez point avant la crise: mais si l'état du malade le requiert, purgez dans le commencement pour diminuer la chaleur et la pulsation à la tête, avant la déclinaison, pour décharger la nature d'une partie de son fardeau et expulser la matière morbifique. Il y a même un cas dans cette déclinaison où il faut saigner: c'est lorsqu'il s'élève une inflammation, et que le gosier est assez serré pour faire craindre l'étranglement. Quand les pustules sont dures et semblables à des verrues, que les forces

du malade languissent, il est inutile de travailler à faire mûrir, puisque c'est un état absolument désespéré.

On trouve encore dans Rhazés d'autres morceaux, qui prouvent son respect pour l'art, et son aversion pour tout ce qui peut lui porter quelque atteinte. Tel est ce fragment sur les imposteurs, dans lequel les ruses de tous les charlatans de son tems sont exposées, ce qui ôte à nombre de personnages modernes le mérite de la nouveauté ; tel est cet autre où il donne les moyens de choisir un bon médecin : s'il a mis toute son attention à étudier, à méditer, à comparer les ouvrages des anciens, ayez bonne opinion de lui. Au contraire, s'il passe sa vie dans des occupations opposées à l'étude, si la musique, les festins ou telle autre mauvaise habitude paraissent l'occuper essentiellement, il n'y a rien à espérer de lui. Une fois certain de son application, vous examinerez la force et la tournure de son génie ; vous verrez s'il a vécu avec des hommes dont la société soit propre à exercer son esprit par des discussions fréquentes et soutenues, combien de tems il est resté avec eux, s'il a pris les moyens convenables pour apprendre à connaître et à guérir les maladies. Il est avantageux qu'il ait exercé dans une ville considérable, où l'on

trouve en même-tems l'occasion de voir beaucoup de malades et beaucoup de médecins. Enfin, s'il a acquis ce que l'étude et l'expérience donnent, vous pourrez à juste titre le regarder comme un médecin habile, et le préférer à tout autre. S'il arrivait cependant qu'il fut faible de l'un de ces deux côtés, je souhaiterais plutôt qu'il manquât d'expérience que de savoir. En effet, un homme versé dans la connaissance de la science, découvrira, sans avoir le secours d'un grand usage, ce que l'ignorant ne pourra jamais voir malgré toute son habitude; car ce n'est pas le tout que d'ouvrir les yeux, il faut encore savoir regarder. Ce peu de paroles, qui apprennent si bien à apprécier la véritable expérience, ne sont pas faites pour être entendues de tout le monde. Plus d'un médecin routinier les croirait inventées par quelque jeune médecin qui n'a pas vu de malades. Mais qu'il lise Freind, il verra qu'elles sont la profession de foi d'un des plus grands médecins qui ait existé, et qui avait été de bonne-heure chargé de l'hôpital d'une grande ville.

Les autres médecins Arabes, quoique bien éloignés de jouer un aussi grand rôle que Rhazés dans l'histoire de la médecine, y méritent pourtant aussi quelque place. Hali-Abbas professa la médecine après Rhazés, et

voulut renchérir sur les ouvrages de son prédécesseur, qu'il trouvait trop concis dans certains endroits, trop étendus dans d'autres. Dans ce plan, il passe en revue les auteurs anciens, comme Hippocrate, Galien, Oribase, Paul Dægine, les modernes comme Aaron, Mesué, Jean Isaac et Rhazés; et il remarque ce qui manque dans chacun de ces auteurs. Ces commentaires pénibles ne lui valurent pas autant de considérations qu'ils lui avaient coûté de fatigues.

Avicenne fut plus heureux; ce médecin, disciple de Rhazés, lui succéda dans l'opinion publique, sans avoir à beaucoup près des titres aussi puissans que son maître. On lui attribue la découverte de la distillation; mais son corps de médecine est la copie de celui de Rhazés, d'Hali-Abbas, avec cette différence qu'il lui arriva souvent de renchérir sans nécessité sur les signes des maladies. A quoi donc attribuer sa réputation? Aux circonstances qui font quelquefois ensévelir un diamant pour faire briller une pierre fausse; au hasard, qui a fait circuler le livre d'Avicenne par toute l'Asie et delà en Europe, de préférence à ceux de Rhazés et du meilleur des médecins Arabes après lui, d'Avenzoar.

Ce médecin vivait à Séville, qui était alors le siége de la cour des Califes. Il mé-

prisait toutes les subtilités des sophistes, et soutenait les vrais principes de la Médecine Clinique. C'est l'expérience, dit-il, qui est le plus sûr et le meilleur guide des médecins; c'est elle qui doit les absoudre ou les condamner dans cette vie ou dans l'autre. Galien est son guide dans la théorie médecinale. Il le cite sans cesse, mais il le suit encore plus fidèlement dans l'application des dogmes pratiques d'Hippocrate. On y voit des choses nouvelles sur la médecine, comme des recherches sur les maladies des os, sur l'application du trépan pour guérir les abcès du médiastin, des moyens pour remédier à la dysphagie, des observations sur les maladies du péricarde, l'usage du lait d'ânesse dans les maladies de poitrine; enfin, le premier emploi du bézoard contre les poisons.

Bien différent d'Avenzoar, Averrhoès a écrit sur des principes que réprouve la Médecine Clinique. Philosophe Aristotélicien, raisonneur dangereux et subtil, il a méconnu la seule chose qui puisse donner du prix à un ouvrage de médecine pratique, l'esprit d'observation. Ses ouvrages qui ne présentent rien de nouveau, quant au fond, pêchent encore par une forme désagréable, et cet auteur ne semble se trouver dans la liste des médecins Arabes, que pour augmenter le mérite des

autres par un parallèle qui lui est peu avantageux.

C'était alors l'usage des médecins célèbres, de composer un ouvrage sur toute la médecine, comme l'ont fait depuis les plus célèbres Médecins Français du seizième siècle. Albucasis, le dernier de ceux qui se distinguèrent parmi les médecins Arabes, avait aussi composé une méthode générale de pratique, d'après Rhazès, dans laquelle on trouve beaucoup de clarté et de précision. Mais ce qui a immortalisé cet auteur, c'est d'avoir fait renaître la chirurgie qui était en oubli depuis deux siècles. On y trouve sur cet article des choses précieuses. Il faut lire ce qui regarde la lithotomie, le panaris, les abcès au foie... On y trouve très-clairement la ligature des artères, pour arrêter l'hémorrhagie, et sur-tout un très-grand traité sur l'application des cautères actuels. (1)

Les progrès subits que fit la chirurgie, du tems d'Albucasis, sont d'autant plus étonnans, que cette science négligée par les derniers Grecs, paraît l'avoir été encore d'avantage sous les Arabes. L'anatomie y était en horreur par principe de religion, et le partage

(1) Albucasis a donné une description exacte de l'opération de la paracentèse dans l'ascite.

de la médecine en trois professions y était si marqué, qu'Avenzoar s'excuse d'être descendu jusqu'à pratiquer des opérations de chirurgie, et à préparer des drogues. A quoi donc attribuer le développement subit de cette partie de l'art de guérir chez les Arabes? La séparation de la chirurgie de la médecine aurait-elle engagé quelques-uns de ceux qui la cultivaient à s'y appliquer avec plus d'attention que lorsqu'ils faisaient en même-tems la médecine?

On voit dans cette courte analyse de la médecine des Arabes, qu'ils avaient fidèlement gardé la médecine Hippocratique, et qu'ils avaient même travaillé à la perfectionner. Hali-Abbas, Rhazés, Avenzoar, en sont des preuves. Ils ont décrit des maladies nouvelles, telles que le *spina ventosa*, la rougeole et la petite-vérole. Ils ont décrit plusieurs affections de poitrine inconnues; ils ont adouci les purgatifs, modéré les saignées, inventé les remèdes chimiques. Enfin, ils ont traité avec le plus grand soin des maladies de la peau, article intéressant, inconnu aux premiers Grecs; mais déjà ébauché par les médecins de Rome et d'Alexandrie, et qu'il est intéressant de présenter ici.

Les premiers médecins Grecs ont fort peu parlé des maladies de la peau, et il paraît

qu'elles étaient peu connues de leurs tems, puisque ni Homère, ni Hésiode, ni Hérodote n'en parlent. Dans les ouvrages d'Hippocrate, il n'est guères question des exanthèmes fébriles ; il parle dans un endroit de *lichen* ; de *lepra* et de *vitiligo*, comme de maladies superficielles consistant dans l'éruption de quelques pustules écailleuses ou sanieuses : « *Ulcus, sanguis, pus, ichor, lepra, furfur, lichen, vitiligo lentigo: interdum quidem lædit, interdum juvat ; interdum neque lœdit, neque juvat.* » Enfin, le mot de lèpre lui était si familier, pour désigner un desséchement écailleux, qu'il admet une lèpre à la surface interne de la vessie. La même sobriété, le même exercice, la même propreté qui avaient préservé les anciens Grecs des maladies de la peau, en avaient aussi garanti les premiers Romains. Mais vers le tems de la conquête de l'Egypte et de la Syrie, elles commencèrent à être connues et redoutées à Rome. Nous avons parlé de cette dartre affreuse et rebelle qui affligea presque tous les grands de Rome, sous l'empereur Claude, et nous avons dit qu'elle n'avait pu être guérie que par un médecin Egyptien. En effet, les médecins de ce pays devaient s'entendre particulièrement à traiter des maladies qui y étaient endémiques. Leur climat tour-à-tour inondé

d'eau ou desséché par la plus grande chaleur; les débris d'animaux et de végétaux pourrissant dans une eau stagnante ou dans une fange à moitié desséchée, leur nourriture qui était des poissons, de graines corrompues ou de farines non-fermentées; enfin mille autres effets nés d'un mauvais régime et de négligence, avaient depuis long-tems produit dans ce pays des maladies cutanées de toute espèce. C'est ainsi que nous voyons en France le terrain marécageux de la Sologne et l'usage du bled ergoté produire des affections impétigineuses et la gangrène sèche, et que l'on trouve encore des demi-lépreux parmi les pêcheurs qui vivent sur les bords humides et salés du Martigues. Cette propriété qu'ont les côtes d'Egypte et de Syrie de produire des maladies cutanées, se démontre manifestement encore aujourd'hui par cette pustule maligne dont sont frappés tous les habitans d'Alep; mais ce n'est plus qu'un faible reste des affections cutanées diverses et multipliées qui y pullulaient autrefois.

Les Hébreux placés dans ce climat, ont été, dès les tems les plus reculés, affectés de maladies cutanées qui avaient fixé l'attention de leur législateur. Les uns avaient tout le corps couvert d'écailles furfuracées; mais le mal ne s'étendait qu'à la surface de la peau, et

ils n'étaient pas séparés de la société des autres hommes. Chez les autres, cette affection universelle était plus profonde, plus inhérente, et il paraissait naître une chair vive, *caro viva apparebat*. Quelquefois tout le reste de la peau étant sain, il n'y avait qu'une partie affectée soit d'une efflorescence ulcerée, soit simplement d'une tache immonde, caractérisée par la blancheur, la dépression de la peau, et le changement de couleur des poils qui deviennent blancs.

Archigènes, Celse et Galien écrivirent dans un tems où le nombre des maladies cutanées était déjà fort considérable, et on en trouve une assez longue énumération dans leurs ouvrages. Il est question de la gale, des dartres, des affections impétigineuses, de la lèpre, mais il règne beaucoup de confusion dans la description de ces diverses maladies. Ils parlent de l'éléphantiasis, maladie dans laquelle la peau devient semblable à celle d'un éléphant. Celse et Galien avouent qu'ils n'ont jamais vu cette maladie, qui est particulière à l'Egypte; mais Archigènes en a donné une description trop vraie pour ne l'avoir pas vue plusieurs fois. Oribase, Aétius, Paul Dægine, qui sont de tous les médecins d'Alexandrie ceux qui ont le mieux traité des maladies cutanées, ont copié le plus souvent Archigènes.

Ils ne mettent pas une différence essentielle entre la gale, les affections impétigineuses et la lèpre. Ils ne voyent autre chose dans cette dernière maladie que des écailles sèches, et des pustules dispersées sur toute la surface du corps.

Les Arabes, placés dans le foyer de ces maladies déshonorantes et contagieuses, s'en sont occupés avec la plus grande attention, et ils ont établi des distinctions d'autant plus naturelles, qu'elles étaient fondées sur l'observation. Selon eux, la lèpre est cette maladie dans laquelle la peau acquiert une rugosité qui la fait ressembler à la peau d'un éléphant. Des tubercules, des aspérités, des rhagades à la face, la courbure des articulations au genou et au coude, la lenteur, la somnolence, des urines jumenteuses, une digestion facile, mais imparfaite, voilà pour la première période: dans la deuxième, les tumeurs se multiplient, la peau dans leur intervalle est dure comme le cuir d'un éléphant, le poil disparaît aux mains, aux cuisses, aux jambes; des rhagades profondes se forment au cuir chevelu, des pustules dures, aiguës, dont la pointe est blanche et la base verte, s'établissent à la face, des petits grains durs s'élèvent sur la langue, et il y en a de semblables dans le tissu adipeux. Dans la troisième période, des

ulcères souvent de tous les côtés sur les tumeurs, les ulcères deviennent de plus en plus enflammés, leurs bords sont retournés et la corruption va si fort en faisant des progrès, qu'on voit tomber successivement le nez, les doigts, les pieds ; et la mort la plus affreuse avance ainsi à pas lents, pour terminer trop tard la vie la plus malheureuse. Voilà la maladie qu'Archigènes et Aétée avaient appellée éléphantiasis, mais que les Arabes ont nommée lèpre. Ils ne distinguent pas les différentes périodes que nous venons de désigner ; mais ils ont peint cependant la maladie avec les mêmes couleurs. Ce qu'ils ajoutent à la description des Grecs, c'est qu'ils parlent particulièrement de la couleur sombre, de la fétidité, du son de la voix d'abord rauque, ensuite éteinte, de la chûte des cheveux, de l'horrible aspect du nez, des yeux, et surtout de la santé de ces malades. L'éléphantiasis des Arabes est une tuméfaction variqueuse des pieds, dans laquelle toutes les veines sont enflées, de manière qu'il n'y a pas la plus légère différence entre le bas et le haut de la jambe, et cette maladie est si fort endémique en Egypte, que Prosper Alpin l'a observéedans le même pays huit siècles après, en attribuant son origine à l'humidité et au mauvais régime.

Ces détails, puisés pour la plupart dans le savant ouvrage de M. Lorry sur les maladies cutanées, retracent des choses importantes à l'histoire de la Médecine Clinique, et font honneur en même-tems aux travaux et à l'observation des Arabes, car nous verrons par la suite que la maladie qu'ils ont décrite sous le nom de lèpre a la plus grande analogie avec celle qui s'est introduite en Europe dans le tems des Croisades.

La médecine des Arabes, recueillant à Bagdad les richesses de l'école d'Alexandrie, transportée ensuite en Afrique et en Espagne, où était le siège de l'empire des Sarasins, a entretenu la médecine Grecque, et enrichi l'art de guérir dans plusieurs points importans. Elle a été à son plus haut point sous Rhazés et Avenzoar, et elle commença à décliner par l'introduction de la philosophie d'Aristote sous Averrhoès. Albucasis l'a soutenue dans toutes ses parties; mais les attaques du tems et le bouleversement des Empires lui préparaient encore d'autres changemens. Avant que d'y passer, faisons quelques réflexions.

Dansces transmigrations diverses, qui ont fait passer l'art de guérir d'Egypte en Grèce, de la Grèce dans l'Asie et à Rome, de Rome à Alexandrie, d'Alexandrie en Afrique et en Espagne, la médecine a suivi le sort de tou-

tes les sciences. Mais ce qui doit la distinguer, c'est que, tandis que les autres sciences se sont presque absolument évanouies en Asie, le lieu de leur ancien séjour, la médecine, plus nécessaire au bonheur et à la salubrité de l'homme, est celle qui s'y soit moins dénaturée. En effet, quoique bien différente de ce qu'elle était dans les beaux jours des écoles Grecques et Arabes, la médecine Grecque a toujours été, et est encore aujourd'hui reconnaissable dans les principales parties de l'Asie.

Dans l'Inde, la philosophie d'Aristote a dirigé les médecins dans la théorie, comme si la destinée des hommes était d'être par-tout bercés des mêmes fables; mais les livres de Galien et d'Avicenne ont été leurs guides dans la pratique. Ils ont toujours prononcé le nom d'Hippocrate avec vénération; et l'observation leur a appris à traiter d'une manière assez heureuse et même assez conforme aux lois du père de la médecine, les maladies les plus communes dans leur pays. On y voit sur-tout l'usage du feu et de l'acupuncture, fondé sur l'expérience la plus simple et la plus triomphante. Dans les douleurs rhumatismales, maladies communes chez un peuple que la chaleur du climat oblige à rechercher la fraîcheur avec excès, les médecins Indiens font appliquer le feu sur la partie malade, et les

coliques les plus violentes s'y guérissent par l'application d'un fer chaud sous le pied.

L'acupuncture est une piqûre méthodique qui se fait avec une aiguille sur les différentes parties du corps, pour y faire dégorger une humeur épaisse, ou pour y attirer une résolution heureuse. Bontius, Delon, Bernier, Kœmpfer ont été témoins des effets étonnans de ces remèdes, dont l'un était familier à Hippocrate et dont l'autre était dans ses principes. Ces voyageurs médecins, qui ont tous fait un long séjour dans les Indes, nous disent encore que, si la théorie des médecins Indiens est fort pauvre, leur pratique est souvent intelligente et raisonnée. Ils mettaient en usage la plupart des remèdes recommandés par Hippocrate, avec cette différence qu'ils usent beaucoup moins de la saignée et des purgatifs, mais beaucoup plus de calmans; différence sur laquelle leur climat doit influer beaucoup. D'ailleurs ils ont des calmans qui nous sont inconnus, ou une manière de les préparer bien particulière; car Kœmpfer lui-même a éprouvé qu'ils composaient des breuvages propres, non-seulement à calmer le corps, mais à faire goûter à l'imagination les extases les plus délicieuses.

Les Persans, beaucoup plus adonnés à l'étude que les Indiens, font un si grand cas de

la médecine, qu'ils la mettent au-dessus de toutes les sciences. Leurs grands maîtres sont Hermés-Trismégiste, Galien et Avicenne. Ils joignent à leurs ouvrages ceux d'un prince qui régnait il y a cinq cents ans sur la partie Septentrionale de la Perse, et qu'ils appellent la somme du roi de Cachemire. Ils font aussi grand cas d'Aristote pour le raisonnement. Du reste ils suivent assez généralement l'expérience pour la pratique. Ils se servent beaucoup de cautères, de ventouses, et particulièrement du feu à la manière des Indiens, de sorte, dit Chardin, qu'on ne voit guères d'hommes qui n'aient plusieurs brûlures aux bras, aux reins, aux jarrets, et quelques-uns au cou. Ils donnent dans la dyssenterie le lait aigre et le riz cuit dans l'eau, méthode analogue à celle d'Hippocrate. Leur régime dans les maladies aiguës tient le milieu entre la trop grande ténuité et l'abondance, et paraît fort adapté au climat. Dans les fièvres, ils saignent peu, et tout leur traitement consiste à faire prendre dans le même jour une grande quantité d'aposèmes rafraîchissans, de potions purgatives, et d'opiates; méthode avantageuse, dit-on, mais dont ils abusent pourtant au point que plusieurs de leurs convalescens tournent à l'hydropisie. Néanmoins leur diagnostic est prompt et facile, leur ton ferme, et leur pro-

nostic assez assuré, sur-tout lorsqu'il s'agit des maladies endémiques. Chardin l'avait éprouvé lui-même dans la Caramanie, où il fut frappé *de cette fièvre pernicieuse* et endémique, qui rend le séjour de Bender-Abbasi si dangereux. Fuyant un lieu si funeste, et dans un état si déplorable qu'il s'évanouissait à chaque instant; Chardin arriva au bout de six jours à Laar, et se remit entre les mains du médecin du gouvernement, et en moins de huit jours il fut guéri. Sa maladie était, autant qu'on peut le juger par son récit, une fièvre rémittente maligne, et on ne peut former aucun doute sur sa gravité, puisqu'un chirurgien qui accompagnait ce voyageur, avait jugé que la maladie était mortelle par elle-même, et qu'il en avait encore désespéré davantage, en voyant prendre au malade les remèdes actifs que le médecin Indien donnait avec la sécurité la plus consolante. Et c'est ce qui fait dire au véridique Chardin : ce que je n'aurais pas cru sans l'avoir vu, c'est l'assurance avec laquelle ces médecins promettent la santé dans les maladies les plus désespérées, et la promptitude de leurs succès.

La médecine des Chinois, dont on a tant parlé, paraît fort au-dessous de celle des Persans. Ce qu'on y trouve de mieux est l'usage du feu, commun à tout l'Orient, et qu'ils au-

ront sans doute tiré de l'Inde de tems immémorial; et la doctrine du pouls, théorie minutieuse et embrouillée, qui leur suppose cependant de l'aptitude et de la finesse à juger des maladies par le tact.

Telle a été la médecine dans presque toute l'Asie, depuis la fin du règne des Arabes, dans cette partie du monde; telle était à-peu-près auparavant, et telle est encore aujourd'hui, et telle elle sera long-tems, car les arts et les sciences font moins de mouvement en mille ans dans les états despotiques qu'elles n'en font en un siècle dans les autres gouvernemens. Cependant il a été un tems où la Médecine Clinique, telle que nous venons de la peindre en Asie, était bien supérieure alors à la médecine qui régnait dans ce tems en Europe, celui où nous a conduit la fin des médecins Arabes, tems de deuil pour l'esprit humain, qui s'étend depuis le quatrième jusqu'au quinzième siècle.

De nouvelles incursions vinrent changer la face des choses. Les Sarrasins et les Goths, du côté du Midi; les Allemands et les Normands, du côté du Nord, inondèrent l'Europe vers le quatrième siècle. L'Italie fut bouleversée chaque jour par de nouvelles révolutions. Nîmes, Bordeaux, Marseille, mieux défendues et plus heureuses que les

autres villes des Gaules, avaient d'abord servi de refuge à quelques savans exilés de l'Italie, tels que Ausonne, Marcellus Empiricus, Elpidius, devenu depuis premier médecin de Théodose; mais bientôt elles furent inondées comme tout le reste des Gaules par cette multitude de peuplades guerrières et affamées qui se répandirent par toute l'Europe. L'Allemagne n'était qu'une vaste forêt remplie de cent nations barbares. L'Angleterre, changeant tous les jours de maître, voyait aussi détruire sans efforts et sans vengeance les monumens scientifiques que les Romains avaient établis dans leur isle; les arts et les sciences allaient être ensévelis sous les débris de l'empire Romain; les chefs-d'œuvres des beaux jours de la Grèce, d'Alexandrie et de Rome allaient s'évanouir sous le joug d'une foule de vainqueurs, pour lesquels l'ignorance était un titre de noblesse, si les ministres de la religion Chrétienne, qui devaient, avec leurs armes spirituelles, dompter la férocité de ces hommes du Nord, n'avaient pas conservé précisément dans le fonds de leurs cloîtres les monumens du savoir et de la science des Grecs, des Egyptiens et des Romains. Mais ces trésors devaient rester long-tems cachés, et la médecine ne pouvait que deve-

nir fort stérile en Europe, jusqu'au moment de leur découverte.

Les Rois Goths, établis en Italie, eurent à leur suite quelques médecins formés par les Grecs; mais les premiers princes de la monarchie Française étaient moins heureux, parce qu'ils étaient obligés de confier le soin de leur santé à des esclaves ou à des Juifs... Mais, quand la cessation du tumulte et de l'effroi eut permis de songer à autre chose qu'à la défense de sa vie ou à la conservation de sa propriété, les moines et les prêtres, seuls dépositaires des sciences, voulurent commencer à découvrir les richesses qu'ils avaient enfouies, et sans creuser bien avant, ils puisèrent au moins assez de connaissances pour enseigner les principales choses qui tiennent au bonheur social et à la santé du corps. Ceux qui s'occupaient particulièrement du soin de la santé furent appelés physiciens. Ces physiciens existaient à la cour, ainsi que dans les principales villes du royaume; mais ils n'étaient pas les seuls qui se vouassent à l'art de guérir.

Les Juifs partageaient alors avec les ecclésiastiques physiciens la confiance du peuple et la faveur des grands, et on ne peut pas se dissimuler que, si plusieurs d'entre ces Juifs étaient charlatans, menteurs et perfides, plu-

sieurs autres étaient sages et éclairés, et qu'ils étaient alors en général plus instruits que les physiciens ou médecins. La raison en est simple et facile à concevoir. Depuis que la conquête des Maures avait chassé les Chrétiens de l'Espagne, les Juifs étaient les seuls qui communiquassent avec les Arabes, qui étaient alors, comme nous l'avons dit, infiniment supérieurs à tous les autres peuples. Ainsi, formés dans les académies de Séville, de Cordoue, les Juifs avaient des titres pour inspirer la confiance. Ils eurent même assez de crédit sur les rois Maures, pour qu'il leur fut permis d'avoir une école de médecine propre à leur nation, qui fut établie à Sora, en Asie. Ainsi on ne doit pas être surpris de voir deux Juifs, médecins de Charlemagne, composer par son ordre des tables de santé.

En effet, les premiers actes de médecine qu'on découvre dans ces tems sont sous Charlemagne. En rassemblant les sciences dans son palais, il n'oublia pas la médecine. « Les vers fameux d'Alouin, dit M. Lorry, sont les premiers monumens qui ayent fait retentir le grand nom d'Hippocrate dans la France, et à Paris, où il devait un jour recevoir un si grand éclat. On connaissait alors et on faisait le plus grand cas des écrits de Démosthènes, le Gaulois ou Philalèthes, ancien

médecin de Marseille, qui vivait sous Tibère, et que Galien a beaucoup vanté. Il fournissait la base et le texte des leçons. Quelques traductions latines d'Hippocrate et de Galien, de Pline et de Dioscoride, tout cela mal traduit, mal copié, étaient les seuls auteurs que l'on connut. C'est avec les faibles secours de ces auteurs, aidés de la philosophie d'Aristote, que se sont formés les médecins dont on retrouve les noms dans nos histoires littéraires, que M. Chomel a judicieusement compilées. Ils étaient tous moines, prêtres, prélats. C'est ainsi qu'ont été instruits Fulbert, évêque de Chartres; Hugues, le physicien; Dudon, abbé de Saint-Pierre; le Veuf, à Sens; Sigoalde, abbé; et tant d'autres dont les noms inutiles n'ont pas jeté un grand jour sur notre art. Ils n'ont pas écrit, ou ce qu'ils ont écrit est anéanti; on ne peut savoir s'ils pratiquaient bien ou mal; mais du moins le nom de physique, que portait alors la médecine, nous fait voir qu'elle était regardée comme une partie de la philosophie naturelle, et l'espèce d'hommes qui la professait nous laisse appercevoir qu'elle donnait à ses professeurs une grande considération personnelle.

Ces premiers efforts des physiciens qui se communiquaient leurs lumières et qui instrui-

saient la jeunesse, donnèrent lieu à des *corporations*, communes dans ces tems, où l'image du régime Claustral et des idées de piété tendaient à réunir toutes les sciences assemblées sous la loi de la discipline. C'est ainsi que se sont formées les premières écoles de médecine à Salerne, à Montpellier, à Paris, à Oxfort.

Salerne paraît avoir été la première, et on en attribue l'origine à Charlemagne, vers l'an huit cent deux. Quoi qu'il en soit, en mil soixante, Constantin, l'Africain, avait déjà donné une compilation d'Hali-Albas, et Marcellus Empiricus une compilation de Seribonius Largus, lorsque le collége des médecins de Salerne donna l'ouvrage qui nous reste encore aujourd'hui. Ce sont des vers Léonins dédiés à Robert, duc de Normandie, qui avait consulté ce collége sur sa santé à son retour de la Terre Sainte: et Robert de Milan en est l'auteur. Les statuts de l'école de Salerne prouvent qu'il y avait dès-lors des examens pour recevoir des candidats; que ces examens étaient différens pour la médecine et pour la chirurgie; que l'activité des pharmacopoles était grande et honteuse, malgré des médecins à qui ils étaient soumis; enfin, que les livres classiques étaient la thérapeutique de Galien, le canon d'Avicenne, et les

aphorismes. Cependant, la réputation qu'ont eue des ouvrages aussi faibles prouve bien jusqu'à quel point l'art était descendu. On parle d'un certain Eros, sur les maladies lithotomiques; de Gariopontus, sur celles de la vessie; de Constantinus, qui écrivit sur l'anatomie, sur la saignée, sur le coït, et qui devînt, dit-on, Pape, sous le nom de Victor III; de Brunus, sur la castration; de plusieurs autres auteurs également inconnus aujourd'hui.

C'est peu de tems après ces faibles tentatives de l'esprit humain en Europe, qu'on vit naître un nouvel esprit de vertige qui devait opérer une grande et fatale révolution dans le moral et dans le physique des habitans de l'Europe. Un Pape ambitieux, un moine fanatique et un hermite intrigant prêchèrent la Chrétienté pour aller défendre les pellerins qui visitaient la Terre Sainte, et l'esprit de superstition et de chevalerie qui régnait alors fit enrôler pour cette expédition folle, entreprise sous de pieux motifs, une foule d'individus guidés par des motifs différens. Mais en desséchant la France par la perte d'une grande quantité d'hommes, par l'abandon des cultures et l'enlèvement des espèces, cette frénésie introduisit en Europe une maladie cruelle.

Cette maladie, si connue dans nos climats sous le nom de lèpre, n'était pas la lèpre des Grecs, ni même celle des Hébreux; mais c'était proprement celle des Arabes; c'était une affection de la peau, semblable à celle que Celse décrit sous le nom de vitiligo, et dont il distingue trois espèces; l'une dans laquelle la peau est blanche, un peu rude et inégale, de manière qu'il semble y avoir des tâches çà et là; elle est quelquefois plus large et ronde plus profondément, et il l'appelle *alphos*. Dans la seconde, qu'il appelle *melas*, la couleur est noire; mais les accidens sont les mêmes. Dans la troisième, la couleur est la même, si ce n'est un peu plus blanche, les poils blanchissent et deviennent semblables à de la laine. C'est-là le jugement qu'en ont porté Gordon et Couringins, qui l'ont observée dans le quinzième siècle. Cette lèpre fut la cause de l'origine des maladreries. M. Black a dit qu'une armée Romaine rapporta autrefois cette peste de Palestine; mais qu'elle disparut, en isolant les malades. De très-habiles médecins veulent au contraire que cette maladie ne fut pas contagieuse, et M. Lorry fait de très-savantes dissertations pour prouver qu'il n'y avait que la lèpre des Hébreux de contagieuse. Mais la réflexion de M. Black me paraît plus juste, car si M. Lorry admettait que

les Français l'eussent gagnée dans les guerres Saintes, pourquoi refusait-il de reconnaître qu'ils pussent la communiquer chez eux ?

En échange de tous ces maux, les Européens rapportèrent quelques livres de philosophie et de droit. C'est-là la raison pour laquelle les universités prirent naissance dans le douzième siècle, et que celles qui se trouvèrent sur leurs passages furent les premières qui recueillirent ces étincelles de lumière.

Cependant ces connaissances toutes faibles qu'elles étaient, germaient d'une manière brillante et utile dans quelques esprits ; et vers le milieu du douzième siècle, l'anatomie était enseignée en Italie d'une manière distinguée. A-peu-près à cette époque vivait Fréderic II, cet empereur de la maison de Souabe, si célèbre par sa valeur, par ses conquêtes, et par les infortunes que lui suscita la fanatique colère des souverains de Rome. Tous les gens éclairés et sensibles lui donnent des regrets, en lisant son histoire ; mais les médecins lui doivent de la reconnaissance. Il fonda plusieurs universités en Italie, protégea particulièrement la médecine, et ordonna d'une manière très-expresse que personne ne pratiquerait la chirurgie sans avoir été instruit en anatomie.

Dans le treizième siècle, Guillaume de

Salicet réunit les qualités de professeur et d'écrivain, de manière à mériter la plus grande considération de ses contemporains, et le titre d'auteur original par la postérité. Copiste des Arabes en bien des endroits, il sut encore enchérir sur leurs productions. Il a parlé des croûtes lactées, s'est particulièrement occupé de chirurgie, et est un des premiers qui aient usé des remèdes chimiques. Il était bon anatomiste, adroit, intelligent; ses successeurs en firent le plus grand cas. Guy de Chauliac l'appelle *valens homo*, et Freind dit, en parlant de lui, il eut certainement une longue expérience et paraît avoir mieux connu sa profession que ceux de son tems. Mais bientôt commencèrent à paraître deux hommes, dont le génie était fait pour délivrer l'esprit humain des entraves qui l'embarrassaient, et pour lui faciliter ainsi le moyen de marcher à grands pas à la découverte de la vérité : Albert le Grand en France, Roger-Bacon en Angleterre; l'un dominicain, l'autre cordelier, quittant la voie étroite et embarassée que l'on suivait avec tant de timidité depuis plusieurs siècles, s'élancèrent dans un nouvel ordre d'idées, et laissèrent après eux un sillon de lumière qui devait éblouir leurs contemporains et éclairer la postérité. Albert enseigna en France et en Allemagne; et les fa-

bles qui se trouvent mêlées à son histoire dans les deux pays, prouvent la sensation étonnante qu'il y produisit. Etendu et profond dans la connaissance de l'histoire naturelle, il connaissait toutes les mines d'Allemagne. Il a beaucoup écrit sur les minéraux et sur les métaux; il a fait des recherches nombreuses sur l'alchimie; il a traité de plusieurs points de médecine, et il a présenté par-tout des idées grandes, neuves et hardies.

Roger-Bacon, contemporain d'Albert, opéra la même révolution en Angleterre, où la superstition et l'ignorance étaient encore plus épaisses qu'en France. Son mépris pour les futilités scholastiques et pour la philosophie d'Aristote, lui valurent la haine et les persécutions de ses confrères. Il travailla avec ardeur à la chimie, animé comme tous ceux de son siècle par l'espoir d'y découvrir l'art de transmuter les métaux ou la pierre philosophale. Ses recherches ne furent point infructueuses; il fit une découverte, celle de la poudre à canon, découverte éclatante et terrible, dont il était sans doute bien éloigné de prévoir les funestes effets. Les langues, l'astronomie, la médecine, toutes les sciences lui étaient si familières, qu'il passa pour magicien. Il écrivit un livre sur les moyens de retarder la vieillesse, dans lequel on trouve

la doctrine des médecins Grecs et Arabes, mêlée avec des idées lumineuses de chimie, et une connaissance étendue des médicamens.

Ainsi ces deux moines, dans les tems barbares et superstitieux, méprisèrent cette étude des mots et ce jargon métaphysique qui constituait alors les docteurs, pour étudier la nature. Ils bravèrent les clameurs et les attaques de l'envie, pour rechercher la vérité. Mais les sentences qu'ils avaient jetées avec tant de peine furent lentes à percer, elles parurent d'abord au midi de la France, à Montpellier.

L'école de Montpellier fut la première établie en France, et plusieurs choses y concoururent. Sa position favorable au commerce, la fréquentation des Italiens et des Arabes Espagnols, les rapports multipliés avec les Juifs voyageurs et médecins, dont le sort a toujours été d'être supérieurs aux peuples ignorans et bien inférieurs à l'esprit des nations éclairées. Dans le treizième siècle, on voit déjà à Montpellier des professeurs, un chancelier, des leçons publiques et ce grand concours d'étudians qui annoncent une grande réputation. Aux idées que pouvait donner une étude plus exacte et plus approfondie des différentes traductions des auteurs Grecs translatés

tés des Arabes, on voyait se réunir des opinions nouvelles sur plusieurs parties de la médecine. Arnauld, dont les pensées brillantes et exaltées tenaient également de la folie et du génie, avait accueilli et commenté plusieurs idées de Roger-Bacon; et par les soins qu'il prit de les présenter avec enthousiasme, il parvint à faire adopter plusieurs de ses principes sur la chimie, sur les médicamens, et sur la manière d'observer.

Un autre philosophe non moins ingénieux, et encore plus enthousiaste, Raimond-Lulle, fit encore de plus grands efforts pour renchérir sur les idées de Roger-Bacon, dont il avait été disciple: il apprit l'Arabe, et entreprit le voyage de Mauritanie pour aller y étudier la chimie, qui était alors bien plus avancée dans ce pays qu'en Europe. L'amour, dit-on, fut le seul mobile de cette entreprise; une belle Espagnole, dont il était ardemment épris, avait le sein rongé par un cancer. Le médecin tendre et romanesque apprit que le remède propre à guérir ce mal était consigné dans les livres d'un médecin Arabe, qui avait vécu dans le neuvième siècle, et aussitôt il vola en Afrique pour découvrir un trésor à qui il attachait tant de prix. Le trésor tant désiré lui manqua; mais, comme ces enfans qui avaient enrichi leur sol en fouillant l'héri-

tage paternel pour y découvrir des richesses imaginaires, Raimond-Lulle trouva dans ses voyages quelques idées utiles, qu'il présenta d'une manière folle, mais que ses successeurs recueillirent avec profit.

C'est dans le même siècle qu'on voit les premiers fondemens des écoles de médecine et de chirurgie à Paris.

Des Juifs, des moines, des prélats avaient, comme nous l'avons dit, été les ministres de santé des Rois de la première race. Des char-latans, des mages, et d'autres espèces de jongleurs cosmopolites, erraient de foires en foires, présentaient au peuple une sorte de médecine aveugle et empyrique; mais les soins de Philippe-Auguste, qui rendit les villes libres, y attira les lettres. C'est sous le règne de ce prince, en 1315, que les premiers statuts de l'université de Paris furent formés par le cardinal de Saint-Etienne, légat du St.-Siége; et sous le règne de St.-Louis, son petit fils. On voit les médecins ou physiciens se réunir pour donner des leçons rue du Fouare. Au reste, les commencemens des écoles de Montpellier et de Paris sont aussi peu intéressans à connaître que difficiles à bien assigner. Il suffit de savoir qu'elles ont tant d'analogie, que la plupart des maîtres qu'on voit citer alors dans l'une et dans l'autre, sont les mêmes. Rigord,

médecin de Philippe-Auguste, est regardé comme médecin de Montpellier et de Paris. Gilles de Corbeille et Pierre d'Appone, si savans qu'ils parlaient, dit-on, sept langues, sont reclamés par l'une et par l'autre de ces universités. Enfin Henri-de-Hermondaville est regardé par les chirurgiens comme un des premiers maîtres de la confrairie de St.-Côme, tandis qu'il paraît certain qu'il a enseigné la médecine à Paris et à Montpellier. Ce qui peut donner une idée plus juste de l'état de la médecine dans ces écoles naissantes, c'est la connaissance des leçons qui s'y donnaient. L'anatomie de Théophile, la physiologie d'Aristote, les principes de l'école de Salerne étaient les traités théoriques et préparatoires. On puisait ensuite les idées de pratique dans Hippocrate, dans Galien et dans la chirurgie d'Albucasis. Ces différens ouvrages, tous offerts d'après des versions Arabes, et quelques commentaires qui y avaient déjà été ajoutés, étaient présentés en extrait pour être plus facilement entendus des étudians. Quelques faibles que fussent ces instructions, la nouveauté de la science, le défaut de livres faisaient que les leçons de ces premiers maîtres étaient fort suivies. La réputation des écoles de médecine de Paris fut bientôt assez grande pour y attirer des étrangers. C'est ainsi que Lanfranc

de Milan, formé par les leçons de Guillaume de Salicet, et déjà célèbre par ses connaissances chirurgicales, vint chercher dans Paris celles qui lui manquaient sur la médecine. On voit dans ses ouvrages que les maîtres de cette école étaient déjà en aussi grand nombre, que l'influence des écoliers autour d'eux était considérable, et qu'ils la méritaient par leur zèle à développer et à expliquer le petit nombre d'auteurs qui composaient alors toute la richesse médicale.

En échange des lumières qu'il venait chercher à Paris, Lanfranc y communiqua avec autant d'empressement que de franchise tout ce qu'il savait sur la manière de gouverner les plaies et de pratiquer les grandes opérations de chirurgie. Il fut écouté avec d'autant plus de satisfaction et de reconnaissance, que cette partie de la médecine était abandonnée à des chirurgiens laïques, sachant à peine leur langue, vrais manoeuvres, dit Lanfranc, et si ignorans qu'à peine trouvait-on parmi eux un chirurgien rationel. Cet état de la chirurgie en France ne doit point surprendre à cette époque, en voyant que la médecine s'était à peine conservée, et que les obstacles qui s'étaient opposés au progrès de cette science étaient encore bien moindres que ceux qui devaient avoir arrêté l'avancement de la chi-

rurgie. Nous avons vu la chirurgie distinguée en Grèce, honorée chez les Romains, avilie sous les premiers Arabes, et ressuscitée par Albucasis. Dans la décadence des sciences, occasionnée par le bouleversement de l'Empire Romain, cette partie de l'art de guérir fut encore plus oubliée que la médecine. Les médecins d'alors étaient tous clercs, et ils n'étaient pas assez instruits pour s'élever au-dessus des préjugés de leur robe. La chirurgie, oubliée pendant plusieurs siècles, ou confiée à des esclaves, comme certaines parties menistrantes de la médecine, leur était commise chez les Romains. Mais lorsque les Francs cessèrent de porter la barbe longue sous le règne de Charlemagne, ils eurent besoin de barbiers, et ce fut dans cette classe que les médecins choisirent les personnes propres à faire auprès des malades ce que leur tems, leur délicatesse ou plutôt leur orgueil ne leur permettait pas d'exécuter eux-mêmes. Ces barbiers furent réunis, par Pythard, chirurgien de St.-Louis, sous la bannière de St.-Côme; mais cette association, qui n'était d'abord qu'une confrairie de gens illétrés, admis sans épreuves, et rassemblés sans loix, donna lieu par la suite à la formation d'une communauté dont les prétentions étaient beaucoup plus ambi-

tieuses, comme nous le verrons dans les siècles suivans.

Dans le quatorzième siècle, l'état de la médecine fut à-peu-près le même que dans le 13e.; l'Italie était toujours la seule contrée où l'anatomie et la chirurgie fussent véritablement connues et cultivées. Mundinus, à Milan, Dinus de Garbo, à Boulogne, Varignana, à Gênes, marchaient sur les traces de Guillaume de Salicet et de Lanfranc, non en disciples serviles, mais en hommes faits pour honorer leurs maîtres par une noble rivalité.

L'Angleterre, déchirée par des guerres intestines, n'avait encore fait aucun pas pour sortir de la barbarie. L'université d'Oxford n'était peuplée que de théologiens. Cependant on trouve dans le quatorzième siècle, Ardern, chirurgien du comté de Nothingam, qui avait si bien étudié la chirurgie dans Celse, qu'il opérait la fistule par l'incision et par la ligature, manière ignorée depuis pendant plus de quatre siècles, et Jean de Gaddesden qui écrivit le premier traité de médecine qui ait paru en Angleterre. Il fut premier médecin d'Edouard II, et le premier à qui ce titre ait été accordé. Il était, dit Freind, plus médecin que philosophe. Le fils du roi ayant eu la petite-vérole, il fit tendre son appartement en rouge, méthode bizare que Kœmpfer a re-

trouvée chez les Japonais. L'ouvrage de Gaddesden parut sous le titre de *Rosa Anglica*, suivant la mode qui régnait alors de donner des titres pompeux ou emblêmatiques à ses ouvrages. Syvaltius, qui avait écrit en Italie une compilation générale de médecine, lui avait donné le nom de Pandectes, et Bénard de Gordon fit, à-peu-près à cette époque, un ouvrage auquel il donna le nom de *Lilium Medicinæ*, et qu'il divisa en sept parties, comme la graine de lin.

Gordon était de la faculté de Montpellier, qui, plus voisine de l'Italie, semblait en ressentir plus vivement les influences. Mais cette université vit naître à cette époque un homme dont le nom devait l'illustrer bien davantage, Guy-de-Chauliac, aussi élevé au-dessus de ses contemporains que l'aigle l'est au-dessus de l'épervier. Clair et précis dans la description des maladies, marchant sur les traces d'Hippocrate dans les conseils de pratique, il a, en outre, le mérite d'avoir écrit sur la chirurgie avec tant d'ordre et de soin, que son ouvrage servait encore de livre classique il n'y a pas un siècle. Il fait en peu de mots l'histoire de la chirurgie de son tems, en la faisant voir exercée par cinq sortes de personnes. La première était celle de Roger et Rolland, et des

quatre maîtres qui appliquèrent indistinctement les cataplasmes sur les plaies.

La seconde celle de Brun et Théophile, qui pansaient les plaies avec du vin.

La troisième est celle des disciples de Guillaume de Salicet et de Lanfranc, qui n'employaient que des onguens doux ou des emplâtres.

La quatrième est celle des chevaliers Teutoniques qui guérissent par charmes.

La cinquième, est composée des femmes et des idiots, qui remettent les malades de toutes les maladies aux saints seulement, et je m'ébahis qu'ils se suivent comme des grues : car l'un dit ce que l'autre a dit.

Guy de Chauliac vivait en Avignon, où il s'est trouvé avec Vénario, dans le tems de la fameuse peste de treize cent quarante-six. Cette peste, la plus terrible qui ait paru par sa généralité et par la mortalité qu'elle occasionna, fit, en quatre ans, le tour du globe, et enleva le quart de ses habitans. Elle dura sept mois à Avignon, et s'y montra sous une double apparence, dit Guy de Chauliac. Dans les deux premiers mois, c'était une fièvre ardente et un crachement de sang, qui firent mourir en moins de trois jours tous ceux qu'elle attaqua, sans en excepter un seul. La seconde, annoncée par une fièvre

aussi véhémente, se déclarait encore par des charbons et des abcès aux aînes et aux aisselles : la mortalité fut grande dans cette dernière espèce, mais la maladie plus longue ; et ceux qui guérirent ne durent leur salut qu'à la suppuration des bubons. On voit à ces traits que cette peste, dans sa naissance, dans ses progrès, dans sa marche, dans sa terminaison, est la même que celle de Constantinople et d'Athènes. On lui donnait alors un nom particulier en l'appelant *mal des ardents*. Mais ce nom n'empêche pas d'y voir la peste interne et externe, semblable à celles dont nous avons déjà parlé. Car, suivant Mézeray, on entendait par mal des ardents une maladie contagieuse qui prenait en l'aîne. Rien n'était plus commun alors que ces fausses dénominations, autorisées par l'ignorance et la superstition.

La seconde apparence fut dans l'an 1361, selon Guy de Chauliac. Voyez la chirurgie, on trouvera un électuaire propre à guérir, ou à se préserver de ce terrible fléau; composé par Armand de Villeneuve, et d'autres médecins célèbres.

QUATRIÈME ÉPOQUE
DE LA
MÉDECINE CLINIQUE.

Les faibles lumières qui paraissaient à la fin du quatorzième siècle annonçaient que le tems de la servitude des sciences était bientôt prêt à finir ; et le commencement du quinzième fut l'aurore du beau jour qui allait enfin naître pour elles. Il restait encore quelque chose de l'esprit de chevalerie : mais on était guéri du fanatisme des Croisades. Le commerce qui commençait à naître, éveillait la liberté ; et les rois, travaillant en même-tems à leur intérêt et au bonheur des hommes, donnaient la main aux peuples pour secouer le joug féodal, dont l'influence ne peut être qu'engourdissement et langueur, et dompter ces petits tyrans, qui avaient tenu l'Europe dans l'esclavage et dans l'ignorance pendant tant de siècles. Le moyen le plus généralement employé pour détruire, fut de bâtir des cités, pour servir d'asile au commerce et aux sciences : et parmi elles, la médecine fut une de celles qui éprouva le plus prompt e-

ment les effets de ce changement heureux.

L'Italie, qui jouissait déjà des douceurs et des bienfaits de la liberté, fit d'abord beaucoup plus de progrès que les autres contrées. Dès le commencement de ce siècle, *Nicolas* publiait des discours anatomiques; *Montagnana* et *Mathieu de Gradibus* écrivaient sur les différentes parties de la médecine; et plusieurs autres auteurs, tels que *Berta-Palia et Pierre Argellata* faisaient honneur à la chirurgie.

A Paris, *Jacques Despars*, laissant les traductions latines, les seules alors en usage, eut le zèle et l'intelligence de chercher les vrais principes de la médecine dans les auteurs originaux, tels qu'Hippocrate, Galien, Alexandre, et les plus fameux des Arabes.

A Montpellier, on voyait paraître le corps de médecine de Valesco de Tarenta, premier modèle d'un ouvrage de Médecine Clinique, depuis la décadence des lettres. Il a présenté ses observations avec autant de clarté que de simplicité, sous le titre de *declarationes morborum*, simplicité pleine de génie dans un siècle où le mérite était de beaucoup copier.

En Angleterre, les efforts hardis de Gilbert et de Glanville, pour détruire les pré-

jugés superstitieux et populaires, en éclairant la médecine et l'histoire naturelle, avaient donné une secousse favorable à tous les esprits, et les disposaient à recevoir les germes des différentes sciences inconnues dans cette isle depuis la décadence de l'empire Romain. Les médecins Italiens ne bornaient pas leurs travaux à avancer les progrès de l'anatomie et de la Chirurgie. Léonicène, Benedetti, célèbres professeurs de l'école de Padoue, se consacrèrent à faire revivre les auteurs Grecs; et bientôt on les rechercha de tous les côtés, avec le plus grand empressement. La lecture fut plus commune: mais les livres étaient rares. En 146..., Louis XI, désirant avoir un livre qui ne se trouvait que dans la bibliothèque de la faculté de Paris, lui députa un président de la chambre des comptes pour le lui emprunter; et il est dit que ce magistrat laissa pour gage un plat d'argent et douze écus d'or. Tout, dans ce siècle, est en l'honneur des médecins Italiens. Savonarola, médecin distingué par sa naissance et par ses vertus, composa un grand nombre d'ouvrages utiles, parmi lesquels on distingue sur-tout un traité fort étendu des bains d'Italie et des autres parties de la terre. Mais dans le moment où Savonarola écrivait, les bains commençaient à tomber dans les

Gaules, et ils n'étaient plus d'usage que chez les gens de condition.

Dans le treizième siècle, on baignait encore les personnes de qualité qu'on invitait à dîner. On faisait prendre un bain aux chevaliers avant les cérémonies de leurs armes ; et Louis XI allait se baigner publiquement avec toute sa cour, en sortant de la représentation des mystères. Cette coutume salubre ne tarda pas à tomber en désuétude, et elle fut abolie par les prêtres, qui crurent que l'esprit rigoureux du christianisme ne pouvait pas s'accommoder des aisances et des voluptés du bain. Les anciens ecclésiastiques étaient moins sévères. Saint-Rigobert, dit l'ingénieux auteur des Essais sur Paris, avait fait bâtir autrefois des bains pour les chanoines de son église, et le pape Adrien premier, recommanda au clergé de chaque paroisse d'aller se baigner processionnellement, tous les jeudis, en chantant des pseaumes.

Cependant des découvertes hardies en chimie faisaient pressentir une révolution prochaine dans l'ordre moral de l'esprit humain. Basile Valentin, moine allemand, en cherchant à développer les idées alchimiques de Raimond Lulle et d'Arnauld de Villeneuve, avait fait des découvertes importantes. C'est lui qui écrivit le premier sur l'antimoine, et

qui l'appliqua à l'usage de la médecine. Il annonça ce remède avec emphase dans un livre qui avait pour titre *Currus Triumphalis Antimonii.* Mais quelqu'idée qu'il put avoir de ce médicament, il était bien éloigné de prévoir le bruit qu'il devait faire, et les débats qu'il exciterait dans les siècles suivans.

La chirurgie ne participait en rien à ces premières tentatives. Divisés depuis plus de deux siècles en deux corps, les chirurgiens, dont les uns se nommaient lettrés, et les autres chirurgiens-barbiers, étaient perpétuellement ensemble dans ces discussions que nous avons vu subsister de nos jours entre les épiciers et les apothicaires.

Mahomet II venait de s'emparer de Constantinople, et la chûte de l'empire Grec avait chassé vers l'Italie un grand nombre de savans, qui propagèrent le goût et l'usage de la langue grecque, en donnant des leçons publiques de cette langue. Tels étaient Chalcondilée, Chrysoloras, Lascaris et plusieurs autres; mais celui dont le nom est plus cher aux médecins, est Théodore Gaza, qui travailla particulièrement pour la médecine, en traduisant l'histoire des animaux d'Aristote et celle des plantes de Théophraste. On dit qu'étant allé à Rome présenter quelques-uns de ses ouvrages à Sixte IV, il fut si

piqué de voir que le pape ne lui faisait qu'un présent modique, qu'il le jeta dans le Tibre, en disant que les savans ne devaient pas se donner la peine d'aller à Rome, puisque le goût y était si dépravé, que les ânes les plus gras y refusaient le meilleur grain. Tel était l'état des choses, lorsque plusieurs événemens d'un genre bien différent, mais dont le concours tendait au même but, accélérèrent la révolution.

A-peu-près à la même époque, les Allemans découvrirent l'art de l'imprimerie, sans lequel les sciences, marchant d'une manière lente et embarrassée, auraient eu bien de la peine à faire des progrès remarquables. Aussi le despotisme asiatique, intéressé à favoriser l'ignorance, a-t-il proscrit l'imprimerie ; et les Chinois, chez lesquels l'art d'écrire est une science si difficile, consument les deux tiers de leur vie pour apprendre à communiquer leurs pensées.

Sur la fin du quinzième siècle, il se fit une découverte plus importante encore, et dont le récit formera pour toujours l'histoire la plus merveilleuse et la plus étonnante qui puisse frapper l'oreille des hommes. Christophe Colomb, guidé par un génie supérieur à celui de tous les navigateurs qui l'avaient précédé ou qui devaient le suivre, et poussé

par

par cet amour de la gloire sans lequel on n'entreprend jamais rien de grand, osa s'élancer dans des mers inconnues, et après avoir bravé les tempêtes et appaisé les révoltes plus dangereuses encore de ceux qui l'accompagnaient dans cette héroïque entreprise, découvrit un nouvel hémisphère. Cet événement inoui, qui devait avoir une si grande influence sur l'état politique du monde, commença par produire en médecine un mouvement et une surprise extraordinaires, mais dont il était impossible de se défendre.

Mais à peine la nouvelle des voyages et de la découverte de l'illustre navigateur génois était-elle parvenue en Europe, qu'on vit se répandre et se multiplier un fléau inconnu et redoutable. Les soldats Espagnols paraissaient avoir apporté de l'isle Saint-Domingue un virus destructeur, qui attaquait l'espèce humaine dans sa source; et ce funeste présent circulant par la contagion la plus rapide, vînt accroître le triste rôle des maux de l'humanité. On donna alors à cette maladie le nom de grosse vérole.

Les Français le nommèrent mal de Naples, parce qu'ils le prirent au siège de cette ville, où se trouvèrent des soldats Espagnols qui avaient été en Amérique; et toutes les autres nations l'ayant reçu des Français, l'ont

nommé mal français, sans remonter à la source où ceux-ci l'avaient puisé. Cette maladie est généralement appellée aujourd'hui maladie vénérienne ; mais auparavant de peindre cette cruelle maladie avec tous les signes qu'elle présentait alors, il est convenable de nous rappeller ce qu'avaient été jusqu'à cette époque les maladies cutanées.

Nous avons remarqué, en parlant des Arabes, que les maladies cutanées n'avaient commencé à être connues et redoutées des Grecs et des Romains que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; et même que jusqu'au dixième siècle, les plus dangereuses d'entr'elles, comme l'éléphantiasis et la lèpre, n'avaient pas encore passé les bornes de l'Egypte et de la Syrie, leur pays natal. Pendant tout ce tems, la Germanie, les Gaules et toutes les autres parties septentrionales de l'Europe, quoique en proie à la barbarie et à toutes les négligences qui en sont la suite, avaient encore moins connu les maladies cutanées que les Romains. On sait que les Gaulois étaient remarquables par leur blancheur et la propreté de leur peau ; que leur nom est dérivé de ces qualités frappantes. La petite-vérole, née en Asie, comme nous l'avons dit, et apportée par les Sarrasins, fut la première maladie cutanée re-

marquable qui pénétra en Europe ; et elle s'y répandit avec la rapidité la plus grande, vers le huitième siècle.

Un autre fléau, aussi inattendu, parut vers le milieu du dixième siècle. On vit naître alors, dans les environs de Paris, une maladie inconnue, qui attaquait les extrémités, et qui les rongeait en les brûlant intérieurement.

On l'appella *feu sacré*, nom dont les Latins se servaient pour désigner, en général, les maux accompagnés de beaucoup d'ardeur, de rougeur, de douleur ; et ce mot fut adopté d'autant mieux, qu'il pouvait donner une idée de la cause divine à laquelle on attribuait ce mal dans des tems de superstition. Ce mal dura jusques dans le commencement du douzième siècle. Il excita tellement la frayeur et la pitié, que le pape Urbain II créa, en faveur des malades qui en étaient affectés, un ordre hospitalier sous le nom de S.-Antoine ; d'où cette maladie a pris le nom de *feu Saint-Antoine*, et d'où étoit née cette persuasion superstitieuse du peuple, qu'il suffisait de recourir à Saint-Antoine pour être guéri. Cette maladie faisait des progrès lents, et brûlait, disait-on, petit-à-petit. L'effet de ce mal de langueur, dit un auteur du onzième siècle, est tel, que sous une peau livide

elle consume les chairs en les séparant des os, et prenant plus de force avec le tems, cause une augmentation de douleur et d'ardeur, qui fait, pour ainsi dire, mourir le malade à chaque instant; mais cette mort qu'il désire n'arrive que lorsque ce feu, après avoir ravagé les extrémités, attaque les organes de la vie. Un autre auteur, Vincentius-Gallus, dit que du tems de Lothaire II, empereur d'Allemagne, il y eût un grand nombre de personnes atteintes du feu sacré; que les extrémités en étaient consommées, et tombaient en pourriture; de façon que plusieurs en moururent: d'autres en réchappèrent, mais aux dépens de quelques parties, comme des pieds et des mains, et que d'autres éprouvèrent de violentes contractions des nerfs. Enfin, ce qu'il y a de très-certain, d'après les recherches que nous devons à la Société royale de Médecine, c'est que cette maladie était chronique, et fort analogue à celle que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de gangrène sèche, dont nous parlerons à sa place.

Le feu sacré règnait encore, lorsque les Croisades, toujours répétées quoique toujours malheureuses, amenèrent de nouvelles calamités, en concentrant en Europe les vices et les maladies de l'Egypte et de la Palestine. La misère publique, portée à l'extrême par ces

entreprises généreuses, mais imprudentes, favorisa singulièrement la propagation du mal dont les soldats croisés avaient semé par-tout le germe. Il ne fut plus question de feu sacré. En peu de tems, l'Europe fut remplie de lépreux ; et particulièrement la France en fut si infectée, que dans le douzième siècle, dit l'historien Mathieu Paris, il y avait plus de vingt mille maladreries. Cette lèpre, bien différente de celle des Hébreux, était celle que les Grecs avaient décrite sous le nom d'éléphantiase, et que les Arabes avaient si justement nommée lèpre. Des yeux gros et rougeâtres, sans cils et sans sourcils, le nez gros et étendu, les narines ouvertes et dégoûtantes de sanie, les lèvres enflées, la voix rauque, le front ridé, la tête chauve, l'ouïe dure, le pouls profond et petit, l'haleine fétide, des pustules rouges, écailleuses, ulcérées, éparses sur le corps, de la mélancolie, une ardeur incroyable pour les plaisirs de Vénus, les jarrets contractés, la peau épaisse... etc ; on y retrouve tous les signes que nous avons indiqués en parlant de la lèpre des Arabes. En suivant cette triste série de maux qui se succèdent les uns aux autres pour affliger l'espèce humaine, n'est-on pas tenté de croire à un génie malin, dont l'office est de tourmenter l'espèce humaine, et qui, toujours cons-

tant dans l'idée de nous faire souffrir, ne fait que donner une nouvelle forme à ses tourmens.

C'est dans le moment où la lèpre était à son plus haut dégré pour l'étendue et pour l'intensité, que la maladie vénérienne parut en 1494 : et voici en peu de mots ce qu'il y a de plus vrai dans son histoire. Endémique aux Antilles, elle y fut prise par des soldats Espagnols qui la portèrent au siège de Naples, et lui donnèrent lieu de se propager bientôt dans tout l'univers. Cette propagation se fit avec une telle rapidité, que ce mal exotique parut à plusieurs médecins être une maladie épidémique, une espèce de peste qui dévasta toute l'Europe. Et en effet, comme un incendie violent que l'œil a peine à suivre, cette maladie parcourut une étendue immense de pays, dans un espace de tems très-court. Avant deux ans, elle avait produit tant de ravages en France, que le parlement de Paris avait été obligé d'expulser ceux qui en étaient atteints; avant trois ans, elle s'étendait d'un pôle à l'autre : et au bout de cinq ans, il y avait déjà une foule de traités composés sur sa nature et sur son traitement.

Ce caractère surprenant dans l'invasion du mal vénérien, et la prompte disparition de la lèpre, ont fait croire à quelques médecins sa-

vans que c'était fort injustement que l'Europe reprochait à l'Amérique cette cruelle vengeance. Ils ajoutent que la maladie vénérienne a toujours existé, mais qu'à cette époque elle a pris un caractère plus vif, comme il arrive à certaines maladies contagieuses; que ce redoublement des symptômes de la maladie vénérienne et plus encore l'imprimerie récemment mise en œuvre, sont les causes de l'éclat qu'elle fit alors. Ils s'appuient encore sur le rapport de certains missionnaires qui ont écrit que la maladie vénérienne est si ancienne à la Chine, qu'on la trouve décrite dans les plus anciens livres, sur certaines observations modernes qui semblent prouver que la maladie vénérienne a présenté quelquefois le caractère d'une maladie épidémique. Enfin, les supputations chronologiques, les explications forcées de quelques auteurs anciens viennent renforcer leurs argumens, que le savant Astruc a réfuté avec beaucoup de force.

Quoi qu'il en soit, il est généralement admis aujourd'hui que la maladie vénérienne vient d'Amérique, où elle régnait depuis long-tems, et où l'on connaissait des moyens composés de la traiter et de la guérir. Pourquoi répugner à admettre qu'un virus particulier puisse s'engendrer dans un pays, à une certaine époque, par l'effet d'une nouvelle combinaison

incalculable à la vérité, mais dont la possibilité est facile à concevoir par un si grand nombre d'autres faits analogues. Nous avons vu la peste, la lèpre, la petite-vérole propres à certains cantons de l'Asie, où elles ont pris naissance. Nous connaissons la maladie jaune de Siam, la grosse jambe de St.-Thomas à la côte de Malabar, le ver qui se produit dans les jambes dans l'Inde, la pustule d'Alep. Nous allons bientôt voir le scorbut dans le Nord, le rachitis en Angleterre, la plique en Pologne, les écrouelles en Espagne, les goëtres chez les Suisses. Enfin, dans la France, n'avons-nous pas encore sous nos yeux un reste de cette gangrène sèche ou feu sacré, existant dans la Sologne ? N'y a-t-il pas une sorte de gale endémique sur nos côtes de Bretagne; et un observateur très-moderne n'a-t-il pas vu récemment quelques lépreux à Martigues ? Chaque pays a donc une disposition à produire une maladie particulière, comme il en a une à faire naître des plantes de différentes natures, et à imprimer un caractère au physique de ses habitans. Or, parmi ces maladies, il en est de non-contagieuses, et elles ne se communiquent pas; telles sont le plus grand nombre des maladies que nous venons de nommer; telle est une autre maladie propre à l'Amérique et analogue en apparence à la ma-

ladie vénérienne, l'yaw ou pian, mais qui en diffère à tous égards. Il en est d'autres contagieuses, et elles se communiquent; telles ont été la petite-vérole, la peste; telle est la maladie vénérienne: et voilà la théorie de la naissance et de la propagation de la maladie vénérienne. Son invasion en Europe a été désastreuse, comme l'est celle de toutes les maladies contagieuses qui arrivent dans un pays nouveau. La petite-vérole n'a-t-elle pas été plus funeste encore dans les pays où nous l'avons portée que la maladie Américaine ne l'a été pour nous? Mais heureusement la maladie vénérienne est assez mitigée aujourd'hui, pour que nous puissions espérer qu'elle deviendra encore plus douce, et nous ne pouvons lire sans effroi les symptômes qu'elle offrait à son origine et leurs suites plus affreuses encore.

Des pustules s'élevaient sur toute la surface du corps, et commençaient le plus ordinairement par la tête. Quelques fois ces pustules étaient petites, sèches et dures: le plus souvent elles avaient la grosseur d'une coque de gland et étaient croûteuses. Mais elles étaient toujours accompagnées des douleurs les plus cruelles dans les os. Il venait ensuite des chancres aux parties honteuses si opiniâtres, que, quand on les avait guéris dans un endroit,

ils reparaissaient dans un autre ; et c'était toujours à recommencer. Les pustules s'ouvraient bientôt et devenaient autant d'ulcères phagédéniques, qui consumaient non-seulement les chairs, mais même les os. Ceux dont les parties supérieures étaient attaquées avaient des fluxions malignes, qui rongeaient tantôt le palais, tantôt la trachée-artère, tantôt le gosier, tantôt les amygdales; quelques-uns perdaient les lèvres, d'autres le nez, d'autres les yeux, d'autres toutes les parties honteuses. Il venait à un grand nombre des tumeurs gommeuses, qui les défiguraient, et qui étaient souvent de la grosseur d'un œuf ou d'un petit pain. Quand elles s'ouvraient, il en sortait une liqueur blanche et mucilagineuse. Elles attaquaient principalement les bras et les jambes : quelquefois elles s'ulcéraient; d'autres fois elles demeuraient calleuses jusqu'à la mort. Les douleurs étaient toujours intolérables, et occupaient le corps des membres et des nerfs. Enfin, après de longues et cruelles souffrances, les malades tombaient dans la cachexie, et mouraient. On est surpris sans doute de ne point trouver, dans les symptômes multipliés qui accompagnaient alors la maladie vénérienne, le symptôme le plus connu et le plus fréquent aujourd'hui dans cette maladie, la gonorrhée. Le

premier médecin qui en ait parlé est Fernel.

Cet hideux tableau, fait d'après un auteur contemporain, nous apprend, en nous révoltant, quelle terrible sensation la maladie vénérienne dût faire à son invasion dans l'ancien continent. Dès l'année 1498, Léonicène avait écrit sur ce nouveau fléau. Une foule d'autres traités parurent tout-à-coup, et bientôt l'Europe en fut inondée. Il paraît donc prouvé que dans le tems où la découverte de l'imprimerie devait faciliter la circulation des connaissances, la naissance de la maladie vénérienne, si frappante à tous égards, fut un motif qui donna une nouvelle énergie à ces rapports multipliés. En effet, dès ce moment, les relations des médecins étant devenues plus faciles et plus fréquentes, leurs observations, leurs critiques, leurs succès, leurs erreurs furent autant de collisions répétées, qui durent augmenter le foyer des lumières, et donner à tous les esprits une impulsion plus rapide.

Au commencement du seizième siècle, tous les états de l'Europe travaillèrent de concert pour les progrès des sciences, et c'est un des beaux endroits de l'histoire moderne pour ceux qui y cherchent autre chose que la succession chronologique des différens princes et la suite des combats livrés sous leur règne.

L'Angleterre, rétablie sous le gouvernement heureux et éclairé de Henri VII, avait fait des progrès étonnans dans les sciences en peu d'années. Henri VIII, son fils, dont le nom ne se prononce pas sans horreur, donna cependant un nouvel essort au génie des Anglais par son amour pour la littérature, dans sa jeunesse, et par la secousse qu'il excita dans tous les esprits par le bouleversement de la religion Catholique. Dans le même-tems Charles-Quint élevait l'ame des Espagnols, en portant dans toutes les parties du monde l'effroi de sa puissance et de sa politique. Léon X, plus heureux, s'occupait à cultiver les muses et les arts consolateurs de la paix, tandis que François Ier., avide de tous les genres de gloire, cherchait à dominer également par la force des armes et par la supériorité des arts et des sciences.

Mais pour ne point nous écarter de notre objet, considérons dans les travaux de ce siècle fortuné pour les lettres, son influence sur l'art de guérir.

La médecine Hippocratique, que nous avons vue plus ignorée et plus méconnue dans les siècles de barbarie qu'elle ne l'avait été dans la décadence de l'empire Romain, recouvrait à Paris toute sa gloire, par les soins de Brissot et de Vasses, de Gunthier d'An-

dernac, de Gorris, de Jacot, et de tous ceux qui s'efforçaient de marcher sur leurs traces, en traduisant ou en commentant les auteurs Grecs. Quels efforts n'ont pas fait ces grands hommes, pour reproduire avec éclat les trésors enfouis depuis si long-tems! Les commentaires d'Houllier sur presque tous les livres d'Hippocrate, les ouvrages de Moreau et la belle traduction de Foës sont des preuves immortelles de leur zèle et de leur savoir. La théorie de l'art était l'objet continuel de leurs études; mais ils voulaient qu'elle fut confirmée par l'expérience, et sur-tout que cette expérience fut conforme à celle d'Hippocrate, dont ils enseignaient à révérer les dogmes. C'est ce que l'on voit dans les ouvrages de Fernel, de Baillou et de Duret.

Profondément versé dans l'étude de la philosophie ancienne, Fernel avait cherché à l'embellir et à la rectifier par tout ce que les mathématiques, la physique et même l'astronomie de son tems pouvaient y ajouter. Non content d'étudier les propriétés générales et sensibles des corps, il s'était appliqué à pénétrer leurs propriétés intérieures et secrètes, sans donner dans les idées cabalistiques où étaient tombés tous ceux qui l'avaient précédé dans ce genre de travail. Ainsi, malgré les connaissances multipliées, dont il était

orné, simple et sans faste dans l'exposition des différentes parties de la médecine, il n'a d'autre éclat que celui qu'il tire de la justesse de ses idées et de la noble pureté de son style. Il embrasse avec sobriété les idées systématiques de Galien ; ses descriptions de maladie sont courtes et faites d'après nature ; son éthiologie est peu étendue ; la plus grande méthode conduit à ce qu'on veut y chercher, et l'exemple est toujours à côté du précepte. Enfin, on ne voit pas qu'il ait donné autant que ses contemporains dans la polypharmacie, qui était alors en usage.

Baillou est le premier depuis Hippocrate qui ait écrit des constitutions, et l'on y admire le soin qu'il a eu d'ordonner toutes ses observations, de manière qu'elles servent à confirmer et à développer les principes du père de la médecine ; sorte de commentaire tout en action, plus propre encore à rehausser le mérite de la médecine Grecque que ceux d'Houllier et de Duret. Ce travail général ne l'empêchait pas d'écrire particulièrement sur d'autres maladies, et d'être si zélé pour la discipline des écoles, qu'on l'appellait le fléau des Bacheliers.

C'est en étudiant les ouvrages des médecins, et en calculant ce qu'ils ont dû leur coûter de tems et de peines particuliers, au

milieu des embarras d'une pratique nombreuse, que nous devons nous juger dans un siècle plus éclairé, sans doute, mais moins laborieux. Quels hommes que ces fondateurs de l'école de Paris ! Profondément versés dans la connaissance des anciens, instruits de tous les travaux de leurs prédécesseurs et de leurs contemporains dans la philosophie et dans la physique, observateurs attentifs et assidus auprès de leurs malades, maîtres pleins d'ardeurs, écrivains infatigables, ils savaient unir à un dégré étonnant la triple qualité de professeur zèlé, de praticien heureux et d'auteur excellent. La médecine était alors si honorée, que les graces les plus signalées encouragaient ces grands hommes. Fernel reçut des faveurs distinguées de Catherine de Médicis ; et Henri II voulut non-seulement honorer par sa présence le mariage de la fille de Duret, mais il ne dédaigna pas de la présenter lui-même à l'autel.

Les parties accessoires, ou les branches de l'art, étaient cultivées avec autant de soin que le tronc principal. Tagault, Riolan premier du nom, marchaient à grands pas dans les découvertes anatomiques; Charles le Pois, adaptant aux maladies chroniques les principes d'Hippocrate, en traçait la curation avec une méthode inconnue depuis long-tems. Ce mé-

decin avait été disciple de Duret; mais il avait de plus passé plusieurs années en Italie, pour y puiser dans toutes les sources savantes. En même-tems Julien le Paumier, plus connu sous le nom de Palmarius, disciple de Fernel, décrivait la peste qui se joignit au feu des guerres civiles pour dévaster la France, peste très-meurtrière, dans laquelle on reconnaît toujours le caractère des pestes d'Athènes et de Constantinople. Bélon venait de faire hommage à la faculté de toutes les richesses qu'il avait recueillies dans l'Orient sur les différentes parties de l'histoire naturelle. Enfin Courtin et Gourmelen donnaient sur la chirurgie des leçons qui devaient servir de modèle à leurs successeurs. Aucun médecin n'acquît plus de réputation et de gloire dans l'enseignement que Gunthier et que Dubois, qui, par une bizarrerie particulière à ce siècle, se fit connaître sous le nom de Sylvius.

Le premier est le véritable restaurateur de l'anatomie dans la faculté de Paris, distingué par François Ier. protecteur des sciences, il quitta la cour, pour se vouer avec plus d'ardeur à l'enseignement. Les anatomistes ne sont pas d'accord sur le nombre de ses découvertes; mais il est certain, d'après Driander, médecin allemand, que Vésale a été l'un de ses disciples, et qu'il a beaucoup profité à son

son école : assertions d'autant plus croyables que Driander était anatomiste et ami de Vésale.

Le second, moins bon anatomiste, mais d'un génie plus actif et plus étendu, fit des leçons sur toutes les parties de la médecine, avec un feu et une éloquence inconnue jusqu'à lui. Il enseigna au collège royal sur toutes les parties de la médecine; et ses œuvres, recueillies par René Moreau, contiennent, au milieu du bavardage de son siècle et des injures à Vésale, des idées excellentes sur l'anatomie, une apologie méthodique des ouvrages d'Hippocrate, un extrait de ce qu'il y a de plus pur dans Galien, et des traités tout-à-fait neufs sur la manière de choisir et de préparer les médicamens.

La chirurgie s'honorait en même-tems de plusieurs hommes aussi habiles à observer qu'adroits à opérer. Tels étaient Ambroise Paré, Guillemeau, Pigray et Severin Pineau. Ces grands hommes répètent souvent avec candeur qu'ils doivent presque toutes leurs connaissances aux médecins : mais on peut inférer d'après une telle modestie, qu'ils ne devaient pas moins à leurs travaux et à leur zéle.

Ambroise Paré, le premier des chirurgiens Français, avait reçu de la nature cette jus-

tesse d'esprit qui fait saisir les objets, la dextérité propre à réussir et les qualités du cœur propres à se faire aimer. Il renouvella la ligature des vaisseaux, et dissipa bien des préjugés sur la méthode de traiter les plaies d'arme à feu. On lui reproche d'avoir eu l'ambition de mettre son nom à la tête d'un ouvrage latin, quoiqu'il ne fut pas lettré ; mais l'érudition était la maladie de son siècle ; et l'on voit avec plaisir à travers les choses inutiles qui se rencontrent dans un ouvrage dirigé par Ambroise Paré, que la chirurgie ne consiste pas seulement dans la méthode de faire des opérations, mais dans la connaissance exacte des indications qui doivent déterminer l'opération et des précautions à prendre pendant et après l'opération.

Guillemeau, plus instruit dans les belles lettres qu'Ambroise Paré, a consacré son tems et ses talens à faire connaître les préceptes de son maître, et ceux qu'il avait recueillis dans les leçons des médecins de la faculté. Il est le premier chez les Français qui se soit fait une occupation particulière de la pratique des accouchemens ; et le traité qu'il a composé sur cet objet est supérieur à tous ceux qui avaient été faits avant lui. Il parle fort au long du manuel de l'accouchement par les pieds ; mais c'est à tort qu'on lui attribue

l'honneur d'avoir pratiqué l'opération césarienne. Il avait essayé cette opération sur le cadavre ; mais il est fort éloigné de la conseiller sur la femme vivante.

Pigray, autre disciple de Paré, exerça son art avec distinction, et avec un zèle qui le conduisit à une grande fortune. Il la méritait par ses lumières et par son humanité. Dans ce siècle plus savant que philosophe, on brûlait encore des sorciers. Un grand nombre de ces malheureux avait été condamné à la mort, au Parlement de Rouen ; Pigray fit connaître qu'ils étaient vagabons et stupides, et Pigray n'avait pas dit tout ce qu'il pensait. Dans tous les tems, le rôle des médecins a été de paraître extraordinaires, en n'adoptant pas les erreurs futiles et ridicules que le public saisit avec tant d'avidité. Severin Pineau, s'écartant de la route commune, ne composa pas un long traité sur la chirurgie ; mais il donna des choses neuves dans un petit livre qu'il composa sur les signes de la virginité et de la grossesse.

Un esprit aussi sage ne dominait pas partout. Botal, médecin Italien, orné de plusieurs qualités brillantes, vint introduire en France une effervescence de raisonnement dangereuse. Pour combattre ceux qui abusaient des purgatifs, il prêcha la nécessité

des fréquentes saignées, en écrivant spécialement sur la cure des maladies par la saignée. Plusieurs membres de la faculté de Paris écrivirent contre ce nouveau et dangereux système, qui fut malheureusement trop adopté dans les siècles suivans. Quelques autres médecins, pleins des idées d'Arnaud-de-Villeneuve, crurent donner du relief à leur art par l'alchimie. Tel était ce fameux Duchesne, ou Quercetan, qui se faisait passer pour un adèpte, en séduisant les esprits faibles par ses prestiges chimiques et en soudoyant des plumes éloquentes pour défendre sa cause.

L'école de Montpellier ne possédait pas alors autant de richesses que celle de Paris; mais cependant la science y était toujours fidellement entretenue, et l'on y voyait paraître des hommes infiniment estimables. Tels sont Jean Chapelain, habile praticien; Symphorien Champier, historien recommandable en médecine; Guillaume Rondelet, habile médecin et naturaliste distingué; Clusius, célèbre en botanique; et Gaspar Bauhin, non moins renommé dans cette science qu'en anatomie; enfin Laurent Joubert, si bien connu par cet excellent jugement qui lui a fait marquer les préjugés qui nuisaient aux progrès et au développement de l'art. On voit encore dans ce siècle sortir de l'université de Mont-

pellier des hommes doués d'un génie brillant, mais bisarre. Tels sont Nostradamus et Rabelais ; fécondité variée, qui semblait annoncer qu'en fournissant toujours de véritables défenseurs à la Médecine Clinique, cette école méridionale verrait naître encore par la suite des esprits vifs et brillans, propres à l'illustrer par leur éclat, mais trop peu dociles pour tourner au profit de la Médecine Clinique les dons qu'ils avaient reçus de la nature.

Cependant l'Italie était remplie d'excellens maîtres, qui cultivaient avec le plus grand soin toutes les parties de la médecine. Vésale, cet homme immortel, découvrait un nouveau monde en anatomie ; Fallope, son disciple, pénétrait la composition de l'organe de l'ouïe ; Varole connaissait déjà les merveilles du cerveau, et décrivait l'organe de la voix ; Columbus et Coesulpin démontraient l'entrée du sang dans le cœur et sa sortie, sans qu'on puisse leur accorder l'honneur de la découverte de la circulation du sang. L'infortuné Servet y aurait plus de droit. On voit dans un livre mystique, qui fut l'origine de ses malheurs, que le sang passe des artères dans les veines. Mais le moment de la découverte n'était pas encore arrivé.

Dans le même tems, Fracastor décrivait avec autant de vérité que d'élégance la mala-

die vénérienne dont il attribuait l'origine à une maladie épidémique produite par la mauvaise influence des astres. Berenger de Carpi, Brassavole, Bolognini plus heureux, savaient trouver le véritable remède de ce mal dans le mercure, remède usité dans la pharmacie des Arabes pour les maladies de peau, et que la plus utile de toutes les analogies fit employer pour dompter la fureur des symptômes vénériens. Envain le charlatanisme prendra mille formes pour faire rejeter ce remède; il sera toujours le plus doux et le plus sûr de ceux que l'on pourra employer. La manière dont on en usa d'abord contribua sans doute à dégoûter de son usage.

Fabrice d'Aquapendente écrivait un traité complet de chirurgie, qui pourrait être mis aujourd'hui au nombre des meilleurs livres classiques de ce genre. Jean de Romanis, Marianus et Franco, perfectionnaient la lithotomie; Taliacot obtenait des statues, en faisant reproduire à la chirurgie des parties détruites, merveilles attestées, mais dont on ose à peine retracer sérieusement l'histoire. Delacroix, chirurgien vénitien, trouvait dans les balsamiques et les spiritueuses, le véritable remède dans les plaies de tête et de nerfs.

Mannard écrivait doctement sur la maladie de la peau. Massarias, Mercurialis, voués

tout entiers à la Médecine Clinique, la trouvaient et la démontraient dans les ouvrages des anciens, et sur-tout dans la traduction et les commentaires d'Hippocrate. Enfin, Prosper Alpin, voyageur distingué, observateur exact, médecin savant dans l'histoire de la médecine ancienne, employait tour-à-tour sa plume à décrire ce que l'aspect de la nature lui avait appris dans les pays étrangers, principalement en Egypte, et à développer les principes cliniques d'Hippocrate.

L'Espagne, servilement soumise pendant le quinzième siècle au joug des Arabes, faisait des efforts pour jouir d'une liberté sans laquelle les sciences ne peuvent que végéter. Valverda, s'élevant au-dessus des serviles commentaires de Lopès sur Avicenne, avait tenté de restaurer l'anatomie et la médecine. Fragaso, médecin de Philippe II, Aleazard qui professait en même tems à Salamanque, suivirent la même marche; Mercado fit paraître des consultations médico-chirurgicales; Nonius traduisit et commenta les réflexions d'Arcœus sur les plaies; ils cherchaient à exciter une émulation louable qui devait périr avec eux.

L'Angleterre, trop agitée par ses révolutions fréquentes, et trop séparée du commerce de l'Europe, n'offre pas une longue suite

de noms aussi fameux ; mais c'est à cette époque que la médecine se prépare à y jouer un rôle important. Linacre fonde le collége de médecine de Londres, et pose ainsi la première pierre d'un Temple consacré à la restauration de la médecine Grecque ; bientôt Burner, anatomiste, Turner, sage observateur sur les maladies cutanées et les maladies vénériennes, et plusieurs autres médecins distingués commencèrent à en élever les fondemens. Un autre objet, non moins frappant autant par sa nouveauté que par son caractère effrayant, attira l'attention des Anglais. Quatre fois dans ce siècle ils furent attaqués d'une maladie pestilentielle des plus dangereuses et des plus singulières. La maladie commençait par une douleur locale. Il survenait ensuite une chaleur incroyable, extérieure et intérieure, une soif inextinguible, de l'anxiété, et de la gêne aux hypocondres. Le mal de tête, la fièvre vive, la respiration fréquente, le délire, l'assoupissement s'emparaient ensuite du malade, et il était mort ou convalescent au bout de vingt-quatre heures ; les vieillards, les enfans, les pauvres étaient moins exposés à cette maladie que les autres, dont il périt un grand nombre. La sueur était la crise, et cette crise étoit exhorbitante ; il ne fallait pas la solliciter par des cardiaques,

mais aussi, si on la supprimait par le moindre froid, on s'exposait à une mort certaine. Quelques-uns ont crû voir dans cette maladie la peste d'Athène et de Constantinople, tuant un grand nombre de malades en vingt-quatre heures, ou dissipant par les sueurs ce qu'elle expulsait par les bubons dans les pestes précédentes. Un philosophe contemporain, dont le génie fut très-profitable à son siècle et à ceux qui l'ont suivi, le chancelier Bacon ne regarde pas la maladie comme aussi pestilentielle que les autres, car il dit que presque tous les malades bien conduits guérissaient.

Plus répandue dans la Suisse, dans l'Allemagne et dans quelques provinces du Nord, que l'association des villes anséatiques faisait communiquer facilement avec la France et l'Italie, la médecine avait déjà fait dans ces contrées un progrès plus remarquable. Ingrassias, Portius, professaient l'anatomie avec éclat; Rhodion donnait un excellent ouvrage sur les accouchemens; Gesner restaurait l'histoire naturelle ignorée depuis Pline et Varron. En même tems Pierre Foret et Lommius, travaillaient plus directement pour la Médecine Clinique, soit en rédigeant des observations avec la simplicité et la précision Hippocratique, soit en vérifiant les dogmes du père de la médecine par l'exposition méthodique

des principes de l'art de guérir et de prévoir ce qui doit arriver dans les maladies.

On voyait encore à cette époque deux médecins dont les ouvrages sont recherchés. Amatus Lusitanus et Schenek ; leur esprit était disposé à voir et à recueillir du merveilleux ; mais ils doivent toujours être rangés dans la classe des médecins qui ont développé l'esprit d'observation.

Cet esprit d'observation fit découvrir, à cette époque, aux médecins du Nord, une maladie plutôt inconnue que nouvelle, mais qu'on tâchait envain de trouver dans Hippocrate. Cette maladie est le scorbut, sorte de dissolution qui naît de l'humidité et de la privation de nourritures fraîches et végétales. Olaus-Magnus est le premier qui en parle dans son livre sur la médecine et sur les médecins septentrionaux. Parmi les maladies d'armées, dit cet auteur, il y en a une qui attaque particulièrement les troupes qui restent trop longtems renfermées, comme les assiégés. C'est une certaine langueur qui frappe les parties charnues ; un épanchement de sang corrompu qui se fait sous la peau, et qui amolit les parties au point que l'application des doigts y laisse une impression. Les dents sont sans force et paraissent prêtes à tomber. La couleur de la peau la plus blanche s'altère et devient

bleue ; enfin les malades ont du dégoût pour les médicamens. On a donné à cette maladie le nom vulgaire de *scorbut*, et le nom de *cachexie*, peut-être à cause de cette matière molle et putride qui s'épanche sous la peau. Elle paraît née de l'usage des alimens salés ou difficiles à digérer, et entretenue par les vapeurs fraîches et humides qui s'exhalent des marais.

Cette maladie a règné plusieurs fois sans doute dans les armées anciennes : mais elle n'a été décrite par aucun historien Grec ou Romain, parce que ces peuples n'ont pas fait la guerre dans le Nord, et que leur navigation ne s'étendait pas fort loin. La première relation historique qui nous représente une maladie analogue au scorbut est celle dont l'armée de Saint-Louis fut attaquée en Afrique, en 1260. Le naïf et exact Joinville y parle de l'affection des jambes, des taches sur le corps, et les gencives putrides et fongueuses y sont décrites d'une manière particulière. Mais, quoique cette maladie fut fort connue dans le Nord du tems d'Olaus-Magnus, aucun médecin n'en avait parlé avant cette époque.

Roussoeus, Echius, Vierus, contemporains de ce célèbre écrivain, sont les premiers médecins qui aient écrit sur cette matière. Leurs

descriptions varient un peu ; mais les sentimens sont encore plus partagés sur les causes, la nature, et sur les effets de cette maladie. Les navigations, devenues par la suite plus fréquentes, auraient dû bientôt faire connaître parfaitement cette maladie ; mais les disputes furent entretenues par la fausse manière de voir de plusieurs médecins. Les exagérations de Salomon Albertus et d'Engalenus, répandirent la plus grande obscurité sur la nature, le caractère et les variétés de cette maladie. Les visions de Willis augmentaient encore la confusion, au point que Boerhaave n'a pu la considérer sous son véritable jour ; ce qui était réservé à notre tems, comme nous le verrons par la suite.

Le scorbut n'est pas la seule maladie qui ait paru nouvelle dans ce siècle. Deux autres calamités, inconnues aux Grecs et aux Latins, furent observées à-peu-près dans le même tems que le scorbut. Langius décrivit la première, comme une maladie funeste qui attaqua tout-à-coup les habitans de certaines contrées de l'Allemagne. Les symptômes de cette nouvelle maladie étaient les compliqués ; mais, ce qui la caractérisait, c'est que les membres perdaient leur sentiment et leur action, et se détachaient du corps. On ne sçut alors quel nom donner à ce cruel fléau, ni

quelle en était la cause. Il paraît prouvé aujourd'hui, que cette maladie est fort analogue à celle qu'on avait connue sous le nom du feu St.-Antoine, dans le douzième siècle; qu'elle est produite par l'usage du bled ergoté, ou de telle autre nourriture corrompue dans sa source, et qu'on peut lui donner le nom de gangrene sèche. On n'a malheureusement que trop d'occasions de confirmer ces conjectures en France, où l'on voit cette maladie se renouveller fréquemment dans une petite province aquatique et malheureuse, la Sologne. Beaucoup d'auteurs confondent cette maladie avec le mal des ardens; mais nous avons déjà prouvé que le mal des ardens était une véritable peste, caracterisée par les bubons de l'aine.

L'autre maladie, moins dangereuse, moins générale, mais plus bizarre, parut en Pologne. Elle affectait les cheveux, qui se trouvaient mêlés autour d'un noyau plus tortillé encore, dans lequel le siége de la maladie résidait. En respectant ce noyau, réfuge de l'humeur morbifique, les malades se portaient bien; mais, en le coupant, les malades tombaient dans les maladies aiguës ou chroniques les plus cruelles et les plus dangereuses. On donna à cette affection singulière le nom de Plique Polonaise. Stabel, Erudl l'ont décrite

fort au long; elle subsiste encore aujourd'hui, dit-on, mais elle est beaucoup moins commune.

On ne peut donner une idée complète des progrès de la médecine, dans le seizième siècle, sans parler des eaux minérales. On sait que les Romains allaient chercher les eaux thermales à Baies; que Charlemagne chérissait tant celles d'Aix-la-Chapelle, qu'il y avait fait construire un grand bassin pour s'y baigner avec toute sa famille; mais ces fontaines bienfaisantes ne furent plus fréquentées, quand l'Europe, divisée en serfs et en seigneurs de fiefs, se trouva hérissée de barrières, qui empêchaient toute communication. D'un autre côté, la religion, devenue sévère et sombre dans ces tems d'ignorance, n'inspirait que des idées tristes et casanières. Mais, dès que le travail, éveillé par la liberté, eut répandu l'aisance, et que la tranquillité de la paix eut permis d'en jouir, on chercha à voyager d'une province à l'autre. On fréquenta plus librement les foires devenues plus communes et plus brillantes; on fit des pélerinages, et ces voyages, apprenant à connaître les différentes provinces, on découvrit ces sources minérales, dont la tradition avait conservé un souvenir confus. On les fréquenta d'abord avec timidité, parce qu'on cherchait

à jeter sur ces lieux de plaisir et de santé un vernis de scandale. Il y a, dit Borden, une fontaine dans nos montagnes, qui porte le nom d'Empreignadières; mais enfin le tems, qui mine les préjugés comme l'eau ronge les métaux les plus durs, fit accorder aux eaux minérales la vogue qu'elles méritaient. Sur la fin du seizième siècle, nous voyons vanter de tous côtés les eaux minérales. En Angleterre, Boyle, Allen, Lister, célèbrent les eaux de Bath et de Burton. En Allemagne, Gesner, J. Bauhin, etc., vantent les sources de leur pays. Mais les plus fréquentées dès-lors furent celles des Pyrénées, où Marguerite de Valois établit plusieurs fois sa cour. Bientôt l'Auvergne, le Bourbonnois et plusieurs autres provinces ouvrirent à l'envi des fontaines, où l'on vint de toutes parts puiser la santé. Spa et Aix-la-Chapelle, prodiguant leurs trésors à tous les peuples indifférement, devinrent le rendez-vous de l'Europe. Et sans parler de la valeur physique et médicale des eaux minérales, que de choses dûrent favoriser leur établissement! l'agrément de voyager, le plaisir d'oublier ses affaires, ou de déposer le poids de la grandeur, les douceurs de l'égalité, qui a de l'attrait pour les grands comme pour les petits, et à laquelle rien ne rappelle plus les hommes que

l'idée de maladie ; enfin, la politique qui vit dans ces courses fréquentes un mouvement favorable au commerce, et quelquefois des rendez-vous utiles à ses négociateurs. Beaucoup d'ouvrages ont été faits sur les eaux minérales ; mais presque tous renferment de mauvaises ou d'inutiles analyses, et des vertus exagérées. Cela n'ôte rien à l'excellence de ces établissemens, qui sont de la plus grande utilité au corps ou à l'esprit.

Tandis que soumis aux lois des Grecs ou attachés à l'observation, les médecins de l'Europe travaillaient tous à se pénétrer de l'esprit Hippocratique ; la Suisse voyait naître un génie hardi, qui, après avoir jeté un coup d'œil sur les connaissances propres à son siècle, se crut, par les dons naturels de son esprit, aussi élevé au-dessus des lumières qui régnaient alors, que l'âge de la maturité l'est au-dessus de celui de l'enfance. Paracelse, bouillant, impétueux, et d'un esprit plus pénétrant qu'observateur, regarda comme des barrières incommodes tous les principes d'Hippocrate et des meilleurs sectateurs, et suivit une voie plus attrayante et plus vaste, en s'attachant aux idées chimiques et alchimiques de Raimond-Lulle et de Basile-Valentin, bientôt il renchérit sur ses maîtres. Il crut avoir trouvé dans ses opérations la clef de tous les secrets

crets de l'économie animale et se vantait d'avoir des remèdes à tous les maux dans ses mixtions miraculeuses, dans ses vues brillantes et sublimes en chimie, dans une manière nouvelle de préparer l'opium. Paracelse avait cru trouver dans les qualités occultes de l'aimant l'emblême et l'image de toutes les fonctions de l'économie animale. Il disait que l'homme, eu égard à son corps, a un double magnétisme, qu'une partie tire à soi les autres et s'en nourrit; delà la sagesse, les sens et la pensée : qu'une autre tire à soi les élémens et s'en répare; delà la chair et le sang; que la vertu attractive et cachée du corps de l'homme est semblable à celle du carabé et de l'aimant; que c'est par cette vertu que le *magnes* des personnes saines attire l'aimant dépravé de ceux qui sont malades. La guérison des maladies s'opère par des mumies ou préparations humaines propres à agir sympathiquement. Mais de toutes les compositions dont il parle, les plus merveilleuses sont les deux onguens sympathiques, au moyen desquels on guérit les plaies, sans y toucher, les malades fussent-ils éloignés de vingt mille. L'un est mis sous le nom d'onguent vulnéraire, l'autre sous celui d'onguent des armes; on les prépare l'un et l'autre avec l'usnée, la mumie, la graisse et le sang humain, et le bol

d'Arménie. L'onguent des armes ne diffère du premier, que par l'addition du mulet de la graisse de taureau. Pour guérir les plaies avec le premier, il suffit d'avoir du sang du malade, d'en imbiber un morceau de bois, et de toucher l'onguent qu'on conserve dans une boëte. Quant au second, il suffit d'en frotter l'épée ou le sabre qui a fait le coup. Mais bientôt son enthousiasme passa jusqu'au délire. Il eut l'extravagance d'annoncer qu'il avait commerce avec les esprits, et qu'il avait cent démons cachés dans le pommeau de son épée, et il débitait très-sérieusement les rêveries de la magie et des livres cabalistiques du haut de sa chaire; il préconisa sa gloire au-dessus de celle de tous les hommes passés et futurs; il fit brûler à ses pieds les livres de Galien et d'Avicenne: subjugué de plus en plus par la violence de ses passions, ne vivant que dans l'abattement qui suit la débauche, ou dans les convulsions d'un fanatisme incroyable, il poussa l'extravagance jusqu'à se vanter d'avoir trouvé la pierre philosophale, et l'élexir propre à vivre éternellement. Cependant il vécut, pour ainsi dire, dans la misère, et mourut de débauche à 33 ans; homme rare et étonnant, d'un esprit supérieur à ses contemporains, à plusieurs égards à d'autres ravallé au-dessous des êtres les plus

fous et les plus méprisables. Cependant, ce jugement, si facile à porter sur l'assemblage bizare des qualités de Paracelse, n'était point celui de son siècle, ni même celui du siècle suivant.

En effet, le contraste d'un novateur hardi avec des commentateurs qui paraissaient stériles, ce ton triomphant que donne la persuasion, et l'amour du merveilleux lui firent en peu de tems des disciples et des admirateurs, qui portèrent fort loin ses idées sur la médecine magnétique, comme nous le verrons dans le siècle suivant.

En effet, l'audace de ce novateur fermentant dans tous les esprits, produisit, sur la fin du seizième siècle, des effets bien différens. Van-Helmont rassembla les élémens de sa doctrine ; et liés entr'eux par les efforts d'un esprit vif et ardent, ces matériaux réunis formèrent le corps, la base d'où part toute la Médecine Clinique. Mais la pathologie des médecins de cette secte, qui, au reste, développe assez heureusement quelques lois de l'économie animale, n'est le plus souvent qu'un tissu de raisonnemens abstraits, d'explications bizarres, obscurs et inintelligibles, d'indications chimériques et illusoires pour les momens où la nature doit être respectée, et d'indications fausses et dangéreu-

Paracelse fut un homme [illegible] surprenantes, et merveilleuses, il excellait dans la cure des ulcères.

ses, quand elle doit être secondée. Les remèdes qu'ils prescrivaient, étaient des substances incendiaires ou des amulettes ridicules, ou bien enfin des médicamens communs, présentés avec une emphase superstitieuse. L'aimant sur-tout était préconisé par les médecins Paracelsistes.

Pendant que les partisans les plus chauds de la secte chimique, enrôlaient également les gens d'esprit qu'ils séduisaient, et les sots qu'ils éblouissaient, la médecine dogmatique en France, déclinait de l'état brillant où elle avait été dans le siècle précédent. Au lieu d'étudier et de suivre les excellens modèles qu'on avait sous les yeux, dans les ouvrages des Houllier, des Fernel, des Duret, des Baillou, qui s'étaient si bien attachés à faire revivre Hyppocrate, on ne s'attachait plus qu'à des subtilités.

Une fortune riante et imprévue fait plutôt naître le sentiment de l'orgueil, qu'elle n'apprend à faire un bon usage de ses richesses. Ainsi, les médecins éblouis des connaissances qu'ils venaient d'acquérir avec rapidité, ne savent pas les renfermer dans les bornes qui leur étaient prescrites. La science des livres et des mots, l'érudition verbeuse de ces tems, fit placer le mérite dans un amas indigeste de connaissances, qu'on en-

tassait avec peine et qu'on débitait avec orgueil. On avait vu autrefois des combats réglés entre les réalistes et les nominaux. Mais au commencement du quinzième siècle, la logique d'Aristote faisait naître des querelles très-vives dans plusieurs endroits de l'Europe, et particulièrement en France, où l'infortuné Ramus venait d'être le martyr de sa supériorité sur ses contemporains, et de son amour pour la liberté des talens et du génie. Cette tyrannie sophistique et pédantesque, était trop générale pour ne pas influer sur la médecine.

Chartier dissipa sa fortune et celle de ses enfans, en consacrant une vie longue et laborieuse à donner la plus magnifique édition des œuvres d'Hippocrate, dont la valeur ne devait être bien appréciée que cent cinquante ans après lui. On s'attacha à Galien, non aux endroits où Galien lui-même est un bon modèle, mais à cet édifice théorique, système bien assis dans ses différentes parties, comme nous l'avons dit, mais embrouillé par une multiplicité de définitions, de divisions et d'idées métaphysiques. Les facultés animales, vitales et naturelles, les qualités du chaud, du froid, du sec et de l'humide, la division, la subdivision de ces mêmes qualités pour toutes les humeurs et

pour tous les organes, furent adoptées avec plus de fureur et de généralité qu'elles ne l'avaient été dans le siècle de Galien, et devinrent le langage à la mode parmi les médecins. Les principes dangéreux de Botal sur la fréquence de la saignée, la même intempérance dans l'usage des purgations furent le résultat de cette mauvaise manière de considérer la médecine. Faut-il être obligé de trouver encore une cause de ces erreurs dans les ouvrages d'un des plus grands hommes dont s'honore la nation française ? René Descartes, en voulant secouer le joug des anciens et le langage scholastique, introduisit dans la philosophie un systême et une maniere de raisonner mécanique qui pensa renverser la médecine; ses explications de l'économie animale, fondées sur des hypothèses, donnaient une ample liberté à tous ceux qui voulaient introduire en médecine plus de mots que de choses; et il eût bientôt différentes sectes.

Les uns attribuaient à la matiere subtile tout ce qui se passait dans le corps humain; les autres, prévenus pour la philosophie corpusculaire de Gassendi, imaginèrent dans le sang et dans les humeurs des atômes; c'est-à-dire des corpuscules ronds ou crochus,

durs ou flexibles, gros ou petits, à qui ils donnaient le mouvement qu'ils voulaient.

Le trouble ne fit qu'augmenter par les querelles vives que suscita alors l'usage de l'antimoine. Basile Valentin, Angelo de Sala, et quelques autres médecins en avaient déjà célébré les vertus, le siècle précédent. Sur la fin de ce même siècle, la faculté de médecine de Paris avait sévi à cet égard contre Turquet de Magerne, médecin du roi, et même contre Julien le Paulmier, membre de sa compagnie, tous deux non-seulement fauteurs outrés de ce remède nouveau, mais détracteurs forcenés de la Médecine Clinique confirmée par tant de siècles. Les arrêts du parlement avaient confirmé les décisions de la faculté; mais les disputes n'en devinrent que plus animées. A Dieu ne plaise que je répete ici les personnalités odieuses qui eurent lieu à cette occasion! Guy-Patin, si célèbre par son esprit, par son érudition, par son éloquence, s'est perdu aux yeux de la postérité, par la fureur et la mauvaise foi avec lesquelles il a poursuivi sans relâche les médecins qui donnaient le remède. Guénaud, Vautier, et plusieurs autres médecins de ce tems, étaient bien à distinguer des alchimistes hardis et imprudens qui avaient d'abord administré l'antimoine. Cependant les choses fu-

rent poussées au point que la tranquillité publique en fut long-tems altérée ; et à la fin le scandale devînt si grand, que le parlement ordonna à la faculté de délibérer une seconde fois sur la même question. Cette délibération, qui se fit cent ans après la première, admit l'usage de l'antimoine ; décision diamétralement opposée au premier jugement, mais nullement contradictoire ; car il était alors aussi essentiel de permettre l'usage d'un médicament dont les bonnes et mauvaises qualités étaient connues, qu'il étoit convenable de le proscrire, lorsqu'il était entre les mains de l'ignorance et du charlatanisme.

Et peut-être est-ce le plus beau et le plus précieux privilège des corps politiques et savans, de ne point s'engager témérairement sur l'annonce des découvertes nouvelles ; des particuliers isolés peuvent sonder sans conséquence des mines inconnues, se frayer une route dans des chemins étrangers. S'ils se fourvoyent, la faute en est pour eux ; s'ils réussissent, ils en recueillent le profit ; mais l'enthousiasme qu'ils y mettent toujours, soit volontairement, soit à dessein, l'enthousiasme qui est faux et perfide lorsqu'il n'a point de fondement, qui est dangereux lors même qu'il en a ; l'enthousiasme enfin, qu'on excuse dans une tête particulière, ne peut point

être le partage de tout un corps. A la vérité, on reprochera aux corps des obstacles et des lenteurs; on va plus loin, on dira qu'ils persécutent. Mais, si la chose proposée est mauvaise, la proscription en est nécessaire: si la chose a quelque utilité, c'est un obstacle qui peut la retarder, mais non pas l'anéantir. Comme le coin de bois fait éclater les pierres dans les carrières, la vérité a une force insurmontable, et les persécutions ne feront qu'abbatre les dangers de l'enthousiasme. C'est ce qui est arrivé sur l'anatomie Mais, en justifiant la circonspection et la prudence avec lesquelles les compagnies doivent regarder les nouveautés les plus merveilleuses, je suis bien éloigné de justifier l'anathême, qu'on a trop souvent lancé sur des particuliers que l'envie de s'enrichir a égarés. Car le châtiment qui n'arrête point les pervers repousse à jamais ceux qu'une discipline plus douce aurait ramenés, et en n'admettant aucune indulgence pour les écarts du cœur, je crois que l'amour des hommes et la crainte du scandale doivent également porter à la douceur.

Au milieu de ces débats honteux, pour les médecins Français, la saine médecine avait toujours conservé des défenseurs. Charetier, Bourdelot, Tauvry, et plusieurs autres y étaient bien éloignés d'accueillir le fatras

de la médecine galénique. Duverney, Littre-Perrault avaient avancé à Paris les progrès de l'anatomie de l'homme et de celle des animaux: Primerose, Framboisière, Pecquet, écrivaient dans les provinces. Lacouvrée, médecin de Paris, faisait connaître l'anatomie, tandis que Habicot, Thévenin et Saviard suivaient avec exactitude la chirurgie.

L'école de Montpellier, moins infectée de galénisme, était beaucoup plus en proie à la domination des chimistes. Willis, médecin anglais, bon anatomiste, s'était laissé aller à tous les systêmes que lui présenta son imagination ardente; son cœur était pur, mais son esprit était si prévenu, qu'il croyait avoir trouvé un remède chimique propre à préserver de la peste et de toute maladie contagieuse. Ses erreurs sur la fermentation, sur les esprits animaux, furent adoptées par plusieurs maîtres de Montpellier, c'était le règne des agens et des remèdes chimiques. Mais tous les médecins qui adhéraient aux remèdes chimiques, ne les soutenaient pas avec fanatisme. Vallot, Daquin, que la fortune appella tour-à-tour à la place de premier médecin du roi, paraissent avoir étudié sans enthousiasme les remèdes nouveaux, et les avoir apliqués avec discernement. En même tems plusieurs docteurs de la même faculté, répandus dans

les différens pays, honoraient sa doctrine; Sanchés, à Toulouse; Citois, dans le Poitou; Drelincourt, à Leyde, où il fut professeur, et Bernier, dans l'Inde, où il voyageait en curieux et en médecin. On distingue encore dans ce siècle, parmi les professeurs de cette université, Jean du Laurens, célèbre par son amour pour la Médecine Hippocratique, qui se peint dans ses ouvrages, où l'article des crises est parfaitement traité; et Lazare Rivière, dont les ouvrages, remplis d'observations et de conseils judicieux, auraient beaucoup plus de prix, s'ils n'étaient pas gâtés par des raisonnemens trop galéniques, et une trop grande tendance à la Polypharmacie.

Les premiers effets de la découverte de la circulation du sang, furent de chercher à expliquer les formations des maladies, par la quantité ou la qualité de cette humeur. On multiplia les saignées beaucoup plus qu'on n'avait fait précédemment, toutes les fois qu'on supposait une surabondance du sang, ou l'engorgement de quelque viscère; mais on fut bientôt plus loin. En voyant la source d'un grand nombre de maladies dans la mauvaise composition de ce fluide, on imagina de tirer une certaine quantité de ce sang mal composé, et de régénérer les humeurs, en

introduisant le sang d'un être vivant bien organisé. Ainsi le sang d'un jeune animal, et même d'un jeune homme, devait rajeunir un vieillard, en substituant, dans ses vaisseaux, ce fluide animé et vivifiant, à une liqueur glacée; le sang doux d'un veau ou d'une jeune brebis, devait corriger l'acrimonie des humeurs d'un homme cacochyme, et, dans tous les cas, on pouvait même injecter des médicamens. Cette nouvelle méthode de guérir fit tant de bruit, qu'on voit une infinité d'auteurs de ce tems s'en disputer la découverte. Lower, Majow, Tardi, Lami, Denis, Manfredy, Libarius, sont les noms les plus connus dans l'histoire de la transfusion; quoiqu'aucun d'eux n'en soit l'inventeur, dit M. de Haller, puisque c'est Wrcenius, anglais, et Boyle, qui en ont traité les premiers, l'un comme auteur de l'idée, l'autre de l'appareil. Quoiqu'il en soit, l'effet que cette maladie a produit, ne méritait pas tant de débats pour honorer son auteur.... Les transactions philosophiques, les actes danois rapportèrent d'abord quelques faits plus étonnans. Il était question d'un adulte dont on avait régénéré le sang, d'un jeune homme qui était fou, qui avait été guéri.... Mais bientôt une foule d'antagonistes s'élevèrent, et la transfusion fut combattue vivement en France et en

Italie. Les faits les plus avantageux en faveur de la transfusion et de l'infusion se réduisirent à quelques expériences nulles, et à beaucoup d'expériences meurtrières. Telles étaient entre autres ces premières cures vantées par Denys et par Lami ; et si le tumulte qu'occasionna cette nouveauté fut fort, il ne fut pas long.

Borelli, Redi, perfectionnaient la physique et l'histoire naturelle. Fonséca, Marchetis, Valentini, Liceti, s'occupaient de la Médecine Clinique en véritables enfans d'Hippocrate. Sévérini enseignait la chirurgie à Naples, avec la plus grande réputation, et il a réuni le double mérite d'être un des plus grands restaurateurs de la chirurgie grecque, et d'avoir avancé la science sur plusieurs articles. Rien de plus intéressant et de mieux vu que ce qu'il a dit sur la nature des abcès et sur leurs différences, et sur les variétés de traitement à employer dans les différens cas. Paul Zachias, considérant la médecine dans son rapport avec les lois qui gouvernent la société, composait un code qui a servi depuis de texte sur cette matière. Sanctorius, faisant servir les nouvelles connaissances de la physique à l'explication des préceptes diététiques d'Hippocrate, calculait, en vivant, dans une balance, les effets de la

digestion, de ses passions, et de plusieurs autres fonctions de l'économie animale, par la plus ou moins grande dépertition que la transpiration opérait chez lui; ses expériences non moins savantes que patriotiques furent répétées en France par Dodart. Magatus rappellait la chirurgie à la médecine et à sa première simplicité. Marchetis écrivait naïvement ses observations; et Seultet déployait son arsénal de chirurgie.

L'Espagne, du milieu de laquelle les lumières étaient parties pour éclairer les Gaules, était alors bien moins avancée qu'elles; Hérédia, médecin de Philippe IV, et professeur en l'université d'Alcala, expose dans le commencement de ses ouvrages, la doctrine d'Avicenne, et ne revient à Hyppocrate que sur la fin. Cependant Zacutus-Lusitanus, Roderic à Castro, éclairaient ces contrées par des recherches sur les différentes parties de la médecine.

La destinée, qui veut que la fortune et les lumières parcourent successivement les différentes parties du globe, faisait disputer alors la palme d'Apollon, *le salutaire* entre les allemands et les anglais, rivalité belle à voir dans l'histoire des arts, et dans laquelle le jugement des médecins modernes est encore embarrassé à se déclarer.

En Allemagne la médecine offre des hommes distingués dans toutes ses parties ; Schneider, Plater et Scultet découvrent des choses précieuses dans la chirurgie ; Vanderlinden, Manget, se vouent à la gloire d'écrire l'histoire des artistes et de l'art. Diemer Broeck écrit l'histoire de la peste dont il était témoin. Le portugais Roderic, à Castro, quitte sa patrie pour enseigner la médecine à Hambourg, et parmi ses productions nombreuses laisse un traité des maladies des femmes, dans lequel il a le plus grand respect pour les médecins grecs. Fabrice de Hilden, Tulp, développent le génie d'observateur sans afficher un grand savoir, mais en rendant compte seulement avec ingénuité des choses qu'ils avaient vues, ils sont aujourd'hui plus précieux à la médecine que la plupart de leurs érudits contemporains. Avec le même zèle, mais avec un esprit différent, Johnstone, voyageant d'un bout de l'Europe à l'autre, nous laisse une suite de travaux immenses sur l'histoire naturelle et sur toutes les parties de la médecine. Sennert fait un traité général de médecine, qui peut passer pour le meilleur extrait de la médecine ancienne. Les collections d'Etmuller et de Gaspar Hoffman, ne méritent pas à beaucoup près le même éloge. On y voit bien moins d'ordre et de méthode, et beau-

coup de crudité, une collection prodigieuse de formules, une certaine prédilection pour les remèdes chimiques, tous pleins de différentes combinaisons qu'ils faisaient tous les jours dans leurs laboratoires.

Cet amour de la chimie fut porté beaucoup plus loin par Tachenius, Dubois, Del-Boé, et plusieurs autres de leurs contemporains, qui ne voyaient dans les humeurs que des acides ou des alcalis, des effervescences ou des saturations, et dans le corps humain qu'un vaissseau inanimé comme un matras.

Il était né cependant alors en Allemagne un médecin bien capable de dissiper ces prestiges d'un enthousiasme chimique. Ce médecin, élevé dans sa jeunesse auprès des plus fameux chimistes de son tems, bientôt ensuite supérieur à eux dans toutes les connaissances de cet art, dont il fut pour ainsi dire le premier maître raisonnable; Stahl, enfin, préféra le titre de disciple d'Hippocrate à celui de souverain dans la chimie. En effet, un de ses premiers principes qu'on rencontre dans ses ouvrages de médecine, est que l'usage de la chimie en médecine est presque nul; forte satyre de tous les chimistes effrénés ou fripons qui l'avaient précédé, et de ceux qui devaient le suivre.

La manière dont Stahl a vu la médecine, attentif

se peint dans ses ouvrages, et un lecteur attentif y découvre les grandes vérités de l'art, présentées avec une justesse et une concision qui les font encore ressortir davantage. Il étudie l'histoire des maladies et leurs suites naturelles, avant de voir les changemens que l'art peut y opérer; il suit ensuite l'effet de la méthode curative et des médicamens dans les différentes périodes des maladies; et s'il s'écarte quelquefois des principes d'Hippocrate, dans ses différens articles, c'est pour mieux les adapter aux variétés que présente la nature dans les différentes circonstances. En général, dans toutes les maladies aiguës, l'observation, l'expectation, et l'étude des momens propices pour placer les médicamens favorables, font la base de sa médecine. Après avoir montré la plus grande conformité avec le prince de la médecine dans la considération et dans le traitement des maladies aiguës, il ne met pas moins de soin dans le tableau des maladies chroniques. Hippocrate avait répété qu'on ne saurait trop avoir d'attention pour étudier l'influence du climat où l'on vit, et les variations qu'éprouvent les tempérammens dans les différens âges. Sur ces deux points, Stahl est d'une richesse qu'on ne retrouve chez aucun autre médecin. L'histoire de la goutte,

du rhumatisme, maladies familières à son climat, l'explication lumineuse des révolutions qui s'opèrent dans les viscères aux principales époques de la vie, et particulièrement la théorie expérimentale si fameuse sur les effets funestes de l'engorgement de la veine-porte et de ses ramifications, sont des développemens précieux, dont on trouve les germes dans Hippocrate. Cependant, malgré ses grandes qualités, Stahl, moins connu qu'il ne devait l'être de ses contemporains, était presqu'ignoré dans le commencement du dix-huitième siècle, et la raison de cette injustice se trouve encore dans les écrits de ce grand homme. Ses principes de médecine sont précédés de propositions physiologiques et de théorèmes pathologiques d'une vérité admirable, mais d'une profondeur si grande et d'une précision si mathématique, qu'elles ont paru facilement insipides ou rebutantes à la foule des lecteurs, qui ne cherchent dans les livres de médecine que des préceptes populaires, ou des collections de recettes propres à farder leur ignorance. D'un autre côté, pour expliquer la cause des mouvemens réguliers de la machine humaine, et encore plus celle de ces mouvemens subits et disparates, qui troublent souvent l'ordre des fonctions animales, sans qu'aucun vis,

cère ou aucune humeur paraisse affectée, comme nous le voyons dans les maladies nerveuses, Stahl avait admis, dans l'organisme des oscillations de notre corps, l'influence passive et active de l'ame, et il lui faisait jouer un grand rôle dans toutes les circonstances. Ce systême purement théorique, imaginé pour expliquer ce que les anciens désignaient sous le nom de facultés, et ce que nous voulons exprimer par les mots peu intelligibles des maladies nerveuses; ce systême, dis-je, n'apporte aucun changement dans la manière de considérer les phénomènes de l'homme sain et malade. C'est une idée lumineuse substituée aux mots obscurs d'Archée, de principe vital ou de matière organisée. Au reste, si elle a influé à quelques égards dans la médecine de Stahl, c'est pour lui inspirer plus d'attention à observer les signes qui dénotent les différentes affections de l'ame, et une plus grande confiance dans les ressources de la nature. Cependant, c'est au vernis d'obscurité et de systême que son ingénieux laconisme et son idée de l'ame agissante ont jeté sur son ouvrage, que l'on doit attribuer le peu de sensation qu'il a fait; car quoiqu'il ait eu des disciples savans et ardens à étendre sa gloire, il n'a pourtant été regardé comme fameux en médecine que vers le milieu de ce

siècle, où on l'a considéré comme chef d'une secte, qu'on a nommée des animistes : hommage véritable et mérité; mais qualification fausse, parce qu'elle tombe sur la pratique de l'auteur.

Telle était la gloire des médecins Allemands, dans le dix-septième siècle. Mais passons à celle des médecins Anglais, qui faisant en peu de tems des progrès rapides, jouèrent tout-à-coup un rôle important, dans l'art de guérir.

En Angleterre, les semences jetées par Linacre, ce généreux fondateur de l'école de Londres, avaient produit d'heureux fruits. Harvey, éclairant encore davantage l'économie animale en publiant la découverte immortelle de la circulation du sang, avait appris aux modernes quel champ les anciens leur avaient laissé à défricher. Columbus, Cœsalpin, Servet lui avaient, dit-on, tracé la route; mais dans l'histoire des sciences qu'il y a loin d'un point à un autre ! qui ne connaissait pas de nos jours la pésanteur spécifique de l'air inflammable ? Bien des auteurs avaient écrit sur ce sujet; mais l'honneur en est dû à Montgolfier. Ainsi la découverte de la circulation est due à Harvey. Heureux Harvey, si en démontrant cette superbe vérité, il eut pu en même-tems disposer les

esprits à l'apprécier justement, et à n'en point abuser! Les bons observateurs n'étaient pas rares; Martin Lister, un des médecins les plus laborieux de ce siècle, travaillait sur la physique, sur l'histoire Naturelle et sur la Médecine Clinique. Cole, Cockburne, écrivaient en médecins observateurs. Lower, appliquant avec hardiesse la découverte de la circulation, faisait les premiers essais de la transfusion, que Libavius combattait avec autant de force que de chaleur. Willis donnait d'excellentes choses sur l'anatomie des nerfs; mais il se laissait trop aller à son imagination. Mayow, plus sage, écrivait sur les maladies des os. Floyer faisait un traité sur l'asthme, d'autant plus vrai qu'il décrivait une maladie dont il était atteint, et qu'il avait passé sa vie à l'étudier. Bennet, affecté de la poitrine dès l'enfance, mettait aussi ses souffrances à profit pour le bien de la médecine. L'écorce de son ouvrage est peu agréable; mais l'intérieur en est précieux, et les défauts de la diction s'y trouvent compensés par la certitude et la précision des signes dianostics et pronostics. Plus clair et plus méthodique que Bennet, Morton donna peu de tems après un traité médical de cette maladie, auquel les modernes ont eu peu à ajouter. Une foule de médecins aussi estimables se présente en-

core. Burnet, célèbre par son amour pour Hippocrate, dont il nous a laissé la preuve dans l'abrégé qu'il a fait de ses œuvres ; Harris, si connu par son traité des maladies des enfans ; enfin, Glisson et Mayow, à qui l'art doit beaucoup, mais qui ont sur-tout mérité notre reconnaissance par l'attention qu'ils ont mise à décrire une nouvelle infirmité, qui se manifesta, vers le commencement de ce siècle, sur les enfans. C'est le Rachitisme.

Trente ans avant que Glisson commençât à écrire, on connaissait déjà cette infirmité, dont la nature était d'attaquer les os dans leurs articulations et de fléchir l'épine. Ces malades, qu'on a depuis appelés noués en France, furent nommés alors par les Anglais *the rickets*: dénomination qui tire son origine, autant qu'on peut le conjecturer, du mot rachis, qui signifie l'épine du dos. Quoiqu'en disent Zéviani et certains auteurs qui veulent trouver la description de cette maladie dans Hippocrate et dans les anciens, il est certain qu'elle n'a jamais paru avant le seizième siècle. C'est une sorte de dégénération de l'espèce humaine, ou un nouveau virus qui s'est développé cent ans après la propagation du scorbut ; et le Rachitis était si bien inconnu en Europe avant cette époque, qu'on l'a appellé par-tout la maladie Anglaise. Glisson pensait

que cette maladie était nouvelle ; et son avis a d'autant plus de poids dans cette circonstance, qu'il n'est pas possible de prendre plus de précaution qu'il n'a fait pour éviter l'erreur. Il prit avec lui six des meilleurs médecins de Londres pour mieux examiner cette maladie ; et c'est des tableaux particuliers de chacun de ces médecins qu'a été formée la première description de ce nouveau fléau, dont les premières causes sont encore fort douteuses et même dont on ne connaît guères que le traitement prophylactique.

Ainsi la secte chimique vive et effervescente, trouvait de chauds partisans jusques dans les pays du Nord. Mais dans le même tems on vit paraître en Angleterre un homme qui proposait des idées plus analogues à ce climat. Pitcaires, médecin phlegmatique et calculateur, imagina d'expliquer toutes les fonctions de l'économie animale, et les maladies, par les mathématiques et la mécanique : et comme il n'est point d'erreur qui ne trouve des patrons, ce médecin, savant d'ailleurs et convaincu lui même de ce qu'il avançait, trouva des sectateurs. Keil fut des premiers ; et les disciples de ces deux grands hommes qui ont vécu long-tems, ont formé la secte à laquelle on a donné le nom de *secte mécanique*, secte laborieuse, mais froide, comparant sans cesse

l'homme à une machine, et croyant pouvoir juger des actions du corps animé par la pésanteur et la résistance des parties du corps privé de vie. Mais, pour dissiper ces erreurs chimiques, mécaniques, etc., la nature suscita un de ces hommes dont elle est avare et qui, par son ingénieuse naïveté, devoit ramener tous les esprits à sa véritable contemplation; et déjà l'on a nommé Sydenham.

Dépouillé de l'érudition fastueuse de son siècle, aussi loin de la curiosité avide des chimistes que de la présomption des galénistes, méprisant le babil des philosophes et leur critique, Thomas Sydenham pratiqua et écrivit sur la médecine, avec une simplicité si judicieuse et un génie si naturellement observateur, qu'il a mérité à juste titre, de toutes les nations, le surnom de second Hippocrate. Ses idées générales sur les maladies, celles qu'il a sur les fièvres et sur les inflammations, sont simples, puisées dans la nature; et l'on croit lire un extrait lumineux d'Hippocrate présenté avec la plus grande clarté. Dans ses constitutions, on reconnaît par-tout la démonstration des préceptes du père de la médecine sur l'influence des saisons et sur le régime; et cette analogie est d'autant plus frappante, qu'elle est présentée en action et d'une manière vive et animée. Dans ses excellentes

constitutions, le tableau particulier renchérit encore sur le tableau général; et dans toutes les histoires particulières qu'elles renferment, on a occasion d'admirer la clarté et le génie de ce grand médecin, autant que l'excellence de son cœur et l'ingénuité de son esprit. Dans les maladies aiguës, il suivait tout ce qu'a dit Hippocrate sur la coction et sur les crises. Cependant dans la manière de placer la saignée et les purgatifs, il observe plutôt l'influence de la constitution, du climat et du tempéramment, qu'il n'a égard au calcul minutieux des jours critiques. Les variétés qu'il présente à cet égard, dans les différentes années de ses observations, ont fait dire qu'il était plus empyrique que dogmatique. Mais son empyrisme était sans danger pour lui, et ne pourra jamais nuire à la médecine, puisqu'il consiste tout entier à se déterminer sur les circonstances que fait connaître et apprécier l'étude de la nature de la maladie et du tempéramment des malades.

Il observa la peste de 1672; et la classant avec hardiesse parmi les maladies aiguës-éruptives, il traça sa marche, ses progrès, sa déclinaison, sa crise heureuse par la suppuration des bubons : ce qu'aucun de ceux qui avaient vu des pestes n'avoit aussi heureusement spécifié. Cette peste présentait toujours

le même désordre observé à Athènes et à Constantinople dans les fonctions du cerveau et des autres viscères. Le délire et la léthargie formaient deux états également formidables. Ce qui la caractérisait, c'était un mal de tête horrible, des sueurs fétides et abondantes, de petites verrues douloureuses entourées d'un cercle rouge, et des bubons entés les uns sur les autres; accidens qui tenaient à une éruption plus ou moins facile, et qui n'empêchent pas de reconnaître dans cette peste un caractère identique avec les autres. La petite vérole, la rougeole, bien peintes par les Arabes, parurent encore à Sydenham plus belles à observer dans la nature; et il en a fait des tableaux auxquels nous ne pouvons rien ajouter.

Quant aux maladies chroniques, avec quel art il a développé ces principes d'Hippocrate qui les soumettent à la coction comme les maladies aiguës! Quelle patience et quelle justesse dans sa manière de saisir les périodes et les redoublemens, d'en prévoir la fin heureuse ou malheureuse, de déterminer le moment de l'application des remèdes! La médecine ne lui doit-elle pas encore, pour la manière dont il a présenté les affections hystériques et hypocondriaques; pour la vérité avec laquelle il a décrit la colique néphrétique, le rhumatisme et la goutte, maladies dont il

connaissait l'affinité et les variations, pour les avoir étudiées sur les autres et sur lui-même? Musgrave, son compatriote, formé sur son exemple, acheva peu de tems après l'histoire médicale de la goutte en ajoutant au tableau de la goutte essentielle celui de la goutte symptômatique, ou des maladies anomales qui dérivent de la goutte: morceau dont on ne peut mieux faire l'éloge qu'en le joignant aux ouvrages immortels de Sydenham.

On peut encore rapporter à la mémoire des médecins du dix-septième siècle, d'avoir été les premiers qui aient traité spécialement des maladies nerveuses. Les anciens connoissaient des maladies hypocondriaques ou atrabilaires, dans lesquelles on trouve beaucoup de ces symptômes que nous appellons nerveux. Hippocrate en rassemble des signes très-frappans dans le second livre *de Morbis*, tels que la difficulté de supporter également la diète et la nourriture, la rougeur du visage, une chaleur brûlante à la peau, des douleurs avec palpitation à la région de l'ombilic, de fausses envies d'aller à la garde-robe occasionnées par des vents, un fourmillement par tout le corps, des jambes pésantes et faibles, une consomption graduelle. Dioclès de Caryste est plus étendu et plus vrai encore dans la description de la même maladie, dont le re-

mède consistait, comme nous l'avons dit, à l'article Hippocrate, dans des bains. On pourrait conjecturer par quelques passages d'Arétée et de Galien, qu'ils ont reconnu certaines dispositions morbifiques dans l'estomac ou dans les esprits propres à produire des vertiges, ou un changement dans le mouvement. Mais ce qui paraît certain, c'est que, 1°. les anciens ont tous confondu les maladies hypocondriaques des femmes avec les maladies hystériques ; et que 2°., tous les successeurs d'Hippocrate et de Dioclès, bien loin d'éclaircir par des sages commentaires, les idées précieuses que ceux-ci avaient laissées, n'ont fait qu'embrouiller la matière, en cherchant les causes de la maladie hypocondriaque dans la bile, dans le sang épaissi visqueux, dans les mauvais sucs de l'estomac et des intestins, dans la prédominance d'un suc acide, enfin dans l'affection primitive du foie et de la rate dont les vapeurs s'élevaient au cerveau.

C'est dans le dix-septième siècle que les médecins ont commencé à considérer d'une manière particulière les maladies nerveuses, et en peu de tems on trouve un grand nombre d'ouvrages sur cette matière. Assez peu divisés sur les descriptions et sur le traitement, ils offrent de plus grandes variétés sur les causes. Les

uns en placent l'origine dans l'affection des viscères, placés sous les hypocondres, et croient que cette affection a pour cause l'engorgement des ramifications qui concourent à former la veine-porte : tels sont Sennert, Zacchias. Les autres admettent seulement une affection de l'estomac, rempli d'atrabile ou d'humeurs crues : tels sont Higmor, Purchel, etc. Chatelain applique cette irritation opérée par le moyen des sucs âcres au cerveau particulièrement et aux glandes du mésentère. Il en est de systématiques, comme Willis, qui imaginent que l'obstruction de la rate cause la plus grande irrégularité dans les esprits animaux, et qu'ils font explosion dans différens endroits; comme Ettmuller, qui admet un acide dans tous les sucs, et une atonie dans toutes les fibres; enfin, comme Langius, qui reconnaît des vapeurs formées par des fermens de différentes natures; les uns fixes, les autres volatils, les uns peu composés, les autres mixtes, et qui se portent dans différentes parties, selon leur différente composition. Suivant Sydenham, la cause des maladies hypocondriaques ou hystériques est l'ataxie, ou irrégularité du cours des esprits animaux. L'origine ou la cause prochaine antécédente de l'irrégularité dans la distribution des esprits animaux qui produit les symptô-

mes nerveux, est la constitution trop faible de ce fluide animal ou le défaut des qualités qui lui sont nécessaires. Ce vice est inné ou s'acquiert par les douleurs longues, les peines qui troublent l'ame, le défaut de nourriture, les évacuations trop abondantes. Outre l'homme que l'on peut appeler extérieur, et qui est composé de parties qui tombent sous les sens, il y a un homme intérieur formé du systême des esprits animaux, et qui ne se peut voir que des yeux de l'esprit. Dumoulin, dans le siècle suivant, a suivi et commenté les principes de Sydenham. Ces principes, qui paraissent obscurs, que l'on reconnaît jusqu'à un certain point dans les ouvrages d'Athénée, et qu'on pourrait même retrouver dans quelques passages d'Hippocrate, ont été adoptés sous d'autres mots, mais avec trop d'extension, par Van-Helmont. Stahl les a fait revivre avec plus de génie. Il admet pour cause première des symptômes hypocondriaques et hystériques, l'engorgement des vaisseaux de la veine-porte; et il a trouvé un des grands principes des maladies nerveuses, en parlant du mouvement tonique qui sert de moyen au principe vital pour favoriser la circulation des humeurs ou leur direction vers telle ou telle partie; en décrivant les variations naturelles de ce mouvement tonique, ses variations contre-nature

qui produisent des spasmes et sur-tout en expliquant comment il obéit et à notre volonté et à notre imagination.

Ces idées de Stahl sur l'influence de l'imagination dans les maladies nerveuses nous fournissent l'explication des prestiges opérés par tous ceux qui, dans la médecine ancienne et moderne, ont prétendu guérir par des charmes, par des applications, ou des attouchemens extérieurs. Tel était un Irlandais nommé Great-Reake, qui parut en Angleterre sur la fin du dernier siècle. Il prétendait guérir par ses attouchemens, et parvînt à séduire jusqu'à des médecins. Mais le dix-huitième siècle devait produire des choses plus surprenantes encore.

L'amour de la chimie fut encore porté trop loin par bien d'autres médecins. Les principaux sont Sylvius, Del-Boé et Tachénius. Del-Boé soutint que toutes les maladies venaient d'un acide; et Tachénius, adoptant ce système, le défendit avec tant de constance et de force, qu'il eût un grand nombre de partisans. Les acides furent le moyen d'expliquer toutes les fonctions de l'économie animale. Ils dissolvaient les alimens; ils causaient la chaleur en s'unissant avec effervescence au baume du sang; et lorsqu'il arrivait que le chyle et le sang fussent fort âcres,

il devait s'y allumer une fièvre ardente. Bientôt les acides furent regardés comme la cause du changement et de tous les phénomènes de l'univers....

Cependant l'enthousiasme avec lequel on s'occupa alors de chimie fut utile à la médecine à plusieurs égards. La chimère de la transmutation des métaux fit entreprendre des travaux immenses, suivis avec une exactitude et une patience à toute épreuve; et en torturant ainsi les minéraux et les sels de mille manières différentes, on parvînt à mieux connaître la composition des corps naturels : ce qui conduisait à avoir une idée de leurs propriétés. Libavius, Olaus, Borrichius, Kunckel, apprirent à connaître l'analyse des métaux, l'action du feu. D'autres chimistes, travaillant plus particulièrement pour la médecine, avancèrent la matière médicale, soit en étudiant le choix, la préparation et la formation des médicamens, soit en découvrant des combinaisons nouvelles. Tels sont Nicolas Lémery, Charas, dont les pharmatopées sont la source de toutes celles qui ont suivi ; Simon Pauli et Margraff, recommandables par de bons traités sur la matière médicale; Zwelfer et Schroeder par des travaux pharmaceutiques dont le goût était déjà général en Allemagne; presque tous ces auteurs, plus féconds

conds que corrects, offrent des collections dans lesquelles on trouve de la confusion, de la crédulité, et un amas prodigieux de formules. C'est dans ces ouvrages qu'on vit vanter les absorbans, les bézoards et ces préparations compliquées qui ne sont pas encore totalement disparues de la médecine.

On en voit des preuves dans les ouvrages multipliés de Wedel, dans les collections de Gaspard Hoffman. Cependant ces derniers médecins avaient une intention pure, leur marche était sage; contens d'avoir recueilli des remèdes pour l'usage de la médecine, ils ne voulaient pas y introduire de système, et ils ont servi à avancer les progrès de la médecine.

La physique et l'histoire naturelle étaient encore plus scrupuleusement étudiées dans toutes leurs parties par plusieurs hommes d'un génie aussi inventif que sage. François Bacon de Vérulam, chancelier d'Angleterre sous Jacques Ier., en jetant les véritables fondemens de la philosophie naturelle, travaillait à ouvrir les yeux sur les questions frivoles et ridicules dont on s'occupait. Ce grand homme, dont le nom honore le seizième et le dix-septième siècle, regardait l'ancienne philosophie comme un château bâti en l'air, et enseigna aux hommes à étudier la nature

sur un plan totalement neuf, à commencer par des expériences, à rejeter au loin les choses futiles et méprisables, à étayer ses hypothèses sur de solides fondemens et à monter ainsi par gradations légères à la vérité. Bacon fit de nombreuses expériences sur les vents, la lumière, la végétation, l'agriculture, et sur tous les sujets intéressans de la physique : il écrivit une courte histoire de la vie et de la mort, et fit la comparaison de la longévité de l'homme avec celle des animaux. Il décrivit la méthode de changer l'eau salée en eau douce, soit en la distillant, soit en la faisant filtrer dans un fossé creusé près des bords de la mer dans une haute marée. Il parle de la manière de conserver les végétaux et les fruits frais pendant long-tems, en les renfermant dans des jarres ou dans des bouteilles hermétiquement fermées, enterrées dans la terre, ou suspendues dans un puits profond. Il donna le premier l'idée du thermomètre en mesurant les gradations de la chaleur. Il donna le premier des tables de gravité spécifique et fournit des ouvertures sur la gravité et sur l'attraction qui frayèrent la route à Wiston. Il assigna la véritable cause de la fièvre maligne ou des prisons, qu'on attribuait de son tems à la sorcellerie. Les causes qu'il assigna à la putréfaction et les moyens

de conserver l'esprit vital sont des morceaux curieux et de profonde réflexion. L'ouvrage qui a pour titre (*Novum organum Scientiarum*) nouvel instrument pour le progrès des Sciences, et sa nouvelle Aclantide, ou Plan d'une nouvelle Académie, pour favoriser l'avancement de la philosophie expérimentale, sont des ouvrages incomparables. Son génie vaste et étendu embrassait toute la nature, et on trouve dans ses écrits les premières semences des plus grandes découvertes faites depuis lui, et plusieurs peut-être y sont-elles encore cachées.

Boyle, marchant sur les traces de Bacon de Vérulam, étudia la nature avec cette candeur et cette pénétration qui caractérisent le génie; et sentant que le plus beau privilége de la physique et des sciences naturelles était d'éclaircir la médecine, il composa un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'économie animale. Dans ses différens traités sur l'air, on voit des conjectures qui prouvent qu'il avait précédé les découvertes modernes sur la composition de cet élément; car il parle des émanations vivifiantes qu'il contient, et des gaz léthifères qu'il peut recéler. Il publia des essais de physiologie. Il travailla long-tems à connaître la composition du sang, et rendit service à ceux qui devaient répéter par la suite

les mêmes expériences. Il chercha à connaître en quoi réside la vertu des remèdes spécifiques. Il conseilla les expériences hydrostatiques, pour connaître la vertu des médicamens. Mais, sans être séduit par tous ces moyens, il relève l'excellence des médicamens simples, et se plaint beaucoup du discrédit où ils étaient dans son tems. Une autre branche de l'histoire naturelle fournissait encore de grands hommes : c'est la botanique.

L'agrément et la faculté que présente l'étude de la botanique, cette opinion naturelle à tous les hommes que la nature a placé le remède auprès du mal, et que les plantes contiennent des moyens propres à guérir toutes nos maladies, avaient, comme nous l'avons vu, fait rechercher cette science dès les premiers siècles de la médecine. Mais ses progrès n'avaient point été proportionnés à son antiquité; les premières difficultés vaincues n'avaient point inspiré le désir d'en franchir de nouvelles. Théophraste, Dioscoride et Pline, étaient les seuls qui s'en fussent occupés jusqu'à Sylvius. Dès le commencement du dix-septième siècle, les travaux de Matthiole et de Cœsalpin, ceux des deux frères Gaspar et Jean Bauhin, de Clusius, de Parkinson et d'Herman, préparaient une révolution à cette science; et cette révolution, Tournefort la fit naître.

Déjà l'on pressentait les causes qui avaient arrêté les progrès de la botanique. Des descriptions plus claires, une nomenclature plus exacte, des figures mieux dessinées, des divisions caractéristiques prises dans les parties principales de la plante, commencèrent à jeter un nouveau jour sur cette science. Tournefort trouva ce jour trop foible, et c'est au désir de lui donner un plus grand éclat que nous devons le premier système suivi et ordonné, c'est-à-dire la première méthode raisonnable de comparer les rapports des plantes, et de les distinguer les unes des autres par des caractères fixes et invariables.

Tournefort jeta d'abord ses yeux sur les espèces et sur l'analogie qu'elles présentent. Il regarda comme caractères spécifiques propres à constituer l'identité des espèces la ressemblance de toutes les parties. Il sentit ensuite qu'il fallait se concentrer davantage, pour la formation des genres; et il se borna pour leurs caractères aux parties de la fructification, c'est-à-dire, à la fleur et au fruit auxquels il donna cependant des adjoints lorsqu'ils ne suffisaient pas. Enfin il vit qu'une seule partie devait caractériser les classes, et il se détermina pour la fleur contre l'exemple de Cœsalpin et d'Herman, qui avaient pris pour caractère méthodique la forme du fruit. Ce système

avait ses défauts, comme en avaient tous les systêmes de botanique; mais il est encore un de ceux qui bouleversèrent le moins l'ordre naturel, comme nous le verrons par la suite.

Les travaux de Tournefort ne se bornèrent pas à recueillir des plantes. Il cultiva en même tems toutes les parties de l'histoire naturelle, mais il n'eût peut-être rien fait sans les soins de Guy de la Brosse, qui employa sa fortune et son crédit pour obtenir du cardinal de Richelieu la fondation du jardin du Roi. Ce patrimoine d'un médecin fut cultivé dès sa naissance par des mains habiles, et il n'a pas cessé de produire d'heureux fruits; le soin que ses fondateurs eurent de faire joindre une chaire de chimie et d'anatomie à celle de botanique sont un sûr garant des espérances qu'ils concevaient de cet établissement.

Ce n'est pas que l'anatomie eût autant besoin d'être encouragée; tandis que presque tous les médecins de l'Europe expliquaient les fonctions par des systêmes, ils n'en cultivaient pas moins l'anatomie avec la plus grande ardeur. Jamais on ne vit un si grand concours d'anatomistes, et il n'est aucun pays qui ne puisse réclamer des découvertes.

En Italie, Sanctorius, Asellius, Verrhéyen, Valsalva, Malpighi, Borelli, Redi:

En Allemagne, Spigel, Veslinge, Virsun-

gus, Shneider, Ruck, Wormius, Lyserus, Manget.

En Dannemarck..., Stenon..., Rudbeck..., Bartholin.

En Angleterre, Fludd, Cowper, Ray, Browne, Higmore, Clopton Havers, Warthon, Bidloo, Harvé.

En France, Riolan, Pecquet, Mayow, Peyer, Vieussens, Duverney, Littre, Perrault.

On voit par l'énumération des hommes distingués dans les différentes parties, que rien n'était plus facile à trouver que des savans; mais les médecins, les véritables observateurs étaient rares.

A Paris, on n'entendait que des débats sur l'antimoine, des querelles sur la circulation du sang, ou des théories fondées sur le galénisme et sur la philosophie de Descartes ou de Gassendi; et ces clameurs étouffèrent la voix du petit nombre de ceux qui combattaient pour la doctrine d'Hippocrate, tels que Tauvry, Bourdelot, Perrault et Chartier, qui dépensa sa fortune à ressusciter Hippocrate.

A Montpellier, on retrouvait Lazare-Rivière, médecin méthodique, mais trop chargé de formules; Jean-Du-Laurent moins pharmacophile et plus près d'Hippocrate; Sanchés, sceptique, philosophe dans un tems où l'on

ne doutait de rien; mais les systêmes de Willis étaient devenus la base de la théorie et de la pratique du plus grand nombre. La fermentation des esprits animaux, leur choc ou copule explosive furent les idées favorites des maîtres et des écoliers ; et telle était la croyance aux remèdes chimiques, qu'on croyait, d'après Willis, qu'il y avait des remèdes capables de préserver de la peste et de toute maladie contagieuse.

En Allemagne, les essais de Sennert sur toute la médecine, le traité des maladies de femmes de Roderic à Castro, retracent les auteurs Grecs. On retrouve encore leur esprit dans Tulpius et dans F. de Hilden ; dans Plater, et dans Scultet. Mais ces ouvrages étaient, pour la plupart, surchargés de recettes ; et d'un autre côté, des médecins systématiques l'emportaient par un système qu'ils présentaient d'un côté séduisant. Sylvius Del-Boe Ettmuller furent de ce nombre.

L'Espagne, qui avait été si long-tems le seul endroit de l'Europe éclairé sous les Arabes, avait à peine conservé la lumière qu'elle avait communiqué. Hérédia, médecin de Philippe IV et professeur en l'université d'Alcala, est presque le seul qu'on puisse nommer : mais il parle plus d'après Avicenne que d'après Hippocrate. Si Zacutus Lusitanus a acquis

quelque gloire, c'est bien moins à son pays qu'il faut la rapporter, qu'à ceux où il a étudié et où il a vécu.

Les nouvelles sectes formées par les chimistes, les mathématiciens, les circulateurs, les mécaniciens, quoique introduites dans tous les pays, avaient cependant un lieu où elles s'étaient particulièrement établies. La secte chimique, vive, effervescente, née en Italie, dominait particulièrement dans les laboratoires d'Allemagne ; la secte mathématique, froide, pésante, règnait dans le Nord et en France. A travers un mélange des différentes sectes, on voyait la secte mécanique et les circulateurs : mais il était une erreur qui fut connue et généralement adoptée dans tous les pays ; c'est celle de la doctrine magnétique inventée par Paracelse dans le siècle dernier.

Les principes de cet extravagant et fanatique novateur avaient germé dans des têtes plus ardentes que solides, et la doctrine obscure et merveilleuse du magnétisme avait trouvé des défenseurs.

Un médecin Anglais nommé Gilbert, voulant renchérir sur tous les disciples de Paracelse, avait composé, vers la fin du seizième siècle, un livre immense, où tout ce qui a

rapport à l'aimant se trouve rapporté, et où l'on voulait tout expliquer par l'aimant.

R. Goclénius, professeur de médecine en Allemagne, écrivit un traité sur la même matière, dans lequel il voulut prouver que la cure par l'aimant des maladies était naturelle; mais un Jésuite nommé Roberti le poussa, et lui prouva que ces sortes de cures devaient se faire par le moyen du diable.

Goclénius était battu: mais il lui survint un défenseur.

Van-Helmont, jeté dans l'étude de la médecine par l'élan d'un esprit inquiet, et dégoûté des raisonnemens et de la pratique des médecins galénistes, commença par admirer l'effet des médicamens spécifiques: puis, cherchant à expliquer leur action, il crut que toute la médecine consistait dans l'application des remèdes chimiques, et qu'il était capable de les trouver. Il se renferma dans son cabinet, pour mieux étudier la nature, et à travers mille inepties qu'il annonça avec emphase, comme le sel du sang, etc., etc. il découvrit plusieurs points intéressans en chimie, tels que les gaz qui s'élèvent des liqueurs en fermentation, et présenta quelques vues sur l'économie animale, dont ses successeurs surent profiter. Mais du reste, marchant sur les traces de Paracelse, quoiqu'avec plus de modé-

ration et de méthode ; il quitta les principes de la médecine Grecque pour s'abandonner aux idées désordonnées de la médecine spagyrique. Il adopta particulièrement la médecine magnétique, et composa un traité de la cure magnétique des plaies, où il se moque également et de la faiblesse de Goclenius, qui n'avait pas su défendre sa cause, et des prétentions ridicules de Roberti, qui prétendait juger de la possibilité des choses naturelles ou non-naturelles, comme s'il eut été appelé au conseil du Créateur. Au reste, il faut lire ce que dit Van-Helmont. Si l'on veut avoir les preuves de l'existence de l'efficacité magnétique, dit cet auteur, il suffit de savoir qu'une nourrice perd la faculté de nourrir, en jetant quelques gouttes de lait dans le feu ; comment, en brûlant les excrémens, on fait venir des ulcères aux fesses ; comment un homme à qui Tugliacotitus avait fait un nez avec la chair d'un Savoyard, perdit ce nez à Bruxelles, dans le moment où le Savoyard mourut en Italie. Il dit que l'onguent des armes de Paracelse n'agit point par fascination, qu'il n'agit pas par sympathie, puisqu'il agit sur les animaux, et que les hommes ne sont pas des animaux comme des ânes ; mais qu'il agit magnétiquement, c'est-à-dire, par la vertu de la mumie, qui n'est autre chose que l'es-

prit inné et fermentant, qui se correspond par une affinité magnétique. Du reste, s'enfonçant toujours de plus en plus dans l'obscurité, Van-Helmont prouve une chose obscure par une autre plus obscure. On y voit comment l'aimant, appliqué à la cuisse d'une femme grosse, agissant sur sa mumie, accélère ou retarde l'accouchement, suivant la position de son pole; comment les saphirs préservent de la peste, et que c'est pour cette raison que les prélats portent des diamans au doigt; que la cause de la marée et des vents est dans le magnétisme; enfin, pourquoi le sang d'un homme assassiné coule devant l'homicide; pourquoi la véritable mumie se trouve sur les pendus et sur les roués, et comment le magnétisme influe dans la cabale et dans les songes. Et voilà comme ce grand apôtre du magnétisme établit son existence et son efficacité!

Une preuve de la fortune que fit alors ce galimathias, c'est le grand nombre d'auteurs qui cherchèrent à l'augmenter. Burggrave fit un ouvrage mystérieux sur le magnétisme, dans lequel il donne, d'après les mêmes principes, la description d'une lampe, qu'il nomme lampe de vie et de mort, parce que cette lampe, correspondant sympathiquement avec l'individu, avait de l'activité ou de la lan-

gueur, suivant l'état de santé du sujet. Robert-Fludd, médecin Ecossais, remontant à l'origine des choses, veut expliquer par le magnétisme la science de la création et de la sagesse. Il se nommait philosophe mosaïque. Il n'admet qu'un élément primitif, d'où dérivent tous les autres qui n'en sont que des modifications ou des métamorphoses, et dont l'ame n'est elle-même qu'une partie. Cette idée est d'une grande beauté, dit un auteur très-moderne, qui a analysé l'esprit des médecins de cette secte; mais c'est celle de Lucrece. La vertu attractive des corps consiste dans la masse, dont les rayons de cet élément ou principe universel sont dirigés. Chaque corps a une étoile, qui dirige et qui modère chez lui une portion de ce principe agissant. Mais de tous les corps sublunaires, l'homme est celui dont la vertu magnétique est la plus forte; mais comme la terre et l'aimant ont leurs poles, l'homme a aussi les siens, et l'on y distingue deux courans, l'un froid et septentrional, l'autre chaud et méridional. L'homme, pour que son magnétisme ait lieu, doit avoir la face tournée à l'Orient, et le dos à l'Occident, et les bras tendus l'un vers le Midi, l'autre vers le Nord. C'est par la sympathie et l'antipathie de ces rayons émanés de chaque individu, que deux personnes s'at-

tirent ou se repoussent, ce qui forme un magnétisme positif ou négatif. Enfin il affirme qu'on peut faire passer ces rayons d'un corps du règne animal dans un autre du règne végétal, et ainsi faire passer une maladie dans un arbre.

Le père Kircher, physicien infatigable, pour qui les choses abstraites et merveilleuses eurent sur-tout de l'attrait, donna un traité immense sur l'aimant, dans lequel, en faisant voir l'attraction et la répulsion magnétiques comme les principaux mobiles de l'univers, il rejete les assertions de Fludd, comme une œuvre diabolique. Il est cependant le premier qui ait parlé de l'attrait de l'amour et de la puissance de la musique, sous le nom de magnétisme. Wirdig, professeur de médecine à Rostock, imbu des mêmes principes que Fludd et doué d'une imagination aussi exaltée, ne voyait que des esprits dans toute la nature. Ceux des régions supérieures émanent des astres, ont leurs analogues dans les régions inférieures; il y a une circulation d'esprits dans tout l'Univers, qui constitue l'harmonie universelle, et les rapports de sympathie ou d'antipathie entre les esprits Aéro-célestes et terrestres constituent ce que Wirdig appele le magnétisme animal. L'astrologie, les sortilèges, la magie, les mer-

veilleux effets de la bagatelle de Coudrier, paraissent à cet auteur des choses faciles à expliquer.

Maxwel, médecin Ecossais, Santarelli, médecin Italien, trouvèrent cette doctrine si belle, qu'ils la réduisirent en aphorismes, et sans être créateurs ils se flattèrent d'avoir rendu le plus grand service à la science magnétique, en la mettant ainsi dans tout son jour.

Enfin, Grube publia son traité *de Transplantatione Morborum.*

Maxwel avait une mumie par excellence, composée de sang et des trois principales matières excrémentielles. Bartholin, Reysellius se vantèrent d'avoir des mumies tirées des astres, dans lesquelles les maladies, surtout l'hydropisie, se transplantaient. Plusieurs autres médecins entretinrent ces erreurs par leurs écrits; tel fut, entr'autres, Canpanella, qui fut mis dans les prisons de l'inquisition comme visionnaire et comme magicien. Jordan, Diéténic, Blancard, faisaient en vain leurs efforts pour discréditer ces visions: elles subsistaient encore en 1662, où l'on publia, (à Nuremberg), une collection de pièces relatives à la médecine magnétique, sous le titre de *Theatrum Sympathicum.*

On voit par les noms de ces auteurs que

c'est particulièrement en Allemagne et en Angleterre que se développa la médecine magnétique. Gaffarel, le Provincal, avait rapporté des choses merveilleuses dans les curiosités inouies; mais il se rétracta.

Les dernières scènes relatives au magnétisme, dans le dix-septième siècle, furent celles de Great-Rikes à Londres, et celles auxquelles donnèrent lieu les prétentions du chevalier Digby. Le premier, moitié prophète, moitié médecin, attribuait toutes les maladies aux esprits, et prétendait qu'il savait les chasser des corps, et promettait ainsi de guérir les maladies par l'attouchement. Il eut la plus grande vogue, non-seulement parmi le peuple, mais parmi les savans, chez lesquels il faisait naître des querelles littéraires; mais sa réputation ne fut qu'éphémère. Le chevalier Digby, homme bien-né et vertueux, recommandable par son savoir, avait vécu en France pendant la tyrannie de Cromwel, et avait particulièrement étudié la philosophie de Descartes, dans laquelle la doctrine du fluide universel a beaucoup d'analogie avec le magnétisme. Il imagina, d'après Paracelse et ses sectateurs, une composition propre à agir sympathiquement sur les humeurs. Sa poudre si vantée n'est autre chose que la poudre de vitriol. Quelques grains de cette poudre jetés

sur un linge teint du sang du blessé, suffisent, suivant lui, pour arrêter l'hémorrhagie; il a prononcé un discours sur ce sujet devant les médecins de Montpellier. Mais quelque puérile que soit cette crédulité chez un homme d'esprit, on n'en est point étonné, quand on pense quelles erreurs débitaient les médecins de son tems à ce sujet, et que l'opinion du chevalier Digby a encore trouvé dans ce siècle des partisans zèlés.

CINQUIÈME ÉPOQUE
DE LA
MÉDECINE CLINIQUE.

Le siècle brillant de Louis XIV, qui avait vu fleurir les beaux arts avec autant d'éclat que de rapidité, n'avait fait, pour ainsi dire, que préparer le règne des sciences. L'Italie et l'Angleterre avaient précédé la France dans la fondation de ces compagnies savantes, émules de l'académie d'Athènes, et plus remarquables peut-être encore, dans la constitution des états modernes, par la distinction et la supériorité qu'elles donnent aux talens et au génie, malgré la réclamation de l'ignorance titrée et de l'insouciance opulente. Mais à peine ces premiers établissemens étaient-ils formés sur la fin du dernier siècle, que la guerre qui embrâsa toute l'Europe arrêta les germes qui commençaient à éclore. La médecine sur-tout en souffrit; car cette science, plus embarrassée alors des entraves du faux-savoir que des préjugés de l'ignorance, avait encore bien des obstacles à surmonter.

Sur la fin du dix-septième siècle, Sydenham se plaignait que l'envie de philosopher,

trop répandue en Angleterre, faisait perdre de vue les traces de la nature. En France, les subtilités de Galien, la physiologie de Descartes, avaient encore de chauds partisans. La secte chimique, à la vérité, était moins apparente depuis qu'elle était moins combattue : mais elle ne manquait cependant pas de défenseurs. A Montpellier particulièrement, les tourbillons, les ferments étaient regardés comme des instrumens très-puissans dans l'économie animale. Au lieu d'attaquer ces hypothèses par l'exposition simple de la médecine Hippocratique, Vieussens et Chirac, bons anatomistes, grands travailleurs, mais génies bouillans et présomptueux, consumaient leur tems à soutenir des querelles futiles, ou à établir des théories brillantes, mais non moins illusoires. D'un autre côté, la secte mécanique, qui avait trouvé tant d'appui dans Keill et dans Borelli, avait toujours de l'attrait pour ces esprits sévères et opiniâtres, qui ne regardent comme très-beau que ce qu'ils ont beaucoup de peine à concevoir. Tels étaient Jurin, Hamberger, etc.

Enfin, on distinguait encore un reste de ces admirateurs effrénés de la circulation du sang qui voyaient dans l'épaississement ou dans la stase de ce fluide la cause de toutes

les maladies, et dans la saignée le remède à tous les maux. A les entendre, toutes les fois que le pouls est faible ou peu développé, le sang se traîne, parce qu'il est en trop grande quantité dans les vaisseaux; à les entendre, toutes les frénésies, tous les assoupissemens sont dûs au séjour du sang dans le cerveau.

C'était aussi en voyant mal les phénomènes de la circulation qu'on avait imaginé la transfusion, pour corriger la qualité du sang affaibli par la vieillesse ou par la maladie. Lower l'avait pratiquée à Londres sur des animaux; et Denys, médecin de Montpellier, demeurant à Paris, avait eu l'audace de la répéter sur des hommes. Ses premières tentatives eurent tout l'éclat que les nouvelles les plus importantes produisent dans une grande ville. On vanta d'abord ses succès; il eût beaucoup de partisans; on réalisait déjà l'espérance d'un remède universel, et la chimère plus flatteuse encore d'un rajeunissement facile. Mais de nouvelles tentatives, toutes malheureuses, renversèrent l'enthousiasme naissant, et aussi-tôt la voix changeante du public se tourna contre celui qu'elle venait d'élever.

Mais ces nuages dont la saine médecine se trouvait encore enveloppée, ne tardèrent

pas à être dissipés. Les défenses du parlement, motivées sur la réclamation des médecins de Paris, arrêtèrent la fougue des circulateurs. Les leçons de chimie et de botanique, données régulièrement à Montpellier et à Paris, abattirent la secte chimique, en montrant quelle place devaient occuper en médecine la chimie et la matière médicale. A Paris sur-tout, les semences jetées par Gui de la Brosse produisirent les plus heureux fruits. Geoffroi et Tournefort faisaient faire les plus grands progrès à la chimie et à la botanique, et fondaient la réputation du jardin du roi. Duverney illustrait alors le même amphithéâtre, et ses savantes leçons sur l'anatomie et sur les maladies des os attiraient une foule d'étrangers.

Ces annonces heureuses d'une révolution importante en médecine n'étaient pas particulières à la France. La paix d'Utrecht ne tarda pas à se conclure; et tous les peuples de l'Europe cherchèrent à se consoler d'une guerre longue et ruineuse dans la culture des sciences. Mais il semble sur-tout qu'ils fixèrent leur attention sur la médecine.

En Angleterre, Douglas et Chéselden devinrent célèbres en anatomie; Mead et Freind consacrèrent les talens les plus rares à démontrer l'excellence de la médecine grecque, et

à la dépouiller de tous les accessoires qui la déguisaient encore; Turner écrivait sur les maladies de la peau et sur la maladie vénérienne; en sage observateur; et Sydenham, beaucoup plus généralement admiré, fut universellement nommé le second Hippocrate.

En Italie, Baglivi, dans l'âge où les autres apprennent, enseignait une réforme salutaire, en expliquant les auteurs grecs, et en donnant d'excellens ouvrages composés dans leur esprit. En même tems Valsalva, Santorini, Pacchioni, soutenaient l'honneur de l'anatomie; Vallisnieri, Fanton éclairaient l'histoire naturelle et les différentes branches de l'art de guérir, par des recherches multipliées, où l'on trouve l'agréable joint à l'utile.

L'Espagne pouvait citer Azevedo et Lopez comme des médecins dignes d'être nommés avec les restaurateurs de la bonne médecine; Azevedo sur-tout, qui consacra sa vie à travailler sur Hippocrate, et qui eût fait une moisson plus riche, s'il eût travaillé dans un pays plus fertile.

L'Allemagne était bien plus féconde. Kampfer, au retour de ses voyages dans l'Inde, publiait ses observations d'histoire naturelle et de médecine, si belles par elles-mêmes, et encore plus précieuses par le style dont el-

les sont parées. Woodward, Junker, écrivaient avec choix et avec méthode sur différentes parties de la médecine. Wepfer observait la nature des plantes et des eaux de son pays, unissait les observations cliniques aux recherches anatomiques, et donnait cette belle suite d'expériences qui sont contenues dans son traité de *cicutâ aquaticâ.* Fréderic Hoffmann, né d'une famille Asclépiade, après avoir éclairci notre art sur bien des points, venait de publier sa médecine rationnelle; corps de médecine d'autant plus approchant de la simplicité et du plan d'Hippocrate, que les principes y sont simples, faciles à saisir, et que le dogme est toujours suivi du tableau des faits propres à en diriger l'application.

Enfin, le Danemarck avait ses Bartholin, la Hollande ses Bontius; et Rega, médecin Flamand, venait de publier son excellente histoire des sympathies.

Ce concours des médecins de tous les pays, vers le commencement du dix-huitième siècle, est particulièrement bien visible dans l'ardeur avec laquelle ils ont travaillé sur les maladies épidémiques. Sheroeder a recueilli les observations des médecins des différens pays sur ce sujet, depuis 1690 jusqu'en 1729. Le premier but était les maladies épidémiques: mais on trouva encore dans cet intéressant re

cueil des choses excellentes et neuves sur les maladies épizootiques.

Ces maladies, qui avaient toujours paru de tems à autre, avaient été faiblement remarquées depuis le quatrième siècle jusqu'à la fin du quinzième. On y fit quelque attention dans le seizième et dans le dix-septième siècle ; et cette noble émulation des médecins Allemands et Italiens sur les maladies épidémiques, les conduisit à étudier et à connaître les maladies des bestiaux. Leur zèle eut sur-tout une ample occasion de se signaler vers 1711.

Des bœufs amenés d'Hongrie propagèrent par toute l'Europe une maladie qui fit périr la moitié des bêtes à cornes, maladie maligne et contagieuse, qui fut renouvellée plusieurs fois dans le siècle, et dont les semences ne sont peut-être pas encore étouffées. En Allemagne, Scrockius, Gorbezius ; en Italie, Ramazini, Lancisi, Vallismeri, témoins de l'origine et de la propagation de cette maladie ; en ont décrit la marche, les effets et le traitement ; et nombre de médecins Français et Anglais s'en sont occupés depuis. On recueille de leurs observations, que cette maladie est une fièvre maligne-contagieuse, qui peut prendre une face un peu différente dans les différens tems, ou dans les différens pays ; mais qui est toujours caractérisée par une

éruption semblable à la petite-vérole, et par un catare, auxquels symptômes se joint souvent un flux de sang.

Les réflexions que les médecins ont faites, dès le commencement de ce siècle, sur les causes, la propagation, les différences et le traitement des maladies épizootiques, ne furent pas perdues pour les maladies des hommes. En effet, on observa que les maladies épizootiques se communiquaient, non-seulement aux animaux, mais qu'elles faisaient naître une maladie mortelle chez les hommes malheureux ou téméraires qui s'exposaient avec imprudence à leur foyer. Un pareil travail devait conduire naturellement à mieux étudier l'influence de l'air et des eaux et à mieux connaître le germe des maladies pestilentielles, et à mieux juger de la nature et de la nécessité des remèdes.

Cependant tous ces efforts partis des différens points de l'Europe, n'auraient vraisemblablement pas déraciné de sitôt les restes de ces sectes anciennes et modernes qui subsisteraient encore, si le génie de la médecine n'eût suscité alors un homme fait pour réunir tous les esprits, et les diriger vers un même but, pour la gloire de l'art salutaire.

Déjà Boerhaave, après avoir quitté la théologie, s'était dévoué à la médecine, dans

l'Université de Leyde, et commençait à déployer ces rares talens, qui ont fait l'honneur de son pays et l'étonnement de son siècle. Le mouvement excité dans tous les esprits par les travaux des grands hommes, dont nous venons de parler, l'indécision qu'entretenait encore sur bien des points le jargon embrouillé du faux savoir, amenèrent dans l'école de Leyde une foule d'écoliers, attirés par la réputation naissante de Boerhaave. L'éclat que Ruysch avait donné à cette Université, par ses travaux anatomiques, sa position entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France, peut-être aussi la liberté du sol, qui semblait promettre plus de liberté dans les idées, y firent aborder des disciples de toutes les parties de l'Europe, et la renommée du célèbre professeur, augmentant sans cesse, l'école de Leyde eut bientôt la gloire de pouvoir être comparée aux plus fameuses écoles de l'antiquité; mais examinons particulièrement ce qu'était Boerhaave, et quelle est la révolution qu'il a opérée dans notre art.

Semblable à l'Abeille laborieuse, dont la trompe mêle les sucs de différentes fleurs, Boerhaave sut mettre à profit les travaux de tous les médecins qui l'avaient précédé. Attentif à tous les points de l'histoire de son art, il dépouilla les anciens, consulta les moder-

nes, et n'oublia pas sur-tout d'entendre et d'étudier ses contemporains. Savant en botanique, profond et créateur en chimie, il savait trop de choses pour s'enthousiasmer follement pour aucune, et c'est ainsi qu'après avoir étudié les différentes parties de l'art de guérir, il composa ses instituts de médecine théorique et pratique, dans les vues d'un sage électisme. Sans pencher pour aucune secte, il les consulte tour-à-tour, et n'emprunte de chacune d'elles que ce qu'il croit conforme à la vérité. Une clarté lumineuse, une précision élégante règnent dans ses aphorismes, qui forment une suite de propositions enchaînées avec tant d'art, les uns et les autres, que la première conduit sans effort à la dernière.

Dans la partie théorique, s'il s'appuye sur la physique, l'anatomie, la mécanique et la chimie, il a encore plus de confiance à l'observation, à l'expérience et à la comparaison des faits. C'est sur ces principes qu'il explique les fonctions de l'homme sain, qu'il décrit les moyens propres à le faire persévérer dans cet état, et qu'il trace le changement des solides ou des fluides qui amènent la maladie. Dans la partie pratique, soumis aux mêmes principes, mais plus rigoureusement astreint encore à la partie expérimentale, il expose la nature et le traitement des maladies, avec

une méthode séduisante. Il commence par traiter des vices des parties intégrantes de notre corps soit solides, soit fluides, et passant delà aux dépravations qui attaquent l'organe, il va graduellement de l'obstruction à la gangrène, des fièvres aux maladies inflammatoires, de celles-ci aux maladies chroniques et des maad ies chroniques aux maladies sexuelles, en terminant son exposition par les maladies contagieuses et épidémiques.

C'est en rapportant ainsi à un corps de médecine dogmatique toutes les richesses de la médecine ancienne et moderne; c'est en empruntant le secours de toutes les sciences, pour en lier les principes, que Boerhaave dissipa toutes les divisions qui empêchaient la propagation de la médecine dogmatique. L'ardeur de son zèle, le charme de son éloquence, la force de la vérité, cet art qu'il avait eu de mettre à profit toutes les sectes et de n'en adopter aucune particulièrement, lui gagnèrent tous les suffrages, et bientôt ses succès, portés dans toutes les parties de l'Europe, annoncèrent que la médecine était dégagée pour jamais des entraves où elle avait été gênée dans les siècles précédens; mais en accordant à Boerhaave le mérite d'avoir réuni tous les esprits sur l'excellence de la médecine dogmatique, plusieurs

médecins ont essayé d'en diminuer la gloire, en assurant que ce grand homme devait beaucoup à son esprit et aux circonstances dans lesquelles il s'était trouvé, et que les œuvres de cet auteur étaient bien éloignées de répondre à sa réputation et encore moins à la révolution qu'il avait opérée. La décision de cette question est trop importante à la Médecine Clinique pour ne pas l'examiner avec toute l'attention convenable.

Les aphorismes de médecine pratique de Boerhaave, disent ses détracteurs, sont propres à plaire à un philosophe ou à un littérateur, mais ils inspirent peu de confiance à un médecin dès le premier aspect. Tout y est soumis au même ordre qu'une démonstration géométrique, tout y est exposé, expliqué, divisé, subdivisé avec une précision et un enchaînement qui démontrent le travail de l'esprit et de l'imagination, beaucoup plus que le fruit de l'observation. Quoique Boerhaave consulte en apparence tous les systèmes, sans affecter une prédilection marquée pour aucun, on trouve pourtant qu'il est le plus souvent soumis à la méthode d'Asclépiade. Car, comme Asclépiade ne voyait que du relâchement et du serrement, Boerhaave ne voit que des vaisseaux qui se relâchent ou qui se resserrent, qui se rompent ou qui s'o-

blitèrent. Mais les reproches qu'on a à faire aux aphorismes de cet auteur célèbre, deviennent encore beaucoup plus sensibles dans le détail. En effet, disent-ils, jetons un coup-d'œil sur ses aphorismes et nous en aurons la conviction. 1°. Les maladies des parties élémentaires que Boerhaave donne pour des maladies primaires et fort simples, sont des maladies fort compliquées. Celles des solides sont des véritables cachexies, et celles des fluides sont un roman chimique, dans cette multiplicité d'acrimonies qu'elles présentent. 2°. Les généralités des fièvres sont mauvaises; il y a des divisions fautives, des explications embrouillées ou fondées sur des mots, et l'histoire des crises ne présente point du tout l'image de la nature. 3°. La théorie de l'inflammation par erreur de lieu est systématique en bien des points, et conduit à des résultats dangereux, dans la pratique des maladies inflammatoires, dont le tableau est d'ailleurs trop étudié et trop compassé pour être vrai. 4°. Plusieurs maladies chroniques sont des copies des auteurs anciens sans aucune correction; tel est par exemple le scorbut, où Boerhaave a adopté toutes les fautes d'Engalenus. 5°. Les maladies des femmes et des enfans y sont traitées trop légèrement. 6°. Les indications y sont souvent vagues,

et indéterminées, quoique présentées avec une abondance et une certitude apparentes. 7°. La saignée, les forts purgatifs y sont trop souvent prescrits, et la fécondité de l'auteur dans ses moyens curatifs tient quelquefois à la polipharmacie; 8°. enfin, cette suite de propositions, chef-d'œuvres de composition philosophique, a souvent plus l'air d'une merveille littéraire que d'un code de médecine pratique.

Si cette critique du savant professeur de Leyde est fondée à certains égards, elle donnerait en général une idée très-fausse de ses talens et de ses ouvrages. A la vérité, il est certain que la méthode de ce grand homme est un peu trop explicante; que cette explication est quelquefois mécanique, et d'autrefois minutieusement compassée. Il est certain que les généralités de la fièvre et de l'inflammation ne sont pas toujours écrites d'après la nature; que la description du scorbut est copiée d'après le tableau exagéré d'Engalenus, et les visions de Willis. On ne peut encore s'empêcher de convenir que, dans le texte des aphorismes, les indications paraissent souvent vagues et embarrassantes, et qu'elles portent en général à une médecine trop active. Mais c'est assez s'arrêter sur des reproches accumulés par l'envie plutôt que par une critique judicieuse. Cette manière d'analyser

d'analyser Boerhaave et de le juger, paraîtra toujours injuste à ceux qui ont étudié la médecine avec le désir de connaître la vérité. En effet, ne sait-on pas que les aphorismes de Boerhaave ont bien moins servi à établir sa gloire que les savans commentaires qu'il y ajoutait dans ses leçons ; commentaires médités dans le cabinet, et réformés auprès du lit des malades ; commentaires ornés de toutes les richesses de la médecine grecque et de tous les travaux des modernes, et que ses disciples nous ont transmis comme un des plus beaux monumens de la médecine dogmatique. Si les généralités des fièvres sont fautives, quel tableau que celui des symptômes fébriles, et quelle excellente idée de pratique il présente, en nous faisant voir que la fièvre est peu à craindre par elle-même, et qu'il suffit d'en régler les symptômes! Est-il rien de plus vrai que la description des maladies aiguës ? Est-il rien de plus conforme à la tradition de la vraie médecine que la partie essentielle de leur traitement? Quelle justesse et quelle précision dans les chapitres de la cachexie, de la goutte, de la mélancolie, et de la plupart des autres maladies chroniques! et tout cela ne rachète-t-il pas au centuple des erreurs modiques et passagères ? L'erreur dans laquelle Boerhaave est tombé sur le scorbut

était celle de son siècle, et elle n'a été relevée que par les observations de Lind. Quant aux autres inculpations, qnand bien même on en verrait la preuve apparente dans le texte des aphorismes, on doit se ressouvenir, nous le répétons, que son auteur s'en est lavé par ses commentaires. En effet, à entendre les disciples de ce grand homme, ou bien en ouvrant leurs ouvrages, nous avons appris que Boerhaave avait spécifié les indications qui paraissent vagues, et développé celles qui paraissent obscures et tranchantes. L'éloge répété qu'il faisait de Sydenham, son discours pour recommander l'étude d'Hippocrate, ses observations lumineuses, ses consultations sages et profondes; enfin le soin qu'il prit de faire rétablir l'hôpital de Leyde, pour faire des leçons auprès des malades, sont des preuves authentiques de son amour pour la médecine d'observation. Il serait donc de la plus grande injustice de reprocher à ce grand homme des fautes qu'il a désavouées ou effacées de toutes les manières. Enfin, pour concilier les différens sentimens, on peut dire que, si Boerhaave a commencé par être plus philosophe que médecin, il a fini par être plus médecin que philosophe. C'est donc à juste titre, et sans aucune répugnance, qu'on doit lui attribuer la gloire d'avoir disposé la méde-

cine à briller d'une lumière éclatante et uniforme dans toutes les parties de l'Europe ; uniformité toujours désirée ; mais dont on n'avait jamais aussi bien joui que depuis la révolution, opérée par le savant professeur de Leyde. Mais pour mieux le sentir, récapitulons en peu de mots ce qu'avait été la Médecine Clinique avant lui.

Simple et pure dans les mains d'Hippocrate, toujours distinguée au milieu des sectes de l'ancienne Grèce, elle avait été fort obscurcie, mais cependant toujours entretenue dans la décadence de l'empire Romain. Plus heureuse chez les Grecs modernes, nous l'avons vue cultivée avec soin dans l'école d'Alexandrie, et chez les Arabes, pour décliner ensuite avec toutes les autres sciences. Enfin, après plusieurs siècles d'obscurité, pendant lesquels la médecine seule jetait encore quelque faible lumière, elle a été ressuscitée avec éclat, dès les premiers efforts que fit l'esprit humain pour sortir du joug de l'ignorance. Les prétentions ambitieuses des savans sur l'art de guérir, et l'illusion des systêmes sont venues ensuite s'opposer aux derniers progrès de la Médecine Clinique. Boerhaave a détruit le prestige, et c'est par ses travaux que le dix-huitième siècle a vu la Médecine Clinique jouir de tous ses droits.

Dans ce cercle de révolutions, il est deux points qui ont une grande analogie, le premier et le dernier, c'est-à-dire, le siècle d'Hippocrate et le nôtre, et ce rapport a quelque chose d'admirable, quand on songe à deux mille ans de distance qui nous séparent. Mais ce qui est un phénomène non moins étonnant, c'est de suivre la tradition constante de la Médecine Clinique d'âge en âge, de voir la manière dont elle a triomphé des préjugés de l'ignorance et de ceux du savoir plus dangereux encore; enfin, après avoir apperçu l'uniformité non interrompue de cette science dans les différens siècles, de la contempler aujourd'hui dans les différens pays où l'on cultive les beaux arts. Quelle autre science peut nous offrir une suite de travaux aussi peu interrompue, une conformité aussi grande dans tous les points de sa durée et de son étendue!

Pénétré de cette idée, Burker, médecin Anglais, a cherché à démontrer la conformité de la médecine, en comparant entre eux Hippocrate, Galien, Sydenham et Boerhaave. Il fait voir l'identité de ces médecins, en ce qu'ils ont tous eu pour but d'étudier la nature, et d'apprendre à la seconder. Lorry a commenté cette savante thèse avec l'érudition et le discernement qui caractérisent toutes ses productions. Pour nous, sans avoir

entrepris de prouver cette conformité de la médecine par une logique particulière, nous nous flattons de l'avoir rendue évidente, en présentant avec simplicité le précis de son histoire, et en montrant avec une égale franchise ses progrès et ses erreurs, ses contradictions et ses rapports ; ses côtés faibles et obscurs, ses côtés forts et lumineux.

Mais, malgré cette conformité, on peut dire aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, *ars longa, vita brevis, occasio difficilis*. En effet, tel est le triste sort de la condition humaine, que le plus haut point de perfection des arts n'est que le moindre dégré de leur imperfection, et en médecine comme en toute autre science, le plus habile est celui qui se trompe le moins. Pendant une longue suite de siècles, nous avons cherché le point parfait de la médecine, comme les navigateurs ont cherché ces pays imaginaires où l'homme recouvrait, disait-on, sa première jeunesse. Mais, de même que les voyageurs hardis qui couraient après cette chimère, en ont tiré le profit de mieux connaître les mers, et d'éviter par la suite les naufrages, si nous n'avons point trouvé une médecine parfaite et infaillible, nous avons appris au moins à apprécier le petit nombre de vérités qui ont résisté à l'injure des tems, et à travailler sans danger

à en augmenter le nombre, en prenant pour guides l'observation et l'expérience; l'expérience qui a fait revivre dans toute sa pureté la médecine d'Hippocrate; l'expérience qui a fait trouver le spécifique du poison du mancenilier dans le sel marin; celui du serpent à sonnettes dans le plantain; celui de la morsure de la vipère dans l'alkali volatil; l'expérience enfin, qui abaisse les têtes orgueilleuses des faiseurs de systêmes, pour élever l'humble observateur qui recherche la vérité. Cette même expérience nous dévoilera sans doute encore quelques connaissances précieuses, propres à donner à nos conjectures une plus grande solidité.

Que l'envie ou l'ignorance croye insulter à notre art, en l'appelant conjectural; nous demanderons toujours quelle est la science utile et active, ayant l'homme pour objet, qui ne soit pas conjecturale? Politiques profonds qui réglez le destin des états, guerriers illustres qui protégez nos foyers, magistrats respectables qui défendez le faible contre le fort, négocians courageux qui parcourez les mers pour unir les nations; enfin, vous tous génies actifs et bienfaisans, qui tenez entre vos mains la fortune, la liberté et la vie des citoyens; que faites-vous dans ces travaux qui vous enchaînent à jamais le respect et la recon-

naissance de vos semblables ? N'est-ce pas, en combinant un petit nombre de principes certains avec des faits, que vous observez ; n'est-ce pas en tirant des conséquences de cette comparaison rapide, que vous vous formez une règle pour juger, pour parler, pour agir au milieu de la scène variable et vacillante où vous êtes placés ? C'est donc en conjecturant, comme les médecins, que vous décidez du destin des états ou du bonheur des hommes.

Encore un mot pour ces dissertateurs agréables, qui croyent avoir tout dit quand ils ont appelé la médecine un art conjectural, c'est-à-dire quand ils ont prononcé un mot qu'ils n'entendent pas. En vain le Pyrrhonien déclare qu'il rejete la médecine; qu'il sache qu'il ne peut s'en passer. S'il la repousse dans l'homme honnête, qui a passé sa vie à étudier l'art de guérir, il l'accueillira de la part d'une femme ignorante ou du premier charlatan qui paraîtra à ses yeux. L'homme malade appellera toujours du secours, il le demandera à grands cris. C'est à lui de choisir : d'un côté se trouvent l'ignorance et le préjugé qui s'empressent de lui présenter des remèdes; de l'autre c'est le médecin, qui peut errer puisqu'il est homme, mais qui s'occupe d'observer la nature, et dont l'art ne consiste souvent qu'à

écarter du souffrant ce qui troublerait sa marche.

Une des choses qui ont le plus contribué à étendre au loin la gloire de Boerhaave, c'est le respect qu'ont eu ses disciples pour sa mémoire, et le rôle qu'ils ont joué eux-mêmes en Europe, dans ce siècle. Albinus, éditeur des tables anatomiques d'Eustachi et savant anatomiste ; de Gorter, versé profondément dans la connaissance d'Hippocrate ; Gaubius, qui a su introduire dans des leçons classiques les principes les plus lumineux de l'observation médicinale, ont entretenu la réputation de l'école de Leyde, si difficile à soutenir après Boerhaave. Van-Swieten sur-tout a élevé à son maître un monument immortel, en commentant ses aphorismes, et il a été la gloire de l'Allemagne où son mérite l'avait fait monter au plus haut dégré d'honneur, dont puisse jouir un médecin. Ni l'éclat de ses places, ni la faveur d'une grande souveraine, ni les jouissances attachées aux richesses n'ont pu le détourner du travail ardent et inoui auquel il s'était condamné pour la propagation de la médecine. Non moins laborieux et plus fécond encore, un homme, dont les éloges ont retenti si long-tems dans toutes les académies ; un homme que les muses appelaient aux occupations les plus aimables, Haller a consacré

tout le tems d'une vie longue et studieuse à développer et à augmenter les leçons de Boerhaave, sur l'économie animale, en observant toutes les variétés qu'elle peut offrir dans l'homme sain et dans le cadavre. Les délassemens de ce grand homme comprennent encore une foule incroyable d'autres travaux utiles à la médecine, et dans lesquels on voit toujours le désir ardent qu'il avait de marcher sur les traces de son illustre maître. Heister, formé par les leçons de Ruysch et de Boerhaave, se voua tout entier à la chirurgie, et a consacré trente années de sa vie pour rassembler les connaissances des anciens et des modernes sur cet article important. Enfin les ouvrages de Van-Swieten, d'Haller, et d'Heister sont si étendus et si bien faits, qu'ils forment un cours complet de médecine; et si, dans la suite des tems, la fatalité réservait à nos bibliothèques le même sort qu'a éprouvé celle d'Alexandrie, il suffirait de retrouver ces trois auteurs, pour avoir recouvré tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir en médecine.

La France a aussi reçu plusieurs disciples de Boerhaave; Senac, physiologiste délié dans ses essais sur l'économie animale, anatomiste-médecin dans son traité du Cœur, quoiqu'on puisse lui reprocher dans ces deux

ouvrages un peu trop de mathématiques ; le chevalier Jaucourt, écrivain plein de zèle, pour la défense de son maître et pour l'honneur de la médecine ; enfin, Tronchin, apôtre éloquent de l'inoculation, savant en médecine, quoiqu'en ait dit l'envie, mais non moins habile, peut-être, dans l'art de faire valoir cette science, en la couvrant d'un voile mystérieux, et d'employer tour-à-tour l'empire de son art et l'adresse d'un esprit très-fin, pour dominer à son gré les grands et les petits, les ignorans et les gens d'esprit. Il est encore un médecin Français, disciple de Boerhaave, que la nature et l'étude avaient formé pour honorer l'école où il avait été élevé ; mais qui, par l'abus des plus rares talens, a fait le plus grand tort à la science que nous cultivons, pour étendre le domaine du charlatanisme et de l'impudence.

Faut-il donc avoir à reprocher à des médecins la source des dégoûts, des obstacles et des clameurs dont nous sommes environnés ? La Mettrie s'est sur-tout élevé avec force contre les consultations. Sans répéter ses diatribes pour les réfuter, il ne sera peut-être pas hors de propos de recueillir ce qu'on dit tous les jours d'après lui sur cette thèse importante à la Médecine Clinique, et d'examiner ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les objec-

tions. Ce médecin fougueux, parti peut-être d'un bon principe, en voulant critiquer les mauvais médecins, eut bientôt la tête égarée par les vapeurs d'une bile âcre et mordante. Les plaisanteries que Mauvillain avait dictées à Molière, sur la fin du dernier siècle, en désignant la médecine, avaient servi à corriger quelques ridicules. Les satyres amères de la Mettrie, dans lesquelles on trouve quelques vérités et une foule de calomnies, ont découragé les bons médecins qu'elles outrageaient, et servi les ignorans et les fripons qu'elles ont instruit à jouer la comédie sous les masques divers qui s'y rencontrent.

Tandis que l'école de Leyde formait ainsi des disciples fameux, l'émulation la plus vive régnait dans les autres universités de l'Europe. L'anatomie arrivait à son dernier période entre les mains des Duvernay, des Winslou, des Ferrein : Lémeri et Bourdelin soutenaient l'honneur de la chimie ; Vaillant ajoutait de nouvelles richesses à la collection de Tournefort, et annonçait les progrès que la botanique allait faire dans ce siècle ; enfin, les Jussieu enrichissaient de plantes précieuses à la médecine ce jardin qu'ils devaient encore plus embellir que leurs prédécesseurs. Mais ce qui a plus de rapport à la Médecine Clinique, les connaissances de la botanique et de la chimie

apportèrent de nouvelles lumières dans la matière médicale; soit en attaquant la polypharmacie, soit en donnant des connaissances plus précises sur les propriétés des plantes indigènes et des plantes étrangères. Le quinquina et l'ipécacuanha, qui avaient été achetés comme des secrets par Louis XIV, commencèrent à être bien connus, et l'usage en devint bientôt familier et salutaire. La médecine d'observation dominait à Paris, et Molin était plus estimé que Silva. Le même esprit animant les chirurgiens, on vit sortir de leurs mains des ouvrages, dans lesquels l'art qui fait connaître la nécessité et le choix d'une opération est encore plus prisé que celui qui enseigne à la pratiquer avec dextérité. Tels sont les ouvrages de Dionis, de le Dran, et particulièrement les observations de la Mothe, chirurgien Normand, rédigées dans le véritable esprit de la Médecine Clinique.

L'école de Montpellier, toujours plus livrée à la spéculation qu'à la pratique, s'occupait encore un peu trop de systêmes; mais les sages leçons de Fizes et d'Astruc, les travaux naissans de Sauvages annonçaient déjà que la théorie allait être soumise aux lois de la Médecine Clinique. Car si Sauvages a mis à la tête de chacune de ses classes des idées mathématiques accommodées au systême animiste de

Stahl, ces idées sont absolument isolées de sa savante et méthodique exposition ; exposition qui est toute appuyée sur des faits recueillis dans les meilleurs auteurs de Médecine Clinique ; exposition qu'on a peut-être trop louée, mais aussi qu'on a trop critiquée, et qui ne présente que des vues d'utilité, quand on la considère dans son véritable jour. Au reste, il n'y avait pas long-tems que la faculté de Montpellier avait donné une preuve éclatante de son zèle pour la Médecine Clinique, en envoyant plusieurs de ses membres pour secourir Marseille affligée de la peste. Verny, Deidier, mais principalement Chicoyneau, y acquirent une gloire immortelle, par leur dévouement héroïque et par leurs travaux éclairés et infatigables. Ils distinguaient quatre classes de pestiférés : les premiers, chez lesquels l'éruption des bubons n'avait pas lieu, et qui mouraient subitement en peu de jours, dans le délire ou dans l'assoupissement; les seconds, chez lesquels l'éruption des bubons avait lieu, mais avec irrégularité, et où les accidens étaient très-funestes, il en guérissait quelques-uns ; ceux chez lesquels les accidens, d'abord formidables, se dissipaient par l'éruption des bubons vers le troisième jour, formaient la troisième classe, le plus grand nombre guérissait ; en-

fin, les derniers, plus heureux, avaient des bubons sans fièvre, qui s'élevaient peu-à-peu, et qui se terminaient par une bonne suppuration, qui les mettait à l'abri de tout danger.

Les écoles d'Italie, et particulièrement celle de Padoue, méritaient aussi d'entrer en parallèle avec celle de Leyde. On venait de perdre à Padoue Ramazzini, travailleur infatigable, naturaliste et médecin distingué. Son traité sur les maladies des artisans, atteste son goût pour la Médecine Clinique. Féconde en observateurs, l'Italie nous offre encore, à cette époque, Bianchi, si connu par son histoire du foie; Morgagni si supérieur à Bonnet dans ses savantes recherches anatomiques sur la cause et le siége des maladies; Allioni, qui a le premier bien décrit la fièvre miliaire, et Cocchi, célèbre par une grande variété de travaux et d'observations; enfin, Torti, fameux par son traité sur les fièvres malignes pernicieuses, auxquelles nous donnons le nom de fièvres intermittentes malignes.

C'est à-peu-près vers ce tems que l'Espagne annonça une sorte de découverte, qui fixa bientôt l'attention générale. Solano, médecin espagnol, disposé à l'étude de la nature par les bons principes qu'Hérédia avait semés dans les différentes écoles d'Espagne, tourna son génie observateur sur un point nouveau

et intéressant. Le pouls, qu'Hippocrate avait consulté, sur lequel Galien avait trop écrit, et dont tous les médecins modernes avaient traité, lui parut un point d'étude et d'observation, digne d'être suivi avec une attention particulière. Loin du faste des cours, et du tumulte d'une grande ville, il observa pendant trente années, à Antéquera, petite ville des Asturies, les différens caractères du pouls dans les différentes maladies, et les rapports qui se trouvaient entre les révolutions du pouls et les changemens qui arrivent à l'homme malade. Quand il crut avoir découvert le fil qu'il cherchait pour nous conduire dans le labyrinthe des maladies, il l'annonca à l'Europe dans un petit livre qui avait pour titre Pierre de touche d'Apollon. La surprise fut générale dans toutes les parties de l'Europe; et Nihel, médecin anglais, quitta sa patrie pour aller observer auprès du médecin espagnol. Cette idée de l'influence du pouls dans le dianostic et le pronostic des maladies, avait déjà été reconnue par plusieurs médecins de mérite; mais elle fut accueillie avec chaleur, et défendue avec le plus grand art, par Borde, médecin de Montpellier, devenu depuis médecin de Paris, où il a acquis cette grande réputation, qui fait beaucoup d'amis et beaucoup d'ennemis. Galien avait, comme

nous l'avons vu, donné des idées fort systématiques sur le pouls. Borden, au contraire, fondait les siennes sur l'observation. Rien de plus lumineux que les points de vue sur lesquels il établit ses premières divisions : mais, semblable à un homme qui part d'un cercle éclairé à son centre, et qui perd de la lumière en gagnant la circonférence, il entre dans l'obscurité à mesure qu'il avance. Personne ne niera que les maladies impriment un caractère au pouls, qu'il existe, en général, un pouls critique, si reconnaissable à son développement ; on admettra le pouls redoublé, qui annonce les hémorrhagies, et plus volontiers encore le pouls intestinal, qui accompagne les diarrhées : mais au-delà, on ne verra plus guères qu'obscurité et systême. C'est le résumé de tous les observateurs du siècle : c'était, dit-on, celui de Bordeu lui-même, qui regardait, sur la fin de sa vie, son traité du pouls comme une erreur de jeunesse, et qui, dans ses autres ouvrages, a montré des vues bien plus sublimes. Quel est le médecin, en effet, qui ne trouve pas les preuves d'une sagacité rare et d'une éloquence vraiment médicale dans son traité des maladies Chroniques ?

Pendant que Solano honorait la nation espagnole, l'Angleterre était remplie de médecins

Saltus a Solano de Luque adnotati melius conspiciuntur in Hispania Sardinia quam alibi.

cins distingués dans les différents genres. Artedi, et Hansloane cultivaient avec la plus grande distinction l'histoire naturelle, et un grand nombre d'autres médecins, marchant sur les traces de Mead et de Freind, s'occupaient de la Médecine Clinique, avec cette ardeur et cette générosité qui font rejaillir sur l'art et sur l'artiste la plus grande considération. Tels étaient Thompson, Cheyne, Johnston et Hamilton. Le collége des médecins d'Edimbourg, animé par le sentiment d'une rivalité noble, établissait dans son intérieur un régime favorable aux progrès de la science, et en donnait des preuves dans cette suite d'observations précieuses connues sous sous le nom d'essais de médecine d'Edimbourg, dans lesquels se trouvent bien des noms célèbres; mais on y distingue sur-tout celui de Mouro, placé depuis plusieurs générations au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Avançons plus loin dans le Nord : nous y trouverons de même un heureux changement depuis les travaux de Boerhaave. Les facultés d'Iens, de Léipsick, de Gottingue, furent bientôt peuplées de ses disciples, et leurs ouvrages académiques, ainsi que nombre de dissertations particulières sur les différentes parties de la médecine, nous attestent leur émulation dans les différens genres. Il serait

à désirer cependant que ces dissertations moins nombreuses et plus châtiées eussent un rapport plus direct avec la Médecine Clinique. Le Danemarck et la Suède s'unirent à ce concours général, et le résultat de leurs travaux, publié aussi en commun, est souvent digne d'être accueilli des savans du Midi de l'Europe par son utilité et sa précision. Parvenue en Russie sur les traces du Czar Pierre, la médecine dogmatique de Boerhaave y a fait des progrès aussi prompts que remarquables. On a été surpris d'en lire les preuves dans les premiers actes de l'académie de Pétersbourg : mais l'étonnement cesse, quand on considère que les lumières n'ont point eu à dompter dans ce pays la contagion des systêmes et l'opiniâtreté du demi-savoir. Enfin, la médecine de Boerhaave a joui d'un honneur qu'aucun autre livre européen n'avait eu ; elle a été traduite en langue turque et en langue tartare ; et elle circulera peut-être dans les endroits les plus reculés de l'Asie, quand le tems qui détruit tout aura encore plongé l'Europe dans la barbarie.

On ne peut donc méconnaître la grande révolution opérée par les travaux de Boerhaave. Depuis lui, la théorie médicale a eu beaucoup de conformité dans les différentes parties de l'Europe ; depuis lui l'émulation

a été beaucoup plus générale et mieux ordonnée ; l'esprit de système a généralement fait place à celui d'observation ; on a moins cru aux remèdes, mais on y a eu une confiance plus solide, parce qu'elle était plus éclairée ; on a étudié attentivement l'histoire de l'homme malade, et tous les principes classiques ont été épurés par l'expérience ; si l'on a appris à agir, on a aussi appris à douter et à attendre ; enfin, en parlant d'une manière générale, on peut dire que la Médecine Clinique s'est faite de tous les côtés dans les mêmes indications, avec les différences réelles attachées au climat et au tempérament du malade, et les différences apparentes qui consistent dans des accessoires particuliers à chaque médecin. Il y a plus : dans la certitude de ne plus rétrograder, les médecins de tous les pays ont cru pouvoir se livrer sans crainte au désir d'ajouter à notre art, lui rapportant une foule de travaux de tous les genres dont notre siècle a été honoré. Ainsi la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'érudition, la critique se sont rangées autour du char de la médecine ; et chacune prenant la place qui lui est due, il n'en est aucune qui ne doive contribuer à l'embellir.

Ce n'est pas qu'on n'ait vu et qu'on ne puisse voir dans ce siècle, comme dans les autres,

des médecins afficher le mépris des lois reçues, et se vanter d'avoir découvert une route particulière, bien plus courte, bien plus simple et bien plus sûre que la voie commune. La médecine est exercée par des hommes, et si cette profession éclaire et annoblit les esprits justes et les belles ames, elle ne peut rien sur des esprits faux et des cœurs corrompus. Il est des gens estimables, dont la rétine est viciée, et qui ne peuvent voir les choses avec leur forme naturelle, et sous les couleurs qui leur sont propres. Il est des gens faibles, honnêtes et même quelquefois fort instruits, mais vacillans sur les meilleurs principes, et toujours prêts à abandonner le bien pour l'ombre du mieux. D'un autre côté, la vanité ou l'intérêt trouvent trop de profit aux distinctions que la singularité procure, pour ne pas séduire ceux qui n'ont ni d'autres moyens de se faire connaître, ni la vertu de rester dans l'obscurité. Comme nous avons suivi dans tous les siècles la conformité de la médecine Clinique, il serait aisé de même d'y trouver la conformité des erreurs et du charlatanisme. Abuser du raisonnement ou le rejeter tout-à-fait, adopter ou proscrire généralement quelques remèdes, prêcher exclusivement la médecine agissante ou la médecine expectante, voir par-tout une seule et même maladie, renouveler la chi-

mère de la médecine universelle, enfin, mettre une contradiction manifeste entre ses discours et ses actions, entre ses promesses et les effets, voilà des sources d'erreur et d'illusion où nous avons vu puiser d'âge en âge. Le charlatanisme est donc ce qu'il a toujours été, et ce qu'il sera toujours. Il y a certaines couleurs à choisir pour frapper les yeux, et les plus bizares font souvent le plus de fortune; elles varient comme les modes, et l'adresse consiste à prendre les livrées du jour. Au bout d'un certain tems, celles qu'on avait le plus fêtées sont négligées, mais on lui en substitue une autre, qui n'a pas un règne beaucoup plus long. Ainsi les mêmes couleurs, tour-à-tour accueillies et réprouvées, reparaissent souvent sur la scène, et c'est bien-là le cas de dire :

> Multa renascentur quæ jam cecidere, cædent que,
> Quæ nunc sunt in honore, si volet usus.

Quoiqu'il en soit, la médecine n'en a pas été moins uniformément cultivée pendant plus de deux mille ans, au milieu du choc des différentes sectes et des différentes opinions philosophiques. Elle est donc assise aujourd'hui sur des fondemens inébranlables.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous voyons, par une note du docteur Mahon, mise à la fin de cet ouvrage, qu'il avait l'intention d'ajouter aux preuves qu'il venait de donner, une analyse des recherches intéressantes, faites depuis trente années, sur les principaux points de la Médecine Clinique; mais la mort l'a enlevé au milieu de ses travaux, et nos concitoyens sont privés des connaissances qu'un savant distingué avait la volonté de leur communiquer.

MALADIES SYPHILITIQUES,

ET

MANIERE DE LES TRAITER,

DANS LES FEMMES ENCEINTES,

DANS LES ENFANS NOUVEAUX-NÉS

ET

DANS LES NOURRICES.

RECHERCHES

IMPORTANTES,

Sur l'existence, la nature et la communication des Maladies Syphilitiques dans les Femmes enceintes, dans les Enfans nouveaux-nés et dans les Nourrices.

PAR P. A. O. MAHON,

Docteur de la ci-devant faculté de Médecine de Paris, Membre de la ci-devant Société Royale de Médecine, Professeur de l'Histoire de la Médecine Légale et de l'Histoire de la Médecine, à l'Ecole de Médecine de Paris, MÉDECIN EN CHEF DE L'HOSPICE DES VÉNÉRIENS DE PARIS, etc.

Et manière de traiter les Maladies Syphilitiques dans les Femmes enceintes, dans les Enfans nouveaux-nés et dans les Nourrices, soit qu'on administre les remèdes anti-Syphilitiques aux Nourrices, soit qu'on les donne directement aux Enfans.

PAR LOUIS LAMAUVE,

Docteur en Médecine, Professeur d'Anatomie et de Médecine, ancien Médecin des Hôpitaux Militaires, Prévôt de l'Ecole-Pratique de Paris, Membre de plusieurs Sociétés Littéraires, etc.

A PARIS,

Chez
- BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille.
- GABON, Libraire, Place de l'Ecole de Médecine.
- MEQUIGNON, Libraire, rue des Mathurins.
- LENORMAND, Libraire, rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

ET A ROUEN,

Chez ROBERT, Imprimeur-Libraire, rue des Murs-Saint-Ouen, n°. 4.

AVANT-PROPOS.

La médecine des enfans a été de tout tems négligée, en quelque sorte abandonnée aux femmes, et jusqu'à nos jours on ne leur a administré souvent que des soins routiniers. On croit généralement qu'il est bien plus difficile de remédier aux maladies de l'enfance qu'à celles des adultes. Cependant, comme les causes en sont moins multipliées, que le physique seul est malade, que les systêmes des enfans sont plus animés, que leurs principes constituans sont plus homogènes, et plus voisins de l'état élémentaire, il doit résulter de cette organisation plus vivante, que les remèdes sont plus aisément indiqués et plus efficacement appliqués. De même que dans l'étude du physique de l'homme, il est rationnel de commencer par l'examen de la structure du corps des enfans, pour mieux parvenir à la connaissance exacte de l'organisation humaine ; de même aussi, pour mieux étudier et connaître nos maladies, il faudrait commencer par celles de l'enfance. Il est avantageux de suivre la nature dans ses développemens, et dans le passage successif de la prédominence d'un systême organique sur un autre systême. D'après les notions certaines que nous fournit l'anatomie, comparée de l'homme dans ses différens âges, le médecin saura que chez les enfans les maladies attaquent de préférence l'appareil glanduleux et lymphatique, que chez les adultes le systême arteriel l'emporte sur les autres, tandis que chez les vieil-

lards c'est le système veineux ; et par une conséquence nécessaire les enfans sont plus sujets aux maladies lymphatiques, les adultes aux inflammations, les vieillards aux obstructions. C'est pourquoi les maladies de l'enfance se guérissent par les effets que produit l'adolescence, et les maladies qui tourmentent l'homme formé, ne sont plus à redouter pour les vieillards. Nous devons donc être étonnés que, pendant tant de siècles on ait été si indifférent sur les moyens de conserver les enfans. L'on sait que quelques peuples anciens avaient la barbarie de sacrifier les enfans faibles, ou valetudinaires. Les Gaulois plongeaient les enfans nouveaux-nés dans l'eau froide ; les faibles périssaient. A Sparte, on précipitait du Mont-Taygéte les enfans jugés faibles par un jury établi exprès pour les juger.

La civilisation des nations qui a rendu les peuples moins barbares, n'a fait que détériorer l'espèce humaine en introduisant une foule de maladies nouvelles, qui assiégent principalement l'enfance. Le peu de cas que les peuples anciens faisaient des enfans faibles, est sûrement une des causes qui servent à nous rendre raison de ce que les médecins ne se sont point appliqués à la connaissance de la médecine des enfans ; on estimait chez l'homme la force et les qualités du corps, bien plus que l'esprit et les facultés intellectuelles qui ne sont pas toujours en rapport avec les puissances musculaires.

Ce n'est que vers l'an 900, que le médecin Rhazès s'est occupé sérieusement et d'une manière satisfaisante des maladies de l'enfance,

et nous sommes parvenus jusqu'à la fin du dix-huitième siècle sans avoir un bon traité des maladies des enfans. Le mal vénérien, d'une existence en quelque sorte moderne, n'a pas dû être l'objet de la médecine ancienne, principalement chez les enfans, et plus particulièrement chez les nouveaux-nés. Quelques auteurs modernes en ont dit quelque chose, mais ils ne semblent qu'avoir entrevu la maladie. L'objet de ce traité est de recueillir tout ce qu'on a écrit sur cette matière encore toute neuve à traiter, et d'y ajouter les connaissances que l'exercice de la médecine, dans les grands hôpitaux, où l'on reçoit les fruits de l'amour et de la débauche, nous a mis à portée d'acquérir.

En 1781, à l'occasion de l'établissement d'un Hospice à Paris, en faveur des enfans qui naissent attaqués du virus vénérien, le docteur Doublet publia un mémoire sur les symptômes et le traitement de cette maladie. Quatre ans après, le même médecin donna au public, dans un plus grand détail, tout ce qui était relatif à ce sujet, en insérant parmi les articles du journal de Médecine, qui avaient pour titre *tableau plus développé et plus étendu de la maladie syphilitique, dans les enfans nouveaux-nés*.

Le premier mémoire du docteur Doublet n'était qu'un essai fort imparfait, sur une matière toute neuve encore. Mais les observations publiées dans le journal de Médecine, (année 1786), formaient un travail plus complet. On peut dire seulement que les bornes d'un ouvrage périodique ne lui permirent

pas de leur donner tout le développement qu'il aurait désiré.

L'ouvrage que je publie aujourd'hui réunit tout ce qu'il a été possible de recueillir sur la nature de la maladie syphilitique dans les enfans nouveaux-nés, sur les moyens employés pour guérir les enfans infectés de ce vice, soit en traitant leurs nourrices, soit en leur appliquant directement les remèdes, et sur toutes les questions accessoires à l'objet principal.

Comme il est de l'essence du traitement adopté pour l'hospice des vénériens, de guérir les enfans, en traitant leurs nourrices, qui sont infectées du virus vénérien, il entre dans le plan de cet ouvrage de parler de la maladie syphilitique des femmes grosses et des nourrices, ce qui amène naturellement la comparaison de la maladie chez les adultes, avec la maladie chez les enfans.

Les observations publiées en 1786, étaient terminées par des considérations sur les maladies des enfans du premier âge ; il est avantageux de suivre la même marche, parce que l'exposé succint des maladies ordinaires des enfans, à cette époque, comparé avec celui de la maladie syphilitique, forme un parallèle propre à faire mieux connaître les symptômes qui caractérisent chez eux cette dernière maladie.

Les doutes qui se sont élevés sur la transmission héréditaire de la maladie syphilitique, et sur l'infection des enfans nouveaux-nés, m'ont engagé à rassembler un grand nombre de preuves de différente nature, pour mettre en évidence tout ce qui est relatif à l'origine, à

la communication, à la nature et au traitement de la maladie vénérienne dans les enfans. Ces doutes ont eu pour base, ou pour prétexte, la difficulté de concevoir comment un enfant peut devenir infecté dans le sein de sa mère, l'analogie qu'on a cru découvrir entre certains symptômes, réputés vénériens, et d'autres symptômes propres aux maladies connues de l'enfance ; enfin la guérison naturelle et spontanée de quelques enfans, regardés comme vénériens, sans qu'on leur ait administré aucun remède.

D'un autre côté, les différentes opinions sur le mode de communication, l'exagération de quelques auteurs, qui ont cru voir des symptômes de la maladie syphilitique dans la plupart des maladies de l'enfance, la division de quelques autres sur la certitude plus ou moins grande des signes de l'infection ont servi à fomenter et à propager ces doutes. On a vu même des médecins, qui ont été jusqu'à nier absolument l'existence de l'affection syphilitique des enfans nouveaux-nés.

Ce scepticisme n'a rien qui doive étonner : il n'est point en médecine de proposition, si claire et si évidente qu'elle puisse être, dont la contradiction n'ait trouvé quelques défenseurs. On sait, par exemple, que dans la peste de Marseille, il s'est élevé des médecins qui, au sein de la contagion même, ont méconnu et nié son existence, et l'on n'ignore pas qu'ils ont imaginé des raisons très-spécieuses pour soutenir leur paradoxe.

Quelques extraordinaires que paraissent les paradoxes, dans la carrière des sciences, il faut avouer qu'ils ne sont pas toujours nuisi-

bles à leurs progrès. Les vérités les mieux démontrées en apparence gagnent souvent à être attaquées de front, parce que le combat qui en résulte les dégage de tout ce qui leur est étranger, et que, dépouillées ensuite des nuages qui les obscurcissaient, elles brillent d'un plus grand éclat.

Parmi les questions relatives à la maladie syphilitique des enfans nouveaux-nés, il en est qui, aux yeux des médecins, laissent peu de choses à désirer ; il en est plusieurs qui ont besoin d'être développées ; il en est quelques-unes dont la solution est extrêmement difficile.

Ce sont ces motifs, qui avaient déterminé la (ci-devant) société Royale de Médecine, à proposer pour sujet d'un prix la question suivante : *Déterminer s'il y a des signes certains par lesquels on puisse reconnaître que les enfans naissent affectés de la maladie vénérienne ; dans quelles circonstances elle se communique des mères infectées aux enfans, de ceux-ci aux nourrices et réciproquement. Quelle est la marche de cette maladie, comparée avec celle dont les adultes sont atteints, et quel doit en être le traitement ?*

L'ouvrage que je présente est fait dans les vues que cette société savante s'était proposées. Il sera divisé en trois parties.

Dans la première, je m'occupe des recherches relatives à l'existence, à la communication et à la nature de la maladie vénérienne, dans les enfans nouveaux-nés.

Dans la seconde, j'expose en quoi consiste le traitement de cette maladie, soit qu'on

administre

administre les remèdes anti-syphilitiques aux nourrices, soit qu'on les donne directement aux enfans.

La troisième est destinée à des considérations pratiques sur les maladies des enfans du premier âge, et je fais voir la différence qu'il y a entre les signes de ces maladies et les symptômes qui caractérisent l'infection syphilitique dans les enfans nouveaux-nés.

PREMIÉRE PARTIE.

De l'existence et de la nature de la maladie Syphilitique dans les enfans nouveaux-nés.

Si les symptômes de l'affection syphilitique des enfans nouveaux-nés ont été si long-tems ignorés ou mal décrits, et si la nature de cette maladie n'est pas encore suffisamment éclaircie, on ne doit point en être surpris. Qu'on se rappelle, en effet, que la maladie syphilitique n'a commencé à être connue que sur la fin du quinzième siècle, et que les maladies des enfans du premier âge, les plus anciennes et les mieux constatées, avaient été peu observées et très-mal décrites avant Harris et Rosen, qui encore ont laissé beaucoup à faire à leurs successeurs.

Dans les premiers tems qui ont suivi la renaissance des lettres, on ne s'est guères occupé qu'à copier, vérifier et commenter ce qui se trouvait consigné dans les ouvrages des médecins Grecs. Dans le seizième siècle, les découvertes anatomiques et chimiques ont ébloui les esprits, et, au lieu de marcher avec circonspection et timidité à la faveur de ces lumières nouvelles, on a donné avec impétuosité

dans tous les systèmes qui ont présenté quelque attrait à l'esprit et à l'imagination. Le règne de l'expérience devait arriver après celui des théories ; mais si l'esprit d'observation, qui a dominé dans ce siècle, a pris sa naissance de la fatigue qu'avaient fait naître la manie de l'érudition et l'amour des systêmes, il a été singulièrement favorisé par les progrès des sciences physiques. Celles-ci acheveront, sans doute, par leur heureuse influence, d'épurer la médecine des préjugés qui l'enchaînent encore, et qui retardent sa marche.

En faisant des recherches méthodiques sur l'existence et la nature de la maladie syphilitique, dans les enfans nouveaux-nés ; 1°. j'exposerai d'abord quelle a été jusqu'à ce jour l'opinion des médecins sur ce sujet ; 2°. je présenterai le tableau des symptômes de la maladie syphilitique, tel qu'il s'est montré à mes yeux dans l'hospice des Vénériens ; 3°. je finirai par examiner toutes les objections par lesquelles on tenterait de faire douter de la réalité de ces symptômes, et par essayer de résoudre les différens problêmes auxquels la transmission de cette maladie peut donner lieu.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle a été jusqu'à ce jour l'opinion des médecins sur la maladie syphilitique des enfans nouveaux-nés ?

Pour répandre la plus grande clarté dans ces recherches, je rangerai les auteurs qui ont écrit sur les maladies syphilitiques des enfans en deux classes, et je prendrai pour base de cette division, non l'ordre des tems où les auteurs ont vécu, mais l'importance et l'étendue de leurs ouvrages. La première classe comprendra les principaux auteurs qui ont écrit depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième. La seconde, ceux qui ont écrit sur le même sujet, depuis l'année 1750 jusqu'au moment actuel.

ARTICLE PREMIER.

Principaux auteurs qui ont écrit depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième.

En parcourant le recueil le plus complet des auteurs anciens qui ont écrit sur les maladies syphilitiques, l'Aphrodisiacus de Luisi-

nus, publié pour la première fois en 1566, on ne voit pas qu'il ait été question de l'infection des enfans nouveaux-nés avant Matthiole, célèbre médecin de Sienne. Cet auteur, dans son dialogue sur les maladies syphilitiques qui parut en 1536, a donné la composition d'une eau philosophale, qu'il assure être bonne pour la guérison des nourrices et des enfans nouveaux-nés, attaqués de cette maladie (1).

Nicolas Massa, contemporain de Matthiole, et le premier qui ait amélioré le traitement des maladies syphilitiques par le mercure, méthode dont on doit l'invention à Berenger de Carpi, regardait les pustules aux angles de la bouche comme un signe de la vérole, chez les enfans nouveaux-nés, et il recommandait aussi une eau, qu'il croyait propre à guérir les pustules et ulcères ordinaires, sans friction (2).

Rondelet, médecin de Montpellier, et d'après lui d'autres auteurs du seizième siècle, ont aussi décrit dans leurs œuvres des eaux distillées, composées avec la thériaque et des

---

(1) *De Morbi Gallici Curatione Dialogus*, 1536 *Lugd.* P. 63.

(2) *Nicol. Massæ de Morbo Neapol.* L. I. chap. 7 et L. 2. ch. 3 *Lugd.* 1536.

substances aromatiques amères et sudorifiques, infusées dans l'eau ou dans le vin, et distillées après quelques jours de macération (1). Ambroise Paré s'est expliqué de manière à faire connaître quelle était à cet égard l'opinion des médecins et des chirurgiens de son tems, et à faire voir qu'on ne se bornait déjà plus dans leur traitement à l'usage des eaux thériacales ou sudorifiques. « Souvent, dit-il, on voit sortir les petits enfans hors le ventre de leur mère ayant cette maladie, et tôt après avoir plusieurs pustules sur leur corps : lesquels étant ainsi infectés, baillent la vérole à autant de nourrices qui les allaitent. Aucuns prennant la vérole de leurs nourrices, or on voit peu souvent les enfans nés avec cette maladie recevoir guérison ; mais ceux qui l'acquièrent par elles ou autrement, étant jà grandelets, sont quelquefois guéris. Le moyen de parvenir à la curation est de faire user à la nourrice de l'eau thériacale, que nous décrirons ci-après, l'espace de 20 jours ou plus, tant pour l'exempter de cette maladie que de rendre son lait alimenteux et

(1) Voyez Rondelet de *Morbo Gall.* Paris, 1573; l'Epit. de Pigray, 1634; la Chir. de Guillemeau, 1647, etc.

médicamenteux. Et quant aux petits enfans, on leur frottera seulement les pustules d'un onguent bien pur, vif, argentin, et sera puis après enveloppé en une couche ou linge, lequel sera premièrement parfumé. Or, telles choses se doivent faire par épauletées, c'est-à-dire petit-à-petit, et non par continuation, de peur qu'il ne leur vienne mal à la bouche. »

Botal, médecin Piémontais, attaché à Catherine de Médicis, qui avait été un des propagateurs de la méthode mercurielle, au lieu des eaux thériacales ou du mercure déguisé, proposa les frictions mercurielles pour les enfans. (1)

L'auteur qui s'est le plus étendu sur cette matière, dans le commencement du dix-septième siècle, est Louis Guyon-Dolois, sieur de la Nanche, médecin, qui, sous le nom de miroir de beauté et de santé corporelles, publia un cours de médecine théorique et pratique qui eut beaucoup de vogue. Nous avons cru devoir en extraire le passage suivant: « Lors donc qu'un enfant est entaché de ce mal, l'ayant apporté du ventre de sa mère, le plus souvent il ne peut vivre qu'un mo-

(1) Botal *de Luis venereæ curandæ ratione. Parisiis*, 1563, in-12°.

ment de tems après qu'il est né. Il se connaît le plus souvent par les bubes et pustules qu'ils ont en plusieurs parties du corps. Il y en a d'autres qui le prennent des nourrices qu'on leur donne, et ceux-ci ne guérissent jamais tant qu'ils teteront, d'autant qu'ils ne boivent que du lait vérolé, et tant qu'ils changeront de nourrices, autant en infecteront-ils. »

Il rejete comme inutiles et nuisibles les eaux thériacales adoptées et préconisées par les médecins, dont nous venons de parler : il conseille de faire teter des chèvres aux enfans malades, ou un linge trempé dans du lait de femme, tout récemment exprimé, et de gagner un peu de tems pour passer à des onctions mercurielles. « Et même, dit-il, certains, pendant que les enfans tetent, les frottent de graisse de pourceau, mêlée d'un peu de *fugitif* (mercure), la mettent sur les bubes et ulcères du petit, en s'abstenant d'en user quand on leur connaît la bouche sentir et échauffer ; il s'en est guéri quelques-uns. Mais qui pourrait attendre l'âge de quatre ou cinq ans, la guérison serait plus assurée. Car, dit-il à la tête du même chapitre, combien qu'on en ait vu qui ont vécu quelques mois, si est-ce qu'enfin il leur faut mourir

avant l'âge révolu le plus souvent (1).

La plupart des médecins, qui écrivaient du tems de l'auteur de ce livre, sont bien éloignés de traiter aussi amplement ce sujet.

Rivière, dans ses observations communiquées, dit en peu de mots, qu'un enfant né d'une mère infectée a été traité dès le quinzième jour par le précipité blanc, à la dose de deux grains tous les deux jours.

Harris assure positivement que des enfans couverts de taches et de pustules, qu'ils avaient gagnés, en suçant le lait des femmes infectées, ont été guéris sans retour par une méthode fort simple. Il s'agit seulement, selon cet auteur, de mêler de la poudre de salsepareille aux panades et bouillies, et d'y ajouter un peu de santal citrin, pour en corriger l'insipidité, en observant de purger de tems à autre : assertion forte et précise, mais qui depuis n'a été appuyée par aucun succès (2).

Musitan, médecin de Naples, qui, malgré

---

(1) Le cours de médecine théorique et pratique, par M. Louis Guyon Dolois, sieur de la Nanche, docteur en médecine; par M. Lazare Meyssonier, médecin de Montpellier, 6e. édition, Lyon, 1673, T. S. L., 6 pag. 28.

(2) Harris *de Lue venereâ, versus finem.*

l'ordre de prêtrise dont il était revêtu, s'était particulièrement voué au traitement des maladies syphilitiques, a très-bien expliqué la communication de la vérole des enfans infectés à leurs nourrices et des nourrices infectées aux enfans. Mais quoique cet auteur ait décrit les symptômes vénériens des adultes, dans un détail et avec un ordre qu'on ne trouve point dans les ouvrages de ceux qui l'ont précédé, il n'a rien dit de particulier des symptômes qui se manifestent sur les enfans, ni de leur traitement (1).

Garnier, médecin de l'hôpital de Lyon, et auteur d'un recueil de formules à l'usage de cet hôpital, y joignit, en 1696, une dissertation sur les maladies vénériennes. Il remarque dans cet ouvrage qu'il a fait frotter des femmes grosses, infectées de la maladie vénérienne, jusques dans le neuvième mois; que les enfans de ces femmes sont venus au monde, guéris ou peu infectés, et qu'il en a vu de ces derniers achever de se guérir en suçant le lait de leurs mères, qui avaient le flux de bouche (2).

---

(1) Musitan, Traité des maladies Vénériennes, trad. par Devaux, L. 2. P. 221.

(2) Traité pratique de la Vérole, par M. Pierre Garnier, Lyon, 1696, p. 65.

Parmi les ouvrages donnés dans le commencement du 18e. siècle, sur la maladie vénérienne, ou sur les maladies des enfans, il ne paraît pas que la doctrine médicale ait fait beaucoup de progrès sur le point qui nous occupe. On craignait, et avec raison, les effets dangereux des applications mercurielles sur le corps des enfans, parce que les onctions mercurielles faites à l'imitation de celles des adultes avaient été poussées trop loin. Dans ce tems l'administration des anti-vénériens était encore une affaire si grave, qu'on n'osait plus les employer chez les femmes qui étaient parvenues à la moitié du tems de leur grossesse (1).

Mauriceau remarque comme une chose extraordinaire qu'il a fait frotter des femmes dans les quatre premiers mois de grossesse, et quant aux enfans qui naissent infectés de la maladie vénérienne, que leur mère leur a communiquée, ils périssent presque tous peu de tems après qu'ils sont nés. (2)

Boerhaave, dans ses aphorismes, a consigné comme un principe que la maladie vénérienne se transmettait par la génération ainsi

---

(1) Les accouchemens de Mauriceau, T. 2, observ. 61 et 100.

(2) *Ibid. Aphor.*, 167.

que par l'allaitement. Il n'y a rien d'étonnant, dit son célèbre commentateur, si les enfans, dont le père ou la mère a la vérole, naissent infectés de la même maladie ; en effet, puisque le virus vénérien, mêlé aux humeurs circulantes, peut être porté dans toutes les parties du corps, avant que d'arriver à certaines parties, le fœtus vivant dans le sein de sa mère recevra perpétuellement des humeurs dépravées par l'infection de la mère, et il pourra arriver qu'il porte déjà un foyer morbifique dans son sein avant que de naître. D'un autre côté, il est à remarquer, qu'un enfant, qui a été sain, tant qu'il a été renfermé dans l'uterus, peut naître infecté de la maladie vénérienne, lorsqu'en restant un peu de tems au passage, il est imprégné des matières ichoreuses et purulentes qui s'y trouvent. Il est alors infecté de la même manière que l'ont été des sages-femmes et des accoucheurs, pour avoir laissé séjourner leur main dans le foyer d'infection. Dans ce cas l'infection de l'enfant ne tarde pas à se manifester : mais dans les autres, on peut douter que le virus puisse ne donner aucun signe de sa présence pendant toute la jeunesse, pour se manifester ensuite à l'âge adulte (1).

---

(1) *Van Swieten in Aphor.* Boerh. n°.

Vercelloni annonçait, en 1720, que deux enfans trouvés, attaqués de la vérole, avaient infecté un très-grand nombre de nourrices; et dans un autre endroit, il dit avec assurance qu'il a employé, avec grand succès, en pareille circonstance, les moyens dont parle Rivière, dans l'observation déjà citée, c'est-à-dire, les sels mercuriels (1).

A cette époque, à-peu-près, le fameux de Brunn ou Brunner, médecin Suisse, publia en mourant, un livre sur le traitement de la maladie vénérienne sans salivation. Il y parle avec beaucoup de confiance d'une manière de traiter les enfans infectés du mal vénérien, laquelle consistait dans l'usage du mercure doux, en y unissant l'usage des bois sudorifiques et du mercure coulant (2).

En 1736, parut l'ouvrage d'Astruc, qui fait une époque remarquable dans l'histoire des maladies vénériennes. Suivant cet auteur la vérole est héréditaire et peut être transmise également au fœtus par le père et par la mère; par le père, en ce que les particules de la semence communiquent à l'embryon le virus

---

(1) *De Pudendorum Morbis et Lue venereâ, Tetrabiblion.*

(2) *Methodus tuta ac facilis, citrà salivationem curandi luem veneream*, 1739, *Schaffusiæ.*

vénérien, dont elles sont infectées, et par la mère, en ce que, fournissant pendant les neuf mois de la gestation la nourriture au fœtus, elle lui fait part en même tems du mal dont elle est attaquée. C'est ainsi qu'on a reconnu par expérience qu'une mère qui a la vérole met au monde des enfans faibles, languissans, d'une mauvaise constitution, à demi-pourris, couverts d'ulcères et véritablement vérolés; que même un père qui a la vérole engendre quelquefois des enfans véritablement vérolés et couverts d'ulcères, quoique la mère soit saine, ou du moins, sans aucun signe manifeste de vérole; comme si le virus qui infecte l'embryon était incapable de faire impression sur le corps de la mère. (1) Dans un autre endroit il dit : si un enfant qui tete a la vérole, on ne lui fera pas de remèdes, à cause de la faiblesse de son âge; mais on donnera des frictions à la nourrice, et cela avec d'autant plus de raison qu'elle ne saurait manquer d'être elle-même infectée. De cette façon, l'enfant guérira en même-tems que la nourrice, parce qu'en lui donnant le lait, elle lui transmettra aussi les particules mercurielles né-

(1) Astruc, édition Française, par Louis, tome 2, pages 5 et 6.

cessaires à sa guérison ; que si l'enfant est sevré, on le traitera sans délai, soit avec les préparations mercurielles, prises intérieurement, soit, ce qui est mieux, par les frictions. Son âge tendre ne doit pas être un obstacle, parce ce qu'il est aisé, quand on a de la prudence, de prévenir tous les inconvéniens (1).

En recherchant quels sont les signes qui démontrent l'existence de la maladie vénérienne, il regarde comme des signes pathognomoniques et univoques, 1°. les fausses-couches habituelles des femmes, et l'état de marasme, d'ulcération et de putréfaction, dans lequel naissent les enfans qui sont à terme ; 2°. s'ils vivent, leur état maladif caractérisé par les symptômes rachitiques et écrouelles. Ce dernier signe est concluant, lorsqu'il se rencontre dans tous les enfans ou dans plusieurs, sans que le père ou la mère, ou aucun des ancêtres ait été sujet à ces vices ; mais il est des plus faibles, quand ces deux conditions ne se trouvent pasréunies(2).

---

(2) *Ibid*, tome 4, page 192.

(2) *Ibid*, tome 4, page 109.

ARTICLE

ARTICLE II.

Auteurs qui ont écrit depuis l'année 1750 jusques au moment actuel.

Rosen, médecin Suédois, en répandant, vers le milieu de ce siècle, des instructions salutaires sur les maladies des enfans, ne pouvait oublier un article aussi important que celui de la maladie vénérienne des nouveaux-nés, et on peut dire qu'il a le premier décrit avec vérité et exactitude les principaux symptômes qui la caractérisent. Long-tems les sages préceptes de ce médecin, sur les maladies des enfans, furent inconnus, parce qu'ils n'avaient été publiés qu'en Suédois, et nous serions encore privés de ses connaissances, sans les soins de Lefebvre de Villebrune, qui nous en a donné la traduction, quelques années avant la mort de l'auteur. Nous laissons parler Rosen, parce que tout ce qu'il dit dans cette exposition est également précieux.

« Si le père et la mère sont tous les deux infectés, il est naturel que les enfans le soient aussi. Comme le virus, pendant la grossesse, ou devient plus acrimonieux, ou s'émousse par des circonstances particulières, on voit que l'effet peut en être différent. S'il est ex-

trêmement acrimonieux ou malin, l'enfant périt ordinairement dans le sein de la mère; voilà ce qui occasionne aussi des fausses couches. L'enfant vient quelquefois à terme, mais couvert d'ulcères, preuve évidente du mal dont il est atteint. Quelquefois les progrès en ont été ralentis par des médicamens que l'on aura pris, sans cependant se guérir radicalement. Pour lors, les enfans n'ont pas de maux vénériens proprement tels. Le virus est chez eux comme dénaturé, et il n'y produit que des maux d'autant plus rebelles qu'on n'en soupçonne pas la cause. Ces enfans croissent à peine, sont faibles, malingres, et, s'ils parviennent à l'âge viril, ils n'ont qu'une postérité qui s'éteint bientôt. Il arrive aussi que quelques enfans nés de parens gâtés ne font appercevoir aucuns symptômes morbifiques, tandis que les autres sont manifestement atteints du mal; ce qui dépend de ce que les premiers ont été conçus et sont nés tandis que le virus n'était pas mis en action, et que les seconds ont été engendrés dans des circonstances absolument opposées.

» Les enfans qui ont reçu la maladie vénérienne de père et mère sont faibles, maigres en naissant, n'ont point de repos la nuit, sont sujets aux éruptions cutanées quelconques, soit dès qu'ils sont nés, soit au bout de six

mois. Ils ont des tumeurs aux aînes, aux aisselles, aux oreilles, ou des extostoses à la mâchoire inférieure, au crâne, aux os du bras, de la jambe. Il y a un écoulement comme dans un rhume de cerveau, un enrouement fréquent sans cause manifeste, une déglutition difficile, et l'on observe dans la gorge des ulcères rongeans, semblable à du lard. On remarque de petits boutons purulens, squammeux sur la tête ou sur le front : il paraît des taches rouges, jaunes au cou, à la poitrine, au bas-ventre, des gerçures, des crevasses aux pieds, aux mains, des excroissances, des poireaux, des chancres aux parties cachées. Ces chancres sont plus ou moins gros, tantôt planes, tantôt creux, le plus souvent d'un rouge clair au bord, et plus ou moins durs; l'intérieur en est blanc, et ils deviennent livides ou noirâtres, lorsqu'ils ont déjà rongé pendant quelque tems : ils sont d'une nature différente, des ulcères cancéreux commencent tout différemment, savoir par une petite rougeur imprévue, qui se change bientôt en douleur : ce qui est suivi de boutons blancs qui tombent et suppurent. Quelquefois ils ressemblent à des verrues qui rendent un pus blanchâtre ; mais ce pus est toujours jaune sur le linge. »

En trouvant de l'exactitude, de la justesse

et de la vérité dans la description de Rosen, les médecins qui ont l'habitude de voir des enfans attaqués de la maladie vénérienne sont étonnés que cet auteur n'ait pas du tout mis au nombre de ces symptômes l'ophthalmie vénérienne, qui, comme on le dira par la suite, est le symptôme le plus fréquent et le plus remarquable par ses phénomènes, par sa diversité et par ses effets.

Rosen ajoute ensuite avec sagacité : Tous ces symptômes ne se rencontrent pas sur le même sujet ; l'un en présente plus, l'autre moins. Il est plus aisé de secourir les enfans qui tetent que ceux qui sont sevrés ; mais le mal est plus rebelle lorsqu'il est héréditaire que lorsqu'il vient de la nourrice. Plus le mal se manifeste de bonne-heure, plus il est aisé de le guérir. Quand l'enfant est né avec ce virus, il se guérit avec le lait de la mère, soumise aux frictions mercurielles, ou, au défaut d'une femme, on se servira d'une chèvre, que l'on frottera avec une pommade mercurielle. Levret et d'Aumont, professeurs, à Valence, ont employé cette méthode. Si l'enfant est déjà sevré, il peut user du même traitement avec le lait. Est-il âgé de 10 à 12 ans, il peut subir les frictions, mais sous la conduite d'un homme très-prudent : ou bien, il prendra une ou deux fois par jour du sirop

mercuriel de Plenck, à la dose d'une cueillerée à café chaque fois.

Levret a dit fort peu de choses sur la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés. Mais ce qu'il en a dit mérite d'être recueilli. Voici la manière dont il s'exprime dans un de ses ouvrages, publié pour la première fois en 1753. « Personne ne doute aujourd'hui qu'un enfant ne guérisse parfaitement au ventre d'une mère vérolée, si elle a été traitée méthodiquement pendant sa grossesse. Il n'est pas moins incontestable que lorsque l'enfant vient à naître, sans que la mère se soit fait guérir de cette maladie, il l'apporte en naissant. Il est aussi évidemment prouvé que si la mère, infectée de ce virus, allaite son enfant, et qu'elle se fasse traiter convenablement, après que les suites de sa couche sont terminées, l'un et l'autre guérissent en même-tems. La vérole qui ne se manifeste point au moment de la naissance de l'enfant, se déclare ordinairement dans la suite par des aphtes rongeantes, qui ont les bords durs et relevés, et qui se communiquent de sa bouche aux mammelons de la nourrice, et qui y forment des chancres. Il faut alors administrer promptement des frictions mercurielles à la nourrice. Au défaut de nourrice, j'ai traité de la même manière des chèvres, lesquelles

en allaitant les enfans nouveaux-nés les ont guéris, comme aurait fait une nourrice ordinaire, à qui on aurait fait subir le traitement en question. Quant aux différentes méthodes usitées pour traiter les adultes, on a remarqué qu'elles réussissent exactement, et que la plupart de ces enfans infortunés périssent presque tous hydropiques, soit pendant le traitement, soit peu de tems après (1). »

Un élève du célèbre chirurgien L. Petit, et qui s'est rendu aussi célèbre que son maître, dans le traitement des maladies vénériennes; Fabre a exposé, pour la première fois, en 1758, l'opinion de Petit et la sienne, sur la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés. « Les enfans, dit-il, sont susceptibles d'éprouver la maladie vénérienne par la génération ou par la contagion. » Dans le premier cas, c'est le père ou la mère qui, étant infectés de cette maladie, la communiquent à leurs enfans : dans le second cas, c'est une nourrice gâtée, qui, en allaitant un enfant sain lui communique le virus vénérien avec le lait qu'elle lui donne. Les enfans qui viennent au monde avec la vérole en sont

---

(1) Levret, Art des Accouchemens, 1753, page 266.

infectés à différens dégrés, suivant les circonstances dans lesquelles ils ont été engendrés. Cette remarque, ajoute Fabre, qui influe beaucoup sur la pratique, est due à L. Petit. D'après cet habile observateur, lorsque le père ou la mère ont la vérole, l'enfant qui a été conçu dans cette circonstance doit avoir cette maladie dans le dégré le plus éminent, parce que non-seulement il a été nourri dans le sein d'une mère affectée de la vérole, mais encore parce qu'il a été formé par des semences infectées du virus. Mais, lorsque, le père étant sain, la mère seule a la vérole, l'enfant doit avoir cette maladie dans un dégré moindre que dans le cas précédent, parce que la semence de l'homme, qui a contribué à sa formation, était exempte du virus vénérien. On doit concevoir aussi que l'enfant sera encore moins affecté, si, la mère étant saine, le père seul a la vérole, parce que non-seulement la semence ou l'œuf de la mère n'ont point contribué à lui transporter le germe de la maladie, mais encore parce que dans son séjour dans la matrice il n'a reçu aucune nouvelle atteinte du virus vénérien. Enfin, en supposant que le père et la mère n'aient gagné la vérole qu'après la conception de l'enfant, il est certain que celui-ci sera moins affecté que dans les autres cas, ou du moins qu'il

sera plus facile à guérir, parce que, les semences qui l'ont formé n'étant point corrompues, le germe de la maladie ne doit point avoir des racines aussi profondes et ne doit pas être par conséquent si difficile à détruire. Lorsque la vérole se manifeste dans un enfant dès sa naissance, il faut se hâter d'en arrêter les progrès, et de la guérir même s'il est possible. Comme dans ce cas l'enfant est trop jeune pour qu'on lui administre immédiatement le mercure, des frictions données à la nourrice ont quelquefois beaucoup de succès, parce que le spécifique, passant avec le lait dans le sang du nouveau-né, peut agir assez efficacement pour détruire le germe de la maladie dans cet enfant. Mais ce traitement indirect exige des attentions, par rapport au lait de la nourrice. Elle le perdrait infailliblement, si on lui faisait prendre des bains, des purgatifs trop forts et trop souvent répétés, et si on provoquait la salivation. Par conséquent on se contentera de lui donner des frictions de loin en loin, et de lui prescrire un régime convenable à son état. Si c'est la mère qui nourrit son enfant, on peut lui donner des frictions sans autre préparation préliminaire, quelques jours après l'accouchement. Si la mère n'est pas en état d'allaiter son enfant, ou qu'elle ne le veuille pas, il ne reste qu'un

parti à prendre pour sauver la vie de l'enfant, c'est de le nourrir avec le lait de quelque animal. Il y a des praticiens qui proposent de le faire allaiter par une chèvre, de faire à cette chèvre une plaie simple à la cuisse, et de panser tous les jours cette plaie avec l'onguent mercuriel. J'aimerais mieux dans cette circonstance appliquer le mercure immédiatement à l'enfant, soit sur les tumeurs ou ulcères vénériens qu'il peut avoir, soit en frictions de 20 ou 30 grains sur les autres parties de son corps (1)

En 1775, la faculté de Médecine de Paris publia une consultation qu'elle avait faite en faveur des enfans trouvés de l'hôpital d'Aix, qu'elle regarda plutôt comme une réponse provisoire, dictée par l'instante nécessité d'éclairer l'administration de cet hôpital, que comme un mémoire approfondi sur cette matière.

De trois questions proposées par les administrateurs de l'hôpital d'Aix, deux avaient pour objet la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés.

Dans la première, *on demandait s'il était possible d'indiquer les signes certains et*

---

(1) Fabre, Traité des maladies Vénériennes, 1758.

non-équivoques par lesquels on peut reconnaître qu'un nouveau-né porte le germe de la maladie vénérienne. On répond d'une manière négative ; ce n'est que par les symptômes que l'existence de la maladie vénérienne se manifeste, et le plus souvent les enfans qui en sont infectés viennent au monde très-sains, en apparence, et ce n'est qu'au bout de dix ou douze jours, et quelquefois d'un mois que la maladie se manifeste, sur-tout quand la mère a eu la précaution de faire usage du mercure pendant sa grossesse.

Dans la deuxième question, *on s'occupait de la méthode que l'on pouvait employer pour guérir promptement les enfans nouveaux-nés attaqués du mal vénérien.* Les premiers effets du virus vénérien, dans les enfans nouveaux-nés, se portent ordinairement sur les glandes des paupières ; il s'en exprime une humeur blanchâtre purulente, semblable à celle de la gonorrhée ; les paupières collées par cette humeur en sont engorgées, et elle n'en découle que par intervalles, et sur-tout le matin ; l'enfant maigrit de jour en jour ; il lui survient des rhagades aux plis des fesses et aux aînes, quelquefois même la verge s'excorie: cette marche est la plus commune. Assez souvent il se forme

des gerçures à la commissure des lèvres, accompagnées d'une suppuration de même caractère que celle des yeux, laquelle s'épaissit en croûte noirâtre sur le visage, et donne naissance à des aphtes malins, dans l'intérieur de la bouche. Il pousse des boutons sur les bras et le long de l'épine du dos; il en survient également aux parties génitales, sur les fesses et dans tout l'intérieur des cuisses. Il n'est pas rare encore d'observer des empâtemens et des tumeurs lymphatiques. La maigreur et le dépérissement accompagnent tous ces symptômes, quelquefois lents à paraître, mais toujours d'un développement si rapide qu'on a vu des enfans tomber en peu de jours dans la putréfaction complète. Il ne faut pourtant pas confondre ces accidens avec ceux qui proviennent de la mal-propreté, et du séjour des enfans dans des lieux bas et humides. L'impossibilité d'administrer à l'âge le plus tendre des remèdes naturellement très-actifs, ne permet pas de compter sur la cure radicale des nouveaux-nés, attaqués de mal vénérien: on ne doit donc tenter d'abord qu'une cure palliative. Il faut encore distinguer parmi les enfans ceux dont la mère n'a point été traitée d'avec ceux dont la mère a subi un traitement plus ou moins complet. Les anti-scorbutiques sont quelquefois suffisans pour ces

derniers. Quand on est obligé d'administrer le mercure, on doit préférer les fumigations à toute autre application externe. On peut les faire avec douze ou quinze grains de cinnabre en poudre répandus chaque fois à plusieurs reprises sur du charbon ardent, en exposant à la fumée de cette préparation le corps nu de l'enfant dans un panier d'osier, enveloppé de couvertures, ou dans une espèce de lanterne, dans laquelle on place un petit réchaud de braise. Dans l'un et dans l'autre cas, il faut que la tête de l'enfant soit tout-à-fait hors de la fumée. On donne cette fumigation de trois ou quatre jours l'un. Les premiers jours, on ne laisse l'enfant exposé à cette vapeur que pendant quatre ou cinq minutes; on l'y retient ensuite plus long-tems les jours suivans; l'on peut même pousser ce tems jusqu'à une demi-heure, suivant l'effet du remède sur les symptômes. On a soin encore de lâcher souvent le ventre de l'enfant avec quelque sirop solutif. Une précaution non moins essentielle de ce traitement, c'est de ne jamais remettre sur-le-champ les enfans dans le berceau, de les sortir plutôt et de les promener en plein air, ou dans un appartement spacieux, si l'air est trop vif ou trop froid. Assez communément douze ou quinze fumigations suffisent, mais on peut sans risque en

doubler le nombre, en gardant les mesures convenables. Quant aux méthodes internes, il en est peu qui conviennent aux nouveaux-nés. On peut employer tout au plus de très-petites doses de mercure gommeux, ou, ce qui vaut encore mieux, de panacée mercurielle ou du mercure doux, qu'on leur donnera d'abord à la dose d'un demi-grain, et en augmentant ainsi graduellement jusqu'à trois grains. De deux jours l'un on les purgera avec le sirop laxatif, avec l'eau de rhubarbe. En joignant chaque fois au mercure doux un ou deux grains de rhubarbe en poudre, on peut obtenir le même effet.

On a observé, (dit Raulin, dans son ouvrage, sur la conservation des enfans, publié en 1777), que les enfans qui naissent avec des symptômes du virus vénérien, vivent rarement au-delà d'un mois, et que ceux dans lesquels ce virus se manifeste deux ou trois mois après qu'ils sont nés ne vivent pas long-tems. A Lyon, on leur fait des frictions mercurielles : A peine y ont-ils survécu. On en a fait à des chèvres, auxquelles on avait donné des enfans vérolés à nourrir. Les enfans et les chèvres périssaient en même-tems. La maladie vénérienne se déclara dans quelques enfans de l'hôpital de Rouen, à l'âge de deux ou trois mois : on a prétendu y remédier par

le moyen de la panacée mercurielle, dont on faisait prendre deux fois le jour, chaque fois deux ou trois grains dans la bouillie. Je ne comprends pas en quoi l'on pût s'appercevoir des bons effets de ce remède, puisque tous les enfans soumis à cet essai moururent, à l'exception de cinq qui n'avaient point eu de symptômes vénériens. J'ai fait, ajoute Raulin, des observations qui confirment qu'on guérit des enfans qui ont pris la vérole de leurs nourrices, par l'application sur les cuisses de petits linges enduits légérement de pommade mercurielle camphrée. (1)

Il parut en 1780 un ouvrage sur les maladies vénériennes, sous le nom de mémoire Clinique, qui fut loué par quelques médecins, et fort critiqué par plusieurs autres. Cet ouvrage, qu'on a attribué à Lefebvre de Saint-Ildephonse, peut être, en effet, considéré sous différens rapports, et jugé d'une manière bien différente, selon le point de vue sous lequel on le considère. On ne peut nier cependant qu'il ne soit écrit d'une manière séduisante, et qu'on n'y trouve quelques considérations fort justes sur le traitement des maladies vénériennes. L'auteur s'ex-

(1) De la Conservation des Enfans, t. 2, p. 347.

prime ainsi, en parlant des femmes grosses et des enfans nouveaux-nés attaqués de ce mal,

« Si le traitement d'une femme grosse, infectée de la maladie vénérienne est imparfait, l'enfant ne sera pas guéri, et on aura beaucoup de peine à achever sa cure quand il sera né, quand il ne prendrait que le sein de sa mère durant tout le tems des remèdes. La communication d'elle à lui sera toujours moins directe et n'est point aussi continuelle qu'elle l'était au lieu de sa conception. D'ailleurs il paraît prouvé que l'air que l'enfant respire et dont il est entouré, joint à toutes les autres circonstances de la vie, concourt à la dégénérescence de la maladie et la rend plus réfractaire. C'est au médecin à choisir et à modifier la méthode qui lui paraîtra la plus convenable ; mais il doit se souvenir que la maladie est souvent guérie en apparence, et que cependant on en apporte des marques en naissant, ou qu'elles ne tardent point à paraître. D'où il doit inférer qu'un traitement superficiel ne préviendrait point les suites du mal ni pour l'enfant ni pour la mère.

Quant à la guérison des enfans, le lait de la mère, qui prend des médicamens, les transmet à l'enfant, et l'élaboration qu'ils subissent les assimile davantage à la délicatesse de ses organes. Ils doivent donc être conti-

nués long-tems après que les symptômes sont évanouis : car on doit se rappeler, malgré le sentiment de Harris, que la succession de tems rend le mal plus opiniâtre, et que souvent il paraît s'assoupir pour reparaître avec plus d'énergie.

Lorsque l'enfant a sucé le mal avec le lait d'une nourrice infectée, l'espoir de la méthode que nous venons de lui conseiller lui est enlevé. On peut cependant suppléer le lait de femme par celui d'une chèvre ou d'une vache, frottée de mercure. C'est dans cette détresse fâcheuse que l'on peut encore répandre dans l'athmosphère de la chambre des fumées mercurielles. Une abondante salivation serait préjudiciable à un enfant qui ravalerait toujours plus ou moins de salive ; mais il est bon que la bouche soit échauffée. Le mercure doux, si l'on ne peut employer les méthodes précédentes, me paraît de tous les sels mercuriels le plus convenable à sa faiblesse, et en même-tems le plus facile à faire prendre.

Comme il n'est pas possible d'épuiser entièrement les forces d'un enfant, sans mettre sa vie ou du moins sa santé très-en danger, on est quelquefois obligé, quand tous les symptômes ont disparu, de remettre à un autre tems la perfection de la cure, qu'on gâterait pour vouloir l'outrer. J'ai remis à trois fois le traitement

traitement de la même maladie, dans l'espace de six années (1).

Dans les recherches pratiques, sur le traitement de la maladie vénérienne, (de Gardanne), ouvrage qui est l'apologie du sublimé-corrosif, l'auteur trouve beaucoup de danger, d'inconvéniens et de difficultés à donner aux enfans à la mammelle, infectés dès leur naissance ou par leurs nourrices, des frictions et des bols. Le sublimé lui paraît le moyen le plus propre pour les guérir; mais il pense qu'à moins d'un cas pressant, il ne faut administrer ce remède que vers le douzième mois, et que lorsque la nécessité exige qu'on en fasse usage dans les premiers mois de la naissance, il ne faut en donner qu'une fraction très-petite, qui par la quantité qu'il prescrit, peut être évaluée à un seizième de grain. Dans sa sixième observation, il rapporte l'exemple d'un enfant de huit mois, qui avait le visage, la poitrine, les fesses et les parties couvertes de pustules: les parties génitales, sur-tout, en étaient couvertes; huit grains de sublimé, administrés par des frictions très-petites, l'ont radicalement guéri.

(1) Cette méthode d'administrer le traitement en plusieurs tems, n'est pas la plus avantageuse.

(*Note de M. Lamauve.*)

Au mois d'août 1781, le docteur Colombier, médecin de la faculté de Paris, qui s'était réuni au citoyen Faguer-Desperrières, ancien chirurgien principal de Bicêtre, pour jeter les premiers fondemens de l'hospice de Vaugirard, lut à la séance publique de la Société Royale de Médecine, dont il était associé résident, un mémoire qui contient un tableau rapide des symptôme, qu'il avait observés sur les premiers enfans amenés à cet hospice, et les bases qui avaient primitivement été établies pour le traitement des nourrices et des enfans. Ce précis se trouve dans le 3e. vol. des mémoires de la S. R. de médecine.

Au mois de novembre de la même année, le docteur Doublet publia son premier essai sur la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés, et quatre ans après il en donna une nouvelle édition, dans le journal de Médecine, (département des hôpitaux civils.)

Dans l'intervalle, c'est-à-dire, en 1783, le même Faguer, dont je viens de parler, soutint, pour son aggrégation au collége de chirurgie, une thèse, que l'on doit regarder comme un excellent précis des symptômes de la nature et du traitement de la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés.

Dans l'ouvrage posthume du docteur San-

chez, sur les maladies vénériennes, que nous devons aux soins du citoyen Andry, et qui a été publié en 1785, il y a deux chapitres sur la maladie vénérienne héréditaire. Dans le premier, l'auteur expose les symptômes qu'il a observés dans les enfans, qui sont des défauts de conformation, tels que celui d'ouverture de l'urètre, et l'imperforation de l'anus, accidens incurables. Ils ont une grande disposition à former des acides, des tranchées fréquentes, des excrémens verdâtres ; leur dentition est tardive, et leurs dents deviennent noires et se pourrissent en peu de tems. Depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de puberté, ils ont des vers qui produisent différens effets, tels que la diarrhée, le vomissement, la démangeaison du nez, la petitesse du pouls, la défaillance et l'épilepsie. Le signe le moins équivoque du virus vénérien est, suivant l'auteur, une pustule placée au milieu de la lèvre supérieure, intérieurement sur le filet. Les maux d'yeux, les glandes engorgées, le ramollissement et la courbure des os, sur-tout ceux des mains et des pieds ; les maladies de l'oreille, les croûtes, les pustules sur la tête et sur le visage, la débilité du corps jointe à la vivacité de l'esprit sont encore des signes certains de cette affec-

tion, sur-tout lorsque ces accidens sont rebelles aux remèdes.

Les indications curatives sont 1°. de tenir libres l'estomac et tout le canal intestinal, d'atténuer les humeurs et de les préserver de la putridité. On satisfait à ces indications, en donnant des purgatifs échauffans, auxquels on associe un demi-grain ou un grain de mercure doux, en employant les bains de vapeurs aussi souvent que les forces peuvent le permettre, et les frictions de teinture de cantharides depuis les pieds jusqu'à la tête, quand le malade entrera au lit.

A l'âge de puberté, le virus vénérien se manifeste chez les personnes robustes de différentes manières; il paraît à l'extérieur sous la forme de rhumatisme, de sciatique, de dartres, d'ophthalmies; dans les corps vifs, déicats et sensibles, il attaque l'estomac, les intestins, les reins, le diaphragme, les poumons: delà les douleurs, les palpitations, etc. A un âge avancé, ces maladies traitées par les saignées, les bains, les purgatifs ordinaires, dégénèrent en hydropisies de poitrine. C'est dans tous ces cas que l'auteur a employé avec un succès constant des pilules composées d'un mercure doux, de camphre, d'extrait cathartique, et de jalap, de la pharmacopée de Londres, d'assa-fœtida, de pilules de Rufus, de baume de Pérou, et d'é-

lixir de propriété sans acide. Il joignait à l'usage de ces pilules, des frictions aux jambes, avec la teinture de cantharides de la pharmacopée d'Edimbourg. (1)

Le docteur Swédiaur, (médecin anglais), dans ses observations pratiques sur les maladies vénériennes, dont la traduction a paru en 1786, a une opinion bien différente de celle du docteur Sanchez. » Je doute, dit-il, si le virus vénérien dans une femme, infecte jamais son lait, et par conséquent, si l'infection peut se communiquer à l'enfant par le lait seul, sans qu'il y ait aucun ulcère au mamelon ou dans le voisinage. C'est également une chose incertaine pour moi, savoir si la maladie vénérienne passe jamais d'un père et d'une mère infectés au fœtus, dans l'acte de la génération, en supposant que leurs parties génitales soient saines; ou si un enfant est toujours infecté dans le ventre d'une mère vérolée. Les enfans infectés qui se sont présentés tant à mon observation qu'à celle de quelques-uns de mes amis, à qui la pratique fournit fréquemment l'occasion de voir des enfans nouveaux-nés, semblerait fournir des preuves pour la négative. Ni moi, ni

---

(1) Malad. Vénér. de Sanchez, c. b. et y.

mes amis n'avons pu parvenir à observer des ulcères de nature vénérienne sur les enfans à l'instant de leur naissance; et l'on peut supposer avec assez de probabilité que ceux qui paraissent au bout de quatre, six, huit jours au plus, aux parties génitales, à l'anus, aux lèvres, dans la bouche de ces enfans, ainsi que les écoulemens gonorrhoïques qui quelquefois leur arrivent, proviennent de l'infection que leur ont communiqué, dans leur passage par le vagin de la mère, les ulcères qu'elle avait en cette partie; car la peau de l'enfant est alors à-peu-près aussi tendre que les parties qui dans les adultes ne sont pas couvertes d'épiderme; et c'est peut-être le seul cas où l'absorbtion du virus vénérien puisse avoir lieu sans qu'il y ait d'ulcère ou d'excoriation à la peau. Ainsi l'allaitement est une des voies par lesquelles la vérole se communique. Dans ce cas, les mamelons de la nourrice peuvent être infectés par des ulcères vénériens qui se trouvent dans la bouche de l'enfant, ou réciproquement les mamelons de la nourrice étant infectés, occasionneront des ulcères vénériens dans la bouche, au nez ou aux lèvres de l'enfant.

L'opinion d'un homme aussi justement célèbre que Jean Hunter, est d'une grande importance; aussi l'exposerons-nous avec la

plus grande attention, soit ici soit ailleurs.

Dans son traité des maladies vénériennes, (très-répandu en France depuis 1787 par la traduction d'Andiberti), J. Hunter parle d'abord de la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés, en examinant les différens moyens par lesquels cette maladie se communique. Il se peut, dit-il, que cette maladie se manifeste sur d'autres parties que les parties génitales, telles que l'anus, la bouche, le nez, les yeux et les mamelons des femmes qui nourrissent, et *dont les nourrissons ont été infectés dans le moment de leur naissance, les parties de la mère étant attaquées de maladie.* (1).

» On suppose, dit-il, dans un autre endroit, qu'un fœtus, dans la matrice d'une femme qui a la vérole, peut être infecté et recevoir la maladie de la mère, comme s'il y avait une communication directe entre les deux. Je douterois beaucoup que cela puisse être, soit par ce que j'ai déjà observé touchant les sécrétions, soit parce qu'on voit que même la matière qui provient d'une inflammation constitutionnelle n'est pas capable, comme je l'ai dit ci-dessus, de communiquer

---

(1) Malad. Vénér. de J. Hunter, ch. 2, p. 25.

la maladie. On peut cependant concevoir comment il est possible qu'un enfant soit affecté dans le sein d'une mère qui a la vérole, non pas par la maladie de la mère, mais par une partie de la même matière qui a infecté la mère elle-même et qu'elle a absorbée ; et, soit que cette matière détermine ou non les solides de la mère à l'action, il est possible qu'elle puisse passer à l'enfant aussi pure qu'elle a été absorbée, et, dans ce cas elle peut affecter l'enfant précisément de la même manière dont elle affecta la mère. (1) »

On trouve dans le même chapitre (31), des faits qui prouvent cette communication. Une femme âgée de 25 ans se présenta à l'hôpital de Saint-Georges, le 21 août 1782, avec des ulcères aux jambes et des pustules sur le corps. Son mari, qui était un soldat, lui avait communiqué la maladie vénérienne en décembre 1781. Les symptômes qu'elle avait alors étaient un écoulement par le vagin, avec une petite enflure des glandes de l'aîne qui étaient douloureuses. Elle avait pris trente pilules qu'on supposait être mercurielles. En février 1782, environ trois mois après avoir été infectée, l'écoulement s'arrêta; mais l'en-

---

(1) *Ibid.* P. B., ch. 31.

flure, qui s'était accrue graduellement dès l'instant même qu'elle avait commencé à paraître, avait alors suppuré. Elle y appliqua quelque onguent que son mari lui apporta, et deux mois après, c'est-à-dire en avril 1782, elle fut guérie. Après la guérison du bubon, l'écoulement du vagin reparut : elle fit usage alors d'un plus grand nombre de ces mêmes pilules qu'elle avait prises auparavant au nombre de trente. Mais ensuite tout son corps se couvrit de pustules, dont quelques-unes, qui avaient leur siége sur les jambes et sur les mamelons, s'ulcérèrent. *Les enfans jumeaux, qu'elle porta 8 mois jusqu'en mai* 1782, *tems auquel le bubon s'avançait vers sa guérison, avaient aussi des pustules en naissant sur le corps, et moururent bientôt après. Une autre fille, âgée d'environ deux ans, qu'elle allaitait, était aussi couverte de pustules, lorsqu'elle vint à l'hôpital.* Le 21 octobre 1782, on plaça la mère et l'enfant dans la salle qui est destinée à ceux qui salivent. L'enfant ne prit point de mercure : on crut que ses gencives avaient été un peu ulcérées, et les pustules guérirent. »

Ce que je viens d'extraire de l'ouvrage de J. Hunter, prouve qu'il admet et reconnaît

l'infection vénérienne des enfans nouveaux-nés, mais qu'il restreint le mode de transmission à l'inoculation du virus, au moment du passage de l'enfant par le vagin. Il a dans d'autres endroits de son ouvrage, jeté des doutes sur la communication du virus vénérien des enfans nouveaux-nés. Mais je réserve l'examen et la discussion de ces doutes, pour le moment auquel je m'occuperai des objections faites sur l'infection vénérienne des enfans nouveaux-nés, et du mode de transmission du virus de la mère à l'enfant, de l'enfant à la nourrice, et de la nourrice à l'enfant. (1)

Nisbert, médecin, et membre du collége royal de chirurgie d'Edimbourg, a consacré le dernier chapitre de son essai sur la théorie et la pratique des maladies vénériennes (traduit en français par le citoyen Petit Radel) à la maladie vénérienne des enfans. » On observe, dit cet auteur, que la maladie vénérienne chez les enfans se manifeste toujours vers les parties génitales et la région des fesses; elle attaque très-rarement le visage, la poitrine et les extrémités inférieures. Les phénomènes qui caractérisent sa première appa-

---

(1) Ibid. § 2.

rition en ces lieux, sont des pustules de couleur de cuivre; ces pustules s'étendent; le corps est couvert de plaques qui ressemblent assez aux taches scorbutiques. Cependant, au lieu de pustules, on n'observe fréquemment que des boutons de couleur livide. Quelque apparence que ces boutons présentent, ils continuent à s'étendre, et bientôt ils paraissent à la face, aux sourcils, au menton; et là les boutons ne tardent point à prendre le même aspect que ceux de la petite-vérole qui tendent à l'exsiccation. La bouche commence aussi à être affectée intérieurement, et à offrir la même érosion que celle qui caractérise les aphtes. Ces sortes d'aphtes se changent en ulcères, et se portent insensiblement en arrière dans le gosier, et en avant sur les lèvres et sur les narines. Elles occasionnent une sécheresse du nez, une difficulté de respirer, et autres symptômes qui accompagnent l'empêchement d'action de ces parties. La maladie faisant toujours des progrès, les yeux et les oreilles deviennent considérablement affectés par la matière qui se forme. L'affection des yeux est un signe caractéristique qui a été particulièrement remarqué à Paris par les médecins de l'hospice établi pour les enfans vérolés. Le tems où la maladie paraît chez les enfans, est le plus souvent depuis le dixième

jusqu'au quinzième jour après leur naissance; avant cette époque, l'enfant a une apparence de bonne santé, sa peau est nette et douce; d'autres fois aussi, la maladie paraît dès en naissant, et souvent elle s'est formée plutôt.

L'infection des enfans a lieu 1°. par la semence du père, moyen de transmission qui paraît suffisamment prouvé, puisque l'on voit tous les jours des enfans naître avec des signes de vérole confirmée, lors même qu'il n'y a jamais eu le moindre signe d'infection du côté de la mère; les enfans infectés de cette manière n'arrivent pas à terme: plusieurs sont morts ou dans un état de putridité: quelques-uns naissent si ridés et émaciés, qu'ils présentent tous les caractères de la vieillesse. 2°. Les enfans peuvent être imprégnés du mal vénérien par le virus qui circule dans la masse générale, et qui est déterminé vers l'enfant, sans affecter la mère, en traversant les détours du placenta. Ce moyen, qui est regardé comme simplement probable par Nisbet, doit paraître certain, quand on considère que la contagion de la petite-vérole a passé au fœtus sans affecter la mère. 3°. Le même effet est produit par le contact du virus, dans le passage de l'enfant par le vagin, lors de la délivrance. Ce mode de communication, qui est le plus

fréquent, ne se caractérise que douze ou quinze jours après la naissance. 4°. L'allaitement est encore un moyen de communication, sur lequel il est souvent fort difficile de prononcer, comme on verra dans la suite.

Suivant Nisbet, il y a deux manières d'administrer le mercure aux enfans vérolés. On peut le donner à leurs nourrices : on peut le leur administrer directement. La première méthode est moins sûre. Quelques-uns ont dit, ajoute cet auteur, qu'après l'évacuation du lait des nourrices soumises aux frictions mercurielles, il restait une si grande quantité de mercure, qu'on pouvait le distinguer à la vue; quelques autres, et sur-tout le docteur Young, ont prouvé par des expériences, qu'il était très-difficile d'imprégner de mercure le lait des nourrices. La seconde méthode, ou le traitement direct, est la pratique la plus reçue. On doit préférer les préparations mercurielles qui portent par les selles. Celles qu'on emploie le plus communément sont le calomel à la dose d'un grain chaque nuit, et le sublimé corrosif de Van-Swieten, à celle de trente gouttes. On a aussi remarqué souvent que le gayac et les autres bois, qui en ce climat ont peu d'effet chez les adultes, réussissent néanmoins chez les enfans, ce qui prouve que la plus légère irritation peut gué-

rir les maladies vénériennes chez les enfans. Suivant le traducteur de Nisbet, (Petit-Radel) quand on se décide à traiter un enfant, et que différentes raisons empêchent que la mère le nourrisse, il faut oindre les jambes de l'enfant, tous les trois jours, avec le quart d'un gros d'onguent mercuriel ordinaire, et le purger avec du syrop de chicorée, s'il éprouve des coliques. Ce médecin rejète toute espèce de préparation de sublimé, et conseille, quand les circonstances ne favorisent pas l'emploi des frictions, d'employer le calomel à la dose prescrite par Nisbet.

Je ne dirai rien ici de ce que je pense sur le traitement proposé par Nisbet et par son traducteur, renvoyant à un autre endroit l'examen, la comparaison et le jugement que je crois devoir porter sur chacun des différens moyens dont il a été question dans le tableau que je viens de présenter.

EXAMEN

Des différens modes de communication du virus vénérien, soit des mères, aux enfans avant leur naissance, soit des enfans aux nourrices et des nourrices aux enfans pendant l'allaitement.

Il est des questions impénétrables à l'esprit

humain, et ce sont celles qui tendent à remonter à l'origine des choses. Doués de tous les moyens propres à recueillir, analyser et classer les effets, disposés de manière à parvenir par l'étude et la méditation, jusqu'à la connaissance des causes secondes, nous trouvons des obstacles insurmontables, qui nous empêchent d'arriver jusqu'aux causes premières. Nous en avons la preuve dans l'explication que nous pouvons donner des fonctions du corps humain. Nous connaissons les conditions physiques apparentes que doivent avoir chaque organe et chaque humeur, nous distinguons les variations sensibles qui arrivent dans leur état; mais les premiers moteurs de ces organes, et l'action réciproque des humeurs dans leur combinaison intime, seront sans doute toujours pour nous des mystères impénétrables.

Ainsi, en fixant nos regards sur les bornes que la nature a placées à nos recherches, sur les fonctions de l'homme sain ou malade, nous devons sentir qu'il doit être bien moins question dans ce chapitre de rechercher théoriquement le mode de communication du virus vénérien, que de considérer les faits qui font voir dans quelles circonstances cette communication a lieu, en examinant ce qui arrive alors aux mères, aux enfans et aux nourrices.

Trois problêmes se présentent à résoudre dans ce chapitre.

Le premier, de savoir comment les enfans nouveaux-nés peuvent être infectés avant que de naître;

Le second, de rechercher comment les enfans infectés peuvent gâter leurs nourrices;

Le troisième, de découvrir comment les nourrices infectées corrompent leurs enfans. Ces trois divisions feront chacune l'objet d'un article particulier.

ARTICLE PREMIER.

Comment les enfans sont-ils infectés par les mères avant que de naître.

En recueillant les opinions sur cette question, on trouve que l'on a admis trois manières, par lesquelles le mal vénérien peut être communiqué à l'enfant avant qu'il sorte du sein de la mère; la première, lorsque l'enfant est infecté dès le moment de la conception par le fait de la femme; la seconde, lorsqu'il est vicié pendant le cours de la grossesse par les humeurs nourricières qui lui sont transmises par les vaisseaux du placenta. La troisième, lorsqu'il est inoculé au passage par l'humeur purulente et ichoreuse qui s'y rencontre.

rencontre. Examinons chacune de ces différentes manières d'infections.

ARTICLE PREMIER.

L'enfant peut-il être infecté du vice vénérien, par le fait même de la conception?

C'est une recherche presque métaphysique d'examiner si l'enfant peut être infecté du vice vénérien, par le germe qui est la première cause de sa vie : car pour pouvoir attaquer ou défendre cette opinion, il faudrait connaître comment se fait la conception, et c'est ce que les efforts des plus habiles phisiologistes n'ont pu encore pénétrer.

En raisonnant d'après les effets, on a dit que si le virus vénérien pouvait corrompre la femme, ce germe altéré dans sa nature ne pouvait plus avoir de propriété fécondante; mais s'il existe des virus organiques, héréditaires, dans certaines familles, comme les plus incrédules ne peuvent s'empêcher de le reconnaître; si ces vices propagés par le fait même de la conception, dépendent également d'une mauvaise disposition des solides et des fluides, comme il faut l'admettre, on doit conclure que le vice vénérien est capable d'altérer l'humeur qui est le principe de la génération.

Pourquoi l'action du virus vénérien dépouillerait-elle l'humeur séminale de ses qualités prolifiques, tandis que le virus, lépreux, scrofuleux et dartreux, qui se propage par la même voie, ne la prive point de sa propriété fécondante ?

Dans cette hypothèse, il est peut-être possible que le vice vénérien, communiqué par le père, et enveloppé dans le germe du fœtus, s'amalgame avec ses humeurs et se développe avec elles, sans que la mère y participe, comme on en a des exemples pour les vices gouteux, dartreux et scrofuleux. J'ai connu un vieillard infirme, qui s'était marié dans un âge déjà fort avancé, avec une femme très-jeune et très-saine, dont il a eu plusieurs enfans, qui ont tous été rachitiques, et qui sont morts avant 25 ans.

Quand le père et la mère sont affectés d'un même vice humoral, les enfans ressentent bien plus fortement les effets du virus primordial. Je connais une famille dartreuse, dans laquelle tous les enfans ont été plus ou moins affectés de ce vice. Une demoiselle de cette famille, qui a épousé un mari aussi de famille dartreuse, a eu deux enfans qui sont morts avant l'âge de deux ans avec tous les signes de l'infection dartreuse.

Il est peu de médecins praticiens qui ne

puissent citer des faits de même nature; mais ces faits quoique très-frappans et réunissans un grand nombre de probabilités sur l'opinion de la communication vénérienne par sa conception, ne sont pas de nature à pouvoir la démontrer physiquement; au reste, ils n'en ont pas moins le dégré de certitude.

ARTICLE II.

Objections générales faites par ceux qui ont méconnu l'existence et la nature de la maladie vénérienne, dans les enfans nouveaux-nés.

L'exposé que nous avons fait de l'opinion des médecins sur la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés, le tableau que nous avons tracé de cette maladie d'après dix ans d'observations dans le premier hôpital destiné aux maladies de ce genre; les faits irrévocables que nous avons apportés pour prouver les différens modes par où les enfans prennent ou propagent la maladie vénérienne sont suffisans, je pense, pour écarter tous les doutes que l'on pourrait former sur l'existence de la vérole dans les enfans nouveaux-nés, sur la certitude des signes par lesquels elle se manifeste, et sur les différens moyens par lesquels elle peut être contagieuse. Mais comme je me

suis proposé de dissiper les plus petits nuages qui pourraient obscurcir encore ces questions aux yeux de quelques personnes, j'ai recueilli toutes les objections générales et particulières, que l'on a pu ou que l'on pourrait faire sur l'existence, la nature et la communicabilité du virus vénérien dans les enfans nouveaux-nés et dans les nourrices.

Au reste, quand même on rejeterait toutes ces preuves, et qu'on ne voudrait pas admettre que le fœtus peut recevoir le germe vénérien, par le fait de la conception, et cela par la raison qu'on ne peut pas l'expliquer, il suffirait, pour démontrer l'existence du virus vénérien dans les enfans nouveaux-nés, de prouver que le fœtus a d'autres moyens d'être infecté avant de quitter le sein maternel.

Ces moyens sont la communication des humeurs vérolées de la mère pendant le cours de la gestation et l'absorbtion du virus au passage dans un vagin infecté. Pour le premier moyen, tout le monde sait que le fœtus peut, par la communication qui est établie entre la mère et l'enfant, participer aux maladies humorales dont elle est affectée, comme on en a l'exemple dans la communication de la petite vérole. C'est ce que les auteurs ont appelé maladies connées, *morbi congeniti*.

Le second moyen par lequel l'enfant peut

être infecté du vice vénérien avant d'être séparé de sa mère, c'est par l'absorbtion du virus vérolique dans le vagin; ce qui est arrivé plusieurs fois aux sages-femmes et aux chirurgiens qui accouchent des femmes vérolées, ne doit laisser aucun doute à cet égard.

PREMIÈRE OBJECTION.

Il n'existe point de maladies héréditaires, et c'est par conséquent une erreur de reconnaître la maladie vénérienne dans les enfans nouveaux-nés.

Toutes les objections qui ont été faites contre les maladies héréditaires, viennent de l'impossibilité d'en expliquer la formation; si l'on ne reconnaît pour maladies héréditaires, que celles qui se transmettent par le fait même de la conception, il faut avouer que leur formation sera toujours un problême couvert de voiles impénétrables, parce que c'est un mystère qui tient à celui de la génération. Mais de ce qu'on ne peut pas expliquer une chose, il ne s'en suit pas que l'on doive nier son existence. L'analogie qui se trouve entre la conformation, la couleur, les traits du visage et le tempérament des enfans avec celui de leurs pères et mères; les faits qui prou-

vent qu'un nègre ou un mulâtre, transmettent à leurs enfans une disposition de solides et du fluides analogue à la leur, dans quelque climat qu'ils se trouvent ; les observations nombreuses qui démontrent que les vices organiques d'un père ou d'une mère se communiquent à ses enfans dans une longue suite de générations, comme on le voit dans certaines familles, sont des preuves sans replique que les pères donnent à leurs enfans une disposition physique ou une conformation d'organe analogue à la leur. On ne peut déterminer comment les solides et les fluides se comportent dans cette disposition primordiale et jusqu'à quel dégré ils agissent, pour recèler et préparer ce germe morbifique ; mais on ne peut douter de la nécessité du concours des deux élemens dans ces premiers instans de l'existence du fœtus, comme dans le reste de sa vie.

Je pourrais appuyer ces principes par des preuves multipliées d'autorité, de raisonnement et de fait, mais ce serait entrer dans une thèse générale et m'écarter de la question que je traite. Je me contenterai de citer pour exemple de la transmission des vices héréditaires, les faits incontestables rapportés par M. Vidal dans ses recherches sur la lèpre, et

sur la transmission de cette maladie, de génération en génération.

Ces faits et tous ceux du même genre sont une preuve sans replique qu'un germe vicié n'en est pas moins fécond; on en a des preuves dans le règne végétal : la maladie la plus funeste du bled, la carie, que l'on a regardé comme la vérole du bled, se transmet par la sémence.

SECONDE OBJECTION.

Si les enfans étaient infectés dans le sein de leur mère, ils devraient tous avoir des symptômes manifestes de vice vénérien, dès le moment de leur naissance, et ces symptômes devraient être les mêmes dans les uns et les autres.

Les trois différentes manières dont nous venons de dire que l'enfant pouvait être infecté, savoir : par la conception, par la communication des humeurs de la mère et par l'absorbtion du virus au passage, doivent faire sentir qu'il doit y avoir bien de la différence, soit dans la nature des symptômes, soit quant à l'époque où ils se manifestent.

Il y a lieu de présumer que les enfans qui naissent avant terme sous la forme d'embryons,

dont la peau est ridée ou l'épiderme desséché, sont ceux qui étaient infectés par le fait même de la conception. Tels sont encore ceux qui ont séjourné dans des eaux putrides ou corrompues. Les enfans infectés par la communication des humeurs de la mère, sont souvent sans symptômes au moment de sa naissance, et le virus est quelquefois tardif à se développer. Nous en avons eu à l'hospice des exemples frappans. Nous citerons les deux faits suivans :

La nommée ***, femme qui avait une vérole ancienne et confirmée, et qui entre autres symptômes avait des pustules ulcérées aux parties génitales, et un écoulement, accoucha au mois de.... d'un enfant qui n'avait aucun symptôme ; trois mois après il se manifesta des boutons qui en s'ulcèrant ont formé une grande ulcération chancreuse autour de l'anus. La nommée ***, dont les symptômes étaient reconnus, accoucha le.... d'un enfant qui n'avait point de symptômes, mais au bout de trois mois il parut des pustules ulcérées à l'anus, qui devinrent en peu de jours un chancre vénérien non équivoque et qui a été long-tems à se guérir. Cette femme allaitait en même-tems un autre nourrisson à qui elle n'a pas communiqué de mal.

Les enfans infectés au passage, auxquels

nous avons observé des excoriations ulcérées, des boutons suppurans, des phlyctènes, des érésipeles, des ophtalmies, ont des symptômes qui se manifestent promptement. En général, on les voit naître du quatrième au quinzième jour, et on y reconnaît l'intervalle qui a lieu dans les inoculations.

TROISIEME OBJECTION.

Il est des femmes vérolées qui donnent naissance à des enfans chez lesquels on n'observe aucun symptôme qui puisse faire soupçonner l'infection vénérienne.

Il est très-vrai que l'on voit des femmes qui ont les symptômes les plus manifestes de la vérole, donner naissance à des enfans sains, comme on voit des femmes très-infectées du vice vénérien avoir commerce avec des hommes sains sans leur communiquer le mal dont elles sont atteintes. Dans l'un et l'autre cas il est des circonstances particulières qui empêchent le virus vénérien d'atteindre le sujet qui a été soumis à son action.

Quand une femme affectée de virus vénérien, ne porte pas le mal depuis long-tems, ou qu'elle n'a que des symptômes locaux, il est possible, et souvent même probable, que le

vice n'est pas général et constitutionnel. Alors les vaisseaux nourriciers du placenta et les vaisseaux lymphatiques exhaltans, n'auront communiqué ce vice, ni au fœtus, ni aux eaux dans lesquelles il nâge.

D'un autre côté, lors même que les parties génitales sont le siège du vice local, il est très-possible que l'enfant ne soit pas dans le cas, lors de son passage, de se trouver suffisamment en contact pour absorber le virus vénérien et s'inoculer. C'est ce que bien des circonstances, dont les unes dépendent de la mère et les autres de l'enfant, peuvent produire. En effet, la présence ou l'absence du pus ou de sanie virulente, la position des ulcères, l'écoulement plus ou moins rapide, ou plus ou moins abondant des eaux, le tems plus ou moins grand que l'enfant reste au passage et la manière dont il est enveloppé ; voilà les principales causes qui déterminent ou qui empêchent l'inoculation du virus vénérien au moment de la naissance de l'enfant.

Au reste, il est fort important d'observer que l'absence des symptômes vénériens sur un enfant né d'une mère vérolée, n'est pas toujours une raison suffisante pour prouver qu'il n'a pas puisé dans le sein de sa mère le germe de la vérole. Nous avons déjà dit qu'il était des accidens qui ne se développent qu'a-

pres plusieurs mois, et nous en avons vu qui ne se sont manifestés qu'au sévrage.

Ainsi, sans admettre la conséquence de ces auteurs qui croient voir la vérole par-tout, nous croyons qu'elle est plus répandue qu'on ne le pense, et que le parti le plus sage est de regarder les enfans qui naissent de mères évidemment vérolées, comme des enfans chez lesquels il est très-probable que le virus vénérien se développera, et qu'il est, par conséquent, fort prudent de les soumettre au traitement.

Entre ceux qui nient la possibilité d'un développement tardif, dans le germe du vice vénérien, apporté dès la naissance, et ceux qui croient voir des signes de ce vice dans toutes les maladies obscures de l'adolescence et de la jeunesse, il y a une opinion mixte, qui consiste à reconnaître que le germe du virus vénérien, comme celui des scrofules, peut rester stagnant pendant plusieurs années et se développer ensuite sous une forme différente de la contagion primitive. L'expérience de ceux qui nous suivront pourra instruire sur cet objet.

QUATRIÈME OBJECTION.

Il est des enfans, nés de femmes saines, qui ont des symptômes analogues à ceux qui ont fait regarder comme infectés les enfans qui naissent de mères attaquées de maladies vénériennes,

Il est entre les symptômes des différentes maladies, qui affectent le corps humain, des rapports de ressemblance et d'analogie qui font que l'on est exposé à prendre une maladie pour une autre, et ce qui caractérise l'expérience et le savoir du médecin, c'est d'appercevoir et de distinguer de la différence et de la dissemblance entre des objets, qu'un œil moins clairvoyant ou moins exercé, regarderait comme analogues. Ce qui se peut dire des maladies des adultes peut s'appliquer encore plus particulièrement aux maladies des enfans. On sait qu'on a souvent confondu la petite-vérole volante avec la variole, la toux vermineuse avec la toux catarrhale, les affections humorales de la poitrine avec les inflammations du poumon. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'on ait pu souvent confondre les vices cutanés, produits par la maladie vénérienne, avec ceux qui viennent à la suite de

l'acrimonie dartreuse ou galeuse, et des mauvais soins qui font naître la cachexie.

C'est en examinant avec bien de l'attention, l'origine, la nature et le développement des symptômes qui se manifestent chez les enfans suspects de la maladie vénérienne, qu'on distinguera ceux qui sont réellement infectés d'avec ceux qui ne le sont pas, comme nous l'avons fait voir dans le chapitre précédent.

CINQUIÈME OBJECTION.

On ne peut pas, par l'apparition de quelques symptômes isolés, et souvent légers, assurer l'existence d'une maladie aussi obscure et aussi grave que la maladie vénérienne.

La maladie vénérienne se déclare quelquefois chez les enfans nouveaux-nés, par un grand nombre de symptômes, dont plusieurs sont d'une nature grave. Il est des enfans qui n'ont qu'un symptôme à-la-fois, mais chez lesquels on en voit plusieurs se succéder les uns aux autres, comme nous l'avons exposé; il en est d'autres qui, avec un ou deux symptômes, ont les signes les plus évidens de l'infection. Tels sont les enfans chez lesquels la vérole se manifeste d'une manière tardive

par des pustules ulcérées aux parties génitales, à l'anus et à la bouche; enfin, quand les enfans sont nés de mères évidemment infectées, les plus légers symptômes peuvent passer pour des signes suffisans, puisque la nullité des symptômes n'est pas capable de rassurer pour l'avenir.

A la vérité, c'est un principe généralement admis en pashologie que, pour constater l'existence d'une maladie, il faut la réunion d'un certain nombre de symptômes qui la caractérisent; mais ce principe pashologique ne peut pas s'appliquer aux maladies virulentes, qui se manifestent souvent de la manière la moins douteuse par l'apparition d'un ou deux symptômes isolés, qui sont fort légers dans leur origine, mais qui deviennent dans la suite fort graves et fort dangereux, quand le mal n'a pas été combattu dans le tems convenable. On en a la preuve dans les dartres, dans l'affection cancéreuse, dans l'hydrophobie, et sur-tout dans la maladie vénérienne, qui se manifeste souvent par un ou deux symptômes qui, quoique fort légers à leur origine, ne trompent pas ceux qui sont un peu exercés dans la connaissance des maladies vénériennes. On peut même dire, comme une vérité générale, qu'il est du propre du virus syphilitique de ne commencer que par un

symptôme, qui tôt ou tard est suivi de plusieurs autres; il n'y a rien en cela qui diffère essentiellement, chez les enfans nouveaux-nés, avec ce qui arrive le plus fréquemment chez les adultes, qui commencent par gagner un symptôme vénérien primitif, lequel dans la suite sera accompagné de plusieurs autres. Ainsi donc un symptôme vénérien bien constaté, est suffisant pour prouver l'existence de l'affection vénérienne chez les enfans nouveaux-nés.

SIXIÈME OBJECTION.

Les accidens que l'on regarde comme vénériens dans les enfans nouveaux-nés se guérissent sans remèdes, ce qui prouve qu'ils ne sont point dus à la vérole.

Ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'en abandonnant aux seuls soins de la nature les enfans nés de mères vérolées, qui ont des accidens semblables à ceux que nous avons décrits, ils meurent pour la plupart, ou que s'ils survivent ils infectent leurs nourrices. C'est ce que l'expérience des médecins de tous les pays, et les archives de tous les hôpitaux d'enfans trouvés peuvent attester.

On ne peut nier cependant qu'il ne puisse

arriver que les symptômes vénériens disparaissent chez des enfans nouveaux-nés, à qui on n'a fait aucun remède. J'en ai eu plusieurs exemples, parmi lesquels je choisis le suivant:

Le nommé Jacques Pasq...., enfant légitime, est entré à l'hôpital en.. juillet 1790 à l'âge de..... avec sa mère, qui avait tous les symptômes d'une vérole ancienne et qui n'avait pas encore été traitée; cet enfant était fort et bien portant, quoiqu'il eût été, dans les premiers tems qui suivirent sa naissance, affecté de plusieurs accidens, tels que des excoriations chancreuses aux aînes dont on voyait les cicatrices, et une ophtalmie qui avait laissé des taches albaginées. Cette observation ne prouve pas que la mère n'a pas communiqué à son enfant le vice dont elle était infectée: mais en démontrant la transmission héréditaire du virus, elle fait voir que les symptômes dont l'enfant a été affecté, se sont dissipés après avoir parcouru une certaine période. C'est ainsi que nous voyons chez les adultes, la gonorrhée se guérir sans mercure en passant par les périodes de l'inflammation, de la suppuration et de la cicatrisation: c'est ainsi que nous voyons des accidens véroliques se dissiper sans remèdes, ou disparaître pendant l'usage des bains et des delayans

layans qui précèdent l'administration méthodique des mercuriaux.

Mais il est essentiel d'observer ici deux choses. La première, c'est que les symptômes s'aggravent et deviennent mortels, chez le plus grand nombre de ceux qui ne sont pas traités ; la seconde, c'est que la disparution des symptômes n'est pas une preuve certaine de guérison. Nous en avons eu la confirmation à Vaugirard dans plusieurs enfans dont les symptômes se sont remontrés très-vivement dans le tems du sévrage, après avoir disparu pendant celui de la lactation. Quoique la nature n'ait pas autant de ressources en elle seule, pour opérer la guérison des maladies contagieuses, que dans les autres maladies, il y a cependant plus d'un exemple que dans certaines circonstances, et pour des individus privilégiés, elle a neutralisé les divers virus qui attaquent le corps humain.

SEPTIEME OBJECTION.

On ne peut tirer aucune induction des symptômes observés sur les enfans de l'hospice de Vaugirard, parce que les femmes-nourrices de cet hôpital étant gâtées, elles infectent les enfans qu'elles allaitent.

Le plus grand nombre des enfans de l'hos-

pice de Vaugirard y sont amenés, soit des enfans trouvés, soit de la ville, et arrivent pour la plupart avec des symptômes non équivoques de la maladie vénérienne.

Quant à ceux qui naissent à l'hospice, comme les uns ont des symptômes, et que les autres n'en n'ont pas quoiqu'ils suçent tous le lait de nourrices infectées, il est beaucoup plus conséquent de penser que ceux qui sont viciés ont été infectés, soit dans le sein de leur mère, soit au moment de la naissance, et que ceux qui n'ont aucun mal apparent doivent cet avantage à quelqu'une des circonstances particulières, dont nous avons parlé dans la réponse à la troisième objection.

Au reste, nous ne nions pas qu'il n'arrive quelquefois que des nourrices de Vaugirard, n'infectent leurs enfans, mais ces cas sont très-rares; ils sont faciles à discerner, comme nous le verrons par la suite, en n'otant rien à la vérité de tout ce que nous dirons.

HUITIÈME OBJECTION.

On ne peut tirer aucune induction de la guérison des enfans de l'hospice de Vaugirard, par le lait des nourrices qui subissent le traitement, car rien n'est moins prouvé que la qualité médicamenteuse et spécifique de leur lait.

Nous examinerons à l'article du traitement jusqu'à quel point on peut croire à la qualité médicamenteuse du lait des nourrices; nous verrons ce qu'il faut penser des expériences par lesquelles on a voulu prouver que le mercure n'imprimait aucun changement à leur lait. Il suffira de dire ici que si, comme les faits nous y forcent, il faut admettre que des nourrices vérolées infectent leurs nourrissons par leur lait, il faut aussi admettre qu'elles peuvent les guérir par la même voie.

D'un autre côté on ne se borne pas à l'hospice de Vaugirard à traiter les nourrices, on administre aussi immédiatement aux enfans dans un grand nombre de cas, tous les remèdes propres à combattre directement le vice dont ils sont affectés.

ARTICLE III.

Examen des objections particulières puisées dans l'ouvrage de M. Jean Hunter, contre la communicabilité du vice vénérien des enfans aux nourrices, et des nourrices aux enfans.

M. Jean Hunter ayant adopté, comme des propositions certaines, que le pus seul contient le virus vénérien, et que tout accident vénérien qui ne fournit pas du pus, comme celui d'un chancre primitif ou de la gonorrhée, ne peut pas communiquer la vérole, a dû tirer de ces propositions tout-à-fait neuves et extraordinaires des conséquences qui ont paru étonnantes à ceux pour qui ces principes n'avaient pas le même dégré d'évidence et de certitude.

Nous n'examinerons point ici à quelles conséquences erronnées sur la nature et le traitement de la vérole, peuvent conduire les deux propositions dont M. Jean Hunter a cru se démontrer la vérité. Nous nous bornons à analyser les argumens sur lesquels cet auteur s'appuie pour rejeter la communicabilité du vice vénérien des enfans aux nourrices, et des nourrices aux enfans.

Ecoutons M. Jean Hunter lui-même.

» On dit d'après l'observation que les ulcè-

» res de la bouche des enfans, provenant d'une » affection générale qu'on a supposée être » transmise par les parens, en produisaient » d'autres sur les mamelons des femmes qui » les allaitaient, de manière qu'elles rece- » vaient la maladie comme on disait d'une troi- » sième main ; c'est-à-dire que les enfans re- » cevaient l'infection de leurs pères et mères » qui avaient la vérole, et la communiquaient » à leurs nourrices. Dans ce cas, la maladie » passait de la seconde main à l'enfant, et de » celui-ci à la nourrice par une troisième ; *mais » s'il était possible de communiquer une » fois l'infection, il le serait probablement » pour toujours.* »

Cet argument se réduit à dire que l'on ne doit pas admettre la communication du virus vénérien des enfans aux nourrices, par la raison que tous ces enfans de mères vérolées n'infectent pas leur nourrice.

Mais : 1°. Nous avons prouvé que tous les enfans nés de femmes infectées n'avaient pas la vérole, soit que le vice de la mère ne fut pas assez général pour avoir vicié la masse des humeurs, soit que l'enfant ait, par des circonstances particulières, échappé aux causes d'infection locale qui l'attendent à son passage dans le vagin.

2°. De ce qu'un enfant né d'une mère vé-

rolée et affecté lui-même de symptômes vénériens, gâte une nourrice; il ne faut pas en conclure que tous les enfans nés dans les mêmes circonstances et chez lesquels il se développe aussi quelques symptômes, doivent donner du mal à leurs nourrices, parce que d'un côté il est possible que plusieurs de ces enfans aient des symptômes locaux sans avoir une affection générale, et que de l'autre côté il doit y avoir encore des différences très-sensibles, suivant le siège et l'intensité plus ou moins grande de ces symptômes locaux : enfin l'on peut ajouter que telle nourrice par sa disposition particulière peut échapper à la contagion, qui ne manquera pas d'en frapper beaucoup d'autres.

Les argumens sur lesquels on peut véritablement dire que M. Hunter s'appuye, sont des faits ou des observations particulières; la franchise avec laquelle il les rapporte, et la véracité de cet homme recommandable garantissent l'authenticité de ces faits; mais ce qui est encore plus capable de démontrer la candeur qui les a dictés, c'est que ces faits renferment eux-mêmes, selon nous, la réfutation de l'opinion qu'il a embrassée dans la question qui nous occupe : ainsi pour répondre aux objections de M. Hunter, nous nous contenterons d'exposer fidèlement les observa-

tions sur lesquelles elles sont fondées, en y joignant des remarques par lesquelles nous exposerons la manière dont elles doivent être considérées. En effet, si les accidens que M. Hunter a regardés comme des maladies qui n'avaient que l'apparence vénérienne, sont des symptômes tout-à-fait analogues à ceux que nous observons constamment à l'hospice de Vaugirard, sur les femmes nourrices attaquées de la vérole, et sur les enfans qui naissent de mères vérolés; si les symptômes des nourrices qui sont le sujet des observations de M. Hunter, ne leur sont survenus qu'après avoir allaité des enfans malades; et si les symptômes observés sur les enfans nés de mères non-suspectes, ne leur sont survenus qu'après avoir sucé le lait de nourrices malades; si enfin la plupart de ces accidens n'ont cédé qu'après avoir fait usage du mercure, il faudra en conclure que M. Hunter s'est trompé, en regardant comme des symptômes de maladies semblables à la vérole, mais réellement différentes de cette maladie, des affections véritablement vénériennes.

Observations que M. Jean Hunter *présente comme des maladies semblables à la vérole et sur lesquelles on s'est mépris en les prenant pour elle.*

Ire. Observation.

Une femme qui avait eu ses deux premiers enfans bien portans et qui avait fait une fausse-couche au troisième eût à sept mois un quatrième enfant, qui était petit et presque sans épiderme, et dont la peau était presque toute excoriée. Cet enfant mourut en peu de jours. Elle accouchât d'un cinquième enfant à huit mois. Cet enfant qui était chétif à sa naissance, fut quelques jours après couvert de vessies, qui en crevant, rendirent un pus fort épais, l'intérieur de la bouche était en même état.

On fit prendre le quinquina à la nourrice; on en donna avec du lait à l'enfant en le fomentant avec la décoction du quinquina; mais il mourut environ trois semaines après sa naissance.

Remarques critiques sur ces observations, qui prouvent que ces maladies [étaient réellement des affections vénériennes.

Nous verrons que les femmes infectées du vice vénérien sont exposées à faire de fausses-couches, et lorsque les eaux sont de mauvaise nature, les enfans naissent pour ainsi dire dépouillés de l'épiderme.

Ces vessicules sont ce que nous appellons *phlictênes*, dans le tableau des symptômes. Nous dirons que cet accident est assez commun et nous le mettrons au nombre des signes non-équivoques d'inoculation vénérienne.

Au bout de quelques semaines après la mort de cet enfant, le mamelon et l'aréole de sa nourrice s'enflammèrent et se couvrirent d'ulcères qui avaient une base circonscrite, et ces ulcères n'eurent lieu qu'à une mamelle, parce que la nourrice ne s'était servi que d'une pour allaiter l'enfant. On appliqua sur ce mal des cataplasmes, mais sans aucun avantage. Elle se plaignait aussi d'un mal de gorge, mais la sensation était trop légère pour qu'on pût y voir rien de particulier; les glandes des aisselles s'enflèrent, mais elles ne suppurerent pas.

Elle eut recours à un médecin qui, sur le récit qu'elle lui fit de sa maladie, déclara qu'elle était vénérienne, et qu'elle provenait de ce qu'elle avait allaité un enfant infecté. Il lui ordonna de prendre dix boëtes d'onguent mercuriel, et de s'en frotter les jambes et les cuisses. Elle était à la huitième friction lorsque je la vis, et sa bouche était extrémement ulcérée.

A la nouvelle d'un événement pareil, la famille de l'enfant s'allarma au dernier point. Le mari, qui avait eu une gonorrhée 2 ans avant son ma-

Tout ce qu'il faut pour caractériser la communication d'une maladie contagieuse se trouve réuni ici. L'intervalle entre l'inoculation du virus et le vice local, le siége primitif du mal dans le lieu qui a été soumis à la contagion, la première transmission du virus des vaisseaux lymphatiques de la partie affectée aux glandes voisines.

Il me semble que le raisonnement, la tradition médicale et l'expérience, se réuniront pour dicter les indications que le médecin cherchait à remplir.

riage, courut de chirurgien en chirurgien et de médecin en médecin pour savoir s'il était possible qu'il eut conservé cette maladie pendant l'espace de 14 ans, sans en avoir eu le moindre symptôme, ou qu'il eut pu engendrer alors des enfans avec la maladie vénérienne, tandis que les deux premiers se portèrent parfaitement bien.

Il voulait aussi savoir s'il est possible que dans un pareil cas il eût pu communiquer la maladie à sa femme, et si elle pouvait mettre au monde des enfans avec cette maladie, quoiqu'elle n'en eût jamais eu le moindre symptôme. En prenant toutes les circonstances dont je viens de faire mention comme autant de faits, il était impossible de croire qu'il puisse y avoir la moindre crainte de virus dans un pareil cas. Mais comme on ne pouvait pas prouver absolument qu'elles présentassent des faits sur lesquels on pouvait compter,

Il y a des exemples multipliés de malades qui ont gardé pendant plusieurs années le germe de la vérole, et chez lesquels elle s'est développée ensuite à une époque fort reculée; or, il est certain que tandis que le virus vénérien était un germe caché, il n'était pas communicable, mais qu'il l'est devenu du moment où il s'est développé. La petite-vérole, la rage peuvent être cités ici comme des exemples analogues et en même-tems pour prouver qu'il faut admettre en médecine bien des choses qu'on ne peut pas expliquer.

Au lieu de se perdre dans des recherches obscures, sur des faits anciens, impossibles à constater et à expliquer, n'était-il pas plus juste de partir des choses connues et certaines? Or il était certain que les trois derniers enfans avaient été malades dès le sein de leur mère, que le dernier était né infecté d'un virus analogue à la vérole, et qu'il avait communiqué ce virus à la nourrice, qui l'avait infecté, avec les mêmes circonstances que le communiquent ordinairement les enfans qui naissent de mères vérolées. Voilà un

il y avait encore quelques doutes à éclaircir, et quelques choses à prouver.

Mais voyons maintenant ce qu'on peut dire de po-

fait physique, d'où il fallait partir pour aller à la recherche de la vérité.

De quels poids peut être auprès d'un fait de cette nature l'affirmation des parens ? On sait que rien n'est plus illusoire dans une matière où tant de causes peuvent engager les parens intéressés à cacher aux autres la vérité, et quelquefois à se la dissimuler à eux-mêmes. Dans tous les cas de maladie vénérienne, il est démontré que si l'aveu des malades peut éclairer dans bien des circonstances, leur dénégation est nulle quand les symptômes déposent contre eux. D'un autre côté il est possible que l'infection du père soit restée cachée pendant plusieurs années, pour se développer ensuite d'une manière subite, et que la femme ait contracté un vice local aux parties génitales, dont le caractère ait été particulier.

Cependant, il paraîtra plus probable à tous ceux qui ont quelque expérience de la manière dont les époux se dissimulent réciproquement la maladie vénérienne, que le mari ou la femme avait contracté une infection antérieure au mariage, et à en juger parce que nous avons eu

sitif, d'après le résumé de toutes ces circonstances? La nourrice avait la bouche extrêmement ulcérée, à cause du mercure qu'elle avait pris, lorsque je la vis pour la première fois. Je voulus que M. Cott la visitât avec moi, et nous fûmes tous les deux d'avis que les ulcères des mamelons et de l'aréole n'étaient pas vénériens.

lieu d'observer à l'Hospice de Vaugirard, la maladie de la mère avait commencé avant la naissance du premier des 3 derniers enfans.

Mais soit que la source du mal fût nouvelle, soit qu'elle fût ancienne, les symptômes de l'enfant et ceux de la nourrice en font connaître évidemment la nature.

Mais on allégua que comme le malade avait pris du mercure, on devait attribuer à ce remède, si ces ulcères n'avaient pas une apparence vénérienne.

Nous invoquons les raisons déjà alléguées, pour prouver que ce jugement était précipité, et n'avait aucun fondément légitime.

Il me semble que ce raisonnement était fort juste.

On lui donna le quinquina et la salsepareille sans aucun effet, c'est-à-dire que les ulcères ne gênèrent, ni empêchèrent pas l'usage des remèdes. La bouche ne guérit pas non plus en abandonnant le mercure, et les ulcères de cette dernière partie, tant du mamelon que de l'aréole devinrent stationnaires. Je lui prescrivis de prendre de la ciguë, mais sans que ce remède parut produire le moindre effet.

De même que l'amandement des symptômes par l'usage du mercure avait prouvé qu'ils étaient vénériens, de même la continuité des accidens et leur accroissement sous différens aspects depuis la curation de ce spécifique confirmait l'opinion que l'on avait dû se former sur leur nature. En un mot, la meilleure preuve que le traitement mercuriel avait amélioré les symptômes de cette malade, c'est que la ces-

Sur ces entrefaites, les mains et les doigts pelèrent après l'aparition d'éruptions qui donnèrent lieu à cette desquammation. Les ongles des doigts et des orteils se séparèrent, et il se forma près de leur racine, des ulcères que plusieurs regardèrent comme vénériens. Mais comme quelques-uns de ces ulcères se manifestèrent dans le tems que le corps était surchargé de mercure, et que d'autres disparurent sans qu'on en eût fait ultérieurement usage, il était évident qu'ils ne l'étaient pas.

sation du traitement a non-seulement rendu stationnaires les ulcères qui avaient pris un meilleur caractère, mais qu'il est survenu de nouveaux accidens tels que des pustules et des ulcères sur toute la surface, qui se sont ensuite fixés particulièrement aux ongles.

Pour prouver que la persévérance des premiers ulcères, et les accidens qui leur succèderent n'étaient pas vénériens, M. Hunter donne deux raisons. La première, c'est qu'ils ont paru dans un tems où la malade avait déjà absorbé du mercure; mais, 1°. cette malade était bien éloignée d'avoir pris tout le mercure nécessaire pour son traitement, puisqu'elle n'avait pris que neuf frictions; 2°. quand il survient de nouveaux accidens dans le commencement et pendant le cours d'un traitement mercuriel on regarde avec juste raison ces nouveaux symptômes comme un développement de la maladie que le remède n'a pu encore dompter, ou comme une modification produite par l'humeur virulente qui n'est pas encore corrigée; 3°. lorsque le mercure en friction ne produit aucun

Nous soupçonnâmes que la manière de vivre de cette femme, avait pu contribuer en grande partie à entretenir sa première maladie et à en produire de nouvelles; elle avait un teint pâle et abbatu. On l'engagea d'entrer à l'hôpital, ce qu'elle fit; aussitôt qu'elle fût couchée dans un lit chaud et nourrie avec de bons alimens, elle commença à se remettre, et en cinq ou six semaines, elle avait pris de l'embonpoint et se trouvait presque guérie, il n'y avait que l'ulcère à la racine de l'ongle du gros orteil qui ne l'était pas encore : mais ce retard provenait, à ce qu'il nous parut alors, de ce que la racine de l'ongle était détachée, elle agissait

changement favorable sur les symptômes existans, et que la maladie fait des progrès qui se déclarent par de nouveaux symptômes, l'expérience prononce, non que la maladie n'est pas de nature vénérienne, mais que c'est une affection vénérienne pour laquelle il faut chercher une autre méthode que celle des frictions.

La seconde raison sur laquelle se fonde M. Hunter, c'est que plusieurs symptômes consécutifs ont disparu sans qu'on ait employé de traitement mercuriel; mais cette disparution est bien éloignée d'être une guérison. M. Jean Hunter le confirme lui-même, lorsqu'il avance que quelques tems après sa sortie de l'hôpital, cette femme a eu de nouveaux symptômes à la bouche, ce qu'il attribue au mauvais régime de cette femme; d'où il est naturel de conclure que le bon régime de cette femme, joint au mercure qu'elle avait déjà pris avait pallié les symptômes qu'un nouveau changement de vie avait dissipés. A la vérité, M. Hunter ajoute que, quelque tems après, ces accidens disparurent de nouveau sans avoir employé

comme un corps étranger. Elle sortit de l'hôpital avant que son orteil fût guéri, et comme elle reprit son ancienne manière de vivre, les ulcères de la bouche reparurent ; elle s'est rétablie depuis, sans plus employer de mercure.

le mercure ; mais cette femme n'était plus soumise à son examen et à sa discipline, et il y a tout lieu de croire que son amélioration était dissimulée, ou qu'elle n'était que passagère et qu'après un intervalle plus ou moins long, elle n'aura pas tardé à être reprise d'accidens de même nature.

Je le demande à toutes les personnes de l'art qui liront cet ouvrage, sans avoir sur cette question un systême. Si l'observation que nous venons de puiser dans M. Hunter, ne prouve pas le contraire de ce qu'il a voulu prouver, et s'il est possible d'y méconnaître la nature du vice vénérien dans les enfans nouveaux-nés, et la communication de ce vice par la lactation? On y voit une mère accoucher successivement de trois enfans très-malades, et le seul des trois qui ait vécu couvert de symptômes tout-à-fait semblables à ceux des femmes vénériennes ; on y voit les symptômes caractéristiques de l'inoculation du virus vénérien par la lactation; la marche que fait ce virus dans son développement, les progrès du mal palliés par un petit nombre de fric-

tions mercurielles ; la maladie qui renaît ensuite avec plus de force et se montre sous une autre forme ; le nouveau calme qui s'établit, soit par l'effet de cette explosion, soit par celui d'un changement de régime ; enfin le mal repullulant ensuite sans qu'on puisse se fier aux apparences favorables et trompeuses qui pourraient se montrer par la suite. — Il nous semble qu'on ne peut présenter un tableau plus exact de la nature des maladies vénériennes.

Comment donc a-t-il pu se faire qu'un homme aussi célèbre que M. Jean Hunter se trompât ? C'est que d'un côté il a cru que le père et la mère étaient sains, tandis que de l'autre côté, trompé par ses expériences sur l'inoculation vénérienne, il s'est persuadé qu'un enfant infecté, et qui avait des aphtes dans la bouche, n'a pu communiquer la vérole à sa nourrice. Ainsi le raisonnement a tué l'observation, et l'esprit du système a fait les plus grands efforts pour renverser des faits, dont rien ne pouvait ébranler la certitude.

IIe. OBSERVATION.

IIe. OBSERVATION.

Une femme, étant accouchée le 30 septembre 1776, son enfant étant faible, et la mère ayant du lait en abondance, on jugea à propos de chercher un enfant dans le voisinage, afin de prévenir, en le lui donnant à allaiter, que ses mamelles ne s'engageassent. Il est à propos de remarquer qu'elle donnait à son propre enfant de la mamelle droite et à celui de son voisin de la mamelle gauche. Environ six semaines après, le mamelon du côté gauche commença à s'enflammer et les glandes de l'aisselle à s'enfler; peu de jours après, il se forma plusieurs petits ulcères autour du mamelon, lesquels, s'étant rapidement étendus, communiquèrent bientôt ensemble et n'en formèrent qu'un seul, et tout ce mamelon fut enfin détruit. La tumeur de l'aisselle diminua, l'ulcère du sein guérit dans trois mois environ de sa première apparition. En faisant des recherches sur l'enfant du voisin, on trouva dans ce tems à-peu-près, qu'il avait la

REMARQUES CRITIQUES.

Le sein malade de cette nourrice est celui qui a fourni du lait à l'enfant étranger, les glandes axillaires du même côté s'engorgent, le mamelon s'enflamme, et il s'y forme plusieurs petits ulcères qui deviennent plus considérables, et finissent par détruire le mamelon. C'est précisément ce qui arrive aux nourrices infectées par leur nourrisson. Les nourrices ont ensuite des pustules ulcérées et des chancres à la partie. Il ne s'est pas développé d'accidens de même nature chez cette malade, dont les ulcères se sont cicatricés dans l'espace de trois mois. Mais les ulcérations longues et rebelles du sein, le gonflement des glandes, la destruction de la papille mamaire du seul côté où ait teté l'enfant étranger, n'en démontrent pas moins un vice local tout-à-fait analogue à celui qu'éprouvent les nourrices infectées.

La mort de cet enfant étranger, à l'âge de quatre mois, avec des ulcères à la bouche et sur différentes parties du corps, est d'un autre côté un a-

respiration courte, et des aphtes dans la bouche, et il mourut de consomption avec plusieurs ulcères sur différentes parties du corps.

gument de la plus grande force et les symptômes véroliques paraîtront non-équivoques dans cet enfant, ainsi que dans les accidens survenus au sein de la nourrice, quand même il serait arrivé que ce vice local et primitif se fut guéri sans remède anti-vénérien, et sans qu'il en résultât d'autres symptômes consécutifs ; car, comme nous l'avons déjà dit, il n'est pas rare que l'infection générale se développe d'une manière fort tardive, et d'un autre côté la vérole la mieux caractérisée se dissipe quelquefois auparavant que l'on ait employé des remèdes anti-vénériens.

Mais la disparution des ulcères au sein était bien éloignée d'être la fin de la maladie.

La malade se plaignit alors en différentes parties du corps de douleurs lancinantes, auxquelles succéda une éruption sur les bras, les jambes et les cuisses, dont la plupart devinrent des ulcères.

Ces symptômes sont évidemment ceux de l'infection générale.

On lui fit prendre alors du mercure avec une décoction de salsepareille. On essaya le mercure

C'est d'après le caractère vénérien que présentaient tous ces symptômes que l'on fit pren-

sous différentes formes, en solution, en pilulles intérieurement, et sous forme d'onguent extérieurement ; on ne pût le continuer que peu de jours à-la-fois, parce qu'il occasionnait toujours la fièvre ou la diarrhée avec de violentes douleurs dans les intestins, la malade resta dans cet état jusqu'au 16 mars 1779, qu'elle accoucha d'un autre enfant qui était malade.

On donna cet enfant à une nourrice, et il vécut environ neuf semaines : l'épiderme tomba par écailles, en différentes parties ; une éruption croûteuse couvrit tout le corps, ensuite l'enfant mourut.

Bientôt après la mort de l'enfant la nourrice se plaignit de maux de tête et d'un mal de gorge, de même que d'une ulcération de mamelles. On lui donna différens remèdes, mais elle résolut d'entrer dans un hôpital, où on la fit saliver, et quelques mois après elle fut renvoyée quoique sans être guérie. Les os du nez et du palais s'exfolièrent et en peu de mois elle mourut de consomption.

dre du mercure ; mais le peu de persévérance que l'on mit dans son usage ne permettait pas de compter sur la guérison de la malade, dont les symptômes avaient tout au plus été palliés.

Mais cette femme, infectée d'un vice général, aura dû communiquer ce vice à son enfant, si ce que nous avons établi ci-devant est vrai.

L'état de cet enfant, à sa naissance, et le développement successif de ces symptômes est tout-à-fait le même que celui que nous observons à l'Hospice de Vaugirard, sur les enfans qui naissent de mères vérolées.

L'infection de la nourrice, jointe aux symptômes du nourrisson et à l'état antérieur de la mère, forment trois genres de preuves, qui ne pouvaient laisser de doute sur la nature de cette maladie.

Il est bien étonnant et bienheureux cependant pour la vérité, que dans un chapitre destiné à combattre l'existence et la contagion de la maladie vénérienne, dans les

enfans nouveaux-nés, M. Hunter réunisse les preuves les plus fortes et les plus démonstratives de cette contagion. En est-il un exemple plus fort et plus effrayant que celui de cette infortunée nourrice, qui, pour avoir été traitée trop tard, et sans doute mal traitée, a fini par être la victime de cette maladie ?

De tous les différens remèdes que cette femme, (la mère de l'enfant) essaya, aucun ne lui fit autant de bien que les bains de mer. Au mois de mai environ, elle commença à prendre de la tisanne de Lisbonne. Elle continua régulièrement pendant un mois environ, et on lui pansa ses ulcères avec le landanum, au moyen de quoi ils guérirent. Au mois de septembre elle accoucha d'un autre enfant, sans aucune marque extérieure de maladie, mais très-malingre, et il mourut dans le courant du mois.

Un an après environ, les ulcères reparurent, et quoiqu'on les pansât avec du mercure, et qu'on lui en donnât intérieure-

On voit toujours le vice humoral persévérer dans l'état de la malade dont le traitement avait été imparfait, les moyens curatifs employés à cette époque paraissent avoir un peu raffermi la construction et corrigé le vice dominant, mais avoir été insuffisans pour régénérer les humeurs. Voilà sans doute la raison pour laquelle l'enfant est venu en moins mauvais état que le précédent.

Les accidens de la malade, comme on l'a vu plus haut, avaient déjà été modérés par l'usage du mercure, que la vive irritabilité de la malade n'avait pu contenir assez long-tems. Un grand nom-

ment, ils durèrent pendant un an, après quoi ils commençèrent de nouveau à se cicatriser.

bre d'autres remèdes sont employés en vain sans succès pendant 2 ans; le mal reparaît toujours sous différentes formes, et il n'y a que l'usage continué du mercure qui peut achever la guérison. Cet argument ajouté aux preuves que nous avons trouvées dans l'infection de la nourrice, dans les symptômes de l'enfant et dans ceux de la mère, nous paraissent prouver évidemment,

1°. Que la maladie de cette femme était une affection vénérienne;

2°. Qu'elle l'avait donnée en donnant à teter à un nourisson étranger;

3°. Que cette affection vénérienne, de locale qu'elle était d'abord, était devenue constitutionnelle;

4°. Que les deux enfans nés pendant la maladie de cette femme étaient infectés en naissant du vice vénérien;

5°. Que le premier de ces enfans avait évidemment communiqué cette maladie à sa nourrice, qui est morte des suites de cette maladie.

Ainsi cette seconde observation de M. Hunter démontre deux points qu'il conteste, savoir: l'infection des enfans dans le sein de leur mè-

re, et la communication du vice vénérien des enfans aux nourrices.

IIIe. Observation.

Une femme ayant mis au jour un enfant faible et n'ayant que peu ou point de lait, fut obligée, lorsqu'il n'avait encore que trois semaines, de le donner à nourrir à une femme, dont le lait était déjà de sept mois, et nourrissait son propre enfant.

La nourrice observa que la peau du nourrisson commençait à tomber par écailles; mais il ne se forma pas d'excoriations si ce n'est près de l'anus où il paraissait comme s'il était échaudé. Ses lèvres s'écaillèrent aussi; mais elles ne paraissaient point être ulcérées, quoique les gens de la campagne prétendissent que c'était des aphtes. La surface interne de la bouche et de la langue. L'enfant mourut quinze jours après qu elle l'eût retiré, et alors elle se permit d'allaiter pendant trois semaines son propre enfant des deux mamelles; au bout duquel tems elle vint en ville pour en nourrir un autre.

Remarques critiques.

Nous voyons dans l'exposition que les enfans nés de mères vérolées sont fort sujets à avoir l'épiderme macéré : nous mettons les excoriations ulcérées à l'anus au nombre des symptômes les plus communs ; mais nous les avons regardés comme équivoques lorsqu'ils étaient seuls, et qu'ils se manifestaient sur des enfans nés très-faibles, ou mal nourris pendant les premiers jours. L'exfoliation des lèvres, jointe aux deux précédens symptômes, devait cependant rendre cet enfant fort suspect.

Mais ce qui devait éclairer sur son état, c'est ce qui arriva peu de tems après à cette nourrice.

Elle allaita ce second enfant, mais après avoir resté à la ville dix à douze jours, elle ne se portait pas parfaitement bien; ce qui fit supposer aux parens de l'enfant, que probablement le nouveau genre de vie, le séjour de la ville et la meilleure qualité de la nourriture ne lui convenaient pas. Elle s'en retourna donc à la campagne et amena l'enfant avec elle. Environ trois ou quatre jours après qu'elle fut de retour à la campagne, c'est-à-dire, 15 jours après environ, qu'on lui avait donné cet enfant, et cinq semaines après la mort du premier; le mamelon gauche que le premier nourrisson avait toujours suçé, commença à s'ulcèrer tellement qu'elle ne put pas souffrir que l'enfant le suçât.

Cet ulcère, du mamelon, devint extrêmement douloureux, et en un jour ou deux il se manifesta des éruptions sur son visage, et bientôt après sur tout son corps; mais la plupart sur les jambes et les cuisses. Ces éruptions continuèrent à sortir pendant environ 15 jours, et avaient au commencement l'apparence des éruptions de la petite-vé-

L'indisposition habituelle de cette nourrice, depuis la mort du premier nourrisson, le malaise et les anxiétés qu'elle avait éprouvés à la ville, ne sont-ils pas semblables aux symptômes qu'on éprouve pendant le tems de l'insertion de la petite-vérole inoculée? Ce qu'il y a de certain, c'est que ces symptômes ont duré, jusqu'à l'apparition de l'ulcère au sein.

Les plaies déchirées du mamelon ne sont pas rares chez les nourrices saines. Elles dépendent alors de l'irritation et des tiraillemens produits par les morsures de l'enfant; mais outre que ces plaies présentent un aspect bien différent d'une ulcération vénérienne, elles ont un caractère auquel on les reconnaîtra toujours; c'est que du mo-

role, ayant été accompagnées de fièvre, d'un malaise universel et d'une grande douleur, le troisième jour de leur sortie.

On lui donna tous les quatre heures une mixtère avec le sel d'absinthe, et les poudres testasées et quelques médicamens laxatifs, tels que l'infusion du senné, le tartre solubre, etc. mais sans aucun effet, car les symptômes augmentèrent.

Deux ou trois jours après que l'éruption eût paru sur la peau, une des glandes de l'aisselle commença à gonfler et vînt en suppuration. On l'ouvrit quinze jours environ après sa première apparition, et elle guérit presque tout de suite.

Quelques-unes des éruptions s'accrûrent promptement, et devinrent des

ment où cesse la cause qui les a fait naître et qui les entretient, elles se guérissent. Il n'en est pas de même quand l'ulcération est vénérienne. Quand ses progrès ne sont pas arrêtés par des remèdes convenables, ou elle fait des progrès rapides, ou sa guérison est suivie de symptômes consécutifs. L'éruption de pustules avec fièvre n'est pas bien commune, je l'ai vue cependant bien des fois, entre autres une fois l'automne en 1790, chez une femme dont les pustules et les chancres à la partie ulcérée étaient disparus.

Ce qui prouve que cette éruption n'a aucun rapport avec les maladies humorales éruptives, c'est qu'elle persevère long-tems, et que les remèdes évacuans et altérans, qui ne sont pas spécifiques, n'y font rien.

Nous remarquons dans l'histoire de toutes les nourrices infectées que les glandes des aisselles sont affectées, et la même chose est arrivée à la nourrice, dont il est question dans l'observation précédente.

Tous ceux qui ont vu et observé la marche des maladies vénériennes

ulcères fort étendus de la largeur, à-peu-près d'une demi-couronne (d'un écu de 3 liv.) surtout sur les jambes et les cuisses, et se couvrirent d'une large croûte. Plusieurs restèrent petits et ne se montrèrent que sous la forme de boutons. Environ 15 jours après la 1re. apparition de l'éruption, quelques-uns commencèrent à sécher et à devenir moins ulcérés. Et environ quatre semaines après ce mieux, il se forma un vilain ulcère sur l'amygdale gauche.

D'après ces circonstances, le chirurgien de la campagne, voyant qu'il n'y avait rien à gagner en continuant le traitement rapporté, se détermina à lui donner le sublimé-corrosif, dont elle prit un demi-grain en solution, soir et matin. Dans environ une semaine, il paraissait que le remède avait arrêté les progrès des ulcères et qu'il avait un peu diminué la suppuration, l'ulcère à la gorge ayant un meilleur aspect. Ce fût à ce période que je la vis pour la première fois; ce qui était environ six semaines après la première apparition de l'éruption, et quinze jours après celle

lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, reconnaîtront ici la série des symptômes les plus ordinaires de la vérole, et penseront, je crois, qu'il faut avoir l'esprit préocupé par un esprit de système pour ne pas appercevoir une vérité aussi évidente.

Tout ce qui avait précédé était fait pour engager à proscrire tout autre traitement que le traitement anti-vénérien. Lorsqu'il a été commencé, l'ulcère de la gorge était le principal accident, et le meilleur état de cet ulcère, depuis l'administration du mercure, était un nouveau motif pour continuer ce remède.

de l'ulcère sur l'amygdale.

Les éruptions étaient alors presque tout-à-fait telles que je les ai décrites ; mais l'ulcère de l'amygdale était en bon état et commençait à guérir. D'après cette histoire, je conçus que le mal n'était pas vénérien ; j'exigeai par conséquent qu'on mit de côté tous les médicamens, que la malade ne pouvait avoir pris que pendant quinze jours au plus, parce que ce fut après l'apparition de l'ulcère sur l'amygdale, qui ne durait que depuis 15 jours lorsque je la vis, qu'on donna le mercure ; elle se rétablit bientôt après.

M. Hunter aurait bien dû dire quels étaient dans cette histoire les symptômes et les faits qui ont pu lui faire voir que le mal n'était pas vénérien.

Si, pendant l'administration du mercure, suivie l'espace de 15 jours, l'ulcère de l'amygdale avait pris un changement si avantageux, qu'au lieu d'être un vilain ulcère il commençait à guérir, il fallait, pour raisonner directement, en conclure que le mercure avait été la cause de ce changement avantageux, et décider au contraire la continuation de ce remède, dans la crainte que les accidens ne fussent que palliés.

S'étant bien portée depuis quelques tems, elle eût de nouveau recours aux chirurgiens de la campagne, pour un abcès, qui s'était formé à l'endroit où la maladie commença pour la première fois, accompagné de nouvelles éruptions sur le visage. On ouvrit l'abcès qui guérit dans peu de jours, et en prenant quelques purgatifs rafraîchissans, les éruptions disparûrent. Elle a continué à se bien porter depuis ce tems sans qu'il en soit résulté aucune mauvaise suite, sinon la perte totale du mamelon. Ce cas fut certainement regardé comme vénérien.

Il est très-probable que ces nouveaux symptômes dépendaient encore d'un reste d'humeurs, altérées par le virus vénérien; mais comme les 15 grains de sublimé qu'avait pris la malade, avaient corrigé l'infection générale, il n'est pas étonnant que l'usage des amers et des purgatifs ait fait disparaître ces accidens. En procédant avec méthode, on aurait dû donner une nouvelle dose de remède anti-vénérien à cette femme, pour empêcher le mal, qu'on pouvait craindre n'être que pallié, de reparaître sous une autre forme, à une époque plus ou moins éloignée. Mais comme la dose de sublimé, prise par cette femme, et les autres remèdes auxiliaires nous donnent la raison suffisante de la cessation des accidens, nous croyons être autorisés à conclure que, si ce cas a été regardé comme vénérien, c'est qu'il méritait d'être jugé comme tel.

Environ cinq jours après l'apparition de l'éruption chez la nourrice, on retira l'enfant qu'on lui avait confié, et on le donna à une femme bien portante, d'une bonne constitution, âgée de 24 ans, et qui était accouchée il y

La preuve de l'infection de la nourrice, va être confirmée, par ce qui est arrivé au second enfant qu'elle allaitait lorsque l'ulcère au sein se manifesta.

L'enfant, dont il est ici question, que nous nom-

avait 11 mois de son premier enfant, lorsqu'elle devint la nourrice de celui-là. Peu de jours après elle observa des éruptions sur la tête de l'enfant qu'on lui avait confié, lesquels n'étaient guères différentes de celles que j'ai décrites à l'occasion de la première nourrice qu'il avait tetée, sa bouche bientôt s'excoria, de manière qu'il ne tetait qu'avec difficulté. Peu de tems après, les éruptions de la tête se séchèrent et s'écaillèrent. Il en parut d'autres sur le visage, sur les genoux et sur les pieds, mais totalement différentes des premières, puisque celles-ci suppurèrent, tandis que les autres ne furent que cutanées, elles s'écaillaient, et laissaient une tache circonscrite d'une couleur claire, obscure, qui continua d'augmenter pendant cinq semaines. Ces éruptions continuèrent près de trois mois, et l'enfant était alors entièrement amaigri ; mais comme il n'y avait aucune indication particulière à suivre, on ne donna aucun remède, et peu de semaines après il vint à Londres et guérit parfaitement.

merons l'enfant B., pour le distinguer du premier, était évidemment né de parens sains, et les symptômes lui sont survenus pour avoir teté la nourrice, qui, comme nous venons de le voir, avait été infectée du vice vénérien par le premier nourrisson, (que nous nommerons le nourrisson A.)

Ces symptômes, qui sont des aphtes, des pustules suppurantes, ou suintant une mucosité qui se dėsseche, et des ulcérations tenantes, sont bien évidemment les mêmes que nous observons à Vaugirard, sur les enfans qui naissent de mères attaquées de la vérole.

Quoique les symptômes de cet enfant aient disparu au bout de 3 mois, sans qu'on lui ait fait prendre de remède, il n'en faut pas conclure qu'ils n'étaient pas vénériens, 1°. parce qu'il peut arriver que des accidens vénériens disparaissent pendant les premiers mois de la lactation, pour se remonter à un âge plus avancé, et même après le sevrage, comme nous l'avons prouvé par plusieurs exemples ; 2°. parce qu'il n'est pas impossible qu'une

La seconde nourrice, peu de jours après avoir commençé à allaiter cet enfant, apperçut des pustules sur sa mamelle gauche, et de la même qualité que celles de la première nourrice, avec cette différence seulement, qu'elles étaient moins nombreuses et accompagnées d'une plus plus grande inflammation phlegmoneuse. Elles commencèrent à grossir pendant sept à huit jours. Alors le mamelon du même sein s'ulcera, et l'ulcération s'étenditau point de faire craindre son entière destruction. Ses cuisses furent alors affectées et par la suite ses jambes.

Elle allaita cet enfant environ trois mois. La maladie ne parut pas s'augmenter davantage, et en douze à quatorze jours tout disparut entièrement, sans qu'elle eût pris aucun remède, si ce n'est quelques on-

affection vénérienne se dissipe sans remèdes antivénériens, lorsqu'il s'établit des suppurations extérieures ou des écoulemens ; mais ce qui dissipe tous les doutes qu'on pourrait former sur cet enfant, c'est qu'il a communiqué son mal à la seconde nourrice à qui il a été confié.

Voilà bien évidemment la communication de la même maladie contagieuse, que cette nourrice reçoit de la troisième main. D'après ce que nous avons dit sur la première nourrice il n'y a pas de doute sur la nature de cette contagion.

Il m'est arrivé plusieurs fois en préparant des femmes vérolées et en mêtems cachetiques, et en leur faisant de la décoction de quinquina, de voir des pustules considérables et nombreuses, se dissiper. Mais il faut

ces de décoction de quinquina. On n'appliqua sur le sein que de l'onguent simple.

Elle avait alors si peu de lait qu'on fût obligé de chercher une troisième nourrice pour l'enfant, et la seconde retourna à la campagne. Son propre enfant ayant été sevré, elle n'eût plus occasion dorénavant de donner à teter, et dans peu de jours le lait disparut tout-à-fait; mais dans la vue d'amuser l'enfant lorsqu'il était hargneux, elle lui laissa prendre dans la bouche le mamelon qui avait été affecté, il en résulta que cet enfant, dans peu de jours, tomba aussi malade que le premier.

Elle s'adressa alors à un chirurgien de réputation, qui, ne sachant pas l'histoire de ce qui s'était passé supposa la maladie vénérienne, et ordonna un remède qui n'avait point de couleur et que l'on a supposé, d'après les circonstances., consister dans une solution de 16 grains de sublimé dans une demi-pinte d'eau pour prendre à la dose d'une cuillère de table. Elle prit donc ce remède bien se garder de prendre ce changement pour une guérison radicale. Elle ne l'était effectivement pas dans cette femme, comme le montre M. Hunter lui-même, dans ce qu'il dit ensuite.

Voici le quatrième dégré de transmission dans lequel il est fort important de remarquer que la nourrice, sans avoir de mal apparent au sein, communique du mal à son propre enfant, qui a eu néanmoins des apthes à la bouche. Ce qui confirme toutes les observations que j'ai rapportées sur la communication du vice vénérien des nourrices malades aux enfans sains par le moyen de l'allaitement.

comme on le lui avait ordonné, et elle en donna à son mari et à l'enfant, mais à ce dernier à la dose seulement d'une cuillère à thé à la fois. En prenant ce remède, elle guérit.

La troisième nourrice, entre les mains de laquelle fût remis l'enfant B., fut infectée en peu de tems de même que la première; mais dans ce cas, les pustules furent encore moins nombreuses. La maladie paraissant avoir beaucoup perdu de sa force, puisque chaque nouvelle infection devint moins maligne que la première.

Cette observation présente une série de communications d'un vice contagieux, dans laquelle on voit 1°. un enfant malade, qui se nomme A., qui meurt au bout d'un mois, après avoir infecté sa nourrice, laquelle infecte ensuite un second nourisson, que je nomme B.

2°. Le nourisson B., infectant une seconde nourrice, laquelle infecte ensuite un troisième nourisson, que je nomme C.

3°. Enfin, le nourisson B., communiquant du mal à une troisième nourrice, qui est sa dernière.

Cette observation offre ainsi des exemples de la communication réciproque du mal des enfans aux nourrices et des nourrices aux enfans.

En effet, d'un côté, les trois nourrices ont été infectées par des enfans, savoir, la première, par l'enfant A.; et la seconde et troisième, par l'enfant B.

D'un autre côté, l'enfant B. est infecté par la première nourrice, et l'enfant C. par la seconde.

M. Hunter convient qu'il existe dans cette histoire un virus contagieux transmis ainsi des enfans aux nourrices, et des nourrices aux enfans ; mais on ne conçoit pas comment il est plus disposé à admettre la transmission réciproque d'un virus inconnu que celle d'un virus vénérien.

Quels sont les argumens que l'on peut apporter pour révoquer en doute la nature de la maladie dans cette observation ? Il ne peut y en avoir que deux. Le premier, c'est que l'enfant B., qui a infecté les trois nourrices, est guéri sans avoir subi de traitement anti-vénérien. Le deuxième, c'est que la troisième nourrice a guéri sans avoir subi de traitement. Nous le répétons encore, la cessation des symptômes n'annonçait ni chez l'enfant B., ni chez la troisième nourrice une guérison radicale. Tandis que les accidens véroliques de la première nourrice, qui a gâté l'enfant B., et ceux de la seconde nourrice, qui a été gâtée par ce même enfant, sont des preuves démonstratives de la nature de la maladie de cet enfant.

Mais est il rien de plu convaincant que l'xamen

men de la maladie de la première nourrice et de la deuxième nourrice? L'une et l'autre commencent par avoir mal au sein, après avoir allaité des enfans malades. L'une et l'autre ont ensuite à-peu-près aux mêmes périodes, les symptômes les moins équivoques de la vérole; l'une et l'autre après avoir été gâtées par des enfans malades, communiquent du mal, et le même mal à des enfans sains. On voit chez ces deux femmes la maladie prendre différentes formes, se dissiper ensuite en apparence, pour se renouveller ensuite; enfin, ces deux maladies, si parfaitement analogues par leur origine, par leur marche, par leurs effets, ne cèdent qu'à un traitement vénérien.

Je conclus, en disant que personne n'a jamais démontré plus complètement que M. Hunter, la double communication du vice vénérien, des enfans aux nourrices, et des nourrices aux enfans.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Ici finit le travail du docteur Mahon.

M. Lamauve a cru convenable de rapprocher les deux dernières propositions, faites par le docteur Mahon, tant dans son *avant-propos*, pages 352 et 353, que dans la première partie, de *l'existence et de la nature de la maladie Syphilitique dans les enfans nouveaux-nés*, page 356, et de donner à chacune d'elles, dans les deux parties qui suivent, sinon toute l'étendue dont M. Mahon les avait jugées susceptibles, au moins cet intérêt spécial qui attache toujours les hommes de l'art et les savans à celles des productions qui sont les plus utiles dans le monde.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE II.

Tableau général des signes et des symptômes qui annoncent la présence du vice vénérien chez les enfans nouveaux-nés.

Les symptômes du virus syphilitique chez chaque enfant nouveau-né, ne sont pas ordinairement multipliés. Souvent on a de la peine à en remarquer un seul bien prononcé. C'est ce qui dans bien des circonstances fait naître des doutes et de l'incertitude sur l'état des enfans nouveaux-nés, et méconnaître chez eux l'existence de la maladie vénérienne.

Cependant ces symptômes sont nombreux, mais plusieurs ne se rencontrent pas toujours réunis sur un même individu.

Pour en faciliter la connaissance, je crois convenable d'en donner un tableau succint et général.

Les parens ont eu une affection vénérienne, ils n'ont point été bien guéris, ils ont pu l'être en apparence, ils conservent dans la lym-

phe une disposition maladive, ou un virus souvent assoupi pendant plusieurs années; lequel avec l'existence communique au fœtus le venin syphilitique. Le père et la mère peuvent être évidemment attaqués de la maladie vénérienne, ou bien l'un ou l'autre, et principalement la mère a des symptômes non équivoques aux parties de la génération.

Si l'enfant infecté est allaité ou par sa mère, ou par une nourrice étrangère, il communiquera la maladie aux mamelles et aux parties environnantes. Les ulcérations et les gerçures qui attaquent le sein, présentent l'aspect de chancres; les glandes de l'aisselle se prennent, et par suite il se forme des ulcérations aux différentes parties de la bouche et des narines. Les autres symptômes de la vérole constitutionnelle peuvent se déclarer.

Un enfant qui a contracté le virus vénérien dans l'uterus, ne naît pas ordinairement à terme; la mère a déjà avorté, même plus d'une fois. Au lieu d'être fort et bien nourri, le fœtus est faible, maigre, peu développé. Des enfans antérieurement nés de la même mère ont présenté des symptômes de mal vénérien; les eaux de l'amnios sont troubles, épaisses, puantes, de mauvaise nature.

Les enfans vérolés ont l'apparence de petits vieillards; ils sont flasques, ridés; leur épi-

derme est macéré, comme pourri; quelquefois il n'en existe point, ou presque point. La tête est sans cheveux.

Ces enfans ont le corps œdémateux, les glandes lymphatiques sont gonflées, la peau est de couleur livide ou violette; les poils qui couvrent le corps, excepté les cheveux, sont plus nombreux et plus longs. On remarque des phigtènes sur différentes parties extérieures, ou bien des pustules ou des ulcérations qui n'ont pas un siége déterminé, mais dont le caractère est décidé par une couleur cuivrée, et la ressemblance qu'elles ont avec celles qui surviennent au second dégré de la maladie confirmée chez les adultes. Ce sont quelquefois des plaques imitant les taches scorbutiques, avec la différence qu'elles sont plus relevées; souvent elles simulent les boutons de petite vérole au moment où ils commencent à se dessécher.

Les symptômes syphilitiques se placent de préférence à la tête, aux organes de la génération et aux parties circonvoisines. C'est un des signes le plus certain et en même-tems le plus fréquent, que l'ulcération des glandes de Meibonius, et la rougeur habituelle et opiniâtre aux yeux; il coule alors de ces parties une sanie âcre, virulente, qui, comme les ophtalmies vénériennes chez les adultes, a quelque

analogie avec l'écoulement gonorrhoïque ; cet écoulement a surtout lieu le matin. En pressant les paupières on apperçoit distinctement la matière s'échapper par des trous correspondans à la face interne des bords libres des cartilages tarses des deux paupieres. J'ai cependant vu plusieurs enfans bien portans et issus de parens sains, qui rendaient par les paupières, dans les premiers tems de leur existence, une matière blanche très-abondante, au point de faire craindre la fonte des yeux. Dans ces circonstances l'œil et les paupières étaient dans l'état naturel ; seulement on appercevait un ou plusieurs points d'où le pus sortait abondamment, quand on écartait les paupières en les comprimant légèrement.

La tête et la face sont couvertes de croûtes suppurantes et rebelles ; les yeux sont gonflés et œdemateux ; des pustules se font principalement remarquer à la commissure des lèvres ; les oreilles sont ulcérées, croûteuses, ou bien on apperçoit vers l'apophyse mastoïde ou gonflement, ou une tumeur dure ; l'intérieur de la bouche et le pharinx sont plus ou moins couverts d'aphtes, caractérisées par une forme arrondie avec des bords durs et relevés, dont le centre est pâle et couenneux, ou semblable à du lard. On remarque quelquefois au milieu du palais un petit point blanc, les gen-

cives sont pâles, les côtés du frein de la lèvre supérieure deviennent le siége le plus familier de ces espèces d'ulcérations, comme aussi le signe le plus sûr de la vérole. Les enfans sont opiniâtrement enroués sans causes apparentes; le visage et les mains sont jaunâtres; un engorgement considérable s'empare des glandes du cou et de la mâchoire inférieure.

Les parties de la génération et les environs de l'anus sont spécialement attaqués du virus syphilitique; on y rencontre des ulcérations, des chancres, des dépôts de mauvaise nature, des écoulemens virulens, que l'on remarque chez les enfans de l'un et de l'autre sexe et particulièrement chez les filles. Ces ulcérations ne cèdent qu'à la vertu spécifique des anti-vénériens. On regarde aussi, comme un produit de l'action funeste du vice vérolique, plusieurs difformités qui pourraient cependant bien avoir d'autres causes; tels sont les imperforations de l'anus, du vagin, du canal de l'urètre.

Les enfans qui échappent aux suites délétères de la vérole dans les premiers tems de leur vie, sont exposés à d'autres maladies que souvent on a droit de regarder comme de véritables symptômes du mal vénérien dégénéré.

Ces malheureux enfans sont plus sujets que les autres, aux maladies vermineuses, aux

acidités, aux diarrhées opiniâtres, aux convulsions, à l'épileptie, à la teigne, au rhumatisme, à la paralysie, à l'apoplexie, à la goutte, au ramolissement et à la courbure des os, principalement au ramolissement des os des mains et des pieds, aux engorgemens glanduleux, aux fleurs blanches, à la jaunisse, fièvre quarte, marosse, au carreau, au scrofule, aux différentes espèces de phtisies.

Cette multitude de maladies et d'infirmités n'est qu'imparfaitement compensée par un esprit plus vif, une pénétration plus grande, et une aptitude plus prononcée pour l'étude et les progrès dans les sciences.

Tels sont en général les symptômes qui décèlent l'existence de la maladie vénérienne chez les enfans nouveaux-nés, contractée soit dans la matrice, soit en naissant, soit par l'infection qu'ils reçoivent d'une nourrice malade. Examinons maintenant les signes qui appartiennent à chaque mode d'infection.

Signes de la maladie syphilitique chez les enfans qui la contractent dans le sein de la mère.

Il est évident que la maladie vénérienne ne peut être communiquée aux enfans contenus dans l'uterus, que par les parens, soit que

tous deux soient infectés ou que l'un ou l'autre le soit seulement. Le dégré d'intensité du mal n'est pas toujours le même ; les pères et mères ont pu être traités de leur maladie, et le vice sera plus ou moins affaibli ; quelquefois même il n'en reste aucune trace, et les parens qui jouissent d'une santé parfaite, au moins en apparence, n'en conservent pas moins un germe virulent qui infectera les enfans. On a des exemples multipliés qu'après plusieurs années d'une bonne santé, le vice vénérien s'est reproduit de lui-même et sans qu'on se soit exposé à une nouvelle contagion. Si le virus vient du père, l'enfant en sera en quelque sorte plus radicalement attaqué et ne guérira que plus difficilement ; les auteurs de l'existence du fœtus sont donc matériellement ou virtuellement affectés du mal vénérien ; la mère aura déjà accouché prématurément sans aucune autre cause connue que celle dont il est question ; ses enfans n'ont pas vécu ou ont apporté en naissant des signes de l'affection syphilitique. Les eaux qui environnent le fœtus et que la mère rend en accouchant sont fœtides, et bourbeuses. L'enfant est petit, maigre, peu développé, respirant avec peine, rendant des cris plaintifs et pénibles, il est œdemateux, ridé, vieillard en naissant, sans épiderme, sans cheveux, avec beaucoup de

poils sur la surface du corps ; sa peau est livide, ses yeux sont bouffis, gonflés, suppurans, les lèvres et les gencives sont pâles, la région mastoïdienne est gonflée, dure ; il y a ulcération aux côtés du frein de la lèvre supérieure, un point blanc au milieu du palais, des engorgemens glanduleux au cou, et aux glandes de la mâchoire inférieure. On remarque sur la surface du corps des pustules, des taches, des plaques, des ulcérations dont les caractères distinctifs ont été donnés dans le chapitre précédent. La tête et les parties de la génération sont principalement attaqués ; la tête, parce que c'est la partie que la nature forme la première et pour laquelle elle fait les plus grands frais du développement ; les organes sexuels, parce qu'ils ont une affinité particulière avec le virus morbifique. On remarque aux parties de la génération de l'un et de l'autre sexe des chancres et des écoulemens virulens. Il est d'une observation constante que les symptômes syphilitiques attaquent la surface du corps avant l'intérieur du cavite de la bouche, des narines ; sans doute la raison en est que les fonctions de la déglution et de la respiration, ne s'exercent qu'après la naissance. Si on allaite ces enfans, ils communiqueront à leur nourrice la maladie dont ils sont infectés. Ils vivent rarement.

Signes de la maladie syphilitique chez les enfans qui la contractent en traversant les voies naturelles de la mère.

On suppose dans cet article que l'enfant contenu dans la matrice s'y est développé sans avoir reçu aucune atteinte du virus vénérien, ni du côté de la mère ni du côté du père ; et par une suite de cette même supposition, les organes sexuels de la mère sont attaqués récemment, ou bien la maladie n'est point encore devenue constitutionnelle, il n'existe qu'un vice local. C'est en traversant la route qui transmet l'enfant à la lumière que les différentes parties de son corps se trouvent en contact avec la matière contagieuse qui doit l'infecter. Il naît sain et bien portant. Ce n'est ordinairement que du dixième au quinzième jour après sa naissance, que les symptômes se montrent et se développent. Cependant ils peuvent se manifester le quatrième, sixième et huitième jour. La surface de la peau de l'enfant naissant peut, dans toute son étendue, absorber le virus et contracter par conséquent les affections véroliques, qui chez l'adulte attaquent souvent les surfaces sémi-cutanées.

La première recherche à faire dans cette circonstance, c'est de savoir de la mère qu'elle

est sa position ; il faut examiner les parties de la génération. La connaissance de l'état où se trouve la mère, jointe aux symptômes qui se développent chez l'enfant, ne laissera aux médecins aucun doute sur le caractère de la maladie. Les phigtènes, les plaies, les ulcérations, les taches, les plaques, les chancres, les aphtes, les pustules, l'œdematie, les engorgemens glanduleux, les écoulemens, les érosions, l'ophtalmie, tous symptômes dont les caractères vénériens ont déjà été déterminés, démontrent l'existence du virus syphilitique. Si on n'administre point les médicamens convenables, la maladie ira en augmentant, et les symptômes qui accompagnent l'infection vérolique chez les adultes s'augmentera en signes, et sera accompagnée de tumeurs aux os, de caries, d'excroissances, et ces espèces de malades guérissent plus facilement parce qu'ils ont plus de force, de vitalité, qu'ils supportent plus aisément le traitement et que la maladie n'est pas en quelque sorte innée chez eux.

Signes de la maladie syphilitique chez les enfans nouveaux-nés, qui la contractent de leur nourrice.

C'est aujourd'hui un sentiment assez unani-

mement adopté que le lait des nourrices ne charie pas le virus vérolique ; et pour que les nourrissons gagnent cette maladie, il faut qu'il existe au sein ou aux environs des affections locales, comme des phigtènes, des gerçures, des chancres; la nourrice aura par conséquent donné son sein à un autre enfant infecté. Une femme qui prend la vérole en allaitant sentira des douleurs dans les mamelles ; les glandes des aisselles deviendront douloureuses, engorgées, dures, le mal se propagera aux vaisseaux lymphatiques, et aux glandes du cou, et delà gagnera la bouche, affectera la langue, le voile du palais, les amygdales, le pharinx, en produisant des apthes, des ulcérations, des chancres, la carie, l'exfoliation, la chûte même des os minces. Tous les autres symptômes de la vérole confirmée peuvent aussi se déclarer. On remarque assez généralement que le mal syphilitique contracté de cette manière fait des progrès plus rapides, a des suites plus fâcheuses et est plus difficile à guérir.

Si la nourrice ou l'enfant a des affections vénériennes à la bouche, ils peuvent se communiquer mutuellement la vérole par des embrassemens reciproques. Dans cette circonstance les premiers symptômes vénériens commenceront par les lèvres, la langue, la face interne des joues, les amygdales, le palais,

les pillels et voile du palais, l'arrière bouche. Les autres parties du corps ne seront que sécondairement attaquées. Les enfans qui en tetant leur nourrice s'inoculent le vice vérolique, éprouvent de même les symptômes vénériens qui se déclarent aux différentes parties constituantes de la bouche et le pharinx; par la communication des vaisseaux lymphatiques le virus gagne les narines, le cou, la poitrine, etc.

Quels que soient le mode et la partie par le moyen desquels l'inoculation vénérienne s'est faite, non-seulement les enfans sont sujets à éprouver les symptômes véroliques, décrits dans les trois articles précédens, mais encore aux symptômes et maladies consécutives exposés à l'article du tableau général de la maladie syphilitique.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE III.

Traitement de la maladie vénérienne des enfans nouveaux-nés, soit qu'on administre les remèdes anti-syphilitiques directement aux enfans nouveaux-nés, soit qu'on les donne directement aux nourrices.

Il y a deux méthodes générales de traitement relativement aux enfans nouveaux-nés vérolés. On peut traiter directement les enfans en leur administrant les remèdes, ou bien on fera subir le traitement aux nourrices. Avant d'exposer ces deux manières générales de traiter, j'analyserai succinctement les diverses méthodes proposées par différens auteurs.

Les premiers médecins qui ont traité les maladies vénériennes des enfans nouveaux-nés, ont employé un grand nombre d'eaux distillées, philosophiques, thériacales, auxquelles ils ont attribué beaucoup de vertus, et qui dans le fait, avaient bien peu d'efficacité ; on ne tarda pas à employer le mercure

que l'expérience avait proclamé spécifique dans les maladies vénériennes des adultes. On l'administra en frictions, soit en provoquant la salivation, soit en l'empêchant. On fit usage des bois sudorifiques en poudre, et quelquefois unis à l'emploi du mercure. Différens sels neutres mercuriels, divers oxides de mercure ont été proposés et administrés avec plus ou moins de prudence et de succès. On a même fait usage du muriate oxigené de mercure; on a employé l'oxide blanc mercuriel uni au suffure de mercure en vapeur, les frictions mercurielles sur la peau, ou sur les pustules; l'oxide blanc mercuriel associété aux purgatifs, et différentes préparations mercurielles, auxquelles on ajoutait les frictions de teinture de cantharides faites aux diverses parties du corps.

Traitement de la maladie vénérienne administré directement aux enfans nouveaux-nés.

Chez les adultes le même traitement administré de la même manière et avec les mêmes précautions, et souvent les mêmes circonstances ne réussit pas toujours également; et les médecins les plus expérimentés dans cette partie de l'art de guérir, ne peuvent fréquemment

ment assigner la cause de ces variétés dans les succès ; de manière que l'empyrisme raisonné fait substituer un traitement à un autre, par la raison que le premier n'a pas réussi. On rencontre à plus forte raison dans le traitement du syphilis chez les enfans la même incertitude dans l'administration des remèdes ; on est quelquefois obligé d'essayer différens traitemens. Nous proposerons ceux que l'expérience a prouvé être les plus efficaces.

Les remèdes qu'on administre aux enfans sont plus constans dans leurs effets et guérissent bien plus sûrement que ceux qu'on fait prendre aux mères et aux nourrices. L'expérience constante prouve qu'une très-grande quantité de mercure administrée aux femmes qui nourrissent, agit faiblement sur leur lait et ne communique que très-peu la propriété de guérir les nourrissons. Aussi les enfans qui ne seraient traités que de cette manière ne guériraient point, ou seulement les symptômes ne disparaîtraient que pour un tems, à moins que les signes de la maladie vénérienne ne fussent pas réellement ceux d'une affection syphilitique bien caractérisée.

Plusieurs auteurs de réputation, on pourrait même dire la plus grande partie de ceux qui ont écrit sur le syphilis, ont trop redouté l'action du mercure sur les enfans nou-

veaux-nés, et la timidité à employer ce principal médicament, a fait manquer une grande quantité de guérisons et laissé périr un grand nombre de ces jeunes victimes.

Le traitement qu'on doit administrer aux enfans nouveaux-nés attaqués du mal vénérien, doit être modifié non-seulement par la nature et l'intensité de la maladie, mais aussi par l'état de force ou de faiblesse dans lequel se trouvent ces enfans. Le régime qui accompagnera le traitement décidera fréquemment du succès. Un enfant faible ne doit pas être nourri de la même manière qu'un enfant fort ; de la façon de les nourrir dépendra l'efficacité des médicamens.

Les frictions mercurielles que la plupart des médecins ont regardés comme funestes aux enfans nouveaux-nés, sont le remède qui leur convient le mieux ; quoiqu'on ne puisse pas assigner facilement la raison pour laquelle le mercure incommode moins, dans un âge aussi tendre, qu'en général il ne le fait dans un âge plus avancé, il n'est pas moins prouvé qu'il excite plus difficilement la salivation et ne produit pas des effets aussi violens sur le système alimentaire, et qu'on peut, sans aucun danger, en administrer une quantité suffisante pour guérir radicalement la maladie. On a des exemples qu'on a administré, par un

mal-entendu, de fortes doses de mercure, et qu'il n'est point survenu de salivation. Le docteur Young en rapporte plusieurs faits circonstanciés. D'un autre côté, on sait que la plus légère irritation peut guérir la maladie vénérienne chez les enfans.

On s'est moins attaché à préparer les enfans, quand on est décidé à leur administrer les frictions mercurielles, que les adultes. Dans ce premier âge la peau a une si grande disposition à l'absorbtion qu'elle est un milieu propre à inoculer la vérole par tous les points de sa surface. Cette disposition cutanée est une raison qui exempte de la précaution de faire prendre des bains préparatoires. On est plus souvent obligé de purger les enfans en leur prescrivant des sirops catartiques, comme le sirop composé de rhubarbe, de pêcher, de chicorée. On les nourrira avec le lait de vache ou de chèvre, coupé avec l'eau d'orge ou l'eau de riz. On leur donnera une des boissons suivantes :

Amandes douces...deux, triturées, en versant peu-à-peu dessus, eau bouillie..... ,quatre onces ; jettez-y du lait de vache nouveau... ; six onces, sucre blanc.......... un gros, ou bien émiez très-fin une once de mie de pain rassis, et faites bouillir pendant dix minutes, dans huit onces d'eau et de lait, on

y ajoutera, selon l'état du ventre une demi-once de sucre fin, ou de miel blanc; quand on se propose de frictionner un enfant, on applique l'onguent mercuriel aux jambes et aux cuisses; ce sont les parties du corps auxquelles on s'est borné dans l'application des pommades mercurielles; je ne vois pas cependant quel danger il y aurait d'en appliquer à d'autres endroits, si les parties inférieures ne présentaient pas assez de surface, dans les circonstances sur-tout où les symptômes vénériens se remarqueraient aux régions supérieures; il est vrai que l'action du mercure a une affinité particulière avec la tête, et que ses effets s'y font essentiellement sentir. On emploie ordinairement une once d'onguent mercuriel, et voici la manière de s'en servir: On en appliquera un tiers ou un quart de gros à la face interne d'une jambe, en frottant de bas en haut, pour suivre la direction du plus grand nombre des vaisseaux lymphatiques, on frottera doucement, et l'enfant exposé à une chaleur modérée; le second ou troisième jour on en fera une égale friction à la face interne de l'autre jambe; la troisième, qui sera faite à la face interne de la cuisse, du même côté que la première friction aura lieu le cinquième ou sixième jour; la quatrième friction aura lieu à la face interne de

l'autre cuisse, aussi deux à trois jours après la troisième on appliquera les autres frictions et en recommençant aux mêmes endroits et en suivant le même ordre d'application, on continuera jusqu'à ce que l'action du remède s'apperçoive à l'échauffement de la bouche, principalement des gencives, et par une disposition prochaine à la salivation, il sera alors tems de suspendre l'usage de l'onguent, pour le reprendre quelques jours après, et à-peu-près dans le même ordre, de manière que le médecin doit surveiller l'action du remède sur l'économie animale, au point de ne pas agir trop violemment, ou trop faiblement. Il y a des enfans infiniment plus susceptibles de l'irritation, par le mercure, et chez lesquels on ne peut appliquer que peu de pommade sans exciter la salivation, ou occasionner des coliques plus ou moins fortes. Si l'enfant traité éprouve des coliques, on arrêtera les frictions et on le purgera avec le sirop de chicorée seul ou uni avec l'huile d'amandes douces. Cette précaution dissipe ordinairement cet accident. Si les glandes de la bouche se prennent, si la salivation menace par la rougeur et le gonflement des gencives, il faut aussi suspendre le traitement jusqu'à ce que cet autre accident ne soit plus à craindre; si malgré le traitement suspendu, on a

encore à redouter la salivation, il faut avec de l'eau de savon nétoyer les parties frictionnées, et même purger le petit malade. Dans l'une et l'autre circonstance on ne reprendra le cours du traitement que quand on n'aura *plus la salivation ou la colique* à craindre. On continuera dans les mêmes vues les applications de l'onguent jusqu'à ce que les symptômes vénériens aient disparu. Quoique ordinairement la disparition des accidens annonce la guérison du syphilis, on n'agirait cependant pas prudemment en cessant tout-à-fait l'application des remèdes. Pour être à l'abri de la recidive et n'avoir plus à redouter la renaissance de quelques-uns des accidens vénériens, il faut encore, après la guérison, continuer le traitement, et pour la plus grande certitude du succès ne considérer le tems où les symptômes ont cessé que comme le milieu de la guérison, de manière à faire autant de remèdes après cette époque qu'on en a fait auparavant. Il est inutile de faire remarquer que si des enfans sont guéris avec une once d'onguent mercuriel, il en faut bien d'avantage pour d'autres.

Quelques personnes se sont contentées d'appliquer seulement la pommade mercurielle sur les pustules ; mais cette manière devient insuffisante, à moins qu'on applique assez de

mercure, pour qu'il soit prouvé par l'état de la bouche que le remède a agi suffisamment, et que d'ailleurs on entretienne assez longtems son action sur le système lymphatique.

On a tout récemment voulu remplacer les pommades mercurielles par la pommade oxigenée. Dans plusieurs circonstances cette nouvelle préparation a eu des succès assez prononcés pour éveiller l'attention des praticiens. Il n'est pas encore bien certain que la maladie vénérienne constatée cède au seul effet de cette pommade; cependant elle a une action assez sensible, pour au moins être un bon médicament auxiliaire dans les cas de plaies, de tumeurs, d'ulcères et de pustules.

Comme cette pommade peut être employée avec avantage dans plusieurs circonstances, il est avantageux d'en donner la composition.

On prend deux parties d'acide-nitrique pur à trente-deux dégrés, et seize parties de graisse de porc recente; on fera fondre la graisse dans un vase vernissé, à une chaleur modérée, on y versera ensuite l'acide; il faut soutenir la chaleur jusqu'à ce que le mélange entre en ébullition, puis on retirera le vaisseau du feu, et on le laissera refroidir. Cette pommade devient d'un blanc jaune, et prend de la consistance.

La méthode que Cirillo a proposée, pour la guérison de la vérole, n'est pas aussi sûre et aussi généralement applicable que les frictions proprement dites. Sa manière a de particulier, qu'il ne fait les frictions qu'à la plante des pieds, et que la pommade qu'il emploie est une combinaison du muriate oxigené du mercure uni à la graisse. Pour les enfans il ne faudrait appliquer de cette pommade, pour chaque friction, qu'un sixième de gros. Elle agit ordinairement par une forte sueur, ou un écoulement très-abondant d'urines fœtides qui déposent un sediment abondant. Le principal avantage de cette méthode est d'être moins sale et moins dégoûtante.

On a encore employé différens autres topiques sous forme d'emplâtre, d'eau, etc.; mais leur peu de succès les a fait en quelque sorte abandonner, au moins comme remèdes essentiels. Je passe aux remèdes donnés intérieurement. On en a proposé et essayé un grand nombre. Je me contenterai de parler ici de ceux qui ont mérité et obtenu la préférence. Ces substances sont le calomel, le sublimé, le mercure alkali, le mercure gommeux, les fumigations.

MERCURE DOUX.

Ce médicament est connu sous différens noms, on le désigne sous le nom de calomel, d'aquila-alba, de panacée, de muriate de mercure doux. Cette préparation bien faite, le remède est le même; c'est un des meilleurs médicamens que l'on puisse employer. La préférence qu'on lui donne depuis long-tems est une preuve en faveur de son utilité. On peut le donner avec sécurité; il agit doucement et guérit aussi sûrement la maladie vénérienne que toute autre préparation mercurielle. Comme cette substance n'est presque point soluble dans l'eau, on ne peut en faire commodément usage qu'en pillules ou en poudre. Voici la manière d'user du calomel: on le donne à la dose d'un quart ou d'un cinquième de grain, administré trois fois le jour. Les enfans le prennent aisément, quand on a soin de le bien mêler avec du sucre. Ce remède donné de cette manière, pendant un mois, suffit ordinairement pour faire disparaître tous les symptômes apparens de la maladie. Mais si l'on veut être assuré de la guérison, on sera obligé d'en continuer l'usage très-long-tems après, et de n'y mettre aucune interruption, si d'ailleurs l'en-

fant jouit d'une bonne santé ; si au contraire il est fort délicat, on suspendra le traitement de tems en tems, en mettant quelques jours d'intervalle. Il faut donner le mercure plusieurs mois, en observant de ne point en abandonner l'usage assez de tems de suite, pour que ses effets sur l'individu cessent entièrement.

SUBLIME CORROSIF.

Le sublimé ou le muriate oxigené de mercure est sans contredit un des médicamens le plus énergique; il a eu autant de partisans que d'ennemis, on en a redouté principalement l'usage pour les enfans. Quoique ce remède ne soit pas égal dans sa manière d'agir, qu'il crispe le fibre, notamment chez les sujets irritables, il n'est pas moins le remède le plus étendu; il fait la base de presque tous les remèdes secrets, si accrédités de nos jours. Il a l'avantage d'être facilement administré dans toutes les saisons et en tous tems. La nature de ce remède demande qu'on mette la plus grande précaution dans son administration. On aura soin de préparer l'enfant, comme nous avons dit qu'il fallait le faire, dans le traitement précédent. La meilleure manière de faire prendre le muriate sur-oxi-

gené de mercure, est de le faire dissoudre dans une eau pure, et encore mieux dans une eau distillée. On n'en doit point donner plus d'un sixième de grain à un enfant en vingt-quatre heures. Ehrmann, et des sociétés entières de médecins, recommandent ce remède pour les enfans et pour les femmes en couches. Il est principalement indiqué, quand la peau des malades ne peut point supporter les pommades et les graisses sans qu'il se manifeste des érésipèles opiniâtres. On fera dissoudre six grains de muriate oxigène de mercure dans deux livres d'eau distillée. On fera prendre cette dissolution à la dose de trois cuillerées par jour, prises le matin à midi, et le soir, dans une tasse de lait, ou d'eau d'orge, de gruau sucré. Ce remède est un de ceux qui fait disparaître en moins de tems les symptômes vénériens, de manière que si on en cessait l'usage aussitôt que la maladie paraît guérie, elle ne le serait qu'en apparence, et bientôt elle se reproduirait. Une règle assez constante et qui ne trompera point, c'est de continuer aussi long-tems les remèdes, après la disparition des symptômes, qu'on les a administrés de tems auparavant. Au reste, plusieurs circonstances, dont il a été question, peuvent nécessiter de suspendre l'usage des remèdes, pour les reprendre ensuite,

quand la cause qui les fait suspendre n'existe plus.

MERCURE ALKALI.

Ce remède est un mélange de trois parties de mercure purifié et de cinq parties de craie préparée. On triture ces deux substances ensemble jusqu'à ce que les globules du mercure échappent à la vue. Dans cette opération le mercure subit un commencement d'oxidation, et devient un médicament doux et efficace. Les enfans prendront ce remède en poudre ou en pillules. On pourra en faire prendre six grains par jour. La manière dont il agira sur la constitution de l'enfant, et le tems qui sera employé pour faire disparaître les symptômes vénériens serviront de mesure pour déterminer la quantité de remèdes à employer et le nombre de jours qu'on l'emploiera.

MERCURE GOMMEUX.

L'expérience a fait connaître que le mercure se réduit à l'éclat d'oxide par sa trituration avec les terres, la colle de poisson, la bile, le blanc et le jaune d'œufs, dans le mucilage de semences de coings, la manne, les sirops, le sucre,

les huiles, les graisses et autres substances; mais le meilleur moyen à employer est le mucilage animal, ou la gomme arabique. On croit même que par une attraction particulière cette gomme dissout le mercure, mais elle ne sert que d'intermède pour diviser les particules métalliques et favoriser leurs oxidations. Le mercure gommeux est un médicament doux mais actif. Pour opérer cette dissolution gommeuse de mercure, on prendra une partie de mercure très-pur, et deux parties de gomme arabique, on les triturera ensemble dans un mortier de pierre, on ajoutera pour intermede un cinquième d'eau de fumeterre, jusqu'à ce qu'on voie le mercure entièrement disparaître dans le mucilage. Le tout étant bien mêlé on y ajoutera en triturant huit parties de sirop de Kermés et seize d'eau de fumeterre. Ici le sirop de Kermés et l'eau de fumeterre n'ont point de vertu, il vaudrait mieux composer le remède de la manière suivante: Faire étendre dans un mucilage un oxide de mercure, comme l'oxide gris, et de cette manière former des espèces de rob anti-syphilitique. La dose de la première préparation est une cuillerée à café, prise le matin, le midi et le soir. La seconde préparation serait fractionnée de manière à donner par jour 3 demi-grains d'oxide gris de

mercure. Le traitement exige les mêmes précautions que les précédens.

FUMIGATION.

Cette méthode est en quelque sorte mixte, parce qu'on introduit le mercure, et par la peau, et dans l'intérieur de la bouche. Par ce moyen le mercure passe sûrement et facilement dans le torrent de la circulation. Cette manière de traiter est prompte et convient dans les ulcères de la surface du corps, de la gorge de la luette, du voile du palais, des amygdales, dans les exostoses et les ankiloses. L'on se sert ordinairement de suffure de mercure, d'oxide brun mercuriel ; de cette manière le mercure pénètre plus promptement et produit souvent des effets très-rapides.

Les fumigations sont aujourd'hui négligées, et cependant il y a des circonstances où on les a employées avec un grand succès. Elles conviennent quand le mercure ne reste point dans le corps, qu'il s'échappe par les selles ou par la transpiration, dans les cas de plaies qu'il faut guérir promptement, comme quand il y a de grandes douleurs, des nodus. Il faut, dès que les symptômes sont disparus, achever le traitement par quelque préparation dont les effets soient plus lents. On a soin d'empê-

cher qu'une trop grande quantité de mercure ne pénetre dans les poumons. On évitera cependant cet inconvénient en brûlant peu de mercure à-la-fois, ou en bornant les vapeurs à la seule surface du corps, où l'on a intention d'appliquer le mercure. On forme pour cet usage des espèces de conducteurs, ou des boëtes pour recevoir les vapeurs. On donne ces vapeurs à la dose d'un demi-gros, deux fois par jour. On aura grand soin de surveiller l'action du remède, pour qu'il ne produise pas un trop grand effet, et pour le modérer. On pourrait bassiner le lit en y brûlant une de ces poudres. Cette méthode a souvent réussi, quand les autres avaient manqué, ou bien pour détruire quelques symptômes opiniâtres comme des coudyhomes, des hagades.

Nous avons exposé les méthodes de traiter les enfans nouveaux-nés, les plus usitées, et en même-tems les plus sûres dans leurs effets. Un praticien instruit dans le traitement de la maladie vénérienne en général pourra bien adapter à la cure de la syphilis, des enfans au premier âge, les différens procédés proposés et employés par les médecins pour les adultes. Il faut seulement modérer les doses, faire attention aux tempéramens particuliers

aux enfans, et à cette constitution lymphatique qui domine essentiellement chez eux.

On pourrait appliquer au traitement de la maladie vénérienne, chez les enfans nouveaux-nés, l'acetite de mercure, le tartrite de mercure, le muriate suroxigné mercuriel, combiné aux fondans, aux purgatifs, aux sudorifiques. Il n'y a aucun doute que chez les enfans comme chez les adultes, quand les traitemens mercuriels les mieux administrés ont manqué leur effet, et que le mal au lieu d'être adouci ne fait que s'accroître, on est obligé de tourner ses vues vers d'autres remèdes. C'est dans ces circonstances que l'usage du gayac, de la squine, du sassafras ont opéré des guérisons que le mercure n'avait pu opérer. Les sudorifiques réusissent le plus ordinairement chez les malades qui ont déjà été soumis à l'action du mercure; de très-habiles médecins se persuadent que les sudorifiques portent leur action médicamenteuse plus profondément que le mercure, et selon leur manière de voir, les remèdes échauffans guérissent le syphilis, quand il s'est pour ainsi dire cantonné dans les parties du corps les moins accessibles à la circulation de la partie rouge du sang, par exemple dans la moëlle des os, dans la graisse. En admettant ce raisonnement, qui a au moins de la probabilité, on se rendra

rendra facilement raison de l'efficacité des sudorifiques dans les anciennes maladies vénériennes, sur-tout quand un ou plusieurs traitemens mercuriels ont précédé.

De l'Ammoniaque, ou Alkali volatil.

L'ammoniaque est un fondant énergique et un sudorifique puissant; comme on a regardé la maladie syphilitique comme occasionnant l'épaississement de la lymphe, et l'engorgement du systême glanduleux, on crût trouver dans l'ammoniaque un remède assuré contre les affections vénériennes. Quelques auteurs en avaient parlé avec avantage, et l'ont vanté comme anti-syphilitique. Quelques succès leur ont bientôt fait des partisans. Bientôt, comme toujours il arrive, ce remède a été annoncé comme un remède anti-vénérien infaillible. Le professeur Peyrilhe est un de ceux qui s'est le plus occupé de ce médicament, appliqué à la guérison des maladies syphilitiques; si l'expérience n'a pas confirmé tout ce qu'on a dit dans le principe, il n'en reste pas moins prouvé que dans certaines affections de vérole, l'usage de l'alkali volatil est un remède excellent, et qu'il produit des effets que le mercure ne produit point. Ce n'est pas dans les maladies vénériennes com-

mençantes et bien caractérisées que ce sel réussira. Il est au contraire employé avec succès dans le virus syphilitique chronique ; et quand à la suite d'autres traitemens même méthodiques, il reste des tumeurs contre-nature, des douleurs nocturnes, des ulcères, des dartres qui n'ont pas guéri, l'ammoniaque a été administré, étant mis à différentes substances qui ne sont pas également avantageuses. On le donne intérieurement et extérieurement. Voici la manière de le prescrire à l'intérieur : On mettra dans deux onces de lait, ou de petit lait miellé, six gouttes de ce sel, on fera prendre cette portion toutes les heures, elle ne tarde pas à porter à la peau et à exciter des sueurs; on entretiendra alors cette sueur par une boisson légèrement sudorifique, comme l'infusion de tilleul, de capillaire convenablement sucré. On continuera l'usage de ce médicament jusqu'à ce que les symptômes soient disparus et même quelque tems après leur disparution. (1) L'alkali-volatil, donné dans un véhicule échauf-

(1) J'ai observé bien des fois que l'ammoniaque ne réussissait bien que dans les endroits humides, chez les sujets faibles, ce qui porterait à croire que les affections qu'il guérit le plus facilement, sont plutôt de nature rhumatissante que vénérienne.

fant, irrite l'estomac, et manque souvent son effet.

On applique l'ammoniaque aussi en topique, on forme un savon animal, composé de l'union intime, d'une partie d'alkali avec deux parties d'huile d'amandes douces, on fait des onctions ou espèces de frictions sur les engorgemens glanduleux des glandes du cou, des aînes, sur les fausses exostoses, sur les empâtemens du prépuce, de la vulve.

REMÈDES OXIGÈNES.

L'oxigène est un des principes dont l'organisation des enfans est avide. Ce gaz manque principalement aux enfans qui sont attaqués du virus vénérien; ce serait un grand avantage, si les substances oxigènées devenaient un remède énergique du syphilis, malheureusement les expériences n'ont encore rien de concluant, et ceux qui se sont occupés de l'administration de ces remèdes ne sont nullement d'accord; les uns regardent ces substances comme des remèdes excellens, les autres nient leur vertu anti-syphilitique, et prétendent que les symptômes, que l'usage de ces nouveaux médicamens ont fait disparaître, n'étaient pas de nature vénérienne. Dans cet état d'incertitude, de sa-

voir de quel côté se trouve la vérité, les bons esprits doivent suspendre leur jugement et attendre que le tems et l'expérience, qui ne trompent jamais, aient prononcé. En attendant néanmoins, il ne faut pas perdre de vue les substances oxigènées; les bons effets qu'elles ont produit dans certaines affections, quoique non jugées vénériennes, méritent bien qu'on ne les rejete pas du domaine de la médecine, sur-tout de la médecine des enfans. Ces substances sont les acides nitreux, suffureux, le muriatique oxigèné, le muriate sur-oxigène de potasse, et comme topique, la pommade oxigènée. L'acide nitreux se donne dans l'eau d'orge, ou de riz sucré et agréablement acidulée; il faut viron un gros d'acide dans une pinte de liquide. On boit cette limonade dans la journée.

L'acide suffureux se donne de la même manière, mais il est inférieur en vertu au premier. On prescrira de même l'acide muriatique oxigèné, qui, à raison de son excès d'oxigène, est plus énergique et doit être plus surveillé dans sa prescription. Ces acides ont pour effet de ranimer l'appetit, d'augmenter les urines, d'exciter une soif plus ou moins vive, d'augmenter l'action de tout le systême.

Le muriate sur-oxigène de potasse est un remède très-actif, et son usage doit être très-sur-

veillé. On commencera par en prescrire une petite dose ; on peut le donner sous forme de pillules de cinq grains, avec de la conserve de roses et de la gomme arabique ; on en donne une ou deux pillules par jour, et tâtant la disposition de l'estomac, on augmente peu-à-peu. On donne ce remède jusqu'à un gros, et voici les signes qui se sont manifestés : douleurs fortes des intestins et de l'estomac, maux de tête, vertiges, quelquefois des vomissemens et de la diarrhée, une salivation considérable, qui va jusqu'à deux livres par jour ; les gencives rouges, la langue blanche, le pouls fréquent, point d'appetit, sueurs, ardeurs d'urines. Ces accidens obligent souvent de suspendre l'usage de ce médicament.

La pommade oxigènée a eu et conserve encore une certaine réputation, moins peut-être par les accidens vénériens qu'elle a guéris, que par d'autres affections qu'elle a dissipées, comme la galle, les dartres.

On prendra pour faire cette pommade deux parties d'acide nitrique pur à 32 dégrés, et seize parties de graisse de porc nouvelle ; on fera fondre cette graisse dans un vase vernissé, à une douce chaleur, on y versera ensuite l'acide ; il faut soutenir la chaleur jusqu'à ce que le mélange entre en ébullition,

le vase sera alors retiré du feu, on laissera refroidir.

Cette pommade a une consistance qui tient le milieu entre le suif et la cire-vierge, elle est d'un blanc jaunâtre; elle ne ressemble point à l'onguent citrin sans mercure, ni à la graisse rance; elle est sans saveur et insoluble dans l'eau. Cette pommade a quelques-uns des usages de l'onguent mercuriel.

Chez les enfans faibles, cacochymes, on est souvent obligé, si on veut les sauver, de leur appliquer à l'extérieur des remèdes irritans, et de leur prescrire intérieurement des substances fortement nutritives. C'est dans ces vues qu'on a frictionné le corps des enfans avec la teinture de cantharides, avec une forte décoction de mezereum (1).

Au lieu de donner aux enfans faibles et maigres des décoctions farineuses, du lait pur, ou coupé de l'eau d'orge, de gruau; on les ranimera en les nourissans avec du jus de

(1) On donne aussi ultérieurement la décoction de mezereum: pour la faire, on mettra bouillir dans deux pintes d'eau trois gros de sa racine, qu'on fera réduire à un tiers de l'eau; on la fera boire dans la journée; et pour en diminuer l'acrimonie, on la coupera avec du petit lait. L'usage du mezereum convient dans les tumeurs vénériennes des amigdales, et des testicules dans les grosseurs scrophulentes.

viandes, qu'on peut cependant couper avec du lait. Il est quelquefois très-avantageux de les baigner à l'eau tiède, même tous les jours, et de les nourrir avec les substances animales bien succulantes, et de leur donner plusieurs fois dans la journée des sucs de cresson, de chicorée et de cerfeuil. La vitalité de ces misérables enfans sera ranimée, si on a soin de les faire vomir de tems en tems; ces secousses leur sont salutaires, et les remontent pour ainsi dire à la vie.

Traitement des nourrices, pour guérir en même-tems les enfans.

Il n'est pas question ici du traitement des femmes grosses, parce que nous traitons de la maladie des enfans nouveaux-nés; cependant en supposant qu'une femme enceinte fut attaquée de la vérole, le parti le plus avantageux à suivre, et le moyen de guérison le plus rationnel, comme le plus sûr, serait de traiter la femme pendant sa grossesse. Par le seul traitement de la mère on guérirait l'un et l'autre. C'est un fait plusieurs fois constaté que le mercure introduit dans le systême de la mère, passe dans celui du fœtus, et à proportion agit plus puissamment sur lui que sur elle-même. Les femmes grosses supportent bien

les traitemens, pourvu qu'on les administre avec quelques précautions ; en général on observe que le mercure peut leur être administré à plus grande dose qu'aux autres femmes. Le traitement ne doit point être commencé trop tôt ni trop tard, on doit avoir égard au tems de la grossesse. Donné dans les premiers mois, le mercure pourrait porter son action sur la matrice trop fortement et provoquer l'accouchement ; prescrit trop tard, son effet ne serait point terminé dans le tems de la couche ; il pourrait empêcher, ou troubler la fièvre de lait, ou bien se porter sur quelque viscère et y occasionner de grands désordres, par exemple sur le cerveau, et donner lieu à la folie. La prudence veut que le traitement soit combiné de manière qu'il soit terminé au moins un mois avant l'accouchement. Nous traitons aujourd'hui les femmes enceintes avec plus de confiance et plus de certitude qu'autrefois, parce qu'on est plus sûr des préparations mercurielles et de leurs effets sur la constitution. Les femmes grosses doivent être traitées comme les nourrices. Il est d'expérience que la portion de remède suffisante pour guérir, l'est au moins pour guérir le fœtus. Avant de parler du traitement des nourrices, c'est ici l'occasion d'exposer brièvement ce qu'on doit penser du

traitement qu'on a proposé d'administrer à une chèvre par exemple, qu'on ferait têter à un enfant affecté de la syphilis. Quelques auteurs ont sérieusement conseillé ce moyen ; quand on l'a employé, on a fait des plaies à l'animal, et on a pansé ces plaies avec de l'onguent mercuriel ; pendant le tems qu'on applique le mercure sur ces blessures, on fait prendre le lait à l'enfant ; on a aussi rasé le poil, et fait les frictions mercurielles. Les médecins qui assurent avoir employé cette méthode de guérir et même avec succès, n'indiquent point les moyens de s'assurer que le mercure agit sur le système lymphatique de la chèvre, et les phénomènes qu'il occasionne ; ils ne disent rien de l'action du lait, ainsi rendu médicamenteux, sur l'enfant qui s'en nourrit. Sans doute qu'il faut bien examiner les effets que le lait chargé de mercure produit sur le petit malade ; le système glanduleux et lymphatique doit être attaqué, et l'on doit continuer de nourrir l'enfant de la même manière, même quelque-tems après que les symptômes vénériens sont dissipés. Le traitement vénérien, par l'intermède de quelques animaux, a, de nos jours, perdu de son crédit, et l'on regarde comme exagérés les éloges que lui ont donné plusieurs auteurs.

Je n'examine point la question de savoir si

l'on doit traiter de la vérole une nourrice saine, seulement à dessein de guérir un nourisson, comme rarement le traitement administré uniquement à celle qui alaite, suffit pour guérir aussi l'enfant, je crois que généralement dans ces circonstances, il faut se borner à donner les remèdes à l'enfant malade, et épargner les dangers d'un traitement vénérien à celle qui n'en a point besoin.

Quoique depuis trois siècles on ait cherché des remèdes contre le mal vénérien, et qu'on ait préconisé beaucoup de substances comme de bons spécifiques, il n'est pas moins vrai que le mercure est le seul médicament sur lequel on puisse compter. Si dans quelques circonstances, d'autres remèdes ont été administrés avec succès, c'est que le mercure avait été précédemment donné, et que les affections qu'on a guéries, n'étaient point réellement vénériennes, quoique produites par une action du virus vénérien. C'est dans des circonstances semblables qu'on a vu employer avec succès la salsepareille, le gayac, la racine de mezereum, de l'oblia-syphilitica, de betoine, les tiges de Morelle, de saponaire, de douce amère, la ciguë et l'opium, et l'ammoniaque fluor. Je dois donc particulièrement parler du mercure et de ses différentes préparations; je ne m'occuperai cependant que

des plus usitées. Si l'on veut avoir des détails plus étendus sur cette matière on consultera les ouvrages de Schwedianer, de Hunter, de Bell, avec les excellentes notes du savant Bosquillon.

Traitement par le mercure.

Avant l'application du mercure au traitement de la maladie vénérienne, on ne guérissait qu'imparfaitement cette maladie, et elle se présentait accompagnée de symptômes effrayans et souvent mortels. Depuis la découverte de ce spécifique, on a essayé les productions médicamenteuses de tous les pays pour le remplacer, parce que le remède a quelques désagrémens. Ces tentatives multipliées n'ont servi qu'à prouver l'insuffisance des autres médicamens, et on a été forcé d'en revenir au mercure. Ce n'est pas que pour le syphilis qui est le champ le plus fertile pour une espèce nombreuse de guérisseurs, on n'annonce journellement un grand nombre de prétendus spécifiques dont le plus grand mérite est d'être secrets et qui sont une mine féconde pour ceux qui les débitent. Tous ces remèdes ne sont autre chose que ceux connus de la médecine, et déguisés par une substance étran-

gère mise exprès pour les défigurer. (1) L'efficacité de ces médicamens est un malheur de plus pour la société.

Le mercure a la propriété d'agir sur les diverses secrétions, mais principalement sur le système lymphatique et salivaire, système que le syphilis attaque de préférence et peut-être exclusivement.

Il y a deux méthodes générales d'administrer le mercure, ou extérieurement ou intérieurement.

Méthode d'administrer le mercure extérieurement.

La manière de donner le mercure sous la

---

(1) Dans toutes les grandes villes il existe plusieurs dépôts de remèdes anti-vénériens, chez différens marchands, qui les débitent à tous venans, moyennant leur commission. Plus ils en débitent et plus ils gagnent. Delà il arrive que beaucoup de personnes en prennent sans mesure comme sans besoin. On voit fréquemment des victimes d'une aveugle confiance périr des suites des accidens causés par ces remèdes pris sans précaution, à trop grande dose, en trop peu de tems, en trop grande quantité, et souvent pour des indispositions étrangères au mal vénérien ; ces malades n'ont d'autres conseils que l'envie de guérir, le besoin de l'être le plutôt et le plus secrètement possible.

forme de frictions, et connue sous le nom de grands remèdes est la plus ancienne et la plus sûre: l'onguent mercuriel dont on se sert dans ce mode de traitement, est fait avec partie égale de mercure et de corps gras, ou avec une partie de mercure et deux parties de corps gras. Le mercure dans ces préparations doit s'oxider, et comme il passe difficilement à l'état d'oxidation par la trituration qu'on en fait avec les graisses, on a cherché les moyens d'y parvenir plus aisement; le moyen le plus expéditif est d'employer un oxide mercuriel.

Avant de commencer les frictions, il est toujours prudent, s'il n'est pas toujours nécessaire, de préparations préliminaires, surtout chez les nourrices. On commencera par faire prendre quelques bains; un grand nombre affaiblirait la malade, il faut se borner à cinq ou six. On aura bien soin qu'à la sortie du bain la malade ne gagne point de froid, car alors l'usage des bains, au lieu d'être utile, deviendrait nuisible. En baignant les personnes qu'on doit frictionner on ramolit la peau, on en détruit la sécheresse et l'irritabilité, on prévient la diathèse inflammatoire qui pourrait se fixer sur quelque viscère de la tête, de la poitrine, ou du bas-ventre. Le bain doit être en général chaud, cependant dans l'été on pourrait le prendre à l'eau courante. Le

dégré de chaleur à donner à l'eau qui sera employée à former le bain, ne peut être déterminé que d'après la sensibilité de la malade, et la disposition actuelle où elle se trouve. Il est cependant prudent pour une nourrice qu'il soit plutôt chaud que froid. La prudence exige aussi, quand on doit prendre un bain, que l'estomac soit vide et que le ventre soit libre : s'il y avait constipation on donnerait un lavement. Quand la malade se retire du bain, il faut éviter qu'elle ait froid, pour cela on l'essuyera avec des linges chauds, on bassinera le lit dans lequel on la mettra, et pour établir et entretenir une douce transpiration, on lui administrera des boissons chaudes et légèrement diaphoritiques, comme une légère infusion de capillaire, de tussilage avec du sucre.

Il est rare qu'on soit obligé de saigner les femmes qui nourrissent, il faudrait que l'état de Plethore Sanguine fut bien dominant; plus souvent on est obligé de purger les malades quand il existe des signes de sabure. Il n'y a pas bien long-tems qu'une personne destinée à passer aux remèdes était astreinte à un régime très-rigoureux ; on donnait fort peu à manger, encore des alimens légers, comme des soupes, des panades, des œufs frais et mollets des épinards; aujourd'hui on permet

les alimens qu'on mange habituellement, avec la précaution de ne point trop charger l'estomac. La malade ne s'exposera point au grand air, quoique cependant quelques médecins soient de cet avis. Il en pourrait résulter des maux de têtes, des coliques, des diarrhées qui contrarieraient le traitement, et retarderaient la guérison. Autant que possible on habitera des endroits vastes, aérés, et modérément chauds.

On fera les frictions à une chaleur modérée; il ne suffit pas d'étendre seulement la pommade sur la peau, il faut qu'une légère friction favorise l'absortion. Il est plus avantageux que la malade elle-même se fasse les frictions, à moins que la faiblesse l'en empêche; dans ce dernier cas une main étrangère appliquerait la pommade avec la précaution d'être couverte d'une vessie mince. Il n'est pas facile de déterminer la quantité d'onguent à employer. Il faut avoir égard à un grand nombre de circonstances qui peuvent en faire augmenter ou diminuer l'application.

L'effet le plus évident et le plus constant que produise le mercure sur notre constitution est la salivation, et de tout tems on a jugé qu'elle était nécessaire pour la guérison certaine du syphilis. Depuis plusieurs années,

cependant, on a prétendu que la salivation était nuisible, et que le mercure pouvait guérir la vérole, sans être donné de manière à l'exciter. Il est heureux que, pour opérer la guérison de la vérole la plus confirmée, on ne soit pas obligé de faire prendre le mercure au point d'occasionner les accidens terribles que l'on jugeait indispensables. Cependant il faut tenir un juste milieu entre la salivation excessive des anciens et le traitement par extinction admis par les modernes.

Le procédé par extinction sera suffisant dans les affections légères, par exemple, pour guérir des chancres benins qui commencent. Il suffira alors d'exciter à la bouche une légère inflammation, qu'on entretiendra dix à douze jours après la guérison des chancres. Mais s'il y a d'anciens symptômes, il sera nécessaire de porter l'usage du mercure jusqu'à enflammer la bouche et augmenter la secrétion des glandes salivaires. Si cette secrétion, comme il arrive chez quelques individus, n'avait point lieu, il faudrait continuer l'usage du mercure jusqu'à ce que les accidens febriles qu'il a coutume d'exciter, eussent lieu, par exemple, l'anxiété, l'insomnie, l'accélération du pouls, la chaleur de la peau. La même quantité de mercure introduite dans le système, ne guérit point également, même toutes

choses

ses égales d'ailleurs. Le succès dépendra souvent d'une quantité déterminée, administrée dans un espace de tems moins long, de manière que, dans cette façon de voir, moins on mettra de tems dans son introduction et plus le traitement sera efficace. Selon les circonstances on emploiera depuis trois jusqu'à dix onces d'onguent mercuriel.

Chaque friction doit être d'un à deux gros d'onguent, appliqué une fois ou deux fois par jour; les frictions se feront tous les jours ou tous les deux à trois jours. Le médecin sera attentif pour examiner l'effet du mercure sur la constitution de l'individu, soumis au traitement. Il suspendra les frictions, quand il s'appercevra qu'il produit ses effets sur la bouche, ou sur la constitution, comme on l'a déjà observé. Son expérience et son habileté le guideront pour déterminer la quantité qu'il sera obligé de faire passer dans l'économie; il soutiendra l'action continue de ce remède, d'après ses effets observés et la disparition des symptômes véroliques. C'est une règle sûre en général d'administrer autant de mercure, après la guérison apparente de la maladie, qu'on en a employé pour obtenir cette guérison; de sorte que s'il a fallu deux onces de pommade, pour faire dis-

paraître les symptômes existans, il en faudra encore employer deux onces pour consolider et assurer la cure.

Quoiqu'on puisse faire les frictions sur toutes les parties du corps, l'usage et l'expérience ont décidé la préférence pour la méthode suivante :

Le sujet préparé et bien disposé, on commencera la première friction d'un ou de deux gros d'onguent à la face interne de la jambe droite, par exemple ; la seconde sera faite à la face externe de la même jambe ; la troisième à la face interne de la jambe gauche ; la quatrième à la face externe de la même jambe ; la cinquième à la face interne de la cuisse droite ; la sixième à sa face externe ; la septième à la face interne de la cuisse gauche ; la huitième à la face externe de la même cuisse ; la neuvième sur la région lombaire ; les dixième, onzième, douzième et treizième, alternativement à la face interne et externe des extrémités supérieures. Plusieurs praticiens cependant ne font point de frictions aux parties supérieures, et recommencent dans l'ordre exposé ci-dessus les applications de pommade aux régions inférieures.

Ce traitement peut être contrarié par une salivation excessive, les coliques, la diar-

rhée, les sueurs, et une espèce d'éruption miliaire. La médecine oppose à ces accidens, l'interruption du mercure, une chaleur douce, les potions et lavemens laxatifs, les gargarismes calmans et toniques, les amers toniques, les opiatiques et topiques calmans.

Nous avons déjà donné la préférence aux frictions, sur toutes les autres méthodes de traiter les maladies vénériennes; cependant, dans la pratique de cette partie de la médecine, on rencontre fréquemment des circonstances qui obligent de préférer un autre traitement, ou d'aider les frictions par un médicament auxiliaire. Le muriate sur-oxigéné de mercure en solution, dans l'eau distillée, aide puissamment l'action des frictions, surtout quand on doit hâter la guérison, à cause de symptômes alarmans qu'il faut promptement combattre. On emploie aussi efficacement les dissolutions de nitrate, d'acétite de mercure, tartrite de mercure, de même que les fumigations d'Ethiops, de sulfures mercuriels, les lotions, les lavemen mercuriels, les pillules, les sirops anti-syphilitiques, les sudorifiques, les amers, les toniques, les dépuratifs.

RÉFLEXIONS

Sur quelques maladies du premier âge, examen des signes et des symptômes qui servent à découvrir que le mal vénérien occasionne ou complique ces maladies.

On rendrait un grand service à l'espèce humaine, si l'on déterminait exactement l'espèce de modification qu'a apporté aux maladies du genre humain l'introduction du virus syphilitique. Pour être traitée suffisamment, cette matière exigerait un tableau comparatif d'un grand nombre de maladies des enfans, qui ont une espèce d'affinité avec le syphilis, pour déterminer certainement la nuance d'une de ces affections véroliques, d'avec celles qui ne le sont point. C'est pour essayer d'atteindre ce but que nous exposerons les maladies particulières à l'enfance, que l'expérience a prouvé être souvent compliquées du vice syphilitique. Je regarde comme inutile la question de décider si la maladie vénérienne donne naissance à d'autres maladies, ou si seulement elle modifie les maladies dont elle est une

complication. Ce qui est essentiel, c'est de prouver que ces affections ne guérissent que par un traitement méthodique, anti-vénérien. Il est constant que le mal vénérien, dénaturé par un traitement insuffisant, ou par toute autre cause, minera sourdement la constitution, affaiblira les viscères, alterera les fonctions des organes, et par une action lente, mais continuelle, attaquera les parties les plus faibles et donnera naissance à une maladie. Le scropule, l'asthme, le scorbut, l'hydropisie, l'épilepsie, la manie, le rhumatisme, les dartres, la teigne, l'apoplexie, la pthisie, la goutte, les maux de tête, d'oreilles, etc., sont les maladies, qui le plus ordinairement sont causées par le syphilis, ou l'influence syphilitique.

SCROFULES OU ÉCROUELLES.

Le scrofule, comme la vérole, est une maladie singulièrement variante et mobile; elle s'annonce par une peau blanche, par un gonflement et des gerçures aux lèvres, le nez douloureux et rouge, les yeux chassieux, les oreilles suppurantes, la tête plus grosse, le corps pésant, l'esprit plus vif, la dureté des glandes lymphatiques, particulièrement de

celles du cou, de la base de la tête, des angles de la machoire inférieure; ces engorgemens sont indolens, sans changement de couleur à la peau, souvent sans douleur, et stationnaires pendant quelques années, avec faiblesse, chaleur à la peau, fréquence du pouls; par suite, les tumeurs se ramollissent, la peau devient rouge et bleuâtre, la suppuration a lieu, la matière qui en découle est grameleuse, puriforme; les ulcères se succèdent les uns aux autres. Le vice s'étend et se communique aux glandes du cou et des aisselles, des poumons, du bas-ventre, des aînes; la fièvre hectique et le marasme surviennent, et enfin la mort. Telle est la marche ordinaire de cette maladie, qui peut s'associer aux vices scorbutique, rachitique, vénérien. Unie à ce dernier, elle se reconnaîtra aux symptômes qu'ont éprouvé les parens et à ceux de l'enfant, qui seront comme entés à ceux que je viens de décrire. Il a déjà eu des accidens vénériens; les ulcères qui ont succédé aux tumeurs scrofuleuses ont pris le caractère vénérien; il y a des éruptions aux extrémités et à la poitrine. Les remèdes que l'on doit employer sont les oxides de fer, avec les alkalis fixes, ou les sels neutres, notamment le muriate d'ammoniaque, le muriate calcaire, l'eau

de mer, l'arnica, le kina avec la noix muscade, les frictions sèches, l'insalation ; mais sur-tout un traitement anti-syphilitique méthodiquement administré et aidé par les médicamens toniques et fortifians.

L'ASTHME.

Si des pères et mères attaqués, ou mal guéris du mal vénérien, ont donné naissance à un enfant, qui n'a jamais joui d'une bonne santé, qui a le corps couvert d'ulcères sordides laissans suinter une matière tenue fétide avec des bords durs et d'un rouge érésipelateux, des tumeurs aux os, des fistules avec carie, et que d'ailleurs cet enfant ait les symptômes d'un asthme, comme une difficulté de respirer revenant par intervalle, un resserrement particulier à la poitrine, une respiration sifflante, une toux pénible au commencement du paroxisme, mais qui, vers la fin est aisée, et souvent produit des crachats muqueux et abondans ; on jugera facilement que cette maladie a eu pour principe une cause vénérienne, ou est entretenue par elle. On employe à diverses reprises et successivement les incisifs, les diurétiques, les purgatifs, les opiatiques, les vessicatoires, avec plus ou moins

de soulagement. Ces remèdes ordinairement employés au traitement de l'asthme ne sont ici que palliatifs, et le traitement anti-vénérien devient le moyen essentiel de la guérison. On administrera donc hardiment les remèdes appropriés à la guérison du mal vénérien.

HYDROPISIE.

Les effets de la maladie vénérienne sur la constitution sont débilitans, et peuvent par conséquent donner naissance aux épanchemens aqueux, ou dans le tissu cellulaire en général, ou dans les cavités. Rien n'est plus facile que de reconnaître cette maladie, mais il n'est pas aussi aisé de distinguer si la cause est vénérienne; on parviendra cependant à cette connaissance, si l'on examine avec attention l'état de la santé des parens; les symptômes qui, chez les enfans annoncent l'existence du virus syphilitique, serviront à porter le dianostic. Aux aveux que feront les pères et mères se joindra l'état actuel de l'enfant indisposé, lequel portera quelque signe de maladie vénérienne, que l'on démêlera à travers les signes de l'hydropisie qui varient selon le siége du mal, mais qui se reconnaîtront à la

couleur et à l'infiltration de la peau, à l'épanchement et fluctuation d'un fluide aqueux et autres signes généraux et particuliers des différentes espèces d'hydropisies. L'emploi des toniques et hydragogues internes, des topiques fortifians et incisifs, des ponctions, piqures, incisions, vessicatoires, deviendra, dans ces circonstances des remèdes impuissans quoiqu'indiqués ; les préparations mercurielles réussiront, ou du moins pourront réussir. On a des exemples bien constatés de ces espèces de cures.

SCORBUT.

Les habitans des pays Septentrionaux, des rivages des mers, des endroits humides ; les oisifs, ceux qui se nourrissent de mauvais alimens et salés, y sont les plus exposés. Une paresse extraordinaire, une difficulté d'agir, une lassitude sans travail, des douleurs dans les membres, une respiration pénible, des taches jaunes, livides, la pâleur du visage, la puanteur de la bouche, les gencives brûlantes, noires, saignantes, la dénudation des dents douloureuses, vacillantes, cariées et noires, des douleurs internes et externes dans les diverses parties et régions du corps, dans les différens viscères ; des ulcères noirs et gangreneux,

des douleurs nocturnes, des fièvres de toute espèce, le vomissement, la diarrhée, la dissenterie, les faiblesses, les anxiétés, diverses maladies, etc., sont les signes et les symptômes de cette cruelle et contagieuse maladie. Si à cette foule de symptômes se joignent ceux de la vérole, la guérison ne pourra s'obtenir qu'en suivant les principes de traitement suivans : On ordonnera un régime qui combatte les causes, et aux anti-scorbutiques connus, on unira, ou bien on fera succéder ceux qui guérissent le syphilis. (1)

ÉPILEPSIE.

Une triste, mais constante expérience, prouve que cette maladie est incurable quand elle est essentielle, et que le malade a passé certaines époques de la vie ; il est à desirer qu'on en connaisse bien la cause ; si cette cause est vénérienne, on pourra, en la combattant, se livrer à l'espoir de la guérison.

---

(1) Une pratique constante et heureuse prouve qu'il est nécessaire dans une vérole compliquée de scorbut, de commencer par les remèdes anti-scorbutiques ; sans cette précaution le mercure administré d'abord, serait nuisible et augmenterait l'intensité du scorbut.

On trouvera dans le traité *ex professo* du docteur Tissot, tout ce qu'on a de mieux écrit sur cette maladie. On divise communément l'épilepsie, en idiopathique et en symptòmatique. La première a son siège dans la tête, et est causée par la compression de certaines affections cutanées qui se fixent sur le cerveau, par des frayeurs subites, par des épanchemens lymphatiques, par des metastases de matières morbifiques, par des exostoses vénériennes, etc.; par les vers dans le canal alimentaire, une dentition difficile, les émotions intérieures, l'éruption de la petite vérole, la lésion ou irritation de quelques nerfs, la terreur, l'hypocondriasie, l'hystérisie. Il ne doit être ici question que de celle occasionnée par l'affection syphilitique. Les symptômes de cette maladie nerveuse sont multipliés et réunis en plus grand ou moindre nombre chez le même individu. Les vertiges, la rougeur de la face, le renversement du corps à terre, les mouvemens convulsifs de la figure, avec ou sans écume à la bouche, les secousses du tronc, les contortions des membres, le gonflement de la poitrine, l'agitation de la tête, un sentiment de pression à la gorge, la langue gonflée, sont les symptômes qui caractérisent cette hideuse et effrayante maladie. Quoique causée par l'affection vérolique, on

ne pourra en distinguer la cause que par quelques symptômes propres à ce virus. Très-souvent il se tiendra long-tems caché et ne pourra être connu que par l'apparition heureuse d'ulcères sordides, d'exostoses, de caries, de douleurs nocturnes dans la longueur des membres, de pustules, et par la connaissance acquise du mal vénérien anciennement existant, et traité sans soin et sans méthode, soit chez les enfans, soit chez les parens. Dans cette espèce d'épilepsie symptômatique, l'emploi de la valeriane, du quinquina, du gallium luteum, du mouron rouge, de l'opium, du camphre, de l'éther, de fortes impressions sur le moral, de l'ammoniaque respiré, de l'ustion des tegumens du crâne, par les cautères actuels et le moxa, des aimans artificiels, est infructueux et à peine palliatif. Les traitemens vénériens, et principalement les frictions aidées du mercure pris par la bouche, sont les seuls efficaces : pour qu'ils réussissent, il faut administrer ce spécifique à forte dose et continué long-tems, par exemple deux à trois mois. On a remarqué que dans ces traitemens, les accidens de l'épilepsie finissaient même avant la guérison des symptômes syphilitiques.

MANIE.

Comme tous les virus, le vénérien fixé sur

un viscère, ou quelque autre partie du corps, en trouble les fonctions, et y apporte le désordre. Le docteur Pinel a traité complètement la manie et les aliénations mentales ; dans un ouvrage récemment publié. On y lit avec un grand intérêt ce qu'il a écrit sur l'hypochondrie avec ou sans lésion organique, sur le délire sur un seul objet ; sur la mélancolie avec penchant au suicide, sur la manie sans délire ou avec délire ; sur la démence, sur l'idiotisme, sur l'aliénation mentale.

Dans la mélancolie le malade délire exclusivement et constamment sur un même objet ; il est passionné à l'excès et défiant sur les motifs les plus frivoles ; dans la manie sans délire, il est aveuglement furieux, cruel, par accès périodiques, sans idées favorites, sans illusion d'imagination dominante ; l'entendement, le jugement, la perception, la mémoire, l'imagination ne sont pas altérés, il a une passion déterminée, soit haine, devotion, ambition ; dans la manie avec délire, il est furieux continuellement ou périodiquement, régulièrement ou irrégulièrement ; les fonctions de l'entendement sont plus ou moins lésées. On guérit cette maladie en rappellant les secrétions ou excretions supprimées, en employant, selon les circonstances, les bains

de surprise, l'immersion dans la mer, par les saignées, les purgatifs forts, les anti-spasmodiques, les calmans, les fortifians. Si la nature vénérienne d'une plaie, d'un ulcère, d'une pustule, d'une exostose, etc. prouve que cette affection est vénérienne, la guérison ne pourra avoir lieu qu'en employant méthodiquement un traitement anti-syphilitique.

RHUMATISME.

Il ne sera question que du rhumatisme, suite de la maladie syphilitique. Il est excessivement difficile de déterminer la nature vénérienne du rhumatisme, dans le principe et même pendant le cours de cette affection. Le médecin ne découvrira la nature du mal que lorsque quelque circonstance favorable trahira en quelque manière le véritable caractère d'une maladie qui se montre sous des dehors qui lui sont tout-à-fait étrangers. Le froid, la vicissitude du froid et du chaud, la suppression d'une évacuation sanguine, une constitution pléthorique et forte, principalement chez les adultes, disposent à contracter cette maladie; elle reconnaît presque toujours une cause évidente et extérieure; il y a pirexie, douleur aux articulations, se propageant dans

le trajet des muscles, attaquant de préférence les grandes articulations, augmentant par l'effet d'une chaleur externe, accompagnée de gonflement et de rougeur. Le rhumatisme est aigu ou chronique. Celui-ci est principalement symptôme de vérole. Le rhumatisme est général, quand il attaque les différentes parties du corps; fixé aux lombes, il se nomme lombago, aux mâchoires odontalgie.

L'articulation du genou est, dans le cas de complication vénérienne, le siége le plus fréquent du rhumatisme chronique; il se gonfle, se distend et s'ulcère quelquefois.

Le rhumatisme aigu se traite par les saignées, le repos, la chaleur du lit, une diète sévère, les boissons délayantes, l'abstinence totale des nourritures animales, de toutes les liqueurs fermentées, l'usage du lait et des végétaux; les purgatifs ne conviennent point; on a quelquefois usé avec avantage des laxatifs, et particulièrement du nitrate de potasse, qu'on a administré à la dose de deux onces dans une pinte d'eau; il est laxatif et sedatif; il favorise les secrétions et dissipe le spasme de la surface du corps. Les différens topiques appliqués sur les parties douloureuses sont souvent plus nuisibles qu'utiles.

Le traitement du rhumatisme chronique est bien différent. Extérieurement on fera usage des frictions sèches avec la flanelle ou avec des brosses, de l'électricité, des huiles essentielles et pénétrantes, des sinapismes, des vessicatoires, du moxa.

Intérieurement on a employé la térébenthine, les huiles de gayac, le calomel, le muriate ammoniacal, le quinquina, les fleurs d'arnica, le camphre, l'opium, etc. On connaîtra que le rhumatisme est de nature vénérienne, quand il passe l'époque ordinaire de la guérison, malgré l'application méthodique des remèdes. Le malade a déjà eu des symptômes vénériens mal guéris et mal traités. Pendant le cours de la maladie, il se manifeste des ulcérations, des éruptions, des dépôts, des caries, des tumeurs aux os, les ulcères sont fœtides et sordides; l'usage du mercure accidentellement employé a commencé par soulager, et en continuant de l'employer, les malades ont été guéris complètement. La goutte, qui a tant d'analogie avec le rhumatisme, peut aussi devenir une complication du syphilis, ou reconnaître ce virus comme cause déterminante. Si donc un malade, après avoir éprouvé des douleurs à l'estomac, est pris de fièvre, et que sans cause apparente il se manifeste

nifeste de la douleur dans les articulations, accompagnée ordinairement d'un rouge brillant, particulièrement au gros doigt du pied, il sera affecté de la goutte ; cette maladie sera régulière quand il y aura une inflammation assez violente des articles, persistante pendant quelques jours et se dissipant graduellement, en même-tems que la partie affectée se gonfle, démange, et se couvre de squammations. Mais elle peut être atonique, retrograde et errante. Quelle que soit sa nature, elle tiendra de l'affection vénérienne, si elle est compliquée par un ou plusieurs symptômes vérolíques, alors le traitement de la maladie vénérienne, administré prudemment, guérira la goutte.

PHTHISIE.

Cette maladie commence par une toux sèche, et quelquefois avec des crachats gluans. Le malade crache, ou même vomit du sang de tems en tems ; il éprouve une chaleur aride à la peau, sur-tout à celle des mains et des pieds ; les joues sont rouges, la voix rauque et souvent presque éteinte, la respiration difficile, les pieds enflés, les sueurs abondantes et colliquatives, le déperissement progressif, la diarrhée a lieu et enfin la mort arrive.

Cette maladie peut être compliquée par l'asthme, le scorbut, la goutte, le rhumatisme, être une suite de la variole, de la rougeole, d'un vice repercuté, et enfin du syphilis. Nous ne parlerons que de cette dernière cause. Quand cette maladie se développe et que quelque symptôme vénérien paraît pour éclairer la cause du mal, on concevra alors quelque espoir de guérison. C'est dans des circonstances pareilles qu'on a vu guérir des ulcères à la poitrine; aussi a-t-on vu quelquefois dans cette maladie employer avec succès l'aquila alba, ou tout autre traitement mercuriel.

Les ouvrages des médecins praticiens sont remplis d'exemples de galles, de dartres et de teignes compliquées et entretenues par le virus syphilitique. Ces éruptions ont une analogie toute particulière avec la vérole. C'est pourquoi les mêmes remèdes qui guérissent celle-ci, guérissent aussi les autres.

FIN

A Rouen. De l'Imp. d'ANG. LEFEBVRE, rue des Murs-Saint-Ouen, n°. 4.

TABLE DES MATIERES.

MÉDECINE CLINIQUE.

MALADIES SYPHILITIQUES.

IIe. PARTIE

IIIe. PARTIE.

Fin de la Table.